



HAL
open science

Astronomie, astrologie et météorologie dans les encyclopédies latines et d'oïl : vulgarisation, comparaison et transmission

Sylvain Besson

► **To cite this version:**

Sylvain Besson. Astronomie, astrologie et météorologie dans les encyclopédies latines et d'oïl : vulgarisation, comparaison et transmission. Histoire. 2019. <dumas-04961160>

HAL Id: dumas-04961160

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04961160v1>

Submitted on 21 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

**MASTER MONDES MÉDIÉVAUX
HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, LITTÉRATURES
DES MONDES CHRÉTIENS ET MUSULMANS MÉDIÉVAUX**

UNIVERSITÉ LYON 2 - LUMIÈRE

MÉMOIRE de 2^e ANNÉE

PRÉSENTÉ PAR

SYLVAIN BESSON

**ASTRONOMIE, ASTROLOGIE ET MÉTÉOROLOGIE DANS LES ENCYCLOPÉDIES
LATINES ET D'OÏL : VULGARISATION, COMPARAISON ET TRANSMISSION**

vol. 1/1

**SOUS LA DIRECTION DE
Mme Moulinier-Brogi - Université Lyon 2**

2018-2019 (session : 1^{re})

**POUR L'OBTENTION DU DIPLÔME NATIONAL DE MASTER
DÉLIVRÉ EN CO-ACCREDITATION PAR LES ÉTABLISSEMENTS :**

**UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2
UNIVERSITÉ JEAN MOULIN LYON III
UNIVERSITÉ DE SAVOIE MONT-BLANC
ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON**

Remerciements :

Je tiens à remercier, tout d'abord, Laurence Moulinier-Brogi de m'avoir soutenue durant la recherche et la rédaction de mon mémoire et d'avoir été patiente avec moi. Je veux aussi remercier Jean-Louis Gaulin d'avoir accepté de faire partie de mon jury. Je tiens aussi à remercier Véronique Rouchon pour ses précieux conseils sur les images. Je souhaite remercier ma famille et mes amis pour m'avoir soutenu dans les moments difficiles. J'aimerais particulièrement remercier Jérémy pour m'avoir grandement aidé pour donner forme à mes données en accaparant beaucoup de son temps, et sans qui mon mémoire n'aurait pas le même visage. Je voudrais aussi remercier Lina, Nausicaa, Cahal et Charlotte d'avoir pris de leur temps pour relire mon mémoire, et de m'avoir apporté leurs conseils.

Table des matières

Introduction.....	5
I- La transmission d'un savoir céleste et son succès.....	23
A- <i>L'encyclopédie, un nouveau réseau de diffusion du savoir pour les élites</i>	23
1- Qu'est-ce qu'apportent les encyclopédies dans le domaine du savoir ?.....	23
2- Évolution dans le temps.....	27
3- Espaces géographiques concernées.....	31
B- <i>caractéristiques et intérêts des lecteurs d'encyclopédie</i>	40
1- Les clercs.....	40
2- Le souverain laïc et son entourage.....	50
3- Les grands seigneurs/les petits seigneurs/les marchands.....	57
C- <i>Un lectorat féminin ?</i>	65
1- Les femmes/filles des rois et des ducs.....	65
2- Clémence de Hongrie : L'encyclopédie d'encyclopédies qui nourrit le discours sur le ciel	68
3- Il y a-t-il un lectorat féminin plus large ?.....	71
4- Les communautés religieuses féminines.....	74
II- Comparaison entre les œuvres latines et d'oïl	79
A- <i>Une rhétorique et une dialectique pouvant différencier la langue et l'œuvre</i>	79
1- Les structures du texte et l'agencement employés par les auteurs d'encyclopédies.....	79
2- La simplification des idées.....	90
3- La création et l'acquisition d'un vocabulaire savant.....	94
B- <i>Quelles utilisations des auctoritates ?</i>	101
1- Leur fréquence d'apparition.....	101
2- Les types d' <i>auctoritates</i> invoquées.....	108
C- <i>Une différence d'intention</i>	113
1- Un héritage entre les œuvres latines et d'oïl.....	113

2- Statut de l'auteur.....	119
3- Recherche d'une écriture adaptée pour un lectorat différent.....	125
III- L'apport des images :.....	132
A- <i>Un rôle didactique des images au cœur de la démarche de diffusion</i>	133
1- Organisation et positionnement des images au sein du texte.....	133
2- Les images mentales se mêlant aux images.....	139
3- Les œuvres latines et les œuvres d'œil dans le traitement des images.....	146
B- <i>Un nouveau discours ?</i>	153
1- Une complémentarité au texte.....	153
2- L'ajout de nouvelles idées.....	157
C- <i>L'apport des expériences mentales</i>	162
1- Les expériences mentales comme moyen d'édification.....	162
2- Le traitement des expériences mentales par les images.....	165
3- L'expérience de la « terre trouée ».....	169
Conclusion.....	177
Annexes.....	183
Bibliographie.....	203
Résumé.....	219

Introduction

Les encyclopédies en langue d'oïl et latine sont une porte ouverte à la fois synthétique et extrêmement variée sur la connaissance médiévale. L'engouement pour ces encyclopédies s'exprime à travers le XIII^{ème} siècle par le nombre d'encyclopédies écrites. Mais cet engouement par la suite ne faiblit plus comme on peut voir par le nombre très important de copies réalisées. Cette étude va tenter de revenir sur les sciences du ciel dans les encyclopédies à la fois en langue latine et d'oïl. Il s'agira d'établir des moyens de comparaison entre les encyclopédies latines et d'oïl ainsi que les singularités de chaque œuvre. L'objectif est de détacher les outils de vulgarisation mis en place par les auteurs dont les images utilisées à cet égard. Il s'agira aussi de se concentrer sur les lecteurs de ces encyclopédies en s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles, ils lisent les encyclopédies, tout en mettant en lumière le lectorat.

L'encyclopédie médiévale se caractérise par trois aspects majeurs. Tout d'abord, il s'agit d'abord d'un art de la compilation mélangeant savamment des *auctoritates* anciennes et « modernes », que ces dernières soient arabes, latines ou grecques. Le choix de ces *auctoritates* va dépendre du contexte d'écriture dans lequel est inscrit l'auteur et des différentes ressources qu'il a à sa disposition. Ces dernières ne sont pas les mêmes pour tous. Ensuite, l'enjeu majeur pour ces auteurs est de retranscrire le plus fidèlement possible le monde créé par Dieu. Le but est avant tout de proposer dans l'œuvre un miroir où se reflètent d'une part la pensée de l'auteur mais aussi, et surtout, l'image divine comme le dit Chantal Connochie-Bourgne¹. Elle crée un véritable parallèle entre le miroir et l'encyclopédie : « c'est le reflet du monde physique qui est proposé, extérieur au lecteur invité à y reconnaître ses expériences de la vie quotidienne et à imaginer les confins de la terre habitée qu'il n'a pas arpenté et les inaccessibles sphères célestes. Ainsi le monde a-t-il une image dans ce livre de clergie »². Enfin, l'encyclopédie fournit à son lecteur un nouveau regard sur le monde et lui permet de grandir intellectuellement par le nombre de thématiques abordées. Ce nouveau regard est aussi porté par les auteurs dont la motivation première (inscrite dans leur *incipit*) la plus souvent évoquée est la recherche pour le

1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Miroir ou Image... : Le choix d'un titre pour un texte didactique », dans F. Pomel (éd.), *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2016, pp. 29-36.

2 *ibid.*, § 10.

lecteur de germes du savoir. Néanmoins, procéder à une réelle définition relève de l'interprétation et l'historiographie a du mal à positionner de manière stable les lignes de l'encyclopédie.

La principale difficulté rencontrée se trouve dans l'emploi même du mot encyclopédie qui n'est absolument pas le reflet des sources. Pour Jean-Marc Mandosio, il n'y a de réelles encyclopédies que dans celles qui embrassent toutes les connaissances humaines¹. Il revient à l'essence même du mot *encyclos paidias* qui signifie le cycle des connaissances faisant d'un homme, une personne cultivée. Sa définition réduit considérablement le nombre d'œuvres rentrant dans ces critères, car leurs auteurs ont un bagage de connaissances divergeants ce qui ne leur permet pas de parler de toutes les connaissances humaines. Par ailleurs, il nous semble impossible de déterminer toutes les sciences, car cela implique qu'on en ait une connaissance parfaite. Dès lors, il serait préférable de donner pour l'encyclopédie une définition plus floue où le champ des sources convoquées soit suffisant pour engranger une entreprise de recherche. C'est d'ailleurs davantage ce qu'affirme Bernard Ribémont². Pour lui, poser une définition claire de l'encyclopédie est impossible, car elle répond à des faisceaux posés *a posteriori*. Néanmoins, il est toujours possible de donner des points de concordance indispensables à la constitution du corpus.

« Une première définition raisonnable, acceptable, de l'encyclopédisme, appliquée à la période médiévale, consisterait donc à énoncer qu'un texte encyclopédique est l'essai par un auteur, de rassembler et de résumer l'ensemble des connaissances de son temps, en les mettant à la portée d'un public le plus large possible, connaissances portant de façon essentielle sur l'univers qui entoure les hommes, tentative donc de proposer une *Imago mundi*, au sens le plus large du terme. »³

Il se dégage alors deux types d'encyclopédies : celles qui tentent de fournir le maximum de connaissances dans des domaines qui se veulent les plus larges possibles (en gardant à l'esprit les sciences) ou bien des œuvres « centrées sur un réseau de disciplines »⁴. C'est sur cette deuxième version que se concentre une grande partie de notre corpus.

1 J.-M. MANDOSIO, « Encyclopédies en latin et encyclopédies en langue vulgaire XIII-XVIII^e siècle », dans E. Bury (éd.), « *Tous vos gens à latin* » : le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècles), Genève, Suisse, Droz, 2005, pp. 113-136.

2 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, pp. 11-68.

3 *ibid.*, p. 21.

4 *ibid.*, p. 22.

C'est ainsi que notre étude se concentrera sur les domaines de l'astronomie, de l'astrologie et de la météorologie. Ces sciences liées au ciel trouvent un fort écho dans les encyclopédies, car de nombreux auteurs décrivent longuement sur ces thèmes. Les sciences du ciel se caractérisent par la continuation des préceptes antiques particulièrement dans l'adoption de la pensée platonicienne, aristotélicienne et ptolémaïque. Les théories antiques et médiévales ont tendances à être globalisantes et cette globalité donne une homogénéité forte aux différentes théories. De plus, l'idée de l'ordonnement du monde par Dieu permet encore davantage d'avoir une harmonie dans la pensée médiévale.

L'astronomie médiévale repose sur trois importants paradigmes. Tout d'abord, l'univers se compose de quatre éléments, la terre et l'eau, qui ont une tendance naturelle à aller vers le bas, et l'air et le feu, qui ont une tendance à aller vers le haut. Ces quatre éléments se concrétisent par quatre sphères qui se superposent concentriquement, mais la sphère de la terre a été excentrée vis-à-vis de la sphère de l'eau afin d'accueillir la vie. De plus, il faut ajouter un cinquième élément, nommé l'éther, formant avec les quatre précédents la quintessence. Cet éther est l'élément constitutif du monde supralunaire (après la lune) et contrairement aux autres éléments, il ne se corrompt pas, c'est-à-dire qu'il n'a pas de qualité et qu'il ne peut pas se mélanger avec les autres éléments. C'est dans l'éther que se retrouvent les étoiles mobiles (les planètes et le soleil). Le monde se clôt par le firmament où sont dispersées les étoiles fixes.¹ Au-delà de ce monde se trouve le monde divin avec les cieux des anges, puis le paradis. Il faut ajouter à cela que le raisonnement des hommes du Moyen Âge se fonde aussi le plus souvent sur la pensée ptolémaïque qui apporte une « cohérence » supplémentaire dans le mouvement des corps célestes. Sa théorie explique que chaque étoile mobile évolue sur son axe propre de manière excentrique vis-à-vis de la terre (hormis le soleil et la lune afin d'expliquer les cycles jours/nuits). De plus, il tente d'expliquer le phénomène de rétrogradation des planètes, qui donnait l'impression que les planètes reculaient à certains moments de l'année, par la théorie des épicycles. Les épicycles ajoutent à la trajectoire que suit chaque planète un petit cercle qu'elle effectue dans l'axe de sa trajectoire. Dans le même temps, les planètes tournent autour d'un point symétrique à celui de la terre, dont le point de l'axe de symétrie est appelé équant. Cela explique la plus grande proximité de certaines étoiles vis-à-vis de la terre à certains

1 R. ARNALDEZ et J. BEAUJEU, *La science antique et médiévale : des origines à 1450, Tome 1*, Presse universitaire de France, Paris, France, 1957, pp. 262-263.

moments de l'année. C'est la théorie des équants. Enfin, le firmament a une célérité importante que les étoiles mobiles atténuent par un mouvement inverse. Par ailleurs, ce système implique que la terre soit au centre, car elle est l'élément le plus lourd et il permet à Dieu d'y implanter la vie.

La météorologie, en se reposant sur les mêmes caractéristiques liées aux quatre éléments, est fondée sur la corruption de ces derniers et les échanges qu'ils ont entre eux. Les éléments ont des qualités majeures chaudes et froides et mineures sèches et humides. Ce sont ces qualités qui permettent les interactions. De là, les hommes du Moyen Âge vont en déduire un raisonnement sur les phénomènes météorologiques. Pour exemple, les tonnerres sont le fruit d'une montée de l'eau attirée par le soleil qui se niche aux limites de la sphère de l'air et du feu. L'amas, créé par l'eau, se rompt lorsque deux vents s'entrechoquent dans le nuage formé et fait un grand bruit.¹

Enfin, l'astrologie répond en premier lieu aux signes zodiacaux et leurs interactions avec les différentes étoiles mobiles. Les signes zodiacaux se situent entre les sphères des étoiles fixes et celle des étoiles mobiles. Isidore de Séville définit l'astrologie comme :

« en partie naturelle et en partie superstitieuse. Elle est physique tant que sa recherche porte sur le soleil et de la lune ou sur les positions des étoiles qui sont bien fixées suivant l'époque. Mais il y a une astrologie superstitieuse, celle des *mathematici*, qui lisent l'avenir dans les astres qui font même correspondre les douze signes célestes à chacune des parties du corps et de l'âme, et qui entreprennent de prédire la géniture et le caractère des hommes d'après le cours des étoiles. »²

Dès lors, l'astrologie est à notre avis la science qui s'approche au plus près des lecteurs des encyclopédies puisqu'elle peut avoir un impact plus direct sur eux par son caractère divinatoire. D'autre part, il est important d'explicitier la notion de vulgarisation. Dans cette étude, la vulgarisation sera davantage utilisée en tant que mécanisme permettant aux lecteurs une meilleure compréhension des sujets abordés. Nous adopterons alors la posture et le sens moderne du mot. Ces mécanismes doivent être pensés comme un objet conscient prévu par les auteurs. Ces mécanismes peuvent relever de diverses natures que nous allons tâcher de faire surgir dans notre étude. Le premier dispositif va être chez les auteurs d'avoir recours à la

1 J. CORBECHON, *Livre des propriétés des choses*, Paris, France, BnF, fr. 221, f.209r, , XIV-XV^{ème} siècle.

2 ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies. Livre III, De mathematica*, G. Gasparotto (éd.), J.-Y. Guillaumin (trad.), Paris, France, Les Belles Lettres, 2009, p. 88.

synthèse afin de ne retirer que l'essentiel, permettant ainsi une meilleure compréhension de l'objet étudié. Néanmoins, dans une vision plus complète, nous donnerons aussi du poids au terme dans un sens linguistique, car ce dernier participe aussi au phénomène de vulgarisation. En effet c'est par une construction de la langue et l'apparition de nouveaux mots dans le langage scientifique que l'acquisition d'un plus grand lectorat est possible. En ce sens, les encyclopédies en langue d'oïl sont un fabuleux domaine d'expérimentations, de translations, ou bien de traductions de termes ou de concepts scientifiques provenant de l'antiquité.

Le cadre chronologique et le cadre géographique choisis dans notre étude sont larges. Le cadre chronologique est fixé de la deuxième partie du XI^{ème} siècle, date de la rédaction des *Quaestiones naturales* d'Adélarde de Bath¹ jusqu'à la seconde moitié du XIV^{ème} siècle avec l'écriture de *Placide et Timéo*² dont la rédaction se situe avant 1304. Néanmoins, bon nombre d'encyclopédies ont été écrites au XIII^{ème} siècle. Ce siècle représente un pivot dans l'écriture d'encyclopédie comme l'a montré Jacques Le Goff dans son intervention consacrée à l'importance de l'encyclopédisme au XIII^{ème} siècle³. Parallèlement à la chronologie du corpus de sources encyclopédiques, s'ajoute une seconde chronologie que nous fixons entre le XI^{ème} siècle et le XV^{ème} siècle, correspondant à la période de réception des œuvres encyclopédiques, qui débute avec les *Quaestiones Naturales* et se termine avec les débuts des incunables à la fin du XV^{ème} siècle.

Une grande partie de la réception connue est issue des XIII^{ème}, XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, car c'est une période d'effervescence autour des encyclopédies avec des traductions des textes en vernaculaire (on peut noter la demande de traduction de Charles V au moine Jean Corbechon en 1372 de l'œuvre de Barthélémy l'Anglais). L'écriture de ces œuvres répond à un besoin. D'autre part, il est aussi possible de comprendre l'augmentation du nombre d'encyclopédies par l'afflux d'un savoir nouveau. Ce savoir nouveau provient à la fois des traductions venues d'Orient d'auteurs antiques tels qu'Aristote, mais aussi par l'essor grandissant des universités tout au long du XIII^{ème} siècle. Les œuvres d'encyclopédies ne sont pas le fruit des universités, bien que certains auteurs les aient côtoyées, mais montrent davantage un rehaussement à une

1 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016.

2 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980.

3 J. LE GOFF, « Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été un siècle d'encyclopédisme? », dans M. Picone (éd.), *L'enciclopedia medievale : [atti del convegno "L'enciclopedia medievale", San Gimignano 8-10 ottobre 1992]*, Ravenne, Italie, Longo, 1994, pp. 24-40.

large échelle du niveau d'éducation. Cette chronologie permet d'avoir une vue d'ensemble sur les encyclopédies traitant des sciences du ciel tout en mettant l'accent sur la réception de ces œuvres.

Les bornes géographiques sont floues, car elles s'attachent davantage à la langue dans lesquelles les encyclopédies sont écrites. Pour les encyclopédies écrites en latin, les bornes géographiques se fixent à l'Occident latin, tandis que les encyclopédies en langue d'oïl se concentrent sur l'espace occidental latin. Le choix des langues d'oïl s'explique, parce que la majorité des œuvres vulgaires sont écrites dans une langue d'oïl. De plus, par le choix conséquent d'encyclopédies, nous avons décidé de privilégier les sources en langue d'oïl puisqu'elles nous sont plus accessibles. Pour la réception, il s'agit davantage de regarder dans quels espaces les utilisateurs (qu'ils soient commanditaires, dédicataires ou possesseurs) ont consulté les œuvres. Ces dernières restent dans un espace occidental latin (même si une version de *l'Image du monde* a été traduite en judéo-allemand et en hébreux¹).

Le corpus de sources pris pour notre étude tente d'être le plus vaste possible afin de pouvoir comparer le maximum d'encyclopédies. Le choix de ces dernières en tant que source repose sur le fait qu'elles parlent au moins de l'un des trois thèmes dont nous traitons dans notre étude. Nous pouvons scinder les encyclopédies en trois catégories, les encyclopédies latines, les encyclopédies natives en langue d'oïl et les encyclopédies latines traduites. La première encyclopédie latine de notre corpus est les *Quaestiones Naturales*, écrites entre 1110 et 1130 par Adélarde de Bath. Adélarde de Bath est l'un des premiers à avoir effectué des traductions en latin de textes arabes. Il est à l'origine d'une version latine des *Éléments* d'Euclide. Il fonde principalement sa pensée sur les textes arabes se détachant de la pensée de ses contemporains. Les *Quaestiones Naturales* sont un dialogue entre Adélarde de Bath et son neveu (à propos duquel on n'a pas plus de renseignement). Le neveu pose des questions à son oncle et ce dernier a toujours une réponse et une position raisonnée. Les questions du neveu révèlent qu'il a déjà reçu un enseignement dans les domaines exposés². Les questions posées traitent de météorologie, d'astronomie, de botanique, de zoologie et du corps. Ensuite

1 O. H. PRIOR, *L'Image du monde de Maître Gossouin: Rédaction en prose : Texte du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, Fonds Français No. 574, avec corrections d'après d'autres manuscrits : Notes et Introduction : thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, Thèse, Lausanne, Suisse, Impr. Réunies S.A., 1913, p. 11.

2 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016 : Par ailleurs, il est dit qu'il a reçu un enseignement : voir *ibid.*, p. 100.

l'auteur Honorius Augustodunensis compose deux ouvrages encyclopédiques, l'*Elucidarium*¹ et l'*Imago mundi*². Ils sont tous les deux écrits aux alentours de 1100. On ne connaît peu d'éléments autour de la vie d'Honorius Augustodunensis hormis ses œuvres, mais il a été auprès de la communauté bénédictine de Ratisbonne et fut l'élève d'Anselme de Canterbury. L'*Imago mundi* traite de cosmographie (astronomie, géologie et géographie) et des hommes. Honorius détaille l'ensemble de la voûte céleste jusqu'aux constellations. Tandis que l'*Elucidarium* est un dialogue entre un maître et son élève sur la doctrine chrétienne et de l'apport de cette dernière aux hommes en revenant sur une configuration céleste après le firmament.

Guillaume de Conches a écrit le *Dragmaticon philosophiae*³ entre 1144 et 1151. Ce dernier est un maître de l'école de Chartres et a reçu son enseignement de Jean de Salisbury. Le *Dragmaticon philosophiae* est une version améliorée et corrigée du *Philosophia mundi* écrite en 1225 par le même auteur. Le texte est un dialogue entre un philosophe et un duc. L'encyclopédie est réalisée à la demande de Goeffroy Plantagenêt, duc de Normandie et destinée à l'éducation de ses fils. L'œuvre est une somme sur la philosophie de la nature où il revient sur la Création, l'astronomie, la météorologie, la géographie et l'homme. Le *De naturis rerum et super Ecclesiasten*⁴ d'Alexandre Neckam est écrit à une date inconnue, mais ce dernier a vécu entre 1157 et 1217 donc nous pouvons établir qu'il a écrit dans les deux premières décennies du XIII^{ème} siècle. Alexandre Neckam est vraisemblablement l'auteur d'une trentaine d'œuvres attestées traitant majoritairement de théologie. Le *De naturis rerum et super Ecclesiasten* traite de la philosophie naturelle en liant à l'œuvre de l'*Ecclesiaste*. Pour cette raison, beaucoup d'assertions bibliques sont intégrées à l'œuvre pour expliquer des phénomènes métaphysiques.

Barthélémy l'Anglais a écrit le *De proprietatibus rerum*⁵ entre 1230 et 1240. Son encyclopédie expose le maximum des connaissances de son époque en mobilisant aussi bien

1 Y. LEFÈVRE, *L'Elucidarium et les lucidaires: contribution, par l'histoire d'un texte, à l'histoire des croyances religieuses en France au Moyen Âge*, Paris, France, E. de Boccard, 1954.

2 V. FLINT, « Honorius Augustodunensis. Imago Mundi », dans É. Gilson et G. Théry (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, Paris, France, J. Vrin, 1982.

3 GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997.

4 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863.

5 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum. Volume I*, B. Van Den Abeele (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2007; BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum. Volume , Liber xvii*, I. Ventura (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2007.

des sources grecques, qu'arabes, juives ou latines. Son œuvre a du succès à en juger par le nombre de manuscrits et d'autant plus par le nombre de traductions puisqu'elle est traduite en français à deux reprises, en anglais, en italien, en espagnol, en néerlandais et en occitan. Une décennie plus tard, Thomas de Cantimpré écrit le *Liber de natura rerum*¹ (avant 1244). Il fait dans cette œuvre une description de la nature du monde en intégrant la pensée de ces plus ou moins proches contemporains comme son maître Albert le Grand.

Enfin, Vincent de Beauvais se consacre à la même époque à son *Speculum Majus*², immense somme sur tout ce qui compose le monde, et est composé de trois parties distinctes, le *Speculum naturale*, le *Speculum doctrinale* et le *Speculum historiale*. Dans notre étude nous allons nous concentrer sur le *Speculum naturale* qui se consacre en partie aux sciences du ciel. Malheureusement, il n'y a pas encore à ce jour une édition complète de cette œuvre néanmoins un atelier lui est consacré depuis quelques années que l'on retrouve sur le site *SourcEncyMe*³. Le *Speculum Majus* est sans doute l'une des œuvres encyclopédiques les plus célèbres. Pour finir, ce sont les encyclopédies latines qui par leur nombre sont les plus importantes

Le second gisement de sources sont les encyclopédies natives écrites en langue d'oïl. Ces dernières ont été écrites dans leur première phase d'écriture dans une langue oïl. La première encyclopédie écrite en langue d'oïl est l'*Image du monde* de Gossuin de Metz, dont la première rédaction date de 1245. L'*Image du monde* n'est pas contrairement à ce qu'une partie de l'historiographie a pu dire une traduction de l'*Imago mundi*, mais bel et bien une œuvre originale. Hormis la mention de l'auteur à l'incipit, on ne connaît rien sur son existence. L'*Image du monde* a la particularité d'avoir été écrite dans sa première version en vers, sous doute pour un meilleur apprentissage des notions énoncées. Elle a fait l'objet de deux autres rédactions dont l'une en prose vraisemblablement en 1246 (dont l'auteur peut être Gautier lui aussi originaire de Metz)⁴ et une troisième en vers l'année suivante complétant la première version.

1 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973.

2 Elle a une première version vers 1244 et une seconde version revisitée au alentour de 1260.

3 *SourcEncyMe*, <http://sourcencyme.irht.cnrs.fr/> [en ligne].

4 C.-V. LANGLOIS, *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Âge: d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, France, Hachette, 1927, p. 141-143 ; O. H. Prior, *L'Image du monde* de Maître Gossouin: Rédaction en prose : Texte du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, Fonds Français No. 574, avec corrections d'après d'autres manuscrits : Notes et Introduction : thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne, Thèse, Lausanne, Suisse, Impr. Réunies S.A., 1913, pp. 2-14.

L'œuvre a pour but de rendre compte de la cosmographie de l'univers en renvoyant à l'image de Dieu. L'auteur introduit dans son œuvre de nombreuses iconographies et figures. L'*Image du monde* n'a pour le jour aucune véritablement édition critique, c'est pourquoi nous avons eu recours au ms. H437 de la bibliothèque interuniversitaire de Montpellier pour compléter notre étude¹.

Ensuite Brunetto Latini écrit son *Trésor*² dans les années 1260. Brunetto Latini est un notaire et maître en rhétorique florentin. Il s'exile en France suite à la défaite en 1260 de la ville de Florence contre celle de Sienne.³ C'est dans ce contexte qu'il écrit le *Trésor* en langue d'oïl dont il parle en des termes très élogieux. Ainsi il donne les deux raisons pour lesquelles il écrit en langue d'oïl « l'une car nos somes en France ; et l'autre porce que la parleure est plus delitable et plus commune à toutes gens »⁴. Dans son écrit, Brunetto Latini s'attache à donner une instruction sur le monde, afin que le lecteur ait toutes les cartes en mains pour gérer une cité. C'est pour cette raison qu'il s'étend beaucoup sur des sujets liés à la cité tels que l'art oratoire (dont il est expert) ou l'économie, mais dans une ouverture plus large, il parle aussi d'astronomie et de météorologie dont il reconnaît n'avoir que des connaissances limitées.

Le *livre de Sidrac*⁵ est une encyclopédie réalisée dans le dernier tiers du XIII^{ème} et dont l'auteur nous est inconnu. Cette œuvre est un dialogue entre Sidrac, personnage tiré de l'Ancien Testament et mis ici bien plus encore dans son statut de prophète, et de Boctus, un roi fictif. L'œuvre s'organise en une série de questions -plus de 1600 dans la version la plus complète - que pose Boctus, curieux de découvrir comment être dans le Bien après sa conversion au christianisme, à Sidrac. Les questions posées sont de diverses natures et demandent parfois des réponses complexes parfois des réponses simples. L'œuvre s'épanche beaucoup sur l'astronomie et encore davantage sur l'astrologie (les questions 961 à 1064 portant sur cette dernière).

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, France, bibliothèque interuniversitaire. Section médecine, H 437, 1340-1341.

2 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007.

3 Brunetto Latini est dans le parti guelfe qui soutient le pape et ce sont les guelfes, soutiens de l'empereur Manfred qui par la victoire des Siennois dominant quelques années la ville. Brunetto ne peut revenir à Florence qu'en 1267 où il réinvestit le corps politiques de la ville en effectuant diverses charges importantes tel que chancelier. Voir INGLESE Giorgio, « LATINI, Brunetto », [http://www.treccani.it/enciclopedia/brunetto-latini_\(Dizionario-Biografico\)](http://www.treccani.it/enciclopedia/brunetto-latini_(Dizionario-Biografico)), dans *Treccani* [en ligne].

4 B. LATINI, « Li tresors », dans A. Pauphilet (éd.), *Jeux et sapience du Moyen Age*, Paris, France, Gallimard, 1951, p. 731.

5 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : edition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000.

Enfin, *Placide et Timéo*¹ est une œuvre écrite vers à la fin du XIII^{ème} ou au début du XIV^{ème} siècle (1304 au plus tard) et dont l'auteur nous est inconnu. Cette encyclopédie est cette fois aussi un dialogue entre un maître, Timéo, et Placides, son élève. Elle s'inspire jusque dans le titre du *Timée* de Platon. Placide est présenté comme naïf, mais aussi avide de connaissances face à son maître. Il est calme et présenté en opposition à un maître qui parfois a tendance à s'emporter, d'où le choix de leur nom. L'œuvre présente des questionnements sur Dieu et sa nature, sur les hommes, l'origine de la société et la météorologie. Les encyclopédies d'oïl ont pour la plupart (à l'exception de *Placides et Timéo*) été traduites dans de nombreuses langues, cela démontre l'engouement pour ces œuvres. Le plus grand nombre de traductions revient peut-être au *Sidrac* dont l'œuvre est traduite deux fois en occitan, dans trois langues italiennes, en anglais, en néerlandais, en castillan, et en allemand.

Le dernier fragment d'encyclopédies est composé d'œuvres latines traduites en langue d'oïl. La première œuvre est *La lumere as lais*² écrite par Pierre de Peckham dans la seconde moitié du XII^{ème} siècle. Il est la traduction en langue d'oïl de l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis. Ensuite, *Le Lucidaire de grant sapience*³ est une œuvre écrite dans la seconde partie du XIII^{ème} siècle. Cette dernière est la seconde œuvre traduisant l'*Elucidarium*. Puis le *Divisiones mundi*⁴ qui est rédigée par Perot de Garbelai à la fin du XIII^{ème} ou au début du XIV^{ème} siècle. Elle est une traduction de l'*Imago Mundi* d'Honorius Augustodunensis. La dernière œuvre traduite est le *Livre des propriétés des choses*⁵ de Jean Corbechon. L'œuvre est une traduction du *De Proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais. Elle est achevée en 1372 à la demande du roi Charles V, ce dernier voulant agrémenter sa bibliothèque royale afin que ses sujets soient instruits.

Un autre type de sources dans lequel nous puiserons pour notre étude est les inventaires de bibliothèques. Ces inventaires sont ceux de grands personnages. Nous les mobiliserons dans notre étude pour repérer la présence des encyclopédies afin d'entrevoir à qui elles ont appartenu. L'inventaire le plus important est celui de la librairie royale de Charles V et

1 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980.

2 PIERRE DE PECKHAM, *La lumere as lais*, G. Hesketh (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Anglo-Norman text society, 1996.

3 M. TÜRK, « *Lucidaire de grant sapientie* » : *Untersuchung und Edition der altfranzösischen Übersetzung 1 des « Elucidarium » von Honorius Augustodunensis*, Tübingen, Allemagne, M. Niemeyer, 2000.

4 PEROT DE GARBELAI, « *Divisiones mundi* », dans Elisabeth et al. (éd.), *Poem on the Assumption*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, The University Press, 1924.

5 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999.

Charles VI¹ La librairie royale comprend en son sein près d'une quarantaine d'encyclopédies latines et d'oïl. Ensuite les librairies des ducs de Bourgogne² (dont Charles le Téméraire et Philippe le Hardi) où on compte jusqu'à une quarantaine de mentions d'encyclopédies. Dans le même temps, il y a aussi la librairie du duc Jean de Berry³; celle-ci ne comprend que deux mentions d'encyclopédies appartenant toutes deux à l'œuvre de l'*Image du monde*.

Nous avons aussi choisi dans notre étude de regarder de manière spécifique des inventaires de femmes et avons regroupé à ce jour ceux de Marguerite de Bavière⁴, femme de Jean sans Peur, et Marguerite de Male⁵, femme de Philippe le Hardi. Malheureusement, ces dernières n'ont en leur possession que peu d'ouvrages et seule Marguerite de Male possède le *Speculum historiale* (dont nous ne pouvons pas nous servir pour notre étude, car ce n'est pas la partie du *Speculum majus* qui traite de la nature). Nous avons aussi pu consulter l'inventaire de Clémence de Hongrie⁶ pouvant faire mention du ms. 593 de la bibliothèque municipale de Rennes, comportant toutes les encyclopédies d'oïl de notre corpus.

Une autre part importante de notre corpus et de notre travail consiste à regarder la tradition manuscrite pour chaque œuvre dans différentes notices dans des bases de données. Le but étant de connaître à la fois la date de conception du manuscrit afin de voir les évolutions textuelles mais surtout iconographiques possibles et d'autre part de faire ressurgir les lecteurs éventuels des encyclopédies. Il s'agira alors de regarder les différents commanditaires, dédicataires et possesseurs connus. Ces bases de données sont au nombre de trois : FAMA⁷ qui recense les œuvres et les manuscrits pour les œuvres latines, Arlima⁸ pour les œuvres latines et d'oïl et JONAS⁹ pour les œuvres en langue d'oïl. Par la suite, il s'agira de compléter avec des inventaires de bibliothèque, ainsi que des articles, les éventuels manques de ces bases de données.

Enfin des œuvres complémentaires sont à envisager pour comprendre l'enseignement fourni, ou, le cas échéant, qui devrait être fourni des sciences du ciel aux élites laïques et

1 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, France, Champion, 1907, vol. Tome 2.

2 J. BARROIS, *Bibliothèque prototypographique : ou librairies des fils du roi Jean, Charles V, Jean de Berry, Philippe de Bourgogne et les siens*, Paris, France, chez Treuttel et Würtz, 1830, pp. 115-313.

3 *ibid.*, pp. 93-98.

4 *ibid.*, p. 114.

5 *ibid.*, p. 111.

6 L. DOUËT-D'ARCO, *Nouveau recueil de comptes de l'argenterie des rois de France / publ. pour la Société de l'histoire de France*, Paris, France, Renouard, 1874.

7 FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/fr/more>, [en ligne].

8 Arlima, <https://www.arlima.net/>, [en ligne].

9 Jonas, Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl, <http://jonas.irht.cnrs.fr/> [en ligne].

ecclésiastiques¹. On peut donner l'exemple du *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles v*² de Christine de Pisan. Elle l'écrit en vue de donner un enseignement au jeune roi Charles VI par le comportement de son père. Elle donne dans son œuvre la relation qu'entretient Charles V avec les sciences du ciel et sa passion envers celles-ci.

Dans cette étude, nous allons tenter d'amener une vision claire de la vulgarisation dans les encyclopédies latines et d'oïl à propos des sciences liées au ciel. Les enjeux sont multiples, mais ont un but commun : celui de percevoir l'étendue des connaissances célestes fournies à une élite en mal d'enseignement à travers les encyclopédies. En effet, une partie de l'élite ne témoigne pas d'un enseignement profond, car elle n'est pas passée par une scolarité et les universités. Il est d'autant plus intéressant que les sciences du ciel fassent parties des arts libéraux (liés à l'esprit), soit le premier cycle dans les enseignements dont on pouvait espérer sortir à dix-huit ans. Ces arts libéraux sont échelonnés en deux catégories, le *Trivium* et le *Quadrivium*. Le *Quadrivium* comprend les arts affiliés aux calculs, à savoir l'arithmétique, la géométrie, la musique et enfin l'astronomie. Nous pouvons voir ainsi que l'astronomie est le dernier jalon des arts libéraux³. L'encyclopédie rend possible dès lors de court-circuiter cette organisation puisqu'elle permet à son lecteur d'apprécier l'astronomie sans avoir suivi le cursus adapté. L'encyclopédie a pour effet d'enrichir le nombre de personnes accédant, par une encyclopédie, à une somme de connaissances. Le but étant avant tout d'instruire pour avoir une meilleure compréhension du monde et d'agir dans le Bien⁴.

Le premier enjeu de cette étude est de mesurer, avec le plus de précisions possibles, le lectorat utilisant les encyclopédies de notre corpus. L'objectif de cette détermination est de voir les « cibles » auxquelles les auteurs ont destiné leur œuvre. En effet, dès l'*Incipit*, les finalités de l'auteur sont inscrites. Elles peuvent montrer la destination à une ou des personnes ou bien le dessein pour lequel l'auteur écrit. C'est avant tout une finalité didactique qui est avancée par ces derniers. Par ailleurs, la détermination de ce lectorat à la lumière des textes étudiés peut aussi permettre de comprendre les raisons pour lesquelles ils consultent les encyclopédies. Il serait aussi intéressant d'imaginer les circonstances dans lesquelles ils lisent ces encyclopédies.

1 J. KRYNEN et B. GUENÉE, « La formation Intellectuelle », dans *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen âge: 1380-1440 : étude de la littérature politique du temps*, Paris, France, A. et J. Picard, 1981, p. 97-108

2 CHRISTINE DE PISAN, *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles v*, J. É. scientifique Blanchard et M. Quereuil (trad.), Paris, France, Pocket, 2013, p. 201.

3 R. ARNALDEZ et J. BEAUJEU, *La science antique et médiévale : des origines à 1450, Tome 1*, Presse universitaire de France, Paris, France, 1957, p. 410.

4 Le Bien incarne ici l'idéal que dans lequel une personne doit être vis-à-vis de Dieu.

Il s'agira alors par la tradition manuscrite de chaque œuvre de voir les mentions des potentiels lecteurs et notamment dans les cas d'une commande pour une lecture personnelle.

Le deuxième enjeu pour notre étude est de déterminer les aspects qui relèvent de la vulgarisation. Les aspects peuvent être de deux natures : textuels et iconographiques. Les aspects textuels se retrouvent dans la manière de synthétiser les sujets traités afin de donner l'essentiel au lecteur sans pour autant le perdre dans des explications inutiles. Cela passe aussi par un vocabulaire choisi qu'il est intéressant de questionner. L'utilisation d'images fortes, ainsi que d'analogies permet de mieux faire rentrer les idées dans l'esprit du lecteur. Les aspects iconographiques résident dans des images ornementales et didactiques. Les images ornementales incitent et invitent le lecteur à commencer ou à poursuivre la lecture. Les images didactiques se manifestent à la fois sous forme d'enluminures, mais aussi de simples schémas. Les images didactiques ont plusieurs apports et permettent en premier lieu dans les encyclopédies de mieux comprendre le texte. L'image, et particulièrement la figure, joue le rôle de la synthèse et permet de mettre plusieurs idées dans une même figure, afin de créer des liens pas nécessairement pourvus dans le texte. L'étude des images est aussi l'occasion de se demander si elles ajoutent un nouveau discours par rapport au texte. L'étude de ces images implique de porter un regard sur le plus possible de manuscrits en gardant en tête l'évolution possible de ces manuscrits à travers les décennies et les copies.

Le dernier enjeu de cette étude est de jouer sur la comparaison entre les encyclopédies en langue d'oïl et les encyclopédies latines. En premier lieu, il s'agira de montrer des possibles différences dans l'utilisation des *auctoritates*. Ces *auctoritates* sont un constituant essentiel des encyclopédies, mais on remarque très vite que tous les auteurs ne les emploient, ni à la même fréquence, ni de la même manière. Ensuite, la façon d'orienter le discours et de le créer impliquent des divergences entre les œuvres. À cet égard, nous pouvons nous demander si ces divergences proviennent de la langue dans laquelle l'œuvre a été écrite. Un questionnement sur le vocabulaire employé pour voir des éventuelles disparités dans le niveau de langue est à effectuer. De plus, le vocabulaire en langue d'oïl, est intéressant à questionner pour ce qu'il implique. Ce sont des nouvelles terminologies pour une langue qui commence à émerger dans le milieu scientifique, ou bien la réutilisation d'un vocabulaire latin. Ce vocabulaire doit être examiné pour les œuvres natives en langue d'oïl, mais encore davantage pour les œuvres

traduites¹. La comparaison est aussi intéressante à étudier pour les images, car il est possible de voir des différences dans la façon de les montrer, ainsi que la différence de complexité dont elles font preuves. De plus, il est intéressant de voir leur réitération au sein des œuvres et de marquer les différences entre les œuvres latines et d'oïl. Plus encore, on peut questionner les raisons pour lesquelles ces œuvres ont été écrites et si un contraste peut être opéré entre les deux langues. En somme, il s'agira à la fois d'avoir recours aux éditions des différentes œuvres, afin de voir les contrastes textuels, mais aussi de retourner aux manuscrits pour se rendre compte des enluminures et des figures.

Les historiens se sont depuis longtemps intéressés aux encyclopédies. En effet, dès le xix^{ème} et au début du xx^{ème} siècle, les historiens méthodiques se sont intéressés à ce type d'œuvre. Langlois a publié en 1911 l'ouvrage *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Âge*². Il expose dans cette œuvre les principales encyclopédies en langue d'oïl destinées à l'apprentissage des laïcs. Il reprend séparément en synthétisant les éléments les plus importants de ces œuvres et en revenant sur la tradition manuscrite de ces dernières et les questions associées à celle-ci (date d'écriture, lieu d'écriture, auteur s'il y a, etc.). Langlois a tendance à exposer les différences sans problématiser. De plus, ce dernier a souvent un penchant pour la critique de son objet d'étude et du niveau d'écriture particulièrement dans le choix des auteurs pour la reprise de sources. Il ne montre pas les enjeux d'une telle compilation. Auparavant, d'autres auteurs ont déjà entrepris des études prosopographiques sur les encyclopédies, afin de faire la recension des manuscrits et d'établir une tradition manuscrite : c'est le cas de Paul Meyer. Par la suite, les études sur le sujet ont été très peu nombreuses et sont presque essentiellement issues de l'historiographie allemande, tel l'article « Die Enzyklopädien des 13. Jhs. Ein Beitrag zur Entstehung der Laienbildung », dans *Zeitschrift für deutsche Geistergeschichte*³, en 1936 et 1937. Il est difficile de délier la recherche sur l'encyclopédie à celle consacrée aux sciences étant donné la manière dont les encyclopédies exposent des thèmes scientifiques. Aussi la recherche s'est penchée bien souvent sur les

-
- 1 B. RIBÉMONT, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au xiv^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no 6, 15 février 1999.
 - 2 C.-V. LANGLOIS, *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Âge: d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, France, Hachette, 1927.
 - 3 W. GOETZ, « Die Enzyklopädien des 13. Jhs. Ein Beitrag zur Entstehung der Laienbildung », dans *Zeitschrift für deutsche Geistergeschichte*, 2, 1936, pp. 227-256 ; t. 3, 1937, pp. 1-24.

encyclopédies à travers ce prisme-là et, dès lors, le caractère intermédiaire du savoir produit a empêché longtemps une réflexion profonde sur l'encyclopédie médiévale et ses particularités.

À partir des années soixante-dix et quatre-vingt, on commence à avoir une véritable considération pour l'étude des encyclopédies. L'acte fondateur de la recherche dans ce domaine est la création de l'Atelier Vincent de Beauvais à l'Université de Nancy par Jean Schneider en 1972. Cet atelier a pour but de s'intéresser à l'œuvre majeure du *Speculum majus* et d'en définir l'organisation ainsi que la substance. Cet atelier est une jeune pousse d'une réflexion plus globale sur le *Speculum*, comme les études sur le *Speculum doctrinale* de Serge Lusignan¹ ou le *Speculum historiale*² par Johannes Voorbij. La décennie suivante s'inscrit dans une prise en considération historique et scientifique forte par la multiplication du nombre d'études sur le sujet. Le colloque de Caen en 1987³ est le premier jalon d'une réflexion sur l'encyclopédisme dans une ouverture à une temporalité très large autant qu'à une spatialité incomparable, puisqu'il s'agit d'aller questionner ce phénomène jusqu'en Chine et de traverser le temps de l'antiquité jusqu'à Diderot et d'Alembert.

Une partie importante est consacrée à l'idée d'encyclopédisme médiéval et c'est notamment Monique Paulmier-Foucart qui revient sur le phénomène *Speculum Majus* mais aussi Michel de Boüard qui donne des considérations sur la pensée encyclopédique qui pouvait traverser le Moyen Âge. Un autre moment majeur dans le domaine est le colloque de San-Gimignano qui a lieu en 1992 et qui donne lieu à la parution deux ans plus tard de l'ouvrage collectif dirigé par Michelangelo Picone, *l'enciclopedismo medievale*⁴. Cet ouvrage revient sur les notions d'encyclopédisme dans une dimension plus large que l'encyclopédie en tant que « genre ». Par ailleurs, la notion d'un « genre encyclopédique » fait beaucoup débat et une partie des réponses est apportée dans cet ouvrage par Michelangelo Picone et Jacques Le Goff, bien que ces derniers restent brefs sur la recherche d'une définition opérante de l'encyclopédie ainsi que d'un corpus relevant de cette définition, et mettent davantage en perspective des dimensions liées à l'esprit encyclopédique.

-
- 1 S. LUSIGNAN, *Préface au « Speculum majus » de Vincent de Beauvais : réfraction et diffraction*, Montréal, Canada, Bellarmin, 1979.
 - 2 J. B. VOORBIJ, *Het « Speculum historiale » van Vincent van Beauvais : een studie van zijn ontstaansgeschiedenis [non consulté]*, Groningue, Pays-Bas, Université de Groningue, 1991
 - 3 A. BECQ (éd.), *L'encyclopédisme : actes du colloque de Caen, 12-16 janvier 1987*, Paris, France, Aux amateurs de livres, 1991.
 - 4 M. PICONE (éd.), *L'enciclopedismo medievale : [atti del convegno « L'enciclopedismo medievale », San Gimignano 8-10 ottobre 1992]*, Ravenne, Italie, Longo, 1994.

Cette notion d'encyclopédie pose davantage question, car elle n'est pas un état de fait que l'on retrouve dans les œuvres que l'on considère comme des encyclopédies. Le « genre encyclopédique » est bien souvent la cause de nombreux débats et contradictions à cet égard, car il a quelque chose de téléologique dans la démarche. On peut tout de même s'accorder à dire que l'encyclopédisme, par sa manière de compiler et de faire une synthèse des connaissances passées et présentes, est bien réel pour la période médiévale. L'étude réalisée par Bernard Ribémont intitulée *De Natura Rerum*¹ permet d'aller davantage dans la « définition » de la notion d'encyclopédie. Pour lui, bien que l'encyclopédie regroupe un « savoir moyen », elle est intimement liée à la vulgarisation, car elle est en premier lieu dépendante d'un « horizon d'attente »² en se fondant dans le public auquel elle s'adresse.

Dans le même temps et par la suite, de nombreuses études sont réalisées sur des œuvres que l'on considère (le plus souvent à juste titre) comme des encyclopédies. On peut noter l'étude de Chantal Connochie-Bourgne sur la première version de *l'Image du monde*³, l'étude auparavant menée par Claude Thomasset sur *Placides et Timéo*⁴ ou bien sur le *Sidrac*⁵ par Sylvie-Marie Steiner. L'étude des encyclopédies rentre aussi dans le cadre d'études sur les pratiques scientifiques et para-scientifiques au Moyen Âge et sur l'intrusion dans les sphères laïques. C'est notamment le travail de Jean-Patrice Boudet qui cherche à montrer l'étendue des pratiques et des savoirs astrologiques et magiques⁶. Il faut ajouter à cela les études consacrées à la vulgarisation, cette vulgarisation qu'elle soit au niveau de la langue ou bien dans les aspects qui nous intéressent, même si cette dernière a été moins étudiée. Nous pouvons citer les travaux de Lusignan et particulièrement ce qu'il a produit sur la traduction⁷. On peut aussi évoquer les travaux de Violene Giacomotto-Charra et de Christine Silvi sur ce phénomène.

1 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995 ; B. RIBÉMONT, « L'établissement du genre encyclopédique au Moyen Age », dans J. Bouffartigue et F. Mélonio (éd.), *L'entreprise encyclopédique*, Nanterre, France, Centre des sciences de la littérature, Université Paris X, 1997, pp. 189-206.

2 P. ZUMTHOR, *Essai de poétique médiévale*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1972, pp. 157.

3 C. CONNOCHIE-BOURGNE, *L'Image du monde, une encyclopédie du XII^e siècle : édition critique et commentaire de la première version* [non consulté], Paris, France, Université Paris-Sorbonne, 2000.

4 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980 ; C. THOMASSET, *Commentaire du « Dialogue de Placides et Timéo »*, Genève, Suisse, Droz, 1982.

5 S.-M. STEINER, *Le livre de Sidrach : un témoignage de la diffusion encyclopédique au XIII^e siècle éd. critique d'après les manuscrits de Paris et de Rome premier prologue, catalogue des questions, second prologue*, Melun, France, Association Mémoires, 1994.

6 J.-P. BOUDET, *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XI^e - XV^e siècle)*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2006.

7 S. LUSIGNAN, « Les traducteurs au XIV^e siècle », dans *Parler vulgairement : les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, 2e éd., Paris, Montréal, Jvrin Presses de l'Université de Montréal, France, Canada, 1987, pp. 129-171.

Notamment un travail de différenciation entre ce que Violene Giacomotto-Chara appelle la « vernacularisation » et la « vulgarisation » : l'une s'attache à la langue tandis que l'autre revêt un caractère plus moderne. Mais la vulgarisation n'apparaît pas sous cet aspect dans les textes¹. C'est ce dernier aspect qui la pousse à employer deux termes distincts.

D'autre part, nous retrouvons aussi de manière fragmentaire quelques études sur les images et leurs symboliques dans les encyclopédies et c'est notamment le cas de l'étude de Brigitte Roux qui démontre l'utilisation et la représentation de l'iconographie dans le *Trésor* de Brunetto Latini². Parallèlement à cela, c'est aussi dans l'édition des textes encyclopédiques que les dernières décennies ont été fructueuses. En effet, de nombreuses éditions partielles ou complètes ont eu lieu dans la majeure partie des encyclopédies produites. On peut mentionner le commencement de l'édition de l'immense encyclopédie de Barthélémy l'Anglais par Baudouin Van Den Abeele et Iolanda Ventura dont deux volumes sont publiés à ce jour³. Une édition bilingue du *Quaestiones Naturales* additionnée à l'œuvre du même auteur, *De eodem et diverso*, a aussi vu récemment le jour⁴.

Dans la présente étude, nous tâcherons de rester dans la veine de ce qui a déjà été fait, en gardant en tête les « principes » établis du genre encyclopédique, mais nous rechercherons à étudier non pas une encyclopédie en particulier, mais à s'intéresser à elles dans un domaine précis astronomique, astrologique et météorologique. Le but de cette étude est avant tout d'en ressortir une comparaison, autant sur le fond que sur la forme, des encyclopédies de notre corpus qui sont au nombre de dix-sept, permettant une approche profonde et large du « genre ». De plus, il s'agira, dans la veine des travaux de Ribémont⁵ et Lusignan⁶, de proposer un point d'encrage sur la manifestation de la vulgarisation, en se penchant à la fois sur les textes mais aussi sur les images qui les accompagnent. Dans cette recherche de divulgation, il est aussi intéressant de s'interroger sur les acteurs qui la font, à savoir les bénéficiaires, qu'ils soient

1 V. GIACOMOTTO-CHARRA et C. SILVI (éd.), *Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen âge à la Renaissance*, Paris, France, École des chartes, 2014, pp. 7-15.

2 B. ROUX, *Mondes en miniatures : l'iconographie du « Livre du Trésor » de Brunetto Latini*, Genève, Suisse, Droz, 2009.

3 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum. Volume I*, B. Van Den Abeele (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2007 ; BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum. Volume VI, Liber XVII*, I. Ventura (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2007.

4 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016.

5 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995.

6 S. LUSIGNAN, « Les traducteurs au XIV^e siècle », dans *Parler vulgairement : les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, 2e éd., Paris, Montréal, Jvrin Presses de l'Université de Montréal, 1987.

possesseurs ou d'assidus lecteurs, mais aussi les auteurs de ces œuvres. En cela notre démarche est novatrice, car elle tente d'avoir une vision globale sur un phénomène par une logique comparative via un thème restreint.

Dorénavant, nous pouvons formuler plus clairement la manière d'aborder notre sujet. Il s'agit de comprendre la problématique de la vulgarisation dans ses diverses formes, aussi bien dans la langue, le langage et la didactique employées que les images utilisées et dans ces buts par l'étude des intervenants qui lui sont associées. Nous verrons, dans un premier temps, la transmission et l'engouement pour un savoir céleste, à la fois pour et par une élite, aussi bien séculière que laïque. Tout d'abord, nous appréhenderons l'encyclopédie en tant que nouveau canal de diffusion du savoir pour cette élite. Ensuite, nous regardons quelles sont les espaces géographiques où la diffusion des encyclopédies est la plus vivace, ainsi que l'évolution chronologique du nombre de copies. Par la suite, nous nous demanderons quelles sont les caractéristiques et les intérêts pour les lecteurs (ou du moins utilisateurs) d'encyclopédies en faisant une étude quantitative des lecteurs. Enfin, nous nous pencherons sur le lectorat « particulier » des femmes afin de déterminer sa dimension dans des termes quantitatifs, mais nous nous pencherons aussi sur les raisons de leur engouement.

Dans un second temps, nous initierons une démarche comparative entre les œuvres latines et d'oïl. On s'intéressera à une différenciation possible entre les deux langues sur le plan de la rhétorique et de la dialectique, afin de voir une potentielle divergence dans le discours par la langue dans laquelle elle est produite. Cela permettra aussi de montrer les disparités entre les œuvres. La comparaison sera ensuite portée sur l'utilisation des *auctoritates* tant dans leur quantité que dans la manière de les utiliser. Enfin nous nous demanderons si les enjeux d'écritures pour les auteurs d'encyclopédies d'oïl et latines sont les mêmes.

Dans une troisième partie, nous porterons notre attention sur les images et leur apport à la vulgarisation. D'une part, nous montrerons la manière dont les images par leur forte démarche didactique rendent compte d'une démarche de diffusion et en sont au cœur. Ensuite, nous nous demanderons si ces images peuvent créer un nouveau discours qui s'ajoute au texte ou si elles ne sont qu'un prolongement de ce dernier. Enfin, nous nous intéresserons à un phénomène particulièrement intéressant dans les encyclopédies, qui a une dimension textuelle, mais une dimension iconique d'autant plus forte : les expériences mentales.

I- La transmission d'un savoir céleste et son succès

Dans cette présente partie, nous allons nous intéresser à diffusion des encyclopédies qui composent notre corpus. En ayant dans premier déterminé les caractéristiques propres aux encyclopédies qui pourraient expliquer leur succès, nous verrons évolutions chronologiques de ces dernières dans le nombre de copies réalisées. Dans le même temps, nous nous intéresserons à la diffusions géographique de ces encyclopédies et nous tenterons de déterminer quels en sont les causes. Cela nous permettra ensuite d'aborder le statut des personnes qui ont possédé ces encyclopédies, ainsi que d'émettre des hypothèses quant aux raisons de leurs possessions. Nous ferons une place à part à la lecture des encyclopédies chez les femmes, sans pour autant totalement la délier de celle des hommes.

A- L'encyclopédie, un nouveau réseau de diffusion du savoir pour les élites

1- Qu'est-ce qu'apportent les encyclopédies dans le domaine du savoir ?

Tout d'abord, il est nécessaire de rappeler que les encyclopédies sont avant tout des compilations, d'auteurs et surtout d'*auctoritates*. Bien que, nous l'avons déjà rappelé, ces dernières ne regroupent pas un ensemble d'œuvres clair et précis permettant d'établir un « genre » encyclopédique et qu'il soit possible de remonter jusqu'à l'antiquité avec des œuvres comme l'*Histoire naturelle* de Pline, elles ont toutes ce point commun qu'est la compilation. Cette compilation n'est pas toujours univoque et certains se cachent bien de préciser les sources de leur savoir. Mais il n'empêche qu'on soit bien là face à l'essence même de ce qui fait la force de l'encyclopédie. En effet, l'auteur de l'encyclopédie est celui qui va mettre en ordre le savoir afin qu'il soit intelligible et accessible au plus grand nombre. Comme l'expose Roland Barthes dans *Critique et Vérité* et qui a une résonance toute particulière dans les encyclopédies, « écrire, c'est d'une certaine façon fracturer le monde (le livre) et le refaire »¹. Mais cette fracture du monde est soumise à l'autorité propre de l'auteur, car c'est lui qui effectue ce choix, et de même, le monde est alors dépendant de sa propre vision et compréhension des textes qu'il compile.

1 R. BARTHES, *Critique et vérité*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1999, p. 82.

L'auteur a dans ces mains la vision du monde du lecteur, soit, car il donne ces propres idées, mais c'est aussi lui qui donne le ton sur les prochaines lectures à faire. Comme l'a dit Isidore de Séville dans ces *Etymologiae*, le compilateur est « celui qui mélange préalablement des choses dites par d'autres avec les siennes propres, à la façon des marchands de couleurs qui ont coutume de broyer différentes substances dans le mortier »¹. Malgré tout, ces encyclopédies sont un formidable moyen de transmettre un maximum de connaissances, ce sont des outils extrêmement riches pour rentrer dans la connaissance du monde et c'est particulièrement le cas dans les connaissances du ciel. On peut dire que les encyclopédies amènent avec elles une construction du savoir, liée au propre savoir de l'auteur. Même si parfois, certaines d'entre elles fournissent une connaissance qui n'est pas à la hauteur des avancées de leur époque, elles fournissent tout de même un savoir suffisant pour comprendre le monde et ses et le reflet de lui-même qu'y a insufflé Dieu. En somme, donner à penser aux lecteurs les discussions et les débats contemporains n'est pas le but, mais c'est davantage de fournir des outils nécessaires pour être un bon prêcheur (comme c'est le cas pour le *Speculum majus* ou le *De proprietatibus rerum*), un bon souverain (tel que dans *Placides et Timéo*) ou un bon citoyen (comme dans le *Trésor*).

Néanmoins, certaines de ces encyclopédies tentent de faire passer à travers un discours construit et entre des autorités admises, leurs idées propres. On peut citer Adélarde de Bath qui dans ses *Quaestiones liberales* justifie ses propos mettant ses théories sous le compte des Arabes et en précisant bien qu'il sait ce que cela lui coûte. Il dit « *novi enim quis casus veri professores apud vulgus sequatur* »² et se défend en disant que ces idées sont issues des théories des Arabes, et non pas des siennes. En disant cela, cela lui permet d'introduire des idées aristotéliennes, à une époque où le platonisme règne encore, à l'intérieur de son œuvre. Plus tard, c'est aussi le cas de Vincent de Beauvais au sein de son *Ordre* où il va d'abord faire une version *bifaria* avec le *Speculum naturale* et le *Speculum historiale*. Puis, il intègre une troisième partie, le *Speculum doctrinale*, en remodelant les deux précédentes (en particulier le

1 ISIDORE, *Etym. livre XX*, Lindsay, oxford, 1911, x, 44 dont la citation a été prise dans B. ROUX, « L'encyclopédiste à l'oeuvre : images de la compilation », dans Y. Foehr-Janssens et O. Collet (éd.), *Le recueil au Moyen Âge: le Moyen Âge central*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2010, p. 158.

2 « je sais quel sort attend ceux qui professent la vérité auprès du vulgaire » ; nous reprendrons les traductions de l'édition tout au long de notre étude ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 101.

Speculum naturale) sous l'impulsion d'autres membres de l'Ordre en intégrant davantage d'aristotélisme¹.

De plus, la compilation amène aussi à penser dans des termes de classification des sciences. Cette classification des sciences est possible dans une démarche de « vision organisatrice globale »². Il découle alors de la compilation une réflexion sur la manière d'organiser les sciences qui n'est pas la même, selon les encyclopédistes. Pour exemple, Gossuin de Metz dans *l'Image du monde* utilise le découpage entre *trivium* et *quadrivium* avec comme point le plus élevé, l'astronomie (qui dès lors, prend de la place dans son œuvre) alors que Brunetto Latini dans le *Trésor* dit « *Coment la natures de totes choses est devisee en .iiii. manieres selonc theorique* » à savoir la « *theorique* », la « *fisique* » et la « *mathematique* »³. Il traite la théorique (comprenant la rhétorique, la dialectique et la logique) en dernier, car c'est pour lui la plus utile à un citoyen, qui constitue son « public cible ». On voit bien que les structures au sein de l'œuvre sont différentes, même si le contenu peut demeurer le même. Et ces structures peuvent influencer sur ce que va en recevoir le lecteur

Ensuite, les encyclopédies sont des objets idéaux pour la vulgarisation du savoir, car elles permettent de synthétiser des notions pour n'en donner que l'idée la plus pertinente. À travers de plusieurs moyens, dont nous reparlerons par la suite, les encyclopédies diffusent une large étendue de connaissances. Pour Bernard Ribémont, « le texte de vulgarisation (au sens moderne du terme) intervient en aval du traité scientifique, des sources que le compilateur exploite dont une partie ressort du domaine du « savoir savant » »⁴. L'enjeu de vulgarisation peut bel et bien avoir un écho dans le « domaine du « savoir savant » » puisqu'il est une source inépuisable de données, mais il peut, parallèlement et peut-être davantage, donner un aperçu du savoir à des catégories de personnes, enclines à les recevoir, mais n'ayant pas le *cursus* nécessaire pour les appréhender. L'encyclopédie joue ici, en quelque sorte, le rôle de « seconde université ». Une université qu'il est possible de prendre et d'arrêter à loisir pour la reprendre plus tard.

1 M. PAULMIER-FOUCART et M.-C. DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004, pp. 13-14.

2 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 35.

3 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, pp. 9-10.

4 B. RIBÉMONT, *De natura rerum*, *op. cit.*, p. 15.

Néanmoins, nous pouvons amener l'idée que ces encyclopédies sont des outils parmi d'autres, certes très opérants. Il faut ajouter que la lecture en devait être orale et amener à plus qu'une simple lecture attentive, avec par exemple des échanges et des débats, similaires à ceux que l'on trouve dans les universités à la même époque. Dans le domaine des ciels du ciel, l'encyclopédie permet au lecteur de devenir « l'homme sage [qui] domine les astres »¹ en ayant suffisamment de connaissances pour comprendre les mouvements du monde. Les encyclopédies que nous avons choisies dans notre corpus renseignent sur connaissance du monde et par extension de Dieu. Bien sûr, la possession d'une encyclopédie n'implique pas qu'on la lise avec application et peut simplement être l'expression d'un marqueur social. Malgré tout, on peut supposer que cela glisse la personne qui la reçoit dans un univers mental particulier, et la simple consultation donne déjà des perspectives savantes. Le statut de la personne ou du groupe de personnes peut changer l'utilisation d'une même œuvre.

Par ailleurs, l'utilisation de la langue d'oïl dans des œuvres encyclopédiques a pour avantage de toucher un public beaucoup plus large que celui des clercs et d'amener à « l'érudition » une frange plus grande de la population. Bien que ce ne soit pas le seul lieu où les lecteurs laïcs peuvent appréhender les sciences célestes, comme c'est le cas aussi par le *Roman de la Rose* et les traductions de traités, cela permet de rentrer pleinement dans le dernier des arts libéraux, en intégrant des concepts et des images, tout en restant accessible au plus grand nombre. De plus, le nombre accru d'encyclopédies en langue d'oïl permet un plus large choix des lecteurs, selon leur besoin et leur appréciation personnelle. Ces lecteurs peuvent être amenés à côtoyer plusieurs encyclopédies et à en retirer des enseignements différents. Ces encyclopédies d'oïl permettent déjà un niveau de connaissances suffisant pour appréhender le monde sans avoir besoin de passer par des traités plus savants, néanmoins, ils peuvent être une porte d'entrée vers ces derniers.

L'encyclopédie contribue bien à un réseau nouveau de diffusion du savoir, auquel on peut associer des élites, toujours plus assoiffées de connaissances variées. Même si les encyclopédies fournissent un savoir « moyen » comme a pu le souligner Bernard Ribémont²,

1 J.-P. BOUDET, *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e - XV^e siècle)*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 276.

2 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 15.

elles ont un caractère utilitaire et pratique que d'autres œuvres n'ont pas, ce qui leur donne une place non-négligeable dans l'histoire du savoir.

2- Évolution dans le temps

Les périodes d'écritures manuscrites des encyclopédies que nous avons choisies dans notre corpus s'étalent de la première partie du ^{xv}^{ème} jusqu'au ^{xvii}^{ème} siècle. Mais dans cette étude, afin de réduire notre spectre et d'étudier la diffusion des encyclopédies durant la période médiévale, nous nous arrêterons au ^{xv}^{ème} siècle, sans procéder à une coupe trop nette (notamment car des personnes qui ont possédé les encyclopédies peuvent être à cheval entre le ^{xv}^{ème} et le ^{xvi}^{ème} siècle). De plus, il s'agira aussi d'exclure de cette étude les œuvres imprimées, bien qu'elles représentent pour certaines encyclopédies une part non-négligeable, elles sont à la lisière de notre champ d'étude et pourrons faire l'objet d'un examen ultérieur. Notre corpus, composé de quinze œuvres, représente dans sa globalité mille deux cent cinquante entrées que nous avons recueillies à travers différentes bases de données, principalement *JONAS*¹ pour les œuvres en langue d'oïl et *FAMA*² pour les œuvres latines, ainsi qu'*Arlima*³ pour les deux langues, également par l'article de Jérémy Loncke pour la transmission du *De proprietatibus rerum*⁴ - complétant considérablement leur nombre par rapport aux bases de données en ligne.

D'autre part, bien que nous ayons choisi un nombre assez conséquent d'œuvres, elles n'ont pas fait toutes autant d'émules. D'autant plus que les dates de rédaction n'étant pas les mêmes, au regard de données globales, certaines œuvres peuvent sembler plus appréciées, alors que leur date de création est antérieure. Nous serons dès lors amenés à comparer leur impact individuel et collectif, dans une approche purement quantitative. Au regard de la masse de données, il nous sera impossible de toutes les traiter dans la présente étude ; cela pourrait être effectué dans une étude postérieure. Nous prendrons, dès à présent, les aspects qui nous semblent les plus intéressants et les plus significatifs. Enfin, il est à noter que le *De naturis rerum et super ecclesiasten* n'est pas présent, car à ce jour aucune des copies conservées n'a reçu d'hypothèses de datation. D'autres copies n'ont pas été retenues par leur manque de

1 IRHT, « JONAS », <http://jonas.irht.cnrs.fr/> [en ligne], s. d.

2 « FAMA - Œuvres latines médiévales à succès », <http://fama.irht.cnrs.fr/fr/> [en ligne], s. d.

3 « Arlima », <https://www.arlima.net/> [en ligne], s. d.

4 J. LONCKE, « Approche comparative de la diffusion et de la transmission des différents états manuscrits du *De Proprietatibus Rerum* de Barthélemy l'Anglais », dans *Héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Age*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2005, pp. 141-176.

datation, il reste quand même près de 89,7 % qui en ont une, ce qui permet de faire un travail préliminaire.

Les encyclopédies les plus présentes dans notre corpus sont sans conteste l'*Elucidarium*, dont on conserve à ce jour trois cent quarante-cinq copies [Tableau 1] ce qui représente 33,2 % du total de copies présentes dans notre corpus et le *De proprietatibus rerum* où l'on garde la trace de trois cent vingt-et-une copies, constituant 25,6 % du total. D'une part, il est évident que sa rédaction précoce vis-à-vis d'autres encyclopédies permet à l'*Elucidarium* de s'assurer une place de choix dans les manuscrits les plus représentés.

Mais au regard des chiffres, sa popularité n'est que croissante, passant de soixante-deux manuscrits pour le xi^{ème} à cent-vingt-quatre au xv^{ème} siècle. Le début du xvi^{ème} siècle marque une rupture forte puisque seuls trois manuscrits de l'*Elucidarium* nous sont parvenus. Par contre, le *De proprietatibus rerum* écrit au milieu du xiii^{ème} siècle a eu une popularité fulgurante, car si l'on compte le xiii^{ème} siècle, nous avons que seize copies, mais le siècle suivant, nous en avons cent cinquante-quatre, ce qui fait d'elle l'encyclopédie la plus copiée de ce siècle. Le xv^{ème} siècle marque une persistance de l'œuvre, car l'on trouve cent copies. La chute se fait aussi sentir pour le xvi^{ème} siècle où seulement cinq versions ont été copiés. Ensuite, c'est le *Liber de natura rerum*, composé un siècle plus tard, dont le nombre de manuscrits est le plus significatif avec deux cent trente-quatre copies, passant progressivement de vingt-neuf manuscrits pour le xiii^{ème} à quatre-vingt-quinze pour le xv^{ème} siècle.

À l'inverse, certaines œuvres beaucoup représentées dans les premiers temps de leur rédaction, se trouve peu à peu amoindries. C'est le cas du *Dragmaticon*, dont quarante-trois manuscrits sont copiés pour le xii^{ème} et on arrive à treize copies pour le xiv^{ème} siècle. Ces chiffres restent quand même élevés pour la période médiévale, cependant l'on peut remarquer une baisse nette. Elle est encore plus franche si l'on compare à d'autres œuvres de la même époque comme l'*Elucidarium* et le *De proprietatibus rerum*. Pour l'*Elucidarium*, la part théologique importante intégrée à l'œuvre en fait un parfait sujet d'étude pour les prédicateurs et les autres ordres réguliers. Pour le *Dragmaticon*, c'est peut-être la tentative d'explication du monde par des phénomènes physiques qui a pu déplaire à certains.

Il va sans dire aussi que l'évolution des modes et l'arrivée sur le marché d'autres œuvres encyclopédiques a pu jouer en sa défaveur. L'*Imago mundi*, l'autre œuvre d'Honorius

Augustodunensis présente dans notre corpus, dans une mesure moindre, atteint un nombre total de copies qui s'élève à soixante-huit. Le nombre de manuscrits passe de dix-huit pour le XII^{ème} à sept pour le XIV^{ème} et neuf pour le XV^{ème} siècle, ce qui représente une baisse de moitié. D'autre part, on voit peu à peu les œuvres en langue d'oïl inonder le marché. Celle dont la trace manuscrite est la plus grande est *l'Image du monde*. Sa copie est la plus constante, elle a été copiée trente-sept fois au cours du XIII^{ème}, trente-quatre fois pour le XIV^{ème} et quatorze pour le XV^{ème} siècle. On remarque que c'est au XIV^{ème} siècle que les œuvres encyclopédiques en langue d'oïl semblent avoir été les plus appréciées. En effet, le *Sidrac*, le *Trésor* et *l'Image du monde* ont été les plus copiés, respectivement, quarante-et-une fois, trente-huit fois et trente-quatre fois. Le *Lumere as lais*, à moindre échelle a été pas mal copié et ne l'est plus par la suite. Seul le *Livre des propriétés des choses* a été plus copié au siècle suivant, mais cela découle de sa rédaction à la fin du siècle. *A contrario*, l'œuvre *Placides et Timéo* n'a été copié que quatre fois au cours des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles. La version traduite du *De proprietatibus rerum* par Jean Corbechon a aussi eu un fort succès puisque l'on a pour le XIV^{ème} siècle sept copies et pour le XV^{ème} siècle dix-neuf copies. Il est fort probable que, l'œuvre ayant été commandé par Charles V, a dû jouer un rôle dans son succès.

Dorénavant, si l'on étudie l'évolution par siècle du nombre de copies manuscrites [Tableau 2], on se rend compte qu'il y a une évolution constante jusqu'à XIV^{ème} puis une légère régression entre le XIV^{ème} et le XV^{ème}

siècle. Le XIV^{ème} dénombre cinq cent trente-neuf copies et le XV^{ème} quatre cent quarante-trois. À eux deux, il représente plus des trois-quart des copies, c'est-à-dire 78,5 %. Cette évolution peut tenir à la fois du nombre croissant d'œuvres encyclopédiques, mais peut aussi venir de l'intérêt grandissant porté à celles-ci.

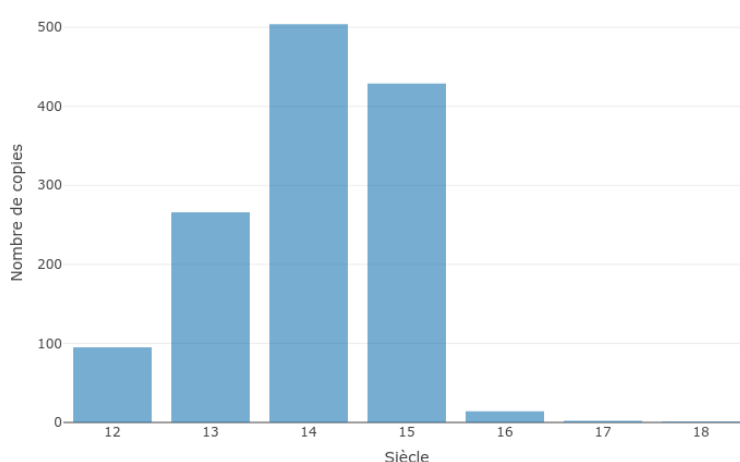
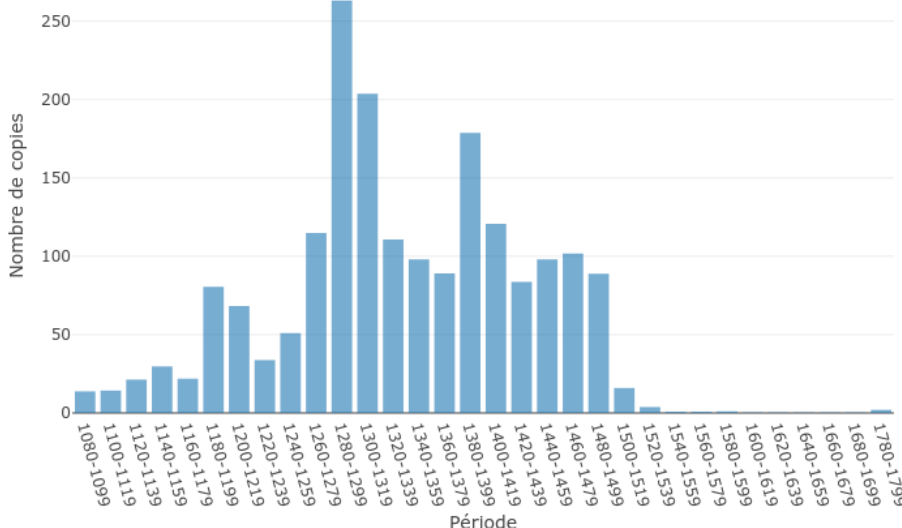


Tableau 2 : Nombre de copies par siècle

Enfin, une cassure très nette est observable au siècle suivant puisque seul quatorze manuscrits datés ont été conservés. Cette cassure peut être provoquée par l'arrivée sur le

marché d'œuvres imprimées ou bien par un désintérêt soudain pour les encyclopédies avec l'arrivée des idées humanistes qui ont tendance à dénigrer ce genre de proposition. Néanmoins, il nous est très difficile d'établir une quelconque certitude sur les raisons de cette chute



quantitative. Il est possible par la suite de faire une analyse plus fine du nombre de copies sur une échelle de vingt ans [Tableau 3]. Cette analyse n'est opérante que si on établit un certain recul sur cette dernière, car il s'agit avant tout de voir des échelles de

Tableau 3 : Nombre de copies par tranche de vingt années

valeur et non des données optimales. Du reste, les données séquentielles ne se basent pas sur mêmes les échelles de valeur, car certaines datations sont de l'ordre de l'année tandis que d'autres sont de l'ordre du siècle. Les données ont été adoucies afin d'obtenir quelque chose de cohérent.

Tout d'abord, on peut voir tout au long du Moyen Âge central et Bas Moyen Âge une augmentation croissante du nombre de copies. Cette augmentation est parcourue par des périodes de pics. Il semble que la période 1280-1320 soit la plus dense avec quatre cent soixante-six copies, représentant 37,28 % du total des copies. Ensuite, c'est la période 1380-1420 (23,9 %), et dans une moindre mesure 1180-1220 (11,5 %), qui est la plus propice à la hausse. On peut nuancer ces chiffres, car la méthode d'aplanissement des données a tendance à mettre ces dernières dans des tranches proches des débuts et des fins de siècles. Ensuite, on peut remarquer qu'à partir de 1260, il y a une forte augmentation du nombre de copies, passant de cinquante-et-une copies pour la période 1240-1260 à cent quinze pour la vingtaine suivante, ce qui donne une augmentation de 123 %. À partir de cette période, les chiffres sont davantage rapprochés, mis à part les périodes de pics, la période 1420-1340 étant la plus basse avec quatre-vingt-trois copies. Cela fait une différence de trente-deux copies si l'on compare, en excluant les pics, avec la période 1260-1280.

Malgré cela, les périodes de pics pourraient très bien être des moments de grandes effervescences encyclopédiques, tout du moins pour les deux dernières, car la différence avec les autres tranches de vingt ans est très grande, mais il est difficile d'établir de raisons à ces dernières, hormis celle d'un plus grand goût pour la connaissance du monde qui peut être par la suite corroborée à des intentions personnelles, telles que des intentions politiques, pastorales ou de simple curiosité. Cette idée peut être aussi soulignée par le fait que les jointures de siècles pour les débuts des XII^{ème} et XV^{ème} siècles ne sont pas affectées par ses pics. Par ailleurs, comme on l'a déjà vu précédemment, après la période 1480-1500, les chiffres chutent considérablement, passant de quatre-vingt-huit à seize copies, ce qui représente une baisse de 81,8 % et plus encore par la suite.

Si l'on fait une comparaison entre le nombre de copies par siècle et par œuvre avec le nombre de copies, on remarque pour le XV^{ème} siècle que collectivement, c'est la période la plus fructueuse en termes de copies, mais si on regarde individuellement copie par copie, elles ont tendance à baisser par rapport aux périodes précédentes, hormis l'*Elucidarium* et le *Liber de natura rerum*. C'est déjà un constat que l'on peut faire pour le XIV^{ème} siècle dans une moindre mesure. Ce qui pourrait être présenté comme paradoxal au premier abord, peut s'expliquer à la fois par la très forte présence des œuvres précédemment citées, mais aussi du grand nombre d'encyclopédies donnant un choix plus large aux lecteurs. Ces derniers usent de choix différents suivant leurs attentes. Ce propos peut être modéré, car dans plusieurs cas certains manuscrits ont en leur sein plusieurs œuvres.

Nous avons pu voir que les encyclopédies ont peu à peu pris de plus en plus de place en terme quantitatif. Individuellement, ces dernières ont évolué de manières différentes, à part que le XV^{ème} siècle marque une rupture pour celles-ci, avec des proportions qui ne sont pas les mêmes. De plus, si on regarde sur des échelles plus restreintes, des périodes semblent avoir été plus favorables à la copie d'œuvres. Nous allons dorénavant nous intéresser aux espaces géographiques privilégiés de la copie et de la possession d'encyclopédies.

3- Espaces géographiques concernées

Dorénavant, nous allons nous pencher sur les espaces géographiques où les manuscrits ont été produits et dans lesquels les lecteurs s'en sont procuré. Il est, bien

évidemment difficile d'établir des foyers où l'érudition en matière encyclopédique est plus forte, car les données qui touchent aux espaces de composition et de diffusion des œuvres nous manquent dans bien des cas. Il est néanmoins intéressant d'évaluer les espaces où la possibilité de lecture de ces œuvres est importante et déterminer si une exportation au-delà de la région d'origine de l'écriture de l'œuvre est possible. Il sera aussi intéressant d'établir une comparaison entre les œuvres en langue latine et en langue d'oïl pour voir si l'échelle de diffusion est la même ou si au contraire le latin, par sa valeur universelle établie, est le seul à avoir été exporté. Bien évidemment, ici, nous ne prendrons pas en compte les traductions que les œuvres ont pu avoir et qui peuvent considérablement enfler les espaces de diffusion de ces œuvres (hormis dans le cas des traductions latines en langue d'oïl).

D'autre part, toutes les œuvres n'ont pas fait l'objet d'étude sur la provenance des copies comme c'est le cas du *Quaestiones naturales*. Par ailleurs, bien que des lieux de conservations médiévaux puissent être établis, il est difficile de certifier que ce sont bien les lieux primaires de conservations des manuscrits ou bien encore les lieux de copies. Nous prendrons en compte aussi les études sur les écritures qui ont été faites afin de donner des régions à leur exécution. Pour cela, nous allons cette fois encore nous appuyer sur les données disponibles sur les bases de données *FAMA*, *Jonas* et *Arlima*. Le site *Archives et Manuscrits* de la BnF¹ m'a aussi beaucoup aidé pour parfaire mes données et avoir accès aux documents. Enfin, nous prendrons aussi appui sur certains inventaires afin d'étoffer quelque peu notre démarche. Dans cette étude, au vu du nombre important d'œuvres dans notre corpus, nous nous focaliserons sur trois œuvres en langue d'oïl puis trois en langue latine, pour ensuite les comparer.

Tout d'abord, nous allons nous intéresser aux espaces géographiques d'où proviennent les œuvres en langue d'oïl. En premier lieu, *l'Image du monde*, dont le lieu d'écriture est vraisemblablement proche de Metz a eu une diffusion géographique bien plus large. Premièrement, certains des manuscrits ont été réalisés aux alentours de Metz et plus largement dans le Nord-est de la France, à commencer par le ms. 3167 de la bibliothèque de l'Arsenal² qui a été réalisé en Lorraine. Il est intéressant de noter que ce dernier, bien que proche du lieu de

1 « Archive et Manuscrits », sur *Archive et Manuscrits*, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/> [en ligne], s. d.

2 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque de l'Arsenal, 3167 », sur *JONAS, Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=42953 [en ligne], 9 juin 2011.

conception originel, est réalisé à un siècle d'intervalle, entre 1340 et 1360, possible preuve de survivance au cœur de son lieu d'origine. Ensuite, d'autres copies proviendraient du Nord-est de la France le ms. 3168 de la bibliothèque de l'Arsenal¹ (copié en 1429), le ms. fr. 24428 qui proviendrait de Champagne (copie en 1265) et le ms. 619 de la bibliothèque municipale public de Porto² qui se trouverait aux alentours de Verdun et serait copié entre 1260 et 1270. Puis, nous trouvons des manuscrits qui proviennent du Nord de la France, le ms. 2200 de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, le ms. 3142 de la bibliothèque de l'Arsenal, le ms. nouv. acq. fr 10036 qui viendrait de Picardie, de même que le 3516 de la bibliothèque de l'Arsenal, qui serait issu du scriptorium de l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer³. Deux manuscrits sont issus de milieux cambrésiens, le ms. fr. 12964 de la BnF, copié en 1275 et le ms. 2435 Sloane de la British Library⁴, copié vers 1265. Enfin, le ms. Royal 19 A.X de la British Library aurait été copié à Bruges en 1464.

Certaines copies ont été réalisées outre-Manche, c'est le cas des mss. Selden Supra 074 de bibliothèque Bodleian d'Oxford⁵ (daté entre 1250 et 1350), fr. 00574 de la BnF⁶ (daté entre 1312 et 1315) et fr. 1607⁷ de la BnF, copié entre 1280-1300. Enfin, des manuscrits plus méridionaux apparaissent. Tout d'abord, ce sont des manuscrits qui proviendraient de l'espace bourguignon, le ms. fr. 1768 de la BnF⁸ (daté entre 1301 et 1320) et le ms. 1668 de la bibliothèque nationale universitaire de Turin (daté du xiv^{ème}), puis une copie a été réalisée au

1 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque de l'Arsenal, 3168 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=42954 [en ligne], 8 mars 2011.

2 IRHT, « Notice de PORTO, Biblioteca publica municipal, 619 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=50401 [en ligne], 26 janvier 2017.

3 M. CARERI et al. (éd.), *Album de manuscrits français du XIIIe siècle*, Rome, Italie, Viella, 2001, p. 138.

4 A. STONES, *Gothic manuscripts, 1260-1320. Part two* [non consulté], Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Belgique, 2014, 2 vol.

5 IRHT, « Notice de OXFORD, Bodleian Library, Selden Supra 074 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=40763 [en ligne], 19 février 2017.

6 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00574 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72736 [en ligne], 21 février 2012.

7 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01607 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72729 [en ligne], 8 mars 2011.

8 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01768 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72185 [en ligne], 28 juin 2012.

abord de Venise, le ms. fr. 02173 de la BnF¹, dont la date de copie est proche de celle de l'auteur, entre 1250 et 1275. Enfin, deux manuscrits proviennent de la France méridionale, le ms. 10971 de la bibliothèque royale de Belgique, copié en 1320 et le ms. fr. 14961 de la BnF² (copié entre 1250 et 1300), dont des interpolations occitanes ont été repérées, ce qui a fait dire à Paul Meyer³ que le manuscrit viendrait du Limousin.

Ce tour d'horizon des espaces géographiques de copies de l'*Image du monde* nous permet de voir que ce dernier a un grand périmètre de diffusion. On remarque aussi qu'il n'y a pas de diffusion linéaire des copies où un espace géographique déterminerait un moment de l'écriture. Bien sûr, pour avoir une vision plus précise, un travail sur l'espace géographique de la copie de chaque œuvre serait nécessaire afin de pouvoir émailler davantage les dates de copies et de trouver une diffusion non-linéaire.

Ensuite, le *Trésor* a une diffusion plus variée et plus large, mais on retrouve des récurrences. Tout d'abord, plusieurs manuscrits ont été copiés dans le Nord de la France et en Flandre. Cinq des manuscrits ont été copiés à Arras : le ms. 182 de la bibliothèque municipale d'Arras⁴ (copié entre 1270 et 1290), le 10228⁵ de la bibliothèque royale de Belgique (copié à la même date que le précédent), le ms. fr. 01109 de la BnF⁶ (copié en 1310), le ms. fr. 01110⁷ ainsi que le ms. fr. 01111⁸, tous les deux conservés à la BnF et daté entre 1270 et 1290. On peut voir qu'une réelle effervescence a lieu à Arras à cette époque. Bien sûr, leur lieu de conception

1 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 02173 », sur JONAS, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=45673, 6 décembre 2011.

2 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 14961 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72731 [en ligne], 8 mars 2011.

3 P. MEYER (éd.), *Documents linguistiques du midi de la France* [non consulté], Paris, France, H. Champion, 1909.

4 IRHT, « Notice de ARRAS, bibliothèque municipale, 0182 (1060) », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=3000 [en ligne], 4 juin 2013.

5 IRHT, « Notice de BRUXELLES, bibliothèque royale de Belgique, 10228 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=73914 [en ligne], 29 mars 2018.

6 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01109 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=45593 [en ligne], 13 décembre 2010.

7 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01110 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74117 [en ligne], 7 janvier 2011.

8 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01111 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74119 [en ligne], 7 janvier 2011.

n'indique pas qu'ils sont commandés au même endroit, mais que les commanditaires proviennent sans doute du même espace géographique.

Il faut ajouter à cela d'autres manuscrits copiés dans la Flandre, le ms. fr. 09142 de la BnF¹ (copié entre 1450 et 1480) et le ms. Royal 19 B.X de la British Library² (copié 1480 et 1501), tous deux provenant de Flandre, le ms. fr. 566 de la BnF³, copié entre 1280 et 1320 à proximité de Liège et le 948 de la bibliothèque municipale de Lyon⁴, copié à Tournai. Certains sont copiés dans le Nord de la France, en Picardie comme le ms. 398 de la bibliothèque municipale d'Amiens⁵ (copié entre 1280 et 1320), le ms. Yates Thompson 0019 de la British Library⁶ (copié entre 1301 et 1310) et le ms. fr. 00567 de la BnF⁷ (copié entre 1285 et 1290), tous les deux copiés à Théroouanne. Ensuite, plusieurs des copies ont été réalisées à Paris, le ms. fr. 00573 de la BnF⁸ (copié entre 1401 et 1450), le ms. fr. 568 de la BnF⁹, réalisé en 1402 et le 2677 de la bibliothèque de l'Arsenal¹⁰ (copié entre 1330 et 1350). Dans l'Est, on retrouve quatre manuscrits, le ms. Plimpton 281 de la bibliothèque universitaire de Columbia¹¹, qui pourrait

- 1 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 09142 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74687 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 2 IRHT, « Notice de LONDON, British Library, Royal 19.B.X. », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=31225 [en ligne], 16 mai 2017.
- 3 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00566 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74097 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 4 IRHT, « Notice de LYON, bibliothèque municipale, 0948 (0851) », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=32450 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 5 IRHT, « Notice de AMIENS, bibliothèque municipale, 0398 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=1470 [en ligne], 3 février 2013.
- 6 IRHT, « Notice de LONDON, British Library, Yates Thompson 0019 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74101 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 7 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00567 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=73757 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 8 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00573 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=73784 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 9 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00568 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74102 [en ligne], 13 janvier 2011.
- 10 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque de l'Arsenal, 2677 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=73915 [en ligne], 7 janvier 2011.
- 11 IRHT, « Notice de NEW YORK, Columbia University Library, Plimpton 281 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74103 [en ligne], 7 janvier 2011.

venir de Champagne ou de Lorraine et qui est daté de 1424, le ms. etr. 005 de la bibliothèque universitaire de Modène¹ (copié entre 1280 et 1320) provenant du Nord-est de la France, le ms. 2678 de la bibliothèque de l'Arsenal² (daté entre 1460 et 1470) qui viendrait de Troyes et ms. fr. 17115 de la BnF (daté entre 1290 et 1310) qui proviendrait de la région de Metz.

Dans l'espace méridional, on trouve un seul manuscrit dans le Sud de la France, le ms. Addit. 30025 de la British Library (copié vers 1300). Le reste des manuscrits géographiquement déterminés sont dans le Nord de l'espace italien. Le ms. fr. 00570 de la BnF³ (copié entre 1290 et 1300) serait copié à Bologne, ensuite deux manuscrits seraient copiés à Gênes, le ms. fr. 00726 de la BnF⁴ et le ms. fr. 01113 de BnF⁵, tous les deux datés entre 1270 et 1230. Enfin le ms. 508 de la bibliothèque capitulaire de Vérone⁶ (daté entre 1280 et 1301) serait copié à Venise. La plus forte quantité de manuscrits copiés en Italie peut s'expliquer par l'origine italienne de l'auteur. De plus, les copies sont datées d'avant le décès de Brunetto Latini, donc lorsque son œuvre littéraire et politique est encore vive. Les manuscrits datés géographiquement pour le *Trésor* se retrouvent dans des espaces divers mais concentrés. Il semble que certains manuscrits aient été écrits à proximité, voire au même endroit, à cause de datations géographiques et chroniques analogues.

Puis, le *Livre des propriétés des choses* n'a pas autant de manuscrits qui ont été datés géographiquement. Seuls deux manuscrits ont été datés et proviendraient tous les deux de

1 IRHT, « Notice de MODENA, Biblioteca Estense e universitaria, etr. 005 (AL.P.09.01) », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=35646 [en ligne], 8 août 2012.

2 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque de l'Arsenal, 2678 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74701 [en ligne], 7 janvier 2011.

3 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00570 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72111 [en ligne], 7 janvier 2011.

4 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00726 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=45542 [en ligne], 7 janvier 2011.

5 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01113 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74121 [en ligne], 7 janvier 2011.

6 IRHT, « Notice de VERONA, Biblioteca capitolare, 508 (=DVIII) (387) », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=69139 [en ligne], 7 janvier 2011.

Bruges, le ms. fr. 134 de la BnF¹ (daté entre 1465-1475) et le ms. Cotton Augustus V², copié en 1416.

Secondement, nous allons nous intéresser aux espaces géographiques d'où proviennent les œuvres en langue latine. Tout d'abord, le *Liber de natura rerum* a une échelle géographique beaucoup plus large qui se situe à l'échelle européenne. Au vu du très grand nombre de copies datés géographiquement pour les œuvres en langue latine, nous allons procéder à une sélection en faisant des regroupements des grands pôles que nous avons pu déceler. Nous nous appuierons aussi sur les travaux de Baudouin Van Den Abeele à propos de la tradition manuscrite de Thomas de Cantimpré³. Ce dernier expose trois versions de l'œuvre de Thomas de Cantimpré, dont seules les deux premières sont autographes. Tout d'abord, il est intéressant de voir que nous trouvons de nombreux manuscrits en Autriche, à savoir trente-deux⁴, majoritairement en Basse-Autriche. Ensuite, de manière moins surprenante, nous trouvons des manuscrits en Belgique et dans les Flandres, mais ces derniers ont été copiés à proximité du lieu d'origine de l'auteur et de son œuvre (le ms. Harley 03717⁵, partiellement autographe, a été écrit à Louvain). Nous en comptabilisons quatorze, principalement à proximité de Gand, Bruges, Liège et Louvain.

Une autre grande part des datations géographiques se situe en Allemagne, nous en dénombrons quarante. Ces derniers sont situés surtout dans les régions de la Bavière, de la Saxe, de la Basse-Saxe et de la Thuringe. Dans des quantités moindres, nous trouvons des manuscrits en France à hauteur de neuf copies, majoritairement à Paris, ainsi qu'à Avignon. De plus, six manuscrits proviennent d'Italie. Aussi, des manuscrits ont été copiés en République Tchèque, ainsi qu'en Angleterre, au nombre de quatre. Enfin, deux manuscrits ont été copiés aux Pays-Bas, dans la province d'Utrecht, un en Suisse, à Bâle, et un en suisse, dans la province de Kaliningrad. À travers ces informations sur les provenances, nous pouvons voir que la

1 IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00134 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=79035 [en ligne], 10 octobre 2012.

2 IRHT, « Notice de LONDON, British Library, Cotton Augustus V », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72442 [en ligne], 3 février 2017.

3 B. VAN DEN ABEELE, « Diffusion et avatars d'une encyclopédie : le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré », dans *Héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Age*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2005, pp. 141-176.

4 *ibid.*, p. 152.

5 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de LONDON, British Library, Harley MS 03717 », sur FAMA - *Œuvres latines médiévales à succès*, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67604> [en ligne], s. d.

tradition manuscrite du *Liber de natura rerum* est dispersé dans l'espace. Il est aussi intéressant à noter que l'œuvre se diffuse beaucoup dans l'Est de l'Europe et se fixe pas mal en Europe centrale. De plus, le centre de gravité de l'œuvre est davantage vers le Nord de l'Europe, trait qu'il partage avec *l'Image du monde*. Il faut aussi signaler que nous avons pris uniquement les manuscrits attachés à un lieu et non aux personnes, car ces dernières peuvent être plus volatiles dans leur déplacement et il est difficile de leur attacher un lieu précis. De plus, le nombre de copies dont on a la trace géographique est déjà suffisant pour établir des pôles.

Ensuite, *l'Elucidarium* a la même largesse géographique que le *Liber de natura rerum*, ce qui va nous demander cette fois encore de montrer les pôles géographiques où l'œuvre a été copiée. En premier lieu, l'œuvre a été copiée de très nombreuses fois en France, car on en relève trente-quatre. Ces manuscrits sont situés pour beaucoup à Paris, mais on trouve dans toutes les parties de la France. Ils se trouvent dans le Nord tel qu'Arras, dans le Nord-est comme à Metz et en Champagne, dans le Sud aux abords d'Avignon, dans le centre tel qu'à Blois, dans l'Ouest comme à Bonport et dans le Sud-ouest tel qu'à La Grasse. Ensuite, une quantité moindre, mais qui reste importante a été copiée en Allemagne, à hauteur de vingt copies. La très grande part se situe en Bavière, mais il y a en a aussi en Rhénanie-Palatinat, en Thuringe, en Bade et en Saxe. De manière moindre, des manuscrits ont aussi été copiés en Italie, au nombre de huit, dont un, le ms. Thomas E. Marston 112 de la bibliothèque universitaire de Yale¹, qui provient du Sud de l'Italie. De plus, quatre manuscrits ont été copiés en Angleterre et le même nombre a été copié en Suisse, à Bâle. Enfin, deux manuscrits ont été copiés en Belgique, à Tournai. On remarque que *l'Elucidarium*, en comparaison avec le *Liber de natura rerum*, aurait un centre de gravité plus à l'Ouest et notamment une plus forte tradition d'implantation en France.

Enfin, *l'Imago mundi* dont la tradition est moindre que les précédents, mais qui a suffisamment de manuscrits datés géographiquement pour pouvoir les comparer. Tout d'abord, au vu des connaissances que l'on possède, l'œuvre a été plus copiée en Allemagne, car treize copies en proviendraient. C'est principalement en Bavière qu'ils ont été copiés. Ensuite, huit manuscrits ont été copiés en Angleterre, quatre en France et trois en Italie, ainsi que deux en

1 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de New Haven, Yale University Library, Thomas E. Marston 112 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/28824> [en ligne], 2015.

Autriche. Enfin, un manuscrit a été copié au Pays de Galle. Pour cette œuvre, peu de données précises sur les lieux géographiques de copies et de conservations étaient disponibles.

Après ce tour d'horizon des espaces géographiques des six œuvres que nous avons sélectionnées, nous pouvons tenter d'établir des régions où la copie et la conservation de ces œuvres étaient privilégiées. Tout d'abord, une très nette différence peut se faire entre les œuvres en langue d'oïl et latines, elles ne sont pas sur la même étendue géographique. On peut surtout voir que les œuvres en langue d'oïl ne dépassent pas leur aire linguistique (en excluant les cas de traductions), hormis l'Italie et l'Angleterre. Par contre, dans l'espace français, ces dernières ont tendance à avoir un centre de gravité dans le Nord et dans le Nord-est. L'œuvre de Brunetto Latini a davantage de postérité dans le Sud et en Italie, mais son origine géographique qui lui est propre permet de l'expliquer. De manière générale, l'origine géographique de l'auteur est un déterminant dans les espaces concernés par sa tradition manuscrite. Bien évidemment, ce n'est pas le seul facteur qui rentre en ligne de compte, pour les œuvres latines, majoritairement copiés et conservés dans les institutions régulières, l'appartenance à une congrégation est aussi un facteur de choix des œuvres.

On peut voir aussi que pour les œuvres latines, l'Allemagne et en particulier la Bavière est un espace où les encyclopédies sélectionnées sont très prisées. De plus, l'œuvre de Thomas de Cantimpré va être davantage tournée vers l'Est alors que les deux œuvres d'Honorius Augustodunensis sont plus tournées vers l'Ouest. Bien évidemment, il n'est pas possible de faire une séparation nette puisque chacune des œuvres a des traces de « part et d'autre » de l'Europe, et par exemple le *Liber de natura rerum* reste très présent en Belgique et dans les Flandres (lieu d'où il est issu). On peut voir aussi que les œuvres sont parvenues en Angleterre de manière moindre dans chacune des œuvres, bien que l'*Imago mundi* a une grande tradition manuscrite en Angleterre. Et il semble aussi, au vu des données que nous disposons, que l'espace ibérique n'est pas très atteint par les encyclopédies sélectionnées, tout du moins dans leur langue originale. D'autre part, on peut voir aussi que certaines institutions avaient plusieurs copies en leur sein ou que plusieurs copies ont probablement été réalisées dans le même centre. On peut prendre le cas de l'abbaye augustinienne de Saint-Florian en Haute-Autriche qui

possède quatre copies du *Liber de natura rerum*. Elles sont conservés à la bibliothèque augustinienne de Saint-Florian sous les côtes XI.303¹, XI.335², XI.633³ et XI.634⁴.

Si nous nous focalisons sur la France, nous remarquons que des pôles importants se dessinent dans le Nord, particulièrement en Picardie et dans le Nord-est, à la fois en Lorraine et en Champagne. Le cas de Paris est aussi bien marqué, mais son statut de capitale, son grand foyer universitaire et le nombre de congrégations religieuses implantées peuvent expliquer son attraction des copies d'œuvres encyclopédiques, notamment pour l'*Elucidarium* qui a une très forte coloration religieuse. Il n'empêche que l'*Elucidarium* se soit très bien diffusé en France. Par ailleurs, à l'inverse, l'Ouest et le Sud-ouest, dans une moindre mesure, sont peu représentés. Il est aussi important de noter que la présence dans les congrégations religieuses des encyclopédies en langue latine nous permet davantage de garder leur trace. Dorénavant, nous allons nous intéresser aux types de personnes ou de communautés qui portaient attention aux encyclopédies et peut-être aussi déterminer quelles sont les raisons de cet intérêt.

B- caractéristiques et intérêts des lecteurs d'encyclopédie

1- Les clercs

En premier lieu, nous allons désormais nous intéresser plus précisément à ceux qui utilisent des encyclopédies, à la fois concernant leur appartenance à un « corps social » mais aussi à l'intérieur de ces « corps sociaux » ; quels sont les statuts les plus représentés et dans quelles mesures ils le sont. Nous tenterons aussi de déterminer des différences entre les œuvres en langue d'oïl et les œuvres en langue latine. Cette fois encore, nous nous servirons des bases de données qui sont à notre disposition pour faire notre analyse. Bien entendu, sur un grand nombre de manuscrits que nous avons intégrés à notre propre base de données, des

1 P. Bourgain, D. Stutzmann et F. Siri, « Notice de Sankt Florian, Bibliothek des Augustiner Chorherrenstifts, XI.303, fol. 145r-192v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67685> [en ligne], 2015.

2 P. Bourgain, D. Stutzmann et F. Siri, « Notice de Sankt Florian, Bibliothek des Augustiner Chorherrenstifts, XI.335, fol. 85r-145v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67686> [en ligne], 2015.

3 P. Bourgain, D. Stutzmann et F. Siri, « Notice de Sankt Florian, Bibliothek des Augustiner Chorherrenstifts, XI.633 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67687> [en ligne], 2015.

4 P. Bourgain, D. Stutzmann et F. Siri, « Notice de Sankt Florian, Bibliothek des Augustiner Chorherrenstifts, XI.634 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67688> [en ligne], 2015.

erreurs sont possibles et des manques sont à prévoir, mais il s'agit de voir ici des trajectoires possibles des œuvres dans leur contexte de diffusion et de lecture. De plus, une part non-négligeable des copies n'ont pas, jusqu'à maintenant, présenté d'acte de possession. Par ailleurs, pour faire notre analyse, nous n'avons pris que le premier acte de possession ou de commande afin d'avoir plus de certitude sur le fait que ces actes sont compris dans les bornes chronologiques que nous nous sommes fixées. Leur seule prise en compte permet déjà des résultats explicites sur la nature des possesseurs et des commanditaires d'encyclopédies.

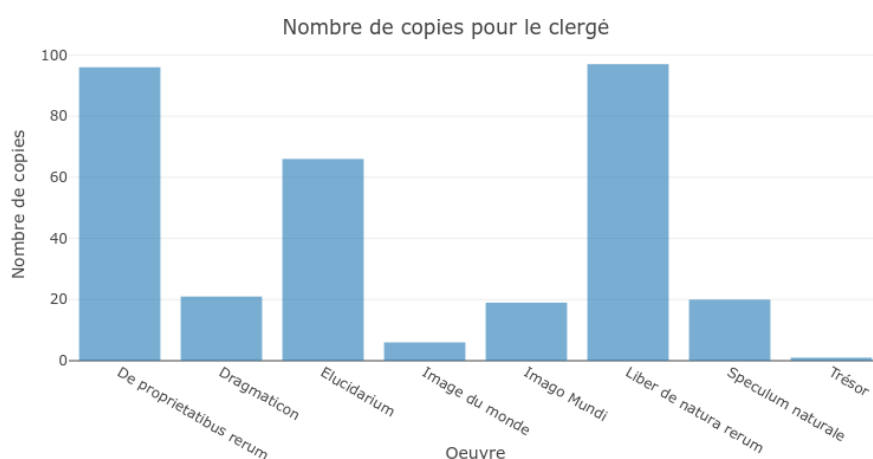


Tableau 4 : Nombre de copies pour le clergé

Tout d'abord, nous allons nous intéresser à la partie la plus présente dans les actes de commande et de possession, les clercs [Tableau 4]. Bien sûr, il s'agira d'abord de déterminer la part qu'ils représentent dans l'utilisation des

encyclopédies, mais également par la suite de déterminer quelles sont les institutions et les congrégations qui s'en sont le plus procurées. Nous pourrons aussi voir des démarches individuelles d'achat et de copie. Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'une institution, à la différence d'individu, il n'est pas toujours possible de déterminer si l'acte d'achat ou de copie, s'est effectué dans la période que nous avons choisi d'étudier ou s'il dépasse le cadre de celle-ci. Pour commencer, nous avons repéré deux cent trente-neuf actes de possession et de copies appartenant à des clercs. Ce chiffre représente 75 % des actes de possessions et de copies que nous possédons, si l'on enlève à l'ensemble des copies celles dont on n'a pas de trace d'appartenance, ainsi que celles dont on est sûr qu'elles sont à l'extérieur de notre période. Il est clair que leur impact dans la diffusion des encyclopédies est manifeste. Le fait que les œuvres que nous avons choisies soient pour beaucoup des œuvres latines est un facteur déterminant.

De plus, ces œuvres latines se sont plus diffusées dans beaucoup de cas que les œuvres en langue d'oïl. De ce constat, il apparaît aussi que les œuvres en langue d'oïl se sont moins diffusées dans les communautés religieuses. Les œuvres en langue d'oïl ayant été les plus diffusés étant l'*Image du monde* et le *Trésor*, tous les deux à quatre exemplaires. Ces dernières ont été celles en langue d'oïl qui ont été les plus copiées. La troisième œuvre qui a aussi eu un gros succès est le *Sidrac*, mais elle ne semble pas, au vu des données que nous disposons, avoir été en vogue dans les milieux cléricaux, car aucune copie n'existe. Il se peut que le caractère astrologique et ésotérique très prononcé dans le *Sidrac* n'ait pas été apprécié dans ces milieux. Nous devons ajouter que dans notre analyse nous intégrons les institutions d'hommes et de femmes ensemble, car nous pensons que faisant partie du même milieu, elles doivent être étudiées conjointement. Néanmoins nous étudierons plus tard, plus spécifiquement les institutions de femmes afin de déterminer si certaines lectures différaient de celles des hommes¹.

Si l'on regarde dans l'ensemble au sein du clergé, il apparaît que le *De proprietatibus rerum*, *Liber de natura rerum* et l'*Elucidarium* ont été les plus prisés avec respectivement quatre-vingt-dix-sept copies pour le premier, quatre-vingt-quatorze pour le second et soixante-cinq pour le troisième. Ensuite, ce sont le *Dramaticon* dont il nous reste vingt-deux, l'*Imago mundi* dont il nous reste vingt-et-une copies et le *Speculum naturale* dont on conserve seize copies. Enfin, ce sont des œuvres en langue d'oïl, l'*Image du monde* en quatre exemplaires, le *Trésor* et le *Divisiones Mundi*, tous les deux en un exemplaire, et le *De proprietatibus rerum*, lui aussi en un exemplaire, qui ont été les moins copiés ou achetés. On perçoit, bel et bien, que le *Liber de natura rerum* a été très apprécié dans les milieux cléricaux. Il nous est difficile de donner avec quelques certitudes les raisons pour lesquelles les clercs semblaient apprécier cette œuvre en particulier. C'est peut-être à cause du fait que l'œuvre use énormément de citations d'autres auteurs et qu'elle a été jugée par ces contemporains ou ceux qui lui ont succédé comme étant la meilleure synthèse disponible sur ce qui compose le monde, tout en restant dans son contenu accessible. Cette appréciation va de même pour l'*Elucidarium*, mais son caractère spirituel très marqué a pu être apprécié et a pu servir à l'apprentissage du monde sacré qui entoure le clerc.

1 *infra* p. 71.

Nous allons désormais voir de manière plus ciblée la proportion et le choix d'œuvre, selon l'appartenance à un ordre ou une institution religieuse en faisant un tour d'horizon de celles-ci. Nous allons commencer en premier avec l'Ordre bénédictin qui possède à travers ses abbayes, quatre-vingt-six copies. Cela comprend vingt-deux copies du *Liber de natura rerum*, le même nombre pour le *De proprietatibus rerum*, vingt de l'*Elucidarium*, six du *Dragmaticon* et de l'*Imago mundi*, cinq du *Speculum naturale* et deux de l'*Image du monde*. Cela veut dire que la moitié des exemplaires de l'*Image du monde* se trouvent dans des établissements bénédictins. Il est difficile d'en déduire quelque chose de concret, car on peut supposer que d'autres établissements religieux en possédaient sans qu'on en ait trace, mais cela pourrait montrer dans une modeste mesure, un certain goût pour cette œuvre dans l'Ordre bénédictin ou une volonté propre à ceux-ci pour de la posséder. Car il nous est possible d'imaginer aussi que d'autres établissements bénédictins possédaient cette œuvre.

Ensuite, dans l'ordre cistercien, on dénombre quarante-neuf copies. Elles sont réparties entre seize copies pour le *De proprietatibus rerum*, quinze pour le *Liber de natura rerum*, sept pour l'*Elucidarium*, quatre pour le *Speculum naturale*, ainsi que pour l'*Imago mundi* et trois pour le *Dragmaticon*. Pour les établissements augustinien, le nombre est moindre mais s'en approche, car on recense trente-huit copies, dont seize pour le *Liber de natura rerum*, six du *De proprietatibus rerum*, cinq pour l'*Elucidarium* et l'*Imago mundi*, et trois pour le *Dragmaticon* et le *Speculum naturale*.

Dans l'Ordre dominicain, dont Vincent de Beauvais¹ et Thomas de Cantimpré² sont issus, nous retrouvons six copies du *Liber de natura rerum* et deux du *Speculum naturale*. Dans le même temps, nous retrouvons douze copies du *De proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais³ qui est aussi issu de l'Ordre franciscain. Nous trouvons aussi cinq copies de l'*Elucidarium* et une du *Dragmaticon*. Cela nous donne un total de vingt-sept copies pour l'Ordre dominicain. Il peut être étonnant de voir si peu de copies de Vincent de Beauvais et de Thomas de Cantimpré, alors qu'ils font parties intégrantes de cet ordre. Mais il est possible d'interpréter ça, au moins pour Vincent de Beauvais, comme la non-adhésion à son œuvre par l'Ordre. En tout cas, c'est ce qu'avance Monique Paulmier-Foucart⁴, car l'œuvre a été jugée

1 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge*, Paris, France, Fayard, 1994, p. 1480

2 *ibid.*, pp. 1436-1437.

3 *ibid.*, pp. 126-127.

4 M. PAULMIER-FOUCART et M.-C. DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004, pp. 11-14.

comme ayant trop emprunt à l'aristotélisme, dans sa première version (dite *bifaria*) à un moment où il ne faisait pas encore l'unanimité ; bien que le Chapitre générale de Valenciennes de 1259, notamment présidé par Albert le Grand, Thomas d'Aquin et Pierre de Tarentaise aurait pu inverser la tendance en mettant l'aristotélisme et en mettant davantage encore les *studia artium* dans les provinces¹. De plus, l'œuvre, même si elle est faite dans le cadre dominicain, est destinée à un public beaucoup plus large que celui des autres Ordres, même si ces derniers sont moins destinés à l'étude². De plus, l'on peut remarquer que les copies datent du xiv^{ème} et du xv^{ème} siècle, moment où les préceptes et la pauvreté extrême se font moins ressentir.

Un autre fait important qu'il est bon d'ajouter est que le *Speculum naturale* ne constitue qu'une partie de l'œuvre de Vincent le Beauvais, le *Speculum majus*³, et il se peut que cette dernière, moins appréciée par rapport aux autres, ait été moins recopiée. De manière générale, contrairement à la volonté de l'Ordre de se concentrer notamment sur les études, l'Ordre a peu d'ouvrages en comparaison à d'autres. Ensuite, les cathédrales et les chapitres qui leur sont associés possèdent vingt-six copies. Parmi les copies, quatorze sont consacrées au *De proprietatibus rerum*, huit sont consacrés à l'*Elucidarium*, deux au *Dragmaticon* et au *Liber de natura rerum*, ainsi qu'une copie de l'*Imago mundi* et du *Speculum naturale*. Les établissements des Chartreux possèdent treize copies. Ces copies se composent de six de l'*Elucidarium*, de trois du *Liber de natura rerum* et du même nombre pour le *De proprietatibus rerum* et d'une de l'*Imago mundi*. L'Ordre des Prémontrés possède des copies dans une quantité similaire, car il comptabilise onze copies. Ces copies sont le *De naturis rerum* en six exemplaires, l'*Imago mundi* et le *De proprietatibus rerum* en deux exemplaires et une copie du *Speculum naturale*. Les franciscains semblent posséder dix copies. Sept copies sont du *De proprietatibus rerum*, deux copies sont le *Liber de natura rerum* et une l'*Image du monde*. Le nombre plus important de l'œuvre de Barthélemy l'Anglais, toute proportion gardée, vient de ce que ce dernier fait partie de l'Ordre des frères mineurs donc la circulation de cette œuvre au sein de l'ordre a dû être plus aisée par rapport aux autres. L'Ordre des carmes semble avoir en sa possession huit copies, cinq de l'*Elucidarium*, deux du *De proprietatibus rerum* et une du *Liber de natura rerum*. L'Ordre des ermites de saint Augustin possède trois copies du *Liber de natura rerum* et deux du

1 *ibid.*, p. 14.

2 *ibid.*, p. 12.

3 Bien que les parties soient inscrites dans la même œuvres, elles ont, dès la version *trifaria*, daté vers 1257-1258, été distinctes, en ayant chacune des trois parties un résumé des autres parties, afin qu'elles puissent être lues de manière indépendante.

De proprietatibus rerum. Pour finir, l'Ordre des Hospitaliers possède la seule copie du *Divisiones Mundi* que nous avons conservé.

On peut se demander la raison pour laquelle un ordre n'a qu'une copie d'encyclopédie d'une œuvre d'oïl. Ce chiffre peut provenir du peu de marque d'appartenance de l'Ordre que nous avons dans les sources. Cela peut aussi venir du fait que les encyclopédies, contrairement à d'autres Ordres, ne rentrent pas dans cadre privilégié par celui-ci, davantage axé sur l'assistance des fidèles. Il est possible que cette copie ait été effectuée dans un acte isolé et personnel qui n'est pas à renvoyer à l'Ordre. De manière générale, il faut aussi mettre en évidence qu'il nous est difficile de déterminer si les actes de copies et de possessions sont la volonté propre des Ordres dans des phénomènes à « grande échelle » ou bien, si c'est la volonté des institutions dans lesquelles les copies se situent, voire d'individu isolé (hormis dans les cas où le clerc qui l'a fait copier ou l'a acheté est mentionné).

Dans le monde des universités, demeurant lié au clergé, on retrouve vingt-huit copies. Ces copies sont réparties entre cinq œuvres, huit copies sont dédiées au *Liber de natura rerum*, six à l'*Elucidarium* et au *De proprietatibus rerum*, cinq au *Dragmaticon*, deux au *Speculum naturale* et enfin une copie de l'*Imago mundi*. Ce chiffre comprend en premier lieu des collèges comme le collège de la Sorbonne, le collège de Prague et celui d'Erfut. Ensuite, ce sont aussi des maîtres et des médecins. À travers ce tour d'horizon, nous pouvons voir que les œuvres ne sont pas favorisés par un ordre en particulier et ont tendance à être diffusés uniformément au sein des institutions. Le *Liber de natura rerum* et le *De proprietatibus rerum* ont une grande tradition manuscrite, mais on les retrouve dans tous les Ordres et les congrégations présents dans les marques de possession auxquelles nous avons accès, bien qu'il se soit plus présent chez certains comme l'Ordre bénédictin. Cette plus forte présence dans certains ordres peut aussi s'expliquer par la dimension de l'Ordre en lui-même. Un Ordre qui s'est lui-même plus répandu et possède plus d'établissements a tendance à posséder un nombre plus important d'œuvre.

Dorénavant, nous allons nous pencher sur certaines marques où ce sont des individus qui sont mentionnés et non des institutions. Nous avons quand même tenu à comptabiliser ses derniers dans un Ordre ou une institution quand cela nous a été possible. Ces individus appartiennent à des milieux divers au sein du clergé. Tout d'abord, l'une des copies du

Speculum naturale, dans le ms. lat. 6428A de la BnF¹, a été possédé par Pierre de Foix, cardinal de 1414 à 1464. Nous retrouvons aussi des manuscrits possédés par des évêques, tous deux comprenant le *Liber de natura rerum*. Le ms. M. I. 246 de la bibliothèque d'Olomouc² et ayant appartenu à « Bohus de Zwola », évêque d'Olomouc, et décédé en 1454 et le ms. 0089 du collège Merton³, qui était possédé par Richard FitzJames, évêque de Chichester et mort en 1522. Jean III de Bourbon, Évêque du Puy, puis Abbé de Cluny avait en sa possession une copie du *Speculum naturale*⁴, présent dans le ms. Lat. O.I.5 de la bibliothèque de saint Laurent.

Ensuite, nous avons quatre copies ayant été possédées par des prêtres. Tout d'abord, le ms. X.G.019 de la Národní knihovna České republiky,⁵ contenant le *Liber de natura rerum*, ayant appartenu à un certain « Willelmus », prêtre de Třeboň (au sud de la Bohême- République Tchèque), ensuite le Vat. lat. 00724 de la bibliothèque vaticane⁶, contenant aussi le *Liber de natura rerum*, qui a appartenu à « Irmhard », prêtre de Strassgang (en Styria -Autriche), le ms. Cod. Guelf. 195 Gud. Lat. de la bibliothèque du duc Auguste⁷, lui aussi renfermant le *Liber de natura rerum*, et ayant appartenu au prêtre Jacobus Debbout et enfin le ms. B 024 de la bibliothèque universitaire de Düsseldorf⁸, renfermant l'*Elucidarium* et dont la mention d'appartenance est celle de « Henricus Eyholz », vraisemblablement prêtre en Allemagne. Un membre du clergé séculier, dont nous n'avons pu obtenir d'autres précisions, hormis qu'il se trouve dans la ville de Neumünster, possédait une copie du *Dragmaticon*, contenu dans le ms.

1 « Manuscripts Speculum Naturale - Bruges version », sur Vincent of Beauvais <http://www.vincentiusbelvacensis.eu/mss/mssSN-Nb.html> [en ligne], s. d.

2 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Olomouc, Statni vedecka Knihovna. Univ. knihovna, M. I. 246, fol. 1r-123v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67644> [en ligne], 2015

3 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Oxford, Merton College, 0089, fol. 262-301 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67654> [en ligne], 2015

4 VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum naturale*, Saint-Laurent-de-l'Escurial, Biblioteca del Real Monasterio San Lorenzo, Lat. O.I.5 ; « Manuscripts Speculum Naturale - Bruges version », sur Vincent of Beauvais, <http://www.vincentiusbelvacensis.eu/mss/mssSN-Nb.html> [en ligne].

5 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Praha, Národní knihovna České republiky, X.G.019, fol. 1-105 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67681> [en ligne], 2015.

6 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Vaticano (Città del), Biblioteca apostolica Vaticana, Vat. lat. 00724, fol. 1r-85v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67710> [en ligne], 2015.

7 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, Cod. Guelf. 195 Gud. lat., fol. 1-200 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67733> [en ligne], 2015.

8 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Düsseldorf, Universitäts- und Landesbibliothek, B 024, fol. 36v-40v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/28806> [en ligne], 2015.

Cod. Guelf. 303 Gud. lat. de la bibliothèque du duc Auguste¹. À cela, s'ajoute la mention d'un moine de l'Ordre cistercien, « Ogerus de Gevrolis », qui possédait une copie du *Dragmaticon*, contenue dans le ms. 1861 de la médiathèque du Grand Troyes². Plusieurs mentions de chanoines sont aussi visibles. Tout d'abord, Gérard de Reims, chantre et chanoine de Notre Dame de Paris. C'est lui-même qui aurait copié l'œuvre du *Dragmaticon* (qui est par ailleurs très fourni en diagramme) qui se trouve dans le lat. 16207 de la BnF³. Ensuite, nous retrouvons la mention de John Beverley, chanoine de Lincoln, qui possédait une version du *Liber de natura rerum* qui se trouve dans le 034/141 de la bibliothèque du collège Gonville et Caius⁴.

Nous retrouvons aussi des médecins. Tout d'abord, Jean de Berblenghem⁵, dont le testament date de 1348 et qui a eu une activité de scribe d'ouvrages de médecine et de maître ès-arts, il possédait le ms. 1080 de la bibliothèque de l'Arsenal⁶, contenant le *Le Liber de natura rerum*. Un autre, le ms. lat. 03343⁷, contenant le prologue du *Liber de natura rerum*, aurait appartenu à Jacques Montel, ayant été à la faculté de médecine de Paris. « Amplonius Rating de Berka », « Docteur en médecine et fondateur, à Erfurt, du collège et de la bibliothèque qui portent son nom »⁸ possédait deux manuscrits contenant le *Liber de natura rerum*, les mss. Dep. Erf. CA. 4° 124⁹ et Dep. Erf. CA. 4° 193¹⁰ de la bibliothèque universitaire d'Erfurt. On peut imaginer que c'est davantage par un souci de posséder des œuvres pour les regrouper dans une

-
- 1 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Wolfenbüttel, Herzog-August-Bibliothek, Cod. Guelf. 303 Gud. lat., fol. 161r-199r », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/26669> [en ligne], 2015.
 - 2 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Troyes, Médiathèque du Grand Troyes, 1861, fol. 249r-272v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/39439> [en ligne], 2015.
 - 3 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Paris, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, lat. 16207, fol. 58r-91v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/65554> [en ligne], 2015.
 - 4 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Cambridge, Gonville and Caius College Library, 034/141, fol. 1r-137v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67514> [en ligne], 2015.
 - 5 D. JACQUART, *Dictionnaire Biographique Des Médecins en France Au Moyen Âge*, Paris, France, Droz, 1979, pp. 360-361.
 - 6 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Paris, bibliothèque de l'Arsenal, 1080, fol. 206v-216r », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67655> [en ligne], 2015.
 - 7 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Paris, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, lat. 03343, fol. 64-65 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67660> [en ligne], s. d.
 - 8 D. JACQUART, *Dictionnaire Biographique Des Médecins en France Au Moyen Âge*, Paris, France, Droz, 1979, p. 22.
 - 9 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Erfurt, Universitäts- und Forschungsbibliothek Erfurt/Gotha, Dep. Erf. CA. 4° 124, fol. 165r-166v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67524> [en ligne], s. d.
 - 10 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Erfurt, Universitäts- und Forschungsbibliothek Erfurt/Gotha, Dep. Erf. CA. 4° 193, fol. 55r-82v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67525> [en ligne], s. d.

bibliothèque que « Amplonius » a tenu à posséder deux exemplaires du *Liber de natura rerum*. Un autre médecin, Hartmann Schedel, aussi humaniste et historiographe, avait en sa possession une version du *Liber de natura rerum* dans le ms. Clm 00326 de la bibliothèque d'état de Munich. Il est intéressant de voir que plusieurs médecins ont voulu posséder le *Liber de natura rerum*. Il nous est difficile de connaître les raisons qui ont poussé à ces achats, mais avoir à porter de main les connaissances synthétiques et théoriques sur la physique naturelle et le fonctionnement du corps devait être une de ses raisons.

Il faut ajouter à cela des maîtres d'université. Johannes Rabenstein, ayant étudié à Bologne puis ayant été prévôt de l'Église et chancelier du roi de Bohême¹, et possédait le ms. L 0009 de la bibliothèque du chapitre métropolitain de Prague² contenant le *Liber de natura rerum*. Comme « Matthias Widmann de Kemnat »³, titulaire du baccalauréat des arts et vers la fin de sa vie celui en droit canon. Il a aussi étudié auprès de l'italien Arriginus. Il avait en sa possession le ms. Pal. Lat. 1382 de la bibliothèque vaticane⁴, contenant le *Liber de natura rerum*. Ensuite, des maîtres et docteurs ont aussi possédé le *Dragmaticon*, l'*Elucidarium*, ainsi que l'*Image du monde*. C'est le cas de Henricus, doyen de l'université de Coblenche et qui possédait le ms., lat. qu. 039⁵ de la bibliothèque d'état de Berlin, contenant le *Dragmaticon*. Tout comme « Egidius (*magister*) de Tyllia, de Gandavo »⁶ (Gilles du Theil, de Gand, maître), ayant donné plusieurs manuscrits au collège de la Sorbonne, car ce dernier apparaît dix-sept fois dans le catalogue de l'inventaire du collège de 1338. Parmi eux, le ms. lat. 15688 de la BnF⁷ où figure l'*Elucidarium*. Il y a aussi Benoît le Court, docteur en droit, curé de Coise, chevalier de

1 « Iohannes de Rabenstein », https://www.geschichtsquellen.de/repPers_10094924X.html [en ligne], s. d.

2 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Praha, Knihovna metropolitní kapituly, L 0009 (L IX), fol. 6r-195v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67666> [en ligne], 2015

3 « Deutsche Biographie - Matthias von Kemnat », <https://www.deutsche-biographie.de/sfz59102.html?language=en> [en ligne], s. d.

4 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Vaticano (Città del), Biblioteca apostolica Vaticana, Pal. lat. 1382, fol. 68r-101v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67706> [en ligne], 2015

5 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin - Preussischer Kulturbesitz, lat. qu. 039, fol. 1va-96v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/65320> [en ligne], 2015.

6 L. DELISLE, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale ; étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure, et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie*, Paris, France, Paris Impr. impériale, 1868, p. 146.

7 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Paris, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, lat. 15688, fol. 52-76v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/28973> [en ligne], 2015.

l'Église de Lyon. Il est le possesseur d'une importante collection qui comprend un exemplaire de *l'Image du monde*¹.

À travers ce panorama des possesseurs d'encyclopédies à titre personnel au sein des institutions cléricales ou à des institutions s'y apparentant, nous pouvons voir que seul trois de ces dernières sont présentes. Le *Liber de natura rerum* semble avoir été une œuvre très favorisée et la plus « indispensable » pour un apprentissage de la philosophie naturelle et par celle-ci des sciences du ciel. De plus, il apparaît qu'il y a quand même beaucoup de cas de possession par des personnes. On peut difficilement mesurer dans quelle mesure ces possessions individuelles sont réellement destinées à une personne unique ou si elles profitaient à plusieurs personnes, mais la seule personne ayant sa marque apparaît.

Le clergé est sans aucun doute le premier ordre pour qui les œuvres encyclopédiques dans leur globalité, que nous avons choisi, sont réalisées. Le nombre de copies dont nous avons conservé la trace et dont nous avons le possesseur en est l'exemple. Il est clair aussi que ces derniers se sont quasiment exclusivement tournés vers les œuvres en langue latine, car cette langue leur est destinée. Leur désintérêt pour les œuvres en langue d'oïl pourrait aussi venir du fait qu'ils voyaient ces œuvres comme des répétitions des œuvres latines. De plus, à la différence des œuvres latines, ce ne sont pas les premiers destinataires des œuvres en langue d'oïl. Par ailleurs, nous avons vu que quatre œuvres, le *De proprietatibus rerum*, le *Liber de natura rerum*, l'*Elucidarium* et le *Dragmaticon*, semblent avoir été les œuvres les plus appréciées. Le *De proprietatibus rerum*, le *Liber de natura rerum* et le *Dragmaticon* sont des œuvres sur la philosophie naturelle, fortement emprunte des sciences du ciel. La popularité de ces œuvres au sein de la popularité cléricale peut montrer un intérêt fort pour ces sciences au-delà du simple cadre universitaire.

De plus, les membres du clergé n'ont pas nécessairement une culture savante et les concepts abordés dans les encyclopédies, particulièrement ceux des sciences du ciel, peuvent dépasser ceux du clerc moyen. Par ailleurs, les ordres mendiants que sont les dominicains, les franciscains, les ermites de saint Augustin et les carmes, ont dû se servir de ces œuvres pour

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Philadelphie, University of Pennsylvania Library, Schoenberg Collection, LJS 264 ; voir « Le Court, Benoît, 14.-1559 », sur Numélio, http://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_06PRV01000Rslnc204442 [en ligne], s.d.

l'enseignement de la prédication. C'est tout du moins le cas pour le *Speculum naturale*, mais le constat peut sans doute être étendu à davantage d'œuvre. Malgré cela, tous les clercs n'étaient pas voués à recevoir ces enseignements, tout du moins dans l'Ordre dominicain, et une sélection de ces derniers était faite afin que seul ceux qui le méritaient puissent accéder à ce savoir¹. Quant à ceux qui sont passés par l'université, qu'ils soient maîtres ou médecins, ces œuvres peuvent leur donner un excellent abrégé des sommes à acquérir à l'université. C'est aussi un moment de retrouver facilement des *auctoritates* au sein d'une même œuvre. L'encyclopédie fait alors office de bibliothèque facilement transportable et maniable. Les collèges pouvaient mettre à leur disposition ces œuvres pour donner aux élèves un enseignement supplémentaire ou un support facilement consultable. L'encyclopédie est aussi un moyen tout simplement d'assouvir sa «*curioritas*» comme le souligne Vincent de Beauvais dans son *Libellus*².

Nous pouvons voir que l'on retrouve dans notre étude des individus épars, bien que faisant partie du clergé. Il faut tout de même souligner que nos observations et nos conclusions peuvent aussi s'expliquer par le fait que davantage d'acte de possession ont pu être effectués sur certaines œuvres ou dans certains milieux et que la coloration des données peut s'en retrouver modifiée. Nous allons dorénavant nous intéresser à la seconde élite qui a accès à ces œuvres, le souverain et ceux qui l'entourent.

2- Le souverain laïc et son entourage

Pour le roi et son entourage, il nous est beaucoup plus difficile d'avoir recours à des données chiffrées comme nous avons pu le faire pour la population cléricale, car leur nombre plus réduit et disparate que cette dernière a un intérêt quantitatif moindre. Il s'agira davantage de faire un aperçu de la composition de certaines bibliothèques royales et celles de milieux approchants, ainsi que l'implication de ces dernières dans les œuvres encyclopédiques. Pour cette raison, nous nous servirons majoritairement des différents inventaires de bibliothèques qui ont été réalisés. De plus, la majorité des œuvres citées dans les inventaires ne se retrouve pas dans les bases de données, donc il nous est difficile de les intégrer. Tout d'abord,

1 M. PAULMIER-FOUCART et M.-C. DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004, p. 11.

2 *ibid.*, p. 28.

le premier exemple qui nous vient à l'esprit lorsque l'on pense à la possession d'œuvre est Charles v. Son règne est intimement lié à l'acquisition d'œuvres en tous genres. À partir de 1364, il installe sa librairie royale dans la tour du Louvre¹ et ainsi récolte 1239 ouvrages² (cela comprend aussi ceux récoltés par son fils). C'est aussi un grand consommateur des encyclopédies qui composent notre corpus, car on retrouve cinq versions du *Proprietatibus rerum*³ dont trois en latin et deux en français. Ensuite, on retrouve une version latine de l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun⁴. Dans le même temps, il y a aussi la version traduite, le *Lucidaire*⁵.

Par la suite, nous retrouvons des encyclopédies vulgaires en plus grand nombre encore. Tout d'abord, sa bibliothèque se compose de sept versions de l'*Image du monde*⁶. Ensuite, on y trouve six copies du *Trésor* de Brunetto Latini⁷. Mais aussi trois versions de *Placide et Timéo*⁸. Enfin, il y a surtout sept versions du *Sidrac*⁹. Il faut ajouter à cela celles récoltées sous le règne de Charles vi, bien que celui-ci soit pillé par les membres de sa famille tout au cours de son règne. Delisle a repéré une version du *Sidrac*¹⁰ et une copie du *De Proprietatibus rerum*¹¹ en latin. L'importance du nombre de copies provient de plusieurs facteurs. Tout d'abord, il est connu que Charles v est un grand amateur aussi bien de livres que d'astronomie comme Christine de Pizan dans le miroir au prince, qu'elle fait pour le jeune Charles vi, aime à le rappeler.

« Nous avons prouvé à l'évidence que notre roi Charles v était un ami de la sagesse et qu'il en avait acquis une certaine maîtrise. Il nous faut maintenant rappeler les autres qualités qui forment la parfaite sagesse, c'est-à-dire la sagesse spéculative, la science, l'intellect, la prudence et l'art. [...] Nous pouvons affirmer que notre sage roi était très instruit en science et en doctrine ainsi que dans les sept arts libéraux, et que sa maîtrise

1 F. AVRIL et al., *La Librairie de Charles v : Bibliothèque nationale 1968*, Paris, France, Bibliothèque nationale, 1968, p. 45.

2 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles v*, Paris, France, Champion, 1907, vol. Tome 2, p. 200.

3 *ibid.*, pp. 75-76.

4 *ibid.*, p. 75.

5 *ibid.*, p. 54 ; *ibid.*, p. 104 ; *ibid.*, p. 130.

6 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles v*, op. cit., pp. 76-77.

7 *ibid.*, pp. 77-78.

8 *ibid.*, p. 86 ; *ibid.*, p. 90.

9 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles v*, op. cit., pp. 77-90.

10 *ibid.*, p. 77.

11 *ibid.*, p. 75.

en était telle qu'il pouvait en parler et en discuter avec compétence. C'était un expert très versé dans les disciplines les plus hautes de la philosophie, telle l'astrologie, et cela est évident car il en comprenait parfaitement les éléments, ayant une prédilection pour cette science si remarquable et si noble »¹

Il est évident que Christine de Pizan cherche à montrer le profil du prince parfait pour le jeune Charles VI, mais on peut tout de même supposer qu'il s'agit d'un portrait assez fidèle du défunt roi compte-tenu de la densité de sa bibliothèque et notamment en matière de livres scientifiques. De plus, Charles V veut que ses sujets soient les plus instruits, donc il met à sa bibliothèque leur disposition. On peut voir aussi qu'il baille certains des manuscrits dont celui du *De Proprietatibus rerum* à « Monseigneur d'Anjou »². De cet exemple fameux, on peut être amené à se demander s'il pose une singularité dans l'Europe des XIII^{ème}, XIV^{ème} et XV^{ème} siècle. Il est intéressant de se demander à qui profitent ces encyclopédies et dans quels milieux les lecteurs évoluent pour avoir accès à ces dernières. Il est clair tout d'abord que l'entourage du roi de France est le premier à être touché par ce savoir. Dans cette idée, nous pouvons voir les inventaires des grands qui nous informent sur le nombre de copies et d'œuvres présentes dans leurs bibliothèques.

La bibliothèque dans laquelle nous constatons le plus grand nombre de manuscrits faisant partie de nos sources est celle de la maison de Bourgogne (à commencer par Philippe le Hardi, frère de Charles V) par des inventaires dressés à Bruges à deux reprises et à Bruxelles pour les années 1467 et 1504 pour la première et 1487 pour la seconde. Pour les œuvres latines, il n'y a que le *Proprietatibus rerum* en deux exemplaires³. En revanche, les œuvres en langue d'oïl sont plus nombreuses. Le *Livre des propriétés des choses*⁴ et le *Lucidaires*⁵ sont tous les deux présents par trois copies. Ils possèdent quatre volumes avec *Placides et Timéo*⁶. De

1 CHRISTINE DE PISAN, *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, J. É. scientifique Blanchard et M. Quereuil (trad.), Paris, France, Pocket, 2013, p. 201.

2 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, France, Champion, 1907, vol. Tome 2, p. 75.

3 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique : ou librairies des fils du roi Jean, Charles V, Jean de Berri, Philippe de Bourgogne et les siens*, Paris, France, chez Treuttel et Würtz, 1830, p. 131 ; *ibid.*, p. 284.

4 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique, op. cit.*, p. 247.

5 *ibid.*, p. 155 ; *ibid.*, p. 240 ; *ibid.*, p. 310.

6 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique : ou librairies des fils du roi Jean, Charles V, Jean de Berri, Philippe de Bourgogne et les siens*, Paris, France, chez Treuttel et Würtz, 1830, p. 221 ; *ibid.*, p. 273.

plus, cinq mentions du *Trésor*¹ ainsi que sept du *Sidrac*² apparaissent. Enfin, l'œuvre la plus présente dans la maison de Bourgogne est l'*Image du monde*³ que l'on retrouve dans quinze volumes⁴.

Le troisième des frères, Jean de Berry, est beaucoup moins fourni car on ne retrouve que deux versions de l'*Image du monde*⁵ ainsi que quatre versions du *De proprietatibus rerum*⁶ (dont un latin et trois en français). Par ailleurs, on sait que Jean les a achetées à deux reprises à un certain « *maistre Regnault de Montet* »⁷. Le nombre de copies du *De proprietatibus rerum* qu'il possède est dû à la fascination de Jean pour cette œuvre. Il en a par ailleurs fait réaliser deux, la version de Jean Corbechon pour « Béraud d'Auvergne, comte de Clermont »⁸ et l'autre « l'illustration en avait été confiée à un des peintres les plus habiles du milieu du règne de Charles VI »⁹. De plus, un autre en français lui est offert par « *maistre Pierre de Gyne, Michiel Le Beuf, Jehan de Cande et Erart Moriset, [...] aux estrennes 1403* »¹⁰. Nous pouvons déjà remarquer une disproportion entre les trois frères. La plus forte disparité se trouve entre Charles V et Philippe le Hardi, d'un côté, et Jean de Berry, de l'autre, car ce dernier en a dans une quantité bien moindre vis-à-vis de ses frères, bien qu'il ait une passion pour l'œuvre de Barthélémy l'Anglais.

Par ailleurs, Charles a nettement plus d'œuvres latines que son frère Philippe mais Philippe a un plus grand nombre d'œuvres au total. On peut voir une attirance personnelle pour Charles pour l'*Image du monde* et le *Sidrac* qui sont toutes les deux des œuvres avec une forte proportion d'objets astronomiques et astrologiques, chers à Charles comme on peut le voir par la proportion d'œuvres tenant à ces sujets dans sa bibliothèque, car « l'astrologie constitue à elle seule plus de 8% des fonds de la librairie, 16 avec l'astronomie. L'ensemble formé par l'astrologie, la divination et la magie dépasse les 110 volumes, soit 12 % »¹¹.

J. BARROIS

1 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique*, op. cit., p. 136 ; *ibid.*, p. 218 ; *ibid.*, p. 234 ; *ibid.*, p. 260 ; *ibid.*, p. 264.

2 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique*, op. cit., p. 223 ; *ibid.*, p. 256 ; *Id.* ; *ibid.*, p. 277 ; *ibid.*, p. 302.

3 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique*, op. cit., p. 132 ; *ibid.*, p. 136 ; *ibid.*, p. 137 ; *ibid.*, p. 196 ; *ibid.*, p. 253 ; *ibid.*, p. 269 ; *ibid.*, p. 302.

4 Six sont dans l'inventaire de Bruxelles et le reste dans l'inventaire de Bruges de 1477.

5 J. BARROIS, *Bibliothèque protypographique*, op. cit., p. 94 ; *ibid.*, p. 98.

6 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, France, Champion, 1907, vol. Tome 2, p. 247.

7 *Id.*

8 *ibid.*, p. 302.

9 *Id.*

10 *ibid.*, p. 247.

11 J.-P. BOUDET, *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e - XV^e siècle)*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 303.

On voit bien que Philippe ainsi que sa maison ont un engouement plus fort encore pour *l'Image du monde* puisqu'on dénombre quinze exemplaires contre vingt-et-un pour tout le reste. Cette forte présence s'explique aussi par les personnages de la maison qui se sont succédé, mais aussi par l'éclatement de la librairie de la maison entre plusieurs villes. Si l'on regarde dans les titres de Nevers seule une mention est inscrite et elle concerne « *le livre du Trésor, que mestre Brunet de Florence translata de latin en françois lequel livre parles des nations de toutes terres.* »¹ Nous pouvons comprendre cette unique mention comme un exemple plus « ordinaire » des biens de livres pour un personnage.

Au-delà de l'entourage de Charles v et de son descendant Charles vi, nous retrouvons d'autres cas de possessions ou de copies. Le roi Alphonse x dit le sage, dont la connaissance astrologique et astronomique n'est plus à démontrer, a fait commander vers la fin de sa vie² une copie du *Trésor*, contenu dans le ms. L II 03 de la bibliothèque du monastère de saint Laurent³. « On doit par ailleurs à Alphonse x une série d'ouvrages astronomiques »⁴. Ce même *Livre dou Trésor* est commandé par Philippa de Hainaut en guise de cadeau de mariage à Édouard III, son futur époux, et se trouve dans le ms. fr. 00571 de la BnF⁵. On retrouve les cas de commandes par Antoine, Grand bâtard de Bourgogne dont la copie a été sans doute réalisée avant 1453 et se trouve dans le ms. 2680 de la bibliothèque de l'Arsenal⁶, ainsi que celle de Henri IV de Luxembourg du ms. fr. 00566 de la BnF⁷. Amédée VII, duc de Savoie, a quant à lui acheté ou fait

1 M. de MAROLLES, *Inventaire des titres de Nevers de l'abbé de Marolles, suivi d'extraits des titres de Bourgogne et de Nivernois, d'extraits des inventaires des archives de l'église de Nevers et de l'inventaire des archives des Bordes / publ. et annoté par le Cte. de Soultrait*, Nevers, France, PFay, 1873, p. 626.

2 Le manuscrit est daté entre 1270 et 1300 mais ce dernier étant décédé en 1284, on peut dire que la commande se situe entre 1270 et 1284.

3 BRUNETTO LATINI, *Trésor*, Escorial, *Biblioteca del real monasterio de San Lorenzo*, L II 03, 1270-1300; IRHT, « Notice de ESCORIAL (EL), Biblioteca del real monasterio de San Lorenzo, L II 03 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=20406 [en ligne].

4 J.-P. BOUDET, *Entre science et nigromance*, op. cit., p. 192.

5 BRUNETTO LATINI, *Trésor*, Paris, BnF, Manuscrits, fr. 00571, 1325-1326; IRHT, « Notice de PARIS, bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00571 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, <https://lc.cx/mMZD> [en ligne], s.d.

6 BRUNETTO LATINI, *Trésor*, Paris, bibliothèque de l'Arsenal, 2680, xv^{ème} siècle : « Paris, bibliothèque de l'Arsenal, 2680 », sur *Archives et manuscrits*, BnF, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc834108> [en ligne], s.d.

7 BRUNETTO LATINI, *Trésor*, Paris, BnF, Manuscrits, fr. 00566, fin XIII^{ème} ou début XIV^{ème} siècle ; cela pourrait aussi être une commande faite par Marguerite de Brabant-Limbourg : voir A.-M. LEGARÉ (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2007, pp. 3-27.

acheter à Paris en 1414 un exemplaire du *Livre des propriétés des choses*, qui se trouve dans le ms. 251 du Fitzwilliam Museum¹.

Ensuite, nous retrouvons Henri IV de Luxembourg, comte de Luxembourg, puis empereur du Saint-Empire qui a commandé avec sa femme Marguerite de Brabant-Limbourg une copie du *Trésor* où apparaît leur portrait au folio 205r² du ms. fr. 00566 de la BnF. Il faut ajouter à cela les dédicaces faites à des grands personnages. C'est le cas pour l'*Imago mundi*. Ce sont quelques mentions à la fois d'empereurs germaniques et de papes. Les empereurs sont Henry V, Lothaire II, Conrad III et Frédéric Barberousse³. Il est étonnant que le plus souvent certains dédicataires se retrouvent à plusieurs dans un même ms. comme c'est le cas du ms lat. 06560 de la BnF, dédicacé pour Henry V à l'année 1123, pour Lothaire II à l'année 1133, Christianus et le pape Adrien IV⁴. Ces mentions de dédicaces n'impliquent pas assurément que le livre se soit bel-et-bien retrouvé entre les mains du dédicataire. Dans ces cas présents, les dédicaces peuvent indiquer un marqueur politique car les dédicataires sont en lutte et cela peut appuyer le choix d'un candidat.

On peut voir que, comme il est facile à imaginer, ce ne sont quasiment que des œuvres en langue d'oïl que les puissants font copier ou achètent. La bibliothèque de Charles V et de son fils ainsi que de la maison de Bourgogne semble être une exception qu'il est possible de questionner. Tout d'abord, par souci d'une plus grande compréhension, les œuvres en langue d'oïl sont à privilégier, bien qu'une traduction en simultané de la lecture en langue latine est possible, le recours à des œuvres d'oïl est plus aisé. D'autant plus que des traductions des œuvres latines ont été pour certaines réalisées. Il s'agissait peut-être par contre pour Charles V et son entourage d'avoir dans leur bibliothèque des œuvres aussi bien d'oïl que latine, afin de montrer leur goût pour les sciences naturelles dont les ciels du ciel. Un goût qui pouvait très bien aller au-delà de la langue dans laquelle l'œuvre était écrite. Cela peut aussi être un moyen d'avoir les connaissances de leur temps, même si en réalité, elles ne sont pas toujours au cœur des avancées du temps.

-
- 1 IRHT, « Notice de CAMBRIDGE, Fitzwilliam Museum, 251 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=75150 [en ligne], 26 avril 2012.
 - 2 A. STONES, « Some portraits of women in their books », dans *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2007, p. 16
 - 3 On retrouve aussi des dédicaces pour les papes Adrien IV, Célestin III, Gélase II et Innocent II.
 - 4 V. FLINT, « Honorius Augustodunensis. Imago Mundi », dans É. Gilson et G. Théry (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, Paris, France, J. Vrin, 1982, pp. 42-43.

On peut remarquer que des œuvres emblématiques des encyclopédies médiévales semblent être absentes de ces cours, comme c'est le cas du *Speculum naturale* et du *Liber de natura rerum*. L'ampleur de l'œuvre de Vincent de Beauvais a peut-être dissuadé les cours laïcs européennes de faire son acquisition de l'ensemble¹ de l'œuvre.

Dorénavant, nous allons nous intéresser aux raisons qui amènent les monarques à se doter de ses œuvres et en particulier des œuvres où le caractère astronomique est en premier plan. Tout d'abord, comme nous l'avons vu avec le cas de Charles v, il y a un réel désir laïc pour les sciences du ciel qui se crée. Ce désir peut être alimenté par un désir intéressé et passionné pour les sciences du ciel. Mais il est aussi beaucoup entretenu par une vision qui se renforce au fur-et-à-mesure du Moyen Âge, le savoir comme une « arme » du bon gouvernement. La connaissance de toutes les sciences de l'esprit participe à l'amélioration de l'appareil d'État et par extension à l'amélioration de la connaissance du peuple². Bien que les encyclopédies ne soient pas inscrites dans les programmes de lectures destinées aux princes comme celui de Jean Gerson³, la présence dans des quantités respectables de ces dernières dans les librairies fait penser qu'elles servent aux développements intellectuels des grands laïcs.

Les encyclopédies peuvent aussi servir de « marque de savoir » puisqu'elles renferment une connaissance générale dont une personne a besoin. Nous avons vu aussi que les encyclopédies sont dans certains cas offerts en présents, mais cela ne signifie pas non plus qu'il n'y a pas un réel intérêt de la part du dédicataire puisqu'il reste lui le véritable récepteur de l'encyclopédie. Il est aussi probable que le savoir intégré dans ces encyclopédies, porteur d'une morale et d'une connaissance du monde soit un moyen de flatter celui qui le reçoit. Il est difficile de cerner le savoir réel apporté par les encyclopédies de l'astronomie sans au préalable acquérir des connaissances externes sur ce dernier, notamment sur son milieu, telles que celles sur Charles v et Alphonse x.

-
- 1 Malgré de l'« impopularité » du *Speculum naturale* après des cours, le *Speculum historiale* a été traduit par Jean de Vignay en français entre 1320 et 1332 pour Jeanne de Bourgogne.
 - 2 J. KRYNEN et B. GUENÉE, « La formation Intellectuelle », dans *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen âge: 1380-1440 : étude de la littérature politique du temps*, Paris, France, A. et J. Picard, 1981, pp. 99-100.
 - 3 J. GERSON, *Jean de Gerson et l'éducation des dauphins de France : étude critique : suivie du texte de deux de ses opuscules et de documents inédits sur Jean Majoris précepteur de Louis xi*, A. Thomas (éd.), Paris, France, Droz, 1930.

On peut aussi regarder dans les encyclopédies la dimension de l'objet-livre qui peut en elle-même être une cause de la possession de l'œuvre. Les encyclopédies sont des objets faits pour pérenniser dans le temps, le nombre de copies que l'on a pu conserver en est la preuve. Cela renvoie à une dimension divine, puisque les œuvres encyclopédiques en sont les reflets, des miroirs. Cela peut être révélateur des pouvoirs royaux et impériaux dont la volonté est de perdurer dans le temps et dont le pouvoir émane de Dieu. D'autre part, l'objet-livre renvoie aussi à la notion du beau livre, car ces dernières, bien que cela ne soit pas systématique, sont très bien ouvragées. C'est une raison supplémentaire pour posséder les encyclopédies.

D'autres cas, non pas de copie ou de commande, mais d'implication dans le processus même de créations des œuvres est aussi visible pour certaines d'entre elles. Tout d'abord, on peut parler du cas de saint Louis qui a apporté une contribution financière dans l'écriture du *Speculum majus*. Une copie du *Speculum historiale* est d'ailleurs commandé à Vincent de Beauvais. On sait aussi que Vincent de Beauvais faisait partie de la *familias* de saint Louis et était *lector* à l'abbaye de Royaumont que le roi avait fondé¹. On peut alors faire l'hypothèse que ce dernier a pu aussi mettre la main sur les deux autres parties, le *Speculum doctrinale* et le *Speculum naturale*, même si nous n'en avons pas gardé la trace. L'acquisition du *Speculum historiale* implique aussi pour le roi de connaître les origines de son pouvoir, ce qui devait lui être plus profitable.

Nous avons pu voir qu'une effervescence pour la possession d'encyclopédies apparaissait autour des souverains. Ces derniers peuvent même rentrer dans le processus de création des œuvres. Il est possible que ce soit eux qui donner l'élan pour cette effervescence. Nous avons vu par la suite que dans les classes sociales moins élevées, la possession d'encyclopédies est aussi visible.

3- Les grands seigneurs/les petits seigneurs/les marchands

Les encyclopédies peuvent aussi être possédés dans des classes sociales plus « basses ». Pour certaines même, elles se trouvent dans des milieux non-noble. Leur proportion est bien moindre que les deux catégories précédentes, car elle constitue un peu plus de 6 % des marques de possessions que nous connaissons, mais elle est bien réelle. Nous allons voir

1 C. OURSEL, « Un exemplaire du "Speculum majus" de Vincent de Beauvais provenant de la bibliothèque de Saint-Louis », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 85, 1924, pp. 251-253.

quelles sont les œuvres qui sont représentées dans ses catégories sociales, puis tenter de déduire certaines utilisations qui pouvaient en être faites. Bien évidemment, cette fois encore, le manque de majorité de marques de possession et d'études sur le sujet ne permettent pas d'avoir une vue totale sur ces populations, mais cela nous permet déjà de donner une vue partielle et de faire resurgir quelques hypothèses. Par ailleurs, nous avons choisi de regrouper différentes classes sociales, à la fois noble et non-noble, et ayant une certaine imperméabilité dans leur statut, car ce ne sont pas les principaux destinataires de ces œuvres, donc nous pouvons esquisser un portrait commun, bien que leurs attentes ne dussent pas être les mêmes.

Premièrement, nous pouvons voir des marques de possessions chez certains grands laïcs. *Le livre des propriétés des choses* a été possédé par Jean de Montague (né vers 1349 et mort le 17 octobre 1409), grand trésorier de France et grand maître de France. Il est au contact de Charles V et Charles VI, ce qui peut expliquer la possession de cette encyclopédie. L'œuvre se trouve dans le ms. Addit. 11612 de la British Library. Ensuite, l'œuvre a aussi une copie possédée par Jean V de Créquy (vers 1395-1474), contenue dans le Cotton Augustus VI de la British Library. Ce dernier est chambellan du duc de Bourgogne et chevalier de la Toison d'or¹. Enfin, Louis de Bruges (1422-1492), seigneur de la Gruthuyse, également chevalier de la Toison d'or. C'était aussi un grand bibliophile, possédant une importante collection pour l'époque, plus de cent quatre-vingt-dix volumes. La copie du *Livre des propriétés des choses* se trouve dans le fr. 00134 de la BnF². Nous retrouvons une autre copie du *Livre des propriétés des choses* dans le ms. fr. 22531 de la BnF³. Il apparaît au folio 11v le blason des Rochechouart⁴. L'œuvre a été peut-être possédée par Louis Ier Rochechouart, chambellan de Charles V. Déjà, nous pouvons voir que ces personnages sont liés à des souverains eux-mêmes portés vers les encyclopédies. On peut se demander si l'acquisition de l'œuvre s'est faite par une reproduction sociale de leur souverain ou si c'est venu d'une demande de ses derniers pour qu'il puisse acquérir un savoir suffisant pour prendre les bonnes décisions. Ensuite, dans la même proportion, des grands laïcs

1 L'Ordre de la Toison d'or est un ordre de chevalerie, fondé en 1430, par Philippe le Bon. Son but est d'unir la noblesse au sein des États bourguignons.

2 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00134 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=79035 [en ligne], 10 octobre 2012.

3 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 22531 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=45896 [en ligne], 10 février 2011.

4 « Notice de manuscrit | Arlima - Archives de littérature du Moyen Âge », https://www.arlima.net/mss/france/paris/bibliotheque_nationale_de_france/francais/22531.html [en ligne], s. d.

ont aussi possédé des copies du *Trésor*. Tout d'abord, une copie a été possédée par Henry Lovel (mort en 1489), baron de Morley, pair anglais. La copie est contenue dans le ms. Royal 19.B.X. de la British Library¹. Nous retrouvons cette fois encore Louis de Bruges, qui en a été le commanditaire, dans le ms. fr. 00191 de la BnF².

Pour *Placides et Timéo*, nous retrouvons une copie appartenant un à grand laïc, Philippe de Clèves (1459-1528). Il était chevalier de la Toison d'or et amiral des Pays-Bas, ainsi que conseiller de Maximilien de Habsbourg (bien qu'il a été par la suite un opposant politique). La copie de *Placides et Timéo* se trouve dans le ms. 1.16.1 f° de la bibliothèque du duc Auguste³. Le livre du *lumere as lais* a une copie, contenue dans le Royal 15.D.I. de la British Library, qui a appartenu à Lionel de Welles (1406-1461), baron et pair anglais⁴. Nous trouvons aussi une copie d'œuvre en latin et elle concerne *Liber de natura rerum*. Tout d'abord, une copie est possédée par Giorgio Morosini (fin du xiv^{ème} siècle, venant du vieille famille Vénitienne⁵) et est contenue dans le lat. 06556 de la BnF⁶. D'autres copies du *Liber de natura rerum* ont été possédées par des comtes, mais elles dépassent les cadres chronologiques que nous nous sommes fixés.

Secondement, nous retrouvons des seigneurs de moindre rang. Tout d'abord, nous retrouvons une copie du *Livre des propriétés des choses*, qui a été achevée en 1447 pour Jean de Chalon, seigneur de Vitteaux, se trouvant dans le ms. 0399 de la bibliothèque municipale d'Amiens⁷. Ensuite, nous avons deux copies de l'*Elucidarium*. La première copie de cette œuvre

1 IRHT, « Notice de LONDON, British Library, Royal 19.B.X. », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=31225 [en ligne], 16 mai 2017.

2 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00191 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74122 [en ligne], 10 décembre 2012.

3 IRHT, « Notice de WOLFENBUETTEL, Herzog-August-Bibliothek, 1628 (Augustei 1.16.1 f°) », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=78395 [en ligne], 16 mai 2012.

4 C. WIGHT, « Details of an item from the British Library Catalogue of Illuminated Manuscripts », sur *Catalogue of illuminated manuscripts*, <https://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=7743&CollID=16&NStart=150402> [en ligne], s. d.

5 Certains dans cette famille ont eu la fonction de doge. Il ne nous a pas été possible de connaître plus précisément le rôle de Giorgio Morosini.

6 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Paris, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, lat. 06556, fol. 11r-75v », sur FAMA - *Œuvres latines médiévales à succès*, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/67661> [en ligne], 2015.

7 IRHT, « Notice de AMIENS, Bibliothèque municipale, 0399 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=1471 [en ligne], 3 février 2013.

a été possédée par Claude Bulier, écuyer et seigneur de Poepies et se trouve dans le ms. 0146 de la bibliothèque municipale de Grenoble¹. La seconde appartenait au sieur de Flavigny et se trouve dans le ms. 0146 de la bibliothèque municipale de Laon². À l'intérieur, il y a des signatures sur plusieurs feuillets, et au folio 222r, nous avons une autre indication sur la naissance du fils du possesseur « (Laon, 10 mai 1474) qu'il eut de sa femme Isabeau de Fontenoy et est également donnée la date de la confirmation de son fils (à l'âge de « *vi ans et vi mois* »), le 2 novembre 1480 »³. Cela peut montrer que ce personnage tenait à ce livre, puisqu'il faisait partie de ces lectures. Enfin, nous avons une copie du *Dragmaticon* qui a été possédé par « Caietanus Capponius » qui était chevalier et se trouve dans le ms. II.VI.2 de la bibliothèque nationale de Florence⁴.

Une version de *l'Image du monde*, contenu dans le ms. Oc057 de la bibliothèque Laurentienne, est possédée par Nicolas d'Esch qui est chevalier et échevin en 1506 et 1509 à Metz⁵. L'œuvre est d'ailleurs accompagnée de l'art de la chevalerie de Jean de Meun. De plus, la rédaction de *l'Image du monde* est sans doute réalisée dans la ville de Metz ou à proximité et cela peut expliquer en partie la possession par Nicolas d'Esch. Une copie de *Placide et Timéo* et du *Sidrac* été possédé par Matthieu de Hangest, « seigneur de Genly et Maigny » et est contenue dans le ms. fr. 01543 de la BnF⁶. Les comtes de Vianden, au Luxembourg, possédaient aussi une copie du *Trésor*, se trouvant dans le ms. 020 du Fitzwilliam museum⁷. Nous avons aussi une copie du *Trésor* qui a appartenu à Tanguy IV du Chastel, vicomte de la Bellière, grand maître d'hôtel du duc de Bretagne François II, puis chambellan de Charles VII, et sa femme

- 1 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Grenoble, Bibliothèque municipale, 0272 (Ms.0712), fol. 1-44 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/28957> [en ligne], s. d.
- 2 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Laon, Bibliothèque municipale, 0146 », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/29007> [en ligne], 2015.
- 3 IRHT, « Notice de LAON, Bibliothèque municipale, 146 », sur JONAS, Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=27574 [en ligne], 11 novembre 2016.
- 4 P. BOURGAIN, D. STUTZMANN et F. SIRI, « Notice de Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale, II..2, fol. 51r-65v », sur FAMA - Œuvres latines médiévales à succès, <http://fama.irht.cnrs.fr/manuscrit/65374> [en ligne], 2015
- 5 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Dresde, Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek, Mscr.Dresd.Oc.057, XIII^{ème} siècle / Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, Ashburnham 0114, XIII^{ème} siècle (les deux manuscrits ont été réunis) ; IRHT, « Notice de DRESDEN, Sächsische Landesbibliothek, Oc057 », sur JONAS, Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl, <https://lc.cx/mMZy> [en ligne], s. d.; voir aussi « Initiale - Intervenant - Esch, famille », <http://initiale.irht.cnrs.fr/intervenant/391> [en ligne], sur *Initiale, Catalogue des manuscrits enluminés*, mis à jour en 2018, consulté le 31 mai 2018.
- 6 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01543 », sur JONAS, Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=73021 [en ligne], 13 avril 2012.
- 7 IRHT, « Notice de CAMBRIDGE, Fitzwilliam Museum, 020 », sur JONAS, Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=12187 [en ligne], 12 septembre 2015.

Jeanne Raguenel de Malestroit, contenu dans le ms. fr. 00569 de la BnF¹. Ces derniers avaient aussi en leur possession le ms. fr. 22532 de la BnF², contenant le Livre de propriétés des choses³.

Enfin, nous trouvons des catégories sociales non-nobles. Les traces que nous en avons repérées se trouvent dans des copies de *l'Image du monde*. Tout d'abord, « Jehan de Ververie, marchanz habitans a Compiegne » (f. 84v) possédait une copie de *l'Image du monde* à la date de 1500 qui se trouve dans le fr. 20047 de la BnF⁴. Ce dernier l'avait peut-être en sa possession, afin de le vendre par la suite, mais nous n'avons pas de marque d'appartenance avant Antoine Segulier au xviii^{ème} siècle. Il se peut que des marques d'appartenance nous manquent, ou bien que ce soit pour des raisons qui ne sont pas économique qu'il possédait ce manuscrit.

Ensuite, « Phelippe le Lombart », qui pourrait être un bourgeois de Paris à proximité de la cité ou de Saint-Germain et possédant un exemplaire de *l'Image du monde*, contenu dans le ms. Hamilton 575 de la bibliothèque d'état de Berlin⁵. Enfin, fait beaucoup plus étonnant, nous trouvons une marque de possession dans une même copie de *l'Image du monde*, ainsi que du Lucidaire, d'un charpentier « Jehan Lasne » (f. 45v) et plus tard d'un meunier « Pierre Acquary » (f. 184r), présent dans le ms. fr. 01822. de la BnF⁶. Ce dernier a été de nombreuses fois inscrit dans le manuscrit que l'œuvre lui appartenait comme aux folios 45v, 57r et 57v. Il est aussi de nombreuses fois annotées avec une écriture différente que celle du copiste. C'est une preuve que cette dernière a été lue. Ce dernier a même mis de sa main un ex-libris appelant au diable celui qui lui prendrait sans le lui rendre.

1 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00569 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74108 [en ligne], 27 avril 2011.

2 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 22532 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74593 [en ligne], 27 avril 2011.

3 J.-L. DEUFFIC, « L'évêque et le soldat Jean et Tanguy (IV) du Chastel, à propos des reliques de saint Pelade... et de leurs manuscrits », dans J. Quaghebeur et S. Soleil (éd.), *Le pouvoir et la foi au Moyen âge en Bretagne et dans l'Europe de l'Ouest: mélanges en mémoire du professeur Hubert Guillotel*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 307.

4 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 20047 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72720 [en ligne], 29 novembre 2010.

5 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin, Preussischer Kulturbesitz, Hamilton 575, 1^{ère} moitié du xiv^{ème} siècle ; H. GÉRAUD, *Paris sous Philippe - le - Bel : d'après des documents originaux et notamment d'après un manuscrit contenant Le Rôle de la taille imposée sur les habitants de Paris en 1292*, s. l., Crapelet, 1837, p. 1 ; *ibid.*, p. 3.

6 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01822. », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72618 [en ligne], 6 décembre 2011.

Ce present livre appartient a Jehan Lasne, charpentier, demorant au maignil scellieres [Mesnil-Sellières ; Aube] Ce presens livre appartient a Pierre Acquary e munier d[emorant] au molin a avant du maignil scellieres [Mesnil-Sellières ; Aube] celui ou celle quy retrouvera le presens livre c[el]uy le rande au s[eul] Acquary Boullantiere paya du vin et du faulse de ne le randre au s[eul] acquarye. Le grand diable les puisses emporter Josep et Marie. Pierre Acquarye. (f. 45v)¹

L'ex-libris et les signatures pour indiquer l'appartenance montrent l'importance qu'avait le manuscrit pour le possesseur et notamment l'*Image du monde*. Néanmoins, il ne nous a pas été possible de donner une date pour l'écriture de ces deux mains. Du plus, nous trouvons d'autres marques de possession comme au folio 57v où est indiqué « Nicolas Acquary », probablement le frère du précédent, car un arbre généalogique de petit format semble avoir été écrit à la verticale sur le côté droit du folio. Si l'on part de ce principe, un autre possesseur, gendre du précédent, du nom de François² est possible. Il n'empêche que ce soit le seul cas où nous avons pu trouver une possession par des personnes d'une extraction « basse » et il nous est difficile d'en établir les raisons, hormis une appréciation personnelle des lecteurs pour ces œuvres, ou bien pour le charpentier qui l'a reçu en premier, l'œuvre comme le signe d'une récompense de la part d'un précédent propriétaire. Il en va de même entre le charpentier et le meunier. On peut faire l'hypothèse que les différentes marques de possessions de ce dernier, outre de montrer son intérêt pour le manuscrit, peuvent aussi indiquer sa légitimité à posséder ce dernier.

La dimension de l'objet-livre a peut-être aussi son importance, car il devait être aux yeux de ses possesseurs un objet de valeur, peut-être avant ses qualités intrinsèques. Ensuite, nous avons aussi des copies qui ont appartenu à des libraires. Tout d'abord, le ms. fr. 00726³, dont est issu le *Trésor* a appartenu à Pierre de Vérone, bibliothécaire du duc de Berry dès 1415, puis connu comme libraire parisien vers 1421-1423⁴. Un autre libraire du nom de Jehan le Clerc, bourgeois de Bruges, a possédé une copie du *Trésor*, contenu dans le manuscrit Royal 19 A.I.X

1 PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01822. f45v, fin XIII^{ème}-début XIV^{ème} siècle.

2 Nous n'avons pas réussi à identifier le nom de famille, bien qu'il soit inscrit, peut-être « Cadrie ».

3 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00726 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=45542 [en ligne], 7 janvier 2011.

4 M. CARERI et al. (éd.), *Album de manuscrits français du XIII^e siècle*, Rome, Italie, Viella, 2001, p. 203.

de la British Library¹, et qui contenait aussi l'*Image du monde* comme il est dit dans l'*explicit* du manuscrit :

Comme en la prologue devant dite est déclaré fut cestui volume compilé l'an del incarnation nostre seigneur Jhesu Crist. Mil deux cent quarante et cincq a la requeste de monseigneur Jehan, duc de Berry. Et depuis en l'an mil quatre cent soixante et quatre a estre grosse et ordonné par le commandement de Jehan le Clerc, librarier et bourgeois, de Bruges, priant Dieu que tous ceulx qui le liront ou orront lire y puissent tellement prouffiter que ce soit au prouffit honneur et sante de leurs corps et au salut de leurs ames. Amen. Explicit le miroir du monde. (.f151r)²

On peut imaginer que pour ces deux derniers, c'est davantage pour le revendre par la suite qu'ils le possèdent ou l'ont fait commander dans le cas de Jehan le Clerc. Il est intéressant à noter qu'ici, le commanditaire de l'œuvre autographe est censé être Jean de Berry, toujours à la date de 1245, alors qu'on n'a pas de connaissance sur le premier commanditaire de l'œuvre de Gossuin de Metz. On peut se demander si cela n'est pas un moyen pour Jehan le Clerc de donner à son futur acheteur une raison supplémentaire de l'acheter, afin de ce dernier dans la situation où il lirait la même œuvre qu'un grand personnage et qui plus est bibliophile.

Tout d'abord, l'on peut voir que c'est davantage vers le *Livre des propriétés des choses* et l'*Image du monde* que les personnes de moindres noblesses et les non-nobles se tournent. On peut difficilement établir cela comme des choix de lectures privilégiées par ces tranches de la population, au vu du petit nombre de marques que nous possédons, mais ces œuvres restent en plus grand nombre. Les raisons qui ont poussé ces personnes de moins grande noblesse et non-noble à posséder ces œuvres peuvent être diverses et il est difficile d'établir des raisons précises.

Néanmoins, nous pouvons suggérer que ces derniers avaient sans doute dans l'idée de reproduire la connaissance privilégiée par les élites, même si le choix d'œuvres est plus restreint. C'est tout du moins ce que l'on serait amené à penser pour *Le livre des propriétés des choses*, car les marques de possessions que nous possédons pour ces « catégories sociales » se cantonnent presque toutes aux règnes de Charles V et des ducs de Bourgogne. C'est peut-être

1 C. WIGHT, « Notice de LONDON, British Library, Royal 19 A IX », sur *Catalogue of illuminated manuscripts*, <https://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=5717&CollID=16&NStart=190109> [en ligne], s. d.

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Londres, British Library, Royal MS 19 A IX, f.151r, xv^{ème} siècle.

ces souverains qui ont intimé l'ordre de posséder ces œuvres afin de recevoir une instruction pour ensuite prendre des décisions. On peut voir aussi là-dedans un vrai goût pour les sciences du ciel et la connaissance de la façon dont fonctionne le monde. C'est peut-être un contexte plus large où l'on cherche davantage à connaître le monde qui nous entoure et les encyclopédies peuvent répondre à cette problématique. Et les œuvres en langue d'oïl sont parfaitement adaptées à cet usage, car elles ont été pensées dans cette optique.

Nous avons pu voir en regardant quels sont les possesseurs et les commanditaires qu'ils sont divers et même si nous avons tenté de les catégoriser de manière cohérente pour rendre leur appréciation lisible, cela demeure une population très disparate où les frontières sont parfois très ténues et où certains pourraient rentrer dans plusieurs catégories. Il en va de même pour la séparation faite entre les clercs et les laïcs qui rendent compte d'une certaine réalité entre deux entités, mais certains décloisonnements sont possibles, car les deux « mondes » étaient bien souvent très liés et on peut imaginer que des manuscrits possédés par des clercs ont pu être lu ou du moins entendu par des laïcs, comme l'inverse.

Il ne nous est pas possible de rendre compte de l'*aurality*, c'est-à-dire de ceux qui écoutaient et de la manière dont ces derniers écoutaient, dont nous imaginons qu'elle existait sur ce genre d'œuvre (car la société médiévale ne pose pas de dichotomie entre l'oral et l'écrit)¹. Ces œuvres permettent une lecture séquencée par les chapitres et les rubriques, dont on peut imaginer que l'on pouvait se servir dans des lectures orales, et qui pouvaient exister pour les encyclopédies, notamment celles en langue d'oïl. Si elles sont avérées, cela pourrait augmenter le nombre de lecteurs. Nous avons aussi vu qu'il demeure une frontière assez nette entre les œuvres en langue latine et les œuvres en langue d'oïl par la proportion des commanditaires. Si les clercs possédaient beaucoup d'encyclopédies en langue latine, ils possédaient, en revanche, peu d'encyclopédies en langue d'oïl. À l'inverse, et de manière encore plus nette, les laïcs possédaient quasiment exclusivement des œuvres en langue d'oïl. On peut voir que certains groupes comme les prédicateurs étaient davantage amenés à les posséder et à les consulter. Dorénavant, nous allons nous demander si des actes de possessions ont pu être laissés par des femmes et dans ce cas dans quelles mesures elles ont pu être touchées. Nous allons aussi voir les milieux qui ont pu favoriser la possession d'encyclopédie et si ces derniers sont calqués sur ceux de hommes.

1 J. COLEMAN, *Public reading and the reading public in late medieval England and France*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Cambridge University Press, 1996, chap. 1; 4 ; 5.

C- Un lectorat féminin ?

1- Les femmes/filles des rois et des ducs

En tout premier lieu, par rapport à notre documentation et en excluant les copies où nous ne connaissons pas le possesseur, les femmes représenteraient 19,1 % de la totalité des possessions. Ce chiffre comprend à la fois des possessions de femmes qui possédaient une œuvre individuellement, ou du moins où leur seul nom apparaissait, et les institutions religieuses composées de femmes. Mais sans les institutions religieuses de femme, ce chiffre tombe à 3,5 %. Cela montre qu'à la fois, il y a une réelle possession d'encyclopédie par des femmes, mais que leur nombre est bien moindre que celui des hommes.

Tout d'abord, nous pouvons nous intéresser aux femmes qui sont près des pouvoirs royaux et ducaux par des liens familiaux. Pour commencer, Marie de Berry (1375-1434), duchesse du bourbonnais reprend plusieurs des encyclopédies qui constituaient la bibliothèque de son père, Jean de Berry, tels que le *Livre des Propriétés des choses* (on ne sait pas à quel manuscrit il correspond), *l'Image du monde* (contenu dans le ms. fr. 00574 de BnF¹) et le *Trésor* (à l'intérieur du ms. fr. 00568 de la BnF²). Les livres que prend cette dernière servent à combler l'immense dette de 70000 francs que son père lui doit par sa dot et qu'elle récupère ainsi par les biens meubles (dont des livres) 40000 livres tournois³. Une autre copie du *Trésor* a été possédée par Marie de Luxembourg (v. 1470-1547), fille de Pierre II de Luxembourg et épouse de François de Bourbon, comte de Vendôme. Elle a laissé sa signature au f. 329v⁴ du ms. fr. 01109 de la BnF⁵. De plus, cette dernière possédait par ailleurs plus d'une vingtaine de manuscrit, ce qui est

1 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00574 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72736 [en ligne], 21 février 2012.

2 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 00568 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74102 [en ligne], 13 janvier 2011.

3 A.-M. LEGARÉ (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2007, pp. 49-51.

4 A.-M. LEGARÉ (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, op. cit., p. 78 note 66.

5 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 01109 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=45593 [en ligne], 13 décembre 2010.

un fait rare pour l'époque et ce ne sont pas des livres portés sur la dévotion, comme on pourrait le voir chez d'autres, mais davantage des livres « scientifiques ». De plus, beaucoup des manuscrits qu'elle possède ne lui viennent pas de son grand-père, Louis de Luxembourg, même bien d'elle-même¹. De même, un exemplaire du *Trésor* se trouve dans le ms. fr. 19088 de la BnF² et a été réalisé pour Louise de Savoie³ (1476-1531). Marguerite d'York (1446-1503), la femme de Charles le Téméraire et duchesse de Bourgogne, possédait une copie du *Trésor*, contenu dans le ms. 109 de la bibliothèque de Saint-Quentin⁴.

Ensuite, nous trouvons une version du *Trésor* qui se trouve dans le ms. 3142 de la bibliothèque de l'Arsenal⁵ et elle a été dédiée à Marie de Brabant (1254-1322), femme de Philippe III, dont on a un portrait au folio 1. Cette dernière avait reçu la dédicace de l'astronome Guillaume de Saint Cloud de son *Calendarium perpetuum* en 1296⁶. De plus, on a aussi le cas de Marguerite de Bavière (1363-1423), dont on a mention dans son inventaire après-décès⁷, réalisé en 1424, d'un exemplaire du *livre des propriétés des choses*, contenu dans le ms. 09094 de la bibliothèque royale de Belgique⁸. L'ayant sans doute reçu à la suite de son mari, Jean sans terre, qui a été avant elle, le possesseur du manuscrit (lui-même ayant dû le recevoir de son père, Philippe le Hardi, pour les mêmes raisons).

Ensuite, on peut remarquer qu'aucune d'entre elles ne possédait d'œuvre en langue latine (du moins de ce que nous en connaissons). Marie de Berry, par exemple, aurait pu récupérer le *De proprietatibus rerum* par son père. D'une part, on pourrait voir une méconnaissance de ces dernières du latin, mais d'autre part on peut voir dans ces actes de

-
- 1 A.-M. LEGARÉ (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2007, p. 229.
 - 2 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 19088 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=74093 [en ligne], 7 janvier 2011.
 - 3 A.-M. LEGARÉ (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, op. cit., p. 78 note 69.
 - 4 IRHT, « Notice de SAINT-QUENTIN, Bibliothèque municipale, 109 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=55751 [en ligne], 16 février 2011.
 - 5 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque de l'Arsenal, 3142 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=42943 [en ligne], 30 juin 2011.
 - 6 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », dans M. Gaude-Ferragu, B. Laurieux et J. Paviot (éd.), *La cour du prince: cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, Paris, France, Champion, 2011, p. 510.
 - 7 A.-M. LEGARÉ (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, op. cit., p. 202.
 - 8 IRHT, « Notice de BRUXELLES, Bibliothèque royale de Belgique, 09094 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=10293 [en ligne], 20 avril 2011.

possessions une lecture réelle, car sinon elle aurait tout autant pu posséder des œuvres latines. Ensuite, l'on peut voir que le *Trésor* semble être préféré, ou du moins choisi, par ces femmes (même si un plus grand nombre de possessions de femmes nous manque pour établir cette hypothèse avec certitude). On peut se demander si ces femmes possédaient de leur propre volonté d'acquisition de ces œuvres ou si cela venait d'une demande de leur proche. Tout d'abord, on peut admettre l'idée que ce sont elles qui apparaissent sur les actes de possessions et non le nom de ces derniers à qui elles sont associées, comme c'est le cas de Henri IV de Luxembourg et Marguerite de Brabant-Limbourg¹. Cela peut indiquer que ce fût leur propre choix.

De plus, le cas de Marie de Berry peut nous faire pencher dans ce sens-là, en effet c'est elle qui a choisi dans les biens, et plus précisément les œuvres, que possèdent son père, lesquelles l'intéressent. On peut voir dans cet acte une réelle volonté d'acquisition de connaissances célestes. Par ailleurs, nous pouvons aussi suggérer l'idée que ce n'est pas parce qu'elles ne possèdent pas elle-même des œuvres encyclopédiques, qu'elles ne peuvent pas en consulter par ailleurs. C'est bien sûr très difficile d'en posséder des traces, mais l'on peut imaginer que ces dernières peuvent avoir accès aux ouvrages de leur mari ou de leur père. Encore une fois, les lectures à haute-voix dans un cadre privé, semi-public (avec un nombre restreint d'auditeurs) ou public sont envisageables et cela peut aussi bien être le cas pour les femmes. La trace d'une marque de possession n'a pas pour valeur exclusive de lecture que celui qui l'a inscrite ou faite inscrire. L'on remarque aussi que bien souvent, les encyclopédies sont l'unique œuvre présentes dans un manuscrit et non accompagné d'autres œuvres. Cela pourrait indiquer une volonté propre de posséder l'œuvre pour ce qu'elle est et non pour ce à quoi elle est rattachée.

On peut d'ores et déjà dire que même si la proportion de possession par les femmes, est bien inférieure à celle des hommes, elle n'en est pas moins réelle. Néanmoins, il est difficile d'établir les raisons qui les poussent à posséder ces œuvres, mais l'on peut avancer qu'elles aussi ont un souci de connaissance aiguë, qu'il soit intéressé ou désintéressé, et dans cet intérêt celui pour les sciences du ciel, bien qu'il ne soit pas l'objet le plus conséquent du *Trésor*. On peut aussi noter l'absence du *Sidrac* de leur possession, alors ces dernières étaient, à cette

1 Voir *supra* p.55.

époque, – à l’instar des hommes – portée vers l’astrologie¹. Cet intérêt pour le ciel et ces sciences peut être davantage perceptible dans un personnage en particulier, Clémence de Hongrie, qui aurait commandé un manuscrit où l’on retrouve la totalité des encyclopédies principales en langue d’oïl présentes dans notre corpus, et que nous allons traiter dorénavant.

2- Clémence de Hongrie : L’encyclopédie d’encyclopédies qui nourrit le discours sur le ciel

Dans cette partie, nous tenterons de montrer le portrait d’une reine à travers un manuscrit où les sciences du ciel sont bien représentées, le ms. 593 de la bibliothèque de Rennes. Nous tâcherons de montrer comment le manuscrit est une véritable bibliothèque encyclopédique où sont compilées les œuvres encyclopédiques en langue d’oïl à la date de sa conception.

Tout d’abord, Clémence de Hongrie (1293-1328) est reine de France d’août 1315 à juin 1316, date à laquelle Louis X le Hutin, roi de France, décède. Par ailleurs, elle a déjà un sang royal et impérial affirmé puisqu’elle est l’arrière-petite-fille de Charles I^{er} d’Anjou (le frère de Louis IX), la petite fille de Charles II d’Anjou, roi de Naples, et de Marie, reine de Hongrie, et la fille de Charle-Martel, prétendant au trône de Hongrie, et de Clémence de Habsbourg, fille de Rodophe I^{er}, roi des romains²³. Après la mort de son mari et de son enfant (Jean I^{er} le posthume), elle se retire et va se servir de son douaire de vingt-cinq mille livres tournois et de terre pour continuer une vie agréable en étant parfois à Corbeil, parfois en Provence et parfois au Temple de Paris. Par cette vie confortable, elle va se créer une véritable bibliothèque qui est évaluée à 530 livres et 13 sous parisis⁴, dont on a dans son inventaire après-décès de 1328 une quarantaine de volumes⁵. Nous sommes là face à une grande possession de volumes en comparaison à son époque et qui équivaut à celle d’autres princesses et reines d’Europe à des époques un peu plus tardives comme celle de Blanche de Navarre qui possède en 1398, 42 volumes. Parmi ces volumes, certains d’entre eux, une part faible en comparaison aux livres

-
- 1 J.-P. BOUDET, *Entre science et nigromance: astrologie, divination et magie dans l’Occident médiéval (XI^e - XV^e siècle)*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2006.
 - 2 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », dans M. Gaude-Ferragu, B. Laurieux et J. Paviot (éd.), *La cour du prince : cour de France, cours d’Europe, XI^e-XV^e siècle*, Paris, France, Champion, 2011, p. 500.
 - 3 C. BOUYER, *Dictionnaire des reines de France*, Paris, France, Perrin, 1991, pp. 94-195.
 - 4 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », *op. cit.*, p. 501.
 - 5 L. DOUËT-D’ARCQ, *Nouveau recueil de comptes de l’argenterie des rois de France / publ. pour la Société de l’histoire de France*, Paris, France, Renouard, 1874.

religieux, deux-cinquième concernent des livres non-religieux et une part encore moindre la littérature scientifique et encyclopédique¹. L'on retrouve parmi celle-ci « l'*Almanach perpetuum* de Profatius, alias Jacob ben Machir, un célèbre médecin et astronome juifs de Montpellier »²

Le volume scientifique, dont la portée et l'ampleur sont les plus importantes, est sous nul doute le ms. 593 de la bibliothèque de Rennes. Ce dernier est copié principalement en 1303 par Robin Boutemont, un scribe parisien (bien que certaines parties proviennent d'autres mains). Il se compose de pas moins de cinq cent trente-huit folios. Il a une portée astronomique certaine puisqu'on retrouve une traduction française des canons de l'*Almanach perpetuum* de Profatius (les canons sont un moyen de faciliter la compréhension de l'almanach). On y trouve aussi la copie du Calendrier de la reine, traduction française du *Calendarium perpetuum* de Guillaume de Saint-Cloud, réalisée par ce dernier pour Jeanne de Navarre³. Il faut ajouter à ce grand ensemble de plus d'une vingtaine d'œuvres, des encyclopédies. Nous retrouvons la deuxième rédaction en vers de l'*Image du monde* des folios 43r à 80v, le *Trésor* des folios 170r à 284r, le *Lucidaire* des folios 299r à 319v, le *Livre de Sidrac* dans une version longue avec 1209 questions et réponses des folios 320r à 471v et enfin le Dialogue de *Placides et Timéo* des folios 510r à 538v⁴. À travers cela, nous pouvons voir que si le volume est aussi composé d'autres types d'œuvres et de sujets, tels que la traduction française du livre de Job ou le Miracle de Théophile, ceux consacrés à des sujets liés au ciel représentent 33 %. Cette part n'est pas négligeable et pourrait indiquer une appréciation particulière de la personne qui la possède.

Par ailleurs, il est possible de douter de la possession de Clémence de Hongrie de l'œuvre, car comme le fait remarquer Jean-Patrice Boudet, il n'est pas fait mention d'elle telle quelle dans l'inventaire après-décès du manuscrit, puisque ce dernier contient quatre-vingt-dix miniatures alors que nous avons mention dans l'inventaire d' « un grant roumans, où il a dix-sept ystoires, et se commence de l'anemallat aus juys présié 30 livres parisiennes »⁵. Certaines miniatures sont de petites tailles et vu leur grand nombre, le notaire qui les a comptées a dû

1 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », dans M. Gaude-Ferragu, B. Laurieux et J. Paviot (éd.), *La cour du prince : cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, Paris, France, Champion, 2011, p. 507 ; *ibid.*, p. 509.

2 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », *op. cit.*, p. 509.

3 *ibid.*, p. 510.

4 IRHT, « Notice de RENNES, Bibliothèque municipale, 0593 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'Ibid'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=52307 [en ligne].

5 L. DOUËT-D'ARCO, *Nouveau recueil de comptes de l'argenterie des rois de France / publ. pour la Société de l'histoire de France*, Paris, France, Renouard, 1874, p. 63.

s'arrêter avant face à l'ampleur de la tâche¹. Pour Jean-Patrice Boudet, le manuscrit a pu être commandé pour Jeanne de Navarre et ensuite Clémence de Hongrie l'aurait reçu en mariage par Louis x², fils de Jeanne de Navarre. Richard et Mary Rouse affirment de même, sans donner toutefois les raisons qui les poussent à penser ça³. Dans notre étude, nous allons considérer que cette dernière a bien possédé le manuscrit.

Néanmoins, ce manuscrit peut impliquer une envie pour Clémence de Hongrie d'en connaître davantage sur le ciel, car le volume fait la part belle à ces sujets et la mise en commun d'œuvre en langue d'oïl peut faire penser à une lecture effective. Si Clémence de Hongrie a effectivement fait usage du manuscrit, elle a dû avoir recours à des clercs savants afin de comprendre les sujets traités. Ces clercs ont une présence attestée à la cour et dans l'Hôtel des derniers capétiens⁴ et auraient pu être sollicités par Clémence de Hongrie. De plus, le manuscrit est d'une très grande qualité dans sa conception, preuve que l'on lui donne de l'importance. On peut ajouter que la présence d'autant d'encyclopédies liées au ciel au sein d'un même manuscrit fait figure, à ce que nous avons pu en voir, de cas unique. Cette exception peut se montrer révélatrice de la place qui est faite de l'astronomie à l'intérieur de celui-ci et peut indiquer l'intention du commanditaire et des possesseurs de celle-ci à l'égard de l'astronomie, telle que Clémence de Hongrie, bien entendu.

Le manuscrit où sont insérées les encyclopédies fait office de bibliothèque à lui seul donnant un enseignement complet sur les sciences du ciel (et sur un ensemble de connaissances). Il a aussi pour avantage de pouvoir faire facilement des comparaisons entre les œuvres et les données qu'elles produisent puisqu'elles sont à portée de main. Nous pouvons aussi voir cela comme des variations d'un même sujet qui peuvent plaire aux lecteurs, même si certains ont pu davantage voir cela comme une « indifférence certaine à la répétition »⁵ Cette répétition peut aussi être la clé d'un apprentissage sommaire, où par le jeu des comparaisons l'on arrive à davantage se familiariser aux thèmes abordés et ainsi mieux les comprendre. La

1 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », dans M. Gaudé-Ferragu, B. Laurieux et J. Paviot (éd.), *La cour du prince : cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, Paris, France, Champion, 2011, p. 510.

2 *Id.*

3 R. H. ROUSE et M. A. ROUSE, *Manuscripts and their makers : Commercial book producers in medieval Paris, 1200-1500*, Turnhout (Belgique), Belgique, H. Miller publ., 2000, 2 vol., pp. 178-179.

4 J.-P. BOUDET, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », dans M. Gaudé-Ferragu, B. Laurieux et J. Paviot (éd.), *La cour du prince : cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, Paris, France, Champion, 2011, p. 511.

5 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Au temps des sommes », dans Y. Foehr-Janssens et O. Collet (éd.), *Le recueil au Moyen Âge: le Moyen Âge central*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2010, p. 184.

volonté de cette entreprise pourrait impliquer qu'on a conscience que ce ne sont pas les mêmes connaissances qui nous sont présentées (ou du moins pas de la même manière) et qu'une complémentarité peut s'avérer nécessaire. De plus, l'on peut voir ce manuscrit de Rennes, auquel il faut ajouter tous les autres dont on a parlé plus en avant, comme le reflet des préoccupations curiales de l'époque et ce même pour les femmes, où les sciences du ciel font parties intégrantes des savoirs dont les franges les plus hautes de la société sont friandes. Mais on peut se demander si dans des franges plus basses de la société, les femmes sont aussi amenées à consulter ce type d'ouvrage.

3- Il y a-t-il un lectorat féminin plus large ?

Tout d'abord, il s'agira de mettre en lumière certaines observations que nous avons pu trouver dans les bases de données que nous avons consultées. Il s'agira aussi d'avoir une réflexion sur l'accès au savoir astronomique des franges de la société moins hautes que les élites.

Premièrement, nous pouvons nous intéresser aux femmes de lettres, dont le statut signifie qu'elles sont proches des cours, mais qu'elles n'en font pas partie intégrante. L'on peut tout d'abord évoquer le cas d'Anne de Graville (vers 1490 - vers 1540), femme de lettres, poétesse et traductrice, qui est à la lisière de notre période, mais qu'on peut quand même considérer dans notre étude, car elle possédait une version à la fois du *Sidrac* et du *Lucidaire*, tous les deux présents dans le ms. 130 de la bibliothèque municipale de Lille¹, car il est écrit qu'elle a acheté le volume à Rouen en 1521². Anne de Graville devait avoir un intérêt tout particulier pour l'astrologie, car c'est une grande partie de l'œuvre du *Sidrac*. C'est peut-être aussi pour l'ensemble de l'œuvre, regorgeant de connaissances diverses propres à la vie de tous les jours et aux comportements vis-à-vis des autres qui a pu l'intéresser. Cet exemple, bien qu'il soit à l'extrême fin de notre période est un exemple d'une femme qui ne fait pas partie des plus hautes sphères de la noblesse, mais qui possède des œuvres encyclopédiques. Par cette marque, l'on peut commencer à imaginer que d'autres femmes de lettre ont pu avoir accès à ce

1 IRHT, « Notice de LILLE, Bibliothèque municipale, 130 (190) », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=28847 [en ligne], 22 mars 2018.

2 « Lille, Bibliothèque municipale, 190 », sur huwgrange, http://www.huwgrange.co.uk/elucidarium/EP_Lille_Biblioth%C3%A8que-municipale_190.xml [en ligne], s. d.

type d'œuvre, soit de manière directe, en possédant l'œuvre soit de manière indirecte, en consultant ces œuvres dans des bibliothèques où elles sont présentes.

On peut imaginer par exemple le cas de Christine de Pizan, car cette dernière est très proche du pouvoir et est protégée par quelques grands princes comme Jean de Berry, le duc de Bourgogne et Louis d'Orléans. Elle reçoit son éducation à la cour. De plus, cette dernière est la fille de Thomas de Pizan, médecin et astrologie qui œuvre à la cour de France à la demande de Charles V. Au demeurant, elle a lu le *Trésor* car elle reprend un passage de ce dernier dans son *Livre de la Mutacion de fortune* et s'en sert comme d'un appui pour la rhétorique¹, donc on peut très bien penser qu'elle a lu la totalité de l'ouvrage, incluant ce qui a trait aux sciences du ciel. À partir de cela, l'on peut imaginer que cette dernière a pu avoir accès à la bibliothèque de Charles V et Charles VI et pu être au contact des œuvres encyclopédiques et astronomiques, même si nous n'en avons pas la trace directe sur les ex-libris des œuvres. Les encyclopédies que nous avons choisies sont des œuvres de premier ordre, pour recevoir une éducation sommaire, mais complète des arts libéraux.

D'autre part, nous pouvons nous demander si des femmes, qui ne sont pas à proximité du pouvoir, comme c'est le cas des femmes de lettres que nous avons précédemment citées, ont pu avoir affaire à des encyclopédies, à l'instar des hommes ou si c'est le propre de ceux-ci. Il est très difficile de répondre de façon claire, tant la documentation à ce sujet nous manque. Néanmoins, un cas que nous pouvons mettre en évidence pourrait nous faire penser dans ce sens. On trouve dans le ms. fr. 02174 de la BnF², réalisé vers 1280³ et comprenant la seconde rédaction de *l'Image du monde* une mention de la possession de femme :

Or sui delivre de cest livre

En joie sanz fin puisse vivre

Cele qui ainssi l'a fet fere

Comme courtoise et debonere

-
- 1 J. DOR, M.-E. HENNEAU et B. RIBÉMONT, *Christine de Pizan : une femme de science, une femme de lettres*, Paris, H. Champion, 2008, p. 27.
 - 2 IRHT, « Notice de PARIS, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 02174 », sur JONAS, *Répertoire des textes et des manuscrits médiévaux d'oc et d'oïl*, http://jonas.irht.cnrs.fr/consulter/manuscrit/detail_manuscrit.php?projet=72730 [en ligne], 8 août 2013.
 - 3 A. STONES et F. AVRIL, *Gothic manuscripts, 1260-1320. Part one* [non consulté], Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, H. Miller, 2013, 2 vol.

Et de trestouz biens raemplie
Je nel di pas par flaterie
Mais ce que j'ai aperceü
Et qui est bien de touz seü
Pour ce li donst Dex tant de grace
Qu'ele ait el reigne des cex place (f. 70v)¹

L'emploi du démonstratif « *cele* » et du pronom personnel « *ele* » dans ce colophon indiquerait que le manuscrit a été écrit pour une femme. Bien sûr, cela ne garantit pas que c'est un manuscrit destiné à une femme, mais on peut le penser. Par ailleurs, rien n'indique son statut, alors qu'habituellement, comme nous avons pu le voir précédemment, il est mis en avant. Ce manque, on peut l'interpréter comme le fait que la personne à qui l'ouvrage est destiné est d'un rang social moindre. Néanmoins, le copiste a voulu vanter les qualités du commanditaire par les termes « *courtoise* » et « *debonere* » et le vers « *de trestouz biens raemplie* », l'on peut voir cela comme une manière de le remercier pour sa commande, mais aussi comme un moyen de montrer son statut. De plus, la production d'un manuscrit, et plus encore d'une encyclopédie coûte cher, et ici, on est face à un cas de commande et non de possession *a posteriori*, ce qui implique que la personne derrière ce projet ait quand même une stabilité financière pour se le permettre.

De plus, on a dans le même temps une autre marque de possession, impliquant deux possesseurs successifs que l'on retrouve au folio 70v : « *Ce livre appartient a Guillaume Berengier demeurant a Saint Lo contre l'eglise Nostre Dame ; et l'a achaté a l'inventoyre des biens de Philipot le Rebours, en la presence de Collin Bigot, Jacques Guillot, Christofle Hanap et pluseurs aultres* »². Plus tard, il fait partie de bibliothèque de Charles v³. Cet acte de commande est très précoce par rapport aux autres possessions par des femmes, il date de 1280, soit une quarantaine d'années après la réalisation de l'œuvre par Gossuin de Metz, et l'on se situe avant les grandes périodes d'effervescence de copies que l'on a pu étudier auparavant. Il faut ajouter

1 « Maintenant, je suis celui qui délivre ce livre avec une joie sans fin, que puisse vivre celle qui, de cette manière, l'a fait faire, tel une personne courtoise et généreuse et absolument bien remplie. Je ne le dis pas cela par flatterie, mais c'est ce que j'ai aperçu et qui est bien su de tous. Pour ce que lui donne Dieu, tant de grâce, qu'elle ait dans le règne des cieux sa place. » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, fr. 02174. f.70v, sans date.

2 *Id.*

3 L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles v*, Paris, France, Champion, 1907, vol. Tome 2, pp. 76-77, n°449.

que cette fois encore, l'œuvre fait partie d'un manuscrit où elle est isolée. Cela peut vouloir dire que la personne qui l'a fait confectionner l'a fait pour ces qualités propres et avait un intérêt réel pour les sciences astronomiques. Cela serait un cas très intéressant de possession par une femme.

Mis à part les deux mentions que nous avons vues précédemment, nous n'avons pas trouvé à ce jour d'autres mentions de femmes qui ne sont pas rattachées au pouvoir, si l'on excepte les commandes communes entre une femme et son mari, mais concernant lesquelles il nous est difficile de connaître l'implication de cette dernière. Ce manque pourrait venir de deux choses, d'une part qu'elles n'aient pas laissé de trace dans les ex-libris pour des raisons que l'on ignore, ou d'autre part qu'elles ont pour les encyclopédies un intérêt moindre que les hommes. Cette dernière proposition nous semble moins plausible, étant donné que dans les classes plus hautes, même si par la documentation, elles sont moins présentes que les hommes, elles sont tout de même présentes. Et l'on peut penser qu'un mimétisme des classes hautes s'opère aussi chez les femmes. Il ne faut pas non plus oublier qu'une fois encore les cas d'ex-libris n'indiquent que les appartenances, et non le public réel des encyclopédies. On peut très bien imaginer que beaucoup plus de femmes ont eu accès à des encyclopédies que la documentation laisse paraître. D'autant plus que les encyclopédies sont dans leur nature vouées à la diffusion. Enfin, nous allons nous intéresser aux communautés de religieuses féminines qui constituent la majorité des possessions féminines.

4- Les communautés religieuses féminines

Nous allons dorénavant introduire une autre frange de la population qui a pu bénéficier des encyclopédies, les communautés religieuses de femmes [Tableau 5]. Il s'agira de voir les choix d'œuvre qu'elles ont pu privilégier et si ce sont les mêmes que ceux que l'on trouve dans les communautés d'hommes. Tout d'abord, les possessions des communautés religieuses de femmes représentent 15,6 % de l'ensemble des marques de possessions que nous avons pu recueillir. Les répartitions des encyclopédies sont entre sept Ordres : les dominicains, franciscains, carmélites, augustiniens, chartreux, prémontrés et ermites de saint augustins.

D'autre part, les œuvres sont exclusivement latines et sont distribuées entre cinq œuvres, le *De proprietatibus rerum*, *Liber de natura rerum*, l'*Elucidarium*, l'*Imago mundi* et le *Dragmaticon*. Nous pouvons voir par les œuvres et la langue choisies, que leurs préférences sont similaires aux hommes, bien que les choix soient plus restreints, car l'on peut remarquer

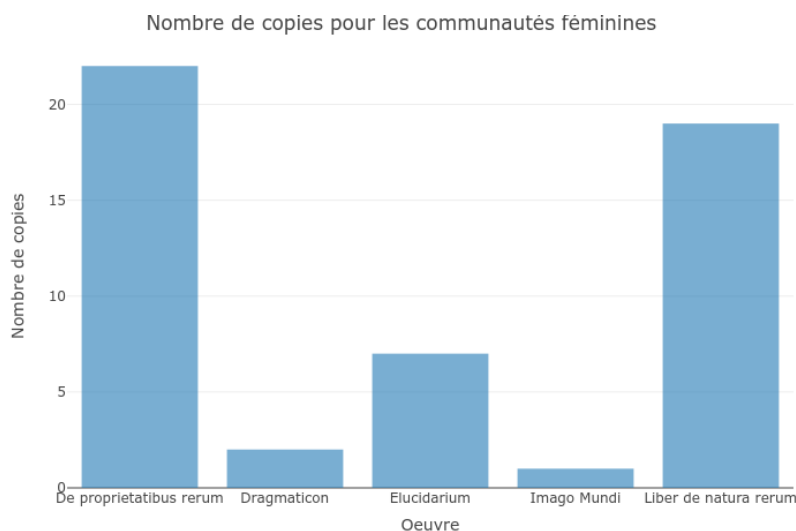


Tableau 5 : Nombre de copies pour les communautés féminines

l'absence du *Speculum naturale*. Tout d'abord, les couvents dominicains ont dix versions du *De proprietatibus rerum*, cinq du *Liber de natura rerum* et le même nombre pour l'*Elucidarium*, tandis que le *Dragmaticon* n'apparaît qu'une fois. Ensuite, les couvents augustinien possèdent sept versions du *Liber de natura rerum*, mais qu'une version du

Dragmaticon, de l'*Elucidarium* et du *De proprietatibus rerum*. Les couvents franciscains possèdent quatre versions du *De proprietatibus rerum*, deux versions du *Liber de natura rerum* et une de l'*Imago mundi*. Nous trouvons dans le couvent des carmes deux versions du *De proprietatibus rerum* et une version de l'*Elucidarium*. On compte chez les couvents des Prémontrés trois versions du *Liber de natura rerum*. Enfin, nous avons chez les Ermites de Saint Augustin et les chartreux une version du *Liber de natura rerum*, Le même nombre de copies semble avoir été présent dans les couvents cisterciens pour le *De proprietatibus rerum*.

Tout d'abord, nous pouvons remarquer que chez les communautés de femme aussi le *De proprietatibus rerum* et *Liber de natura rerum* semblent être les œuvres privilégiées par les communautés religieuses. De plus, cette fois encore les couvents augustinien et dominicain ont une possession d'œuvres beaucoup plus marquée. Nous remarquons aussi que l'on trouve plus de copies du *De proprietatibus rerum* dans des couvents franciscain de femmes que chez leurs alter egos masculins. Néanmoins, on retrouve une quasi-absence de la communauté cistercienne, alors que cette dernière était la plus représentée chez les clercs en général. Cela peut peut-être en partie s'expliquer par un manque de distinction dans la documentation entre

les communautés monastiques hommes et les communautés monastiques femmes et une étude sur le sujet serait nécessaire afin de le déterminer avec davantage de précision.

Dans l'ensemble, on remarque que les communautés féminines ont les mêmes lectures que l'ensemble du clergé, mais les œuvres sont dans des quantités inférieures. Il est difficile de déterminer par la simple lecture de ces marques de possession les raisons qui poussent les communautés monastiques de femmes à avoir des encyclopédies, mais nous pouvons penser que leurs ambitions sont les mêmes que leurs homologues masculins, à la différence qu'elles le font pour leur connaissance propre et non pour la transmettre, car l'enseignement et la prédication leur sont défendues dans la plupart des cas.

Il est clair que les femmes ne sont pas exclues de la fièvre pour les encyclopédies qui s'opère du XIII^{ème} au XV^{ème} siècle et que leur désir d'acquérir des connaissances nouvelles est comparable à celui des hommes. Bien entendu, certains milieux sont davantage favorisés que d'autres, mais cette distinction peut être visible au-delà des encyclopédies. Nous pouvons aussi noter que la documentation que nous avons sur les femmes est partielle (et plus importante que les hommes) ce qui pourraient donner une image partielle et biaisée de la proportion de femmes ayant possédées des encyclopédies. Nous pouvons aussi considérer que les femmes ont un attrait pour les sciences du ciel à l'image du ms. 593 et de Clémence de Hongrie, dont l'intérêt porté sur le volume au ciel est très perceptible. Ces attraites peuvent se porter sur une dynamique plus large de connaissances du monde, dont les encyclopédies fournissent l'essentiel.

Une différence se fait plus nette dans les catégories inférieures de la société où les mentions de femme restent anecdotiques voire inexistantes. On ne retrouve pas comme chez les hommes des femmes non-nobles qui posséderaient ces œuvres, qu'elles soient latines ou d'oïl. Cela ne veut pas non plus dire que c'était effectivement le cas et que seuls les hommes prenaient connaissance du monde qui les entouraient, simplement que l'on n'en a pas gardé une trace dans la documentation (à l'inverse cela ne veut pas non plus dire que les femmes y avaient recours). Mais la société médiévale garde le problème de la non-visibilité des femmes dans les sources et c'est aussi le cas ici, hormis pour celle dont la noblesse égale ou dépasse celle de leur mari. Finalement, seules les femmes qui rentrent dans les ordres sont pleinement visibles, car les établissements religieux prennent davantage soin de mettre leur propriété à l'intérieur des livres qu'ils possèdent.

Nous avons pu voir au travers une étude à la fois chronologique et géographique, tout en s'intéressant aux acteurs, la diffusion des œuvres encyclopédiques que nous avons choisies dans notre corpus. D'une part, cela nous a permis d'apprécier l'évolution progressive du nombre de copies pour arriver à un point paroxystique au XIV^{ème} et XV^{ème} siècle que l'on peut mettre sur la conjugaison de deux facteurs. Tout d'abord, le nombre d'encyclopédies a augmenté. Ensuite, les lecteurs se sont mis de plus en plus s'intéresser à ces ouvrages et du seul ressort des clercs au départ, ils vont peu à peu s'immiscer chez les laïcs pour arriver à des classes non-nobles. D'autres part, nous avons pu voir les espaces géographiques où les œuvres se sont les plus diffusées. Tout d'abord, nous pouvons très vite nous rendre compte qu'une nette différence d'échelle s'opère entre les œuvres en langue latine et les œuvres en langue d'oïl. Nous pouvons voir aussi que le nord de la France et les régions voisines sont propices à la diffusion des encyclopédies, aussi bien pour les œuvres en langue d'oïl qu'en langue latine, en tout cas sur les œuvres desquelles nous avons porté notre regard. Nous avons aussi pu remarquer que certaines œuvres sont davantage appréciées par des groupes d'individus. Cela nous a permis aussi de montrer la place qu'avait la lecture de ces œuvres pour les femmes et de montrer qu'elle était bien tangible. Il en découle une réflexion plus profonde sur les lecteurs des encyclopédies qui va au-delà de la simple marque de possession et qui nous est d'une part difficile à démontrer de manière concrète, car beaucoup de lecteurs pouvaient absents de la documentation, et d'autre part encore plus difficile à quantifier. Plus encore que d'établir un portrait des lecteurs des encyclopédies, nous avons pu aussi tenter de voir les raisons qui les poussent à lire. Elles sont de diverses natures, pour la prédication, pour saisir davantage le reflet de Dieu, pour affermir son pouvoir, pour imiter les élites, il est certain qu'un goût pour la connaissance et une « *curiositas* », comme celle qui a parcouru Vincent de Beauvais¹ pour les sciences du ciel, est à l'œuvre.

1 M. PAULMIER-FOUCART et M.-C. DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004, p. 28.

II- Comparaison entre les œuvres latines et d'oïl

Dans cette partie, nous allons tâcher de voir par différents points de comparaison, s'il existe des spécificités propres à la langue latine et à la langue d'oïl ou bien si la distinction se fait uniquement par la langue. Nous avons vu auparavant que la langue influence grandement le public visé, mais est-ce que l'aspect le plus visible de leur différence est le seul qui peut orienter les choix de lectures ? Par ailleurs, nous verrons aussi si les choix qui sont faits par les auteurs le sont pour satisfaire un public en particulier. Dans notre étude, nous mettrons l'accent sur certaines œuvres, car il nous sera impossible de mettre en comparaison la totalité de nos sources. Nous tenterons de mettre en lumière ces choix par des exemples qui renvoient aux sciences du ciel. Par ailleurs, il ne s'agit pas de montrer de manière automatique une distinction, mais aussi de voir les points de ressemblances.

A- Une rhétorique et une dialectique pouvant différencier la langue et l'œuvre

1- Les structures du texte et l'agencement employés par les auteurs d'encyclopédies

Tout d'abord, nous allons nous intéresser aux manières dont les auteurs ont pu organiser leur œuvre, afin de fournir un savoir construit et accessible aux lecteurs au sein des dialogues. En premier lieu, un aspect de rhétorique qui est présent dans plusieurs des encyclopédies médiévales, à la fois latines et d'oïl. Les dialogues sont une forme très prisée par les encyclopédistes qu'ils écrivent en langue d'oïl ou en langue latine. Nous trouvons un dialogue dans le *Dragmaticon*, l'*Elucidarum* et les *Quaestiones naturales* pour les œuvres latines, dans le *Sidrac* et *Placide et Timéo* pour les œuvres d'oïl, ainsi l'*Elucidarium*, *La lumere as lais* et le *Lucidaire de grant sapientie* pour les traductions en langue d'oïl. Pour faire notre analyse, nous nous appuierons sur l'article qu'a écrit Christine Silvi sur le dialogue dans les encyclopédies en langue d'oïl et son importance pour la construction du savoir¹. Son propos est, selon nous, très important pour montrer comment les auteurs utilisent l'illusion d'un dialogue pour faire

1 C. SILVI, « La voix de l'autre dans la construction du savoir (*Placides et Timéo*, *Sydrach*, *l'Image du monde*, LI livres dou tresor) : Quelles stratégies discursives pour quels enjeux ? », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, pp. 381-402.

progresser l'auditeur. Pour ce faire, nous allons davantage nous appuyer sur les exemples de *Placides et Timéo* ainsi que du *Sidrac* pour les œuvres latines et du *Quaestiones naturales* pour les œuvres en langue latine. Pour commencer, il est évident de rappeler que ces dialogues sont totalement construits, même s'ils peuvent mettre en scène des personnes « légendaires » comme le prophète Sidrac ou bien réel comme Abélard (se mettant lui-même en scène). Ces emprunts au « réel » ou à un imaginaire y faisant référence sont dans ce cas précis là pour donner plus de poids au dialogue qui est mis sur le papier. En réalité, c'est l'auteur qui insuffle sa pensée aux deux personnages.

Ces dialogues ont pour fonction première de donner un plus grand apprentissage, car l'élève ou l'interlocuteur est la représentation du lecteur. Cette représentation est idéalisée, car dans le dialogue, l'interlocuteur est présenté comme quelqu'un d'actif et de curieux. Ce dernier cherche à avoir toutes les réponses aux questions qu'il se pose. Il est là pour étancher cette soif de savoir. Cela valorise le lecteur qui devient le réceptacle de la connaissance, car cela le met dans la même position que l'interlocuteur. Bien que deux personnages soient mis en scène, il n'y a pas de contradiction frontale entre eux et finalement, c'est toujours le locuteur qui prend le dessus. Néanmoins, dans le *Quaestiones naturales* il est clair qu'Adélard a le dessus, il n'empêche que le neveu a du répondant. Nous le trouvons dès les premières questions sur l'astronomie :

« Nepos : De his igitur eorumque statu, motu, cursu, ceterisque circumsstantiis agendum est. Primo itaque quod prius occurrit, oppono : quodomo hec terra que pondera omnia sustinet - nunc enim non de simplicibus set de compositis loquimur - quomodo, inquam, ipsa in eodem loco vel a quo sustineatur ? » ¹

Ce répondant est justifié, car il a reçu un enseignement, préalable à leur rencontre, des enseignements pré-aristotéliens. Cela rend encore plus éclatantes les vérités avancées par Adélard. Cette idée peut encore davantage marquer son lecteur, car s'il n'avait pas eu un enseignement antérieur, dans cette « joute fictive » entre les deux personnages, les nouvelles

1 « Neveu : Il faut donc, au sujet des éléments, traiter de leur position, de leur mouvement, de leur course et autres particularités. En premier lieu, voici l'objection qui me vient la première à l'esprit : de quelles manière la terre, qui soutient les choses pesantes - nous parlons maintenant non des éléments simples mais des corps composés- de quelle manière, dis-je, est-elle elle-même soutenue dans un même lieu, et par quoi ? » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 234-235.

idées pourraient lui paraître plus « vraisemblables », car elles sont dressées tout au long de l'œuvre et s'il possède ces enseignements, il peut remettre en cause ses jugements. Pour cette raison, il met en garde dès le début du dialogue que cela ne vient pas du lieu, mais de l'enseignement qu'il a reçu des Arabes.

Dans les dialogues en langue d'oïl, la contradiction est moindre voire absente. Dans le *Sidrac*, on trouve des formules très simples juste pour exprimer le sujet aborder tel que « *Le roy demande : Les gresilles et la noif de quoy viennent ?* »¹ parfois un adverbe est là pour introduire « *Le roy demande : Comment se changent les vens par le monde em pluseurs lieux ?* »². Tout le discours est focalisé sur le prophète Sidrac et le roi Boctus n'est là que pour lui donner la réplique. Cette manière de procéder, même si cela révèle une profonde envie de connaissance, montre aussi une volonté de ne pas remettre en cause les propos du locuteur. Placides, face à Timéo, a plus de substance, mais il n'est pas non plus dans la contradiction. Par exemple, à propos des vents, il dit « *Biaus douls maistres, dist Placides, toute fois m'avés parlé des vens, et en le fin et ou commencement de ma doctrine, ne onques ne me dites que c'est de vent.* »³. Au lieu de lui présenter une opposition, il a tendance comme ici à complimenter son maître. Le manque d'argumentation dans le *Sidrac* et *Placides et Timéo* est aussi justifié, car pour l'un, c'est un roi païen nouvellement converti et pour l'autre, c'est un élève venant d'être sous l'enseignement de Timéo. Les postures qu'adoptent les interlocuteurs dans ces œuvres d'oïl mettent en avant l'encyclopédiste, car aucun contre-discours n'est formulé donnant l'impression d'un savoir monolithique qui n'est pas construit. Seule la voix de l'auteur se fait entendre. C'est aussi les propres questions du lecteur qui sont suggérées en donnant l'illusion qu'elles viennent de l'interlocuteur et par extension du lecteur, ne le laissant pas lui-même se poser ses propres questions⁴.

Les œuvres, où seul l'encyclopédiste évoque ses idées, peuvent aussi relever du dialogue, mais l'interlocuteur n'est seulement pas présent⁵. En réalité, c'est directement le lecteur qui joue le rôle d'interlocuteur indirect. De plus, les rubriques qui sont présentes au

1 « De quoi viennent la grêle et la neige ? »; E. RUHE (éd.), *Sidrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichert, 2000, p. 104.

2 E. RUHE (éd.), *Sidrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences, op. cit.*, p. 105.

3 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 171.

4 C. SILVI, « La voix de l'autre dans la construction du savoir (*Placides et Timéo*, Sydrach, *l'Image du monde*, LI livres dou tresor) : Quelles stratégies discursives pour quels enjeux ? », *op. cit.*, p. 398.

5 *ibid.*, p. 399.

début d'une nouvelle idée ou d'un nouveau thème peuvent revêtir le rôle de question informulée comme « *Dou movement dou ciel et des planetes et de la petitesce de la terre envers le ciel* » (f.76r) dans *l'Image du monde*¹. Toutefois, même dans ces œuvres une question peut être formulée. Toujours dans *l'Image du monde*, des questions se manifestent comme « *Comment nues, pluies, gelées, noif, tempestes, tonnoires et espars avienent* » (f.126r)². L'aspect d'un dialogue entre l'auteur et le narrateur peut aussi se remarquer dans certaines formulations tel que « *Et se aucuns disoit que l'air ne soit espés* »³ dans le *Livre du Trésor*. L'auteur use du terme « *aucuns* »⁴ afin de poser une donnée, présumée qui répondrait à un interlocuteur⁵ non-formulé avant qu'il puisse effectivement poser la question. Cela permet de renforcer les croyances de son lecteur car cela place ces idées comme « des vérités incontestables sur lesquelles il n'y a plus à revenir et qu'il n'est donc pas utile de démontrer »⁶.

Dans le *Sidrac*, nous retrouvons aussi l'idée que le sage laisse à Boctus aucune limite thématique ou quantitative pour ainsi faire ressentir sa soif de connaissance⁷. Ce sentiment est davantage renforcé par le nombre dépassant plus d'un millier de questions. Il en va de même pour les sciences du ciel, dont l'œuvre s'y est beaucoup consacrée, et qui doivent représenter plus d'un tiers des questions. Le lecteur doit après son achèvement sentir une complétude dans les connaissances fournies.

Enfin, il faut évoquer que les deux traductions de *l'Elucidarium*, le *Lucidaire de Grant Sapience* et le *Lumere a lais* reprennent tous les deux le texte original qui a la forme du traité pour en faire un dialogue. Cela montre aussi une volonté de s'adapter à un lectorat qui sera plus facilement séduit par une forme dialoguée.

Les dialogues ont pour avantage de donner aux lecteurs des idées comme étant les siennes alors qu'elles sont avancées par l'auteur. Car aucun contre-discours n'est amené dans le

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f.76r, 1340-1341.

2 « Comment les nuages, les pluies, les gelées, la neige, les tempêtes, les tonnerres, et les éclairs adviennent ? » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f.126r, 1340-1341.

3 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 144.

4 Ici, il est à prendre au sens de « certains » ; « DMF 2015 », <http://www.atilf.fr/dmf/>, s. d.

5 C. SILVI, « La voix de l'autre dans la construction du savoir (*Placides et Timéo*, Sydrach, *l'Image du monde*, LI livres dou tresor) : Quelles stratégies discursives pour quels enjeux ? », dans *Encyclopédie: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 399.

6 *Id.*

7 D. RUHE, « Stratégies de la transmission du savoir : l'exemple du livre du sydrac », dans *Encyclopédie: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013.

déroulé du développement et s'il est présent, ce n'est que pour davantage le discréditer. Ce discours unique fait grandir chez lui à la fois les croyances mises en avant par l'auteur mais aussi ces connaissances qu'il trouve via les encyclopédies, car il est un néophyte en la matière. Dans ce schéma, « le profane, dépositaire des connaissances scientifiques et techniques accumulées au fil des siècles, est cependant de moins en moins profane ».¹ De plus, si nous retrouvons autant d'œuvres où le dialogue est sous la forme de questions réponses, c'est qu'à partir du XII^{ème} siècle, c'est une pratique qui a cours dans les écoles².

L'autre forme d'œuvre utilisée par les auteurs pour structurer leur récit est le traité. Le traité est employé par la majorité des œuvres d'encyclopédie qui composent notre corpus mais davantage dans les œuvres latines (qui sont néanmoins plus nombreuses). Nous retrouvons *l'Image du monde* et le *Trésor* pour les œuvres en langue d'oïl. Le *Livre des propriétés des choses* et *Divisiones mundi* pour les traductions latines. Enfin, *l'Imago mundi*, le *De naturis rerum et super ecclesiatem*, le *Liber de natura rerum*, le *De proprietatibus rerum rerum* et le *Speculum naturale* sont des traités en langue latine. Les auteurs latins semblent être davantage adeptes de la forme du traité que les auteurs en langue d'oïl. La forme du traité peut être perçue comme davantage savante pour les lecteurs, car c'est la forme privilégiée par les clercs. Cela peut peut-être expliquer en partie les raisons de leur succès. Le traité permet plus d'organiser la matière selon des considérations philosophiques (au sens de philosophie naturelle) et ainsi avoir une « vision organisatrice globale »³. Dans le *Liber de natura rerum*, on a une organisation qui part du corporel pour aller au spirituel, du monde des hommes vers le monde de Dieu. La question de l'ornement céleste se trouve en avant-dernière partie⁴. Il traite d'abord des régions de l'air⁵, puis des planètes et des étoiles⁶ et enfin des quatre éléments⁷. Le placement à la fin des quatre éléments est un choix curieux, mais c'est peut-être une manière

1 C. SILVI, « La voix de l'autre dans la construction du savoir (*Placides et Timéo*, Sydrach, *l'Image du monde*, LI livres dou tresor) : Quelles stratégies discursives pour quels enjeux ? », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 402.

2 B. RIBÉMONT, *La « renaissance » du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, Paris, Champion, 2002, p. 128.

3 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 35.

4 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 3.

5 *ibid.*, p. 379.

6 *ibid.*, p. 385.

7 *ibid.*, p. 404.

de rendre compte de la totalité de monde physique (avant le firmament), en faisant une forme de synthèse.

Ensuite, un second aspect pour structurer le récit est les répétitions. Les répétitions sont « à la base de la pédagogie médiévale »¹, car elles permettent de faire intégrer le lecteur des idées, lui donnant une impression de vérification des préceptes au sien de la même œuvre. Ces répétitions sont d'autant plus marquantes et intéressantes lorsqu'elles sont utilisées avec des variations. La répétition est aussi importante dans les dialogues lorsque l'interlocuteur va émettre l'idée et le locuteur la reprend un intégrant des concepts plus complexes. Par la suite, l'interlocuteur peut à nouveau reprendre les concepts en ne gardant que l'essentiel et ainsi rebondir dessus. On est face à une escalade d'idées, permettant au lecteur d'en comprendre l'idée suivante par la précédente. On peut voir que le choix de la répétition est présent aussi bien dans les œuvres d'oïl que les œuvres en langue latine. Les répétitions restent plus marquées dans les œuvres d'oïl. On peut prendre l'exemple dans *Sidrac*, les quatre éléments sont traités à plusieurs reprises dont une à la neuf cent quatorzième question « *Le roy demande : Comment sont les quatre elemens assis ?* »² ce qui le place assez loin dans l'œuvre alors qu'il a déjà auparavant parlé plusieurs reprises de la question comme à la question cent quatre-vingt-quatre où Boctus demande « *De quelle fourme et de quele semblance est fait le monde ?* »³. Nous retrouvons cela chez Honorius Augustodunensis sur les éléments : « *Sunt autem .iiii. elementa ex quibus constant omnia, scilicet ignis, aer, aqua, terra* »⁴ où par la suite, il revient sur chacun d'eux.

Nous retrouvons un point qui est presque valable pour toutes les encyclopédies présentes dans notre corpus, à l'exception de l'*Image du monde*, c'est l'utilisation de la prose. La prose est selon Bernard Ribémont « le mode d'écrire par excellence pour une encyclopédie. Il correspond en effet à la seule façon de traiter sérieusement des questions scientifiques dans le monde des savants. »⁵ L'utilisation de la prose donne au propos un cachet scientifique et place

1 C. SILVI, « La voix de l'autre dans la construction du savoir (*Placides et Timéo*, Sydrach, *l'Image du monde*, LI livres dou tresor) : Quelles stratégies discursives pour quels enjeux ? », dans *Encyclopédie: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013.

2 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 302.

3 *ibid.*, p. 102.

4 « D'autre part, ils sont les quatre éléments lesquelles composent tout, à savoir, le feu, l'air, l'eau et la terre » ; V. FLINT, « Honorius Augustodunensis. Imago Mundi », dans É. Gilson et G. Théry (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, Paris, France, J. Vrin, 1982, p. 50.

5 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 35.

l'œuvre en tant qu'autorité. C'est la raison pour laquelle, nous pensons que les œuvres en langue d'oïl, bien qu'elles s'adressent à un public de laïc, sont écrites en prose. Le cas exceptionnel de *l'Image du monde* pourrait aussi s'expliquer par une volonté de filiation au roman pour à la fois mieux toucher le public laïc qui, au vu du nombre de copies, est séduit par cette forme d'encyclopédies. Cela permet aussi, sans doute, un meilleur apprentissage, car c'est plus facilement exprimable à l'oral et pour finir, plus facilement mémorisable. La version de l'œuvre écrite en prose a sans doute été réalisée pour donner le caractère scientifique qui lui manquait. Nous retrouvons aussi cette idée dans la traduction de *l'Elucidarium*, la *lumere as lais* où Pierre de Peckham a cru bon de versifier l'œuvre latin, sans doute pour s'adapter à un lectorat laïc. Il énonce d'ailleurs bien son œuvre comme un « *rumanz* »¹.

Nous pouvons ajouter à cela que le savoir produit dans les œuvres n'est pas décousu et demande une lecture linéaire. Dans plusieurs œuvres comme le *Sidrac* ou *l'Image du monde*, la lecture commence par une table des matières. Cette dernière n'est pas, contrairement à ce que l'on serait amené à penser, faite pour que la lecture puisse aller directement au passage ou au sujet qui l'intéresse, car la lecture est orientée de façon linéaire. C'est du moins ce qu'avance Chantal-Connochie Bourgne² pour le *Sidrach*, car ce dernier fait des renvois au sein de son œuvre. C'est quelque chose que l'on retrouve aussi dans les autres encyclopédies en d'oïl.

Les auteurs utilisent souvent les mêmes formulations pour renvoyer dans leur propre texte comme « *si comme nous vous dirons chi après* » dans *Placides et Timéo*³ ou bien « *Li contes a devisé ça en arriers* » chez Brunetto Latini⁴. Dans le premier cas, la formule renvoie plus loin dans le texte et dans le second renvoie plus tôt dans le texte. Nous pensons que ces renvois sont là pour faire des rappels et marquer une continuité dans la matière. Ils peuvent aussi être un aperçu pour le lecteur de ce qu'il va lui être expliqué par la suite. Cela peut rehausser son niveau de concentration, car il va faire davantage attention à ce qu'il se dit. Nous pouvons retrouver la même chose dans les œuvres latines comme dans le *Quaestiones*

-
- 1 PIERRE DE PECKHAM, *La lumere as lais*, G. Hesketh (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Anglo-Norman text society, 1996, p. 20.
 - 2 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Ordonner les éléments du savoir : l'exemple des premiers "livres de clergie" », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 344.
 - 3 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 21.
 - 4 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 136.

naturales lorsque Adélard dit : « *Cum enim de tonitruis superius tractaremus* »¹. Il a exactement le même rôle que dans les œuvres d'oïl. De plus, dans les dialogues, ces phrases peuvent donner un encrage supplémentaire dans le récit, car la remémoration des personnages fait écho à celle des lecteurs. À l'inverse, dans le cas de *Placide et Timéo* énoncé plus haut, quand Timéo parle de quelque chose qu'il va développer après, cela peut nuire à la cohérence du récit, car cela implique un dialogue où les personnages connaissent la suite, ce qui peut contredire la dimension dialoguée du récit.

L'agencement des thèmes au sein de la structure de l'œuvre, lorsque cette dernière est parfois accompagnée d'un sommaire peut être variable selon les encyclopédies. Ici, la différence ne semble pas être liée à la langue, mais davantage à des choix personnels de l'auteur. Barthélemy l'anglais a fait le choix de l'ordre alphabétique pour son *De proprietatibus rerum* alors que l'auteur du *Sidrac* cherche à mettre en correspondance des thèmes, car il écrit :

« si ne se porent acorder de metre en chest livre les capitles qui touchent à une raison, les unes après les autres, mais il se acordent à laisser les capitles l'un après l'autre aussi comme il sont escrit en chest livre par la conissanche le roi Boctus »²

L'auteur le justifie par le fait que les thèmes choisis doivent être en rapport avec les connaissances et que l'ordre coïncide avec l'apprentissage de celles-ci. De plus, dans les dialogues, il y a aussi un besoin de garder le sens de la conversation, afin qu'elle soit plus « naturelle », et donc cohérente. L'utilisation de l'ordre alphabétique a davantage de sens pour avoir une lecture non-linéaire et ainsi permet de faire choisir le lecteur les thèmes qu'il l'intéresse. De plus, comme le souligne Doris Ruhe, l'ordre alphabétique implique que les utilisateurs de l'œuvre connaissent leurs lacunes et pouvaient directement se rendre aux sujets correspondants.³ Tout de moins, c'est ce que ce genre de système semble présupposé. La lecture linéaire où l'on avance par thème est quelque chose adoptée par la grande majorité des encyclopédies qu'elles soient d'oïl ou latines. Cela peut montrer que les auteurs avaient

1 « Comme nous traitons plus haut du tonnerre » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 291.

2 Y. ROGUET, *Une encyclopédie médiévale inédite : le Roman de Sydrach. Études, textes et notes d'après le Manuscrit 948 de la B.M de Lyon*, Lyon, Faculté de lettre de Lyon, 1966, p. 87.

3 D. RUHE, « Stratégies de la transmission du savoir : l'exemple du livre du sydrac », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 406.

consciences des lacunes des individus qui allaient les lire¹ et voulaient qu'ils s'attachent à une lecture complète de leur œuvre ou en grande partie. Jean Corbechon lorsqu'il adapte le texte latin, suit l'ordre alphabétique de ce dernier, et ce bien que la matière soit en français, dans le but de préserver au maximum l'œuvre de Barthélemy l'Anglais². Son respect pour le matériau de base peut perdre le lecteur, mais ce dernier devra aussi faire l'effort de lire l'œuvre dans sa globalité, ou bien se pencher sur les termes latins qu'il ne connaît pas pour entreprendre sa lecture.

D'autre part, les auteurs usent dans certains cas, l'opinion commune, comme cible. Cette prise à partie est présente aussi bien chez les auteurs latins que chez les auteurs d'oïl, même si cela se trouve dans une moindre mesure. On la retrouve par exemple dans le *De naturis rerum et super ecclesiatem* dans le chapitre XIII sur le soleil et la lune où l'auteur dit « *Sed vulgus superiorem partem lunae non attendit, nec de ejus illustratione sollicitatur* »³ ou bien au chapitre X traitant des vingt-quatre heures de la journée :

« *Sciendum est postea deceptos esse quamplurimos, qui etiam tempus in talibus expenderunt, dum opinatur omnes dies naturales esse aequales. [A Quod non omnes die naturales sint aequales, quamvis vulgus putet contrarium]* »⁴

Le but est ici de montrer la logique du raisonnement que l'on adopte, face à une idée que l'on montre comme simple opinion commune. D'ailleurs, cette opinion peut davantage concerner une opinion divergente dont l'auteur estime qu'elle n'a pas plus de valeur qu'une réelle opinion, partagée par tous. Cela permet une fois encore de faire acquérir plus facilement une idée chez le lecteur. L'opinion commune est aussi présente chez Adélarde au sujet du tonnerre, mais elle est amenée par son neveu :

1 Nous y reviendrons plus tard, *infra* p. 124

2 B. RIBÉMONT, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no 6, 15 février 1999, p. 9.

3 « Mais le vulgaire ne prête pas attention à la partie supérieure de la lune, il n'est pas dérangé par l'éclairage de celle-ci » ; toutes les traductions dans ce mémoire ont été faites par nos soins, hormis celles du *Quaestiones naturales* où nous nous sommes servis de celles présentes dans l'édition ; A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 50.

4 « Sachant donc que les pièges sont nombreux jusqu'à ce qu'ils mesurent le temps par des semblables, il considère encore que tous les jours naturels sont constants. Hélas, que tous les jours ne soient pas constants, combien le vulgaire penserait le contraire » ; *ibid.*, p. 46.

« At illud certe omnibus populis mirandum videtur, quod in aere fieri manifestum est, tumultum dico timoriferum quem tonitruum vocant, unde non solum omnes terrentur populi, verum etiam et irrationabilia hec universalis formido premit animalia. »¹

Cette fois-ci, l'opinion populaire a pour but de montrer son irrationalité face à un phénomène physique. Par la suite, Adélard soutient d'ailleurs qu'à la connaissance de son raisonnement et des causes du phénomène, il n'y a plus de raison d'avoir peur. C'est aussi un moyen de faire une critique *a priori* de ceux qui rejettent sa théorie². De plus, le phénomène est quelque chose auquel tout le monde peut s'identifier et comme le dit son neveu, cette peur est universelle, son explication peut être pédagogique pour que la peur s'amenuise. À l'inverse, parfois l'opinion commune peut servir comme exemple pour davantage s'ancrer dans le monde physique. C'est par exemple, le cas du savoir des marins dans le *Trésor* qui est utilisé pour expliquer les vents :

« Et sachiez que en l'air sont environ la terre .iiii. venz principaus es .iiii. parties dou monde ; et chascun vent a sa nature et son office de quoi il servent, selonc ce que les ma[re]niers le sevent qui l'esprovent de jor et de nuit. »³

L'auteur se sert du savoir des marins pour justifier son propos. Ici, le but n'est pas de les prendre à partie, mais au contraire d'utiliser leur savoir pour le mettre à la vue de tous. Les noms qui sont employés par les marins pour désigner les vents sont bien souvent utilisés puisque ce sont eux qui les utilisent le plus, comme c'est le cas dans le *Trésor* où les « *mariniers* » donne le nom de « *syloc* » au vent qui a « *nome ero* » et qui « *part devers midi* »⁴.

Un point de différence que nous avons pu trouver entre les œuvres latines et les œuvres d'oïl, c'est la manière qu'ont les auteurs de construire leurs idées. Dans les œuvres latines, nous avons l'impression qu'il y a une plus forte tendance à construire la réflexion à l'aide d'arguments créant une dialectique construite. Tandis que les données et les idées semblent davantage

1 « Mais tout le monde s'étonne du phénomène qu'on constate dans les airs, je veux dire le tumulte terrifiant qu'on appelle « tonnerre » ; car non seulement tous les peuples sont terrorisés, mais cette peur universelle frappe aussi les animaux dénués de raison. » ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphie Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 268-269.

2 *ibid.*, pp. 271-273.

3 « Et sachez qu'en l'air quatre vents sont à proximité de la terre dans les quatre parties du monde. Et chaque vent a sa nature et son rôle, selon ce que les marins connaissent des vents, car ils les éprouvent de jour et de nuit » ; B. Latini, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 148.

4 *ibid.*, p. 150.

structurées de façon linéaire dans les œuvres d'oïl. À savoir qu'à chaque rubrique, une réponse lui est apportée. Par exemple, dans le *Sidrac*, on retrouve beaucoup l'emploi de « et » pour articuler des idées, ce qui donne un agrégat d'idées mises bout à bout.

Dans les *Quaestiones naturales*, Adélarde amène beaucoup son neveu, et par extension son lecteur, à penser par lui-même. Son neveu lui dit : « *An igitur huius tonitruum causam originemque dare tua philosophia confidat, an potius quia cum ceteris philosophis etiam trepidat, tante turbationis causam difficillimam ignorat?* »¹ et Adélarde lui répond : « *Nichil est difficile, nisi cum desperes. Spera igitur et facultatem invenies. Ego quantum potero rem dilucidabo. A constanti itaque et indubitato principium sumendum est* »². Ensuite, il ponctue son argumentaire par des conjonctions coordinations tel que « *quod* » et « *sic* » pour finir son argumentation par « *unde cum* ». Cela révèle une volonté chez l'auteur d'appuyer son discours avec une argumentation construite afin d'attirer l'adhésion du lecteur. De plus, Adélarde use du terme de « *disceptatione* »³ (au sens de « dispute ») dans un chapitre dédié à déterminer si les étoiles sont-elles animées. Cela montre bien le caractère dialectique du dialogue (d'autant plus que la longueur de la réponse qu'il formule montre bien qu'il prend le sujet à cœur). Par ailleurs les démonstrations vont peu à peu faire adhérer son neveu aux théories d'Adélarde. En effet, au début de l'œuvre il est sceptique, mais se laisse au fur-et-à-mesure convaincre et devient de plus en plus élogieux envers son oncle : « *Nisi vera dissimulavero, veris obsistere nequeo.* »⁴. Tout cela peut renforcer chez le lecteur son adhésion au propos d'Adélarde.

Chez Thomas de Cantimpré, nous retrouvons le même type de raisonnement. Ces derniers mettent des raisonnements sous forme de question tel que « *Si hec igitur in sole et luna videmus quare non idem de ceteris planetis plena ratione credamus?* »⁵ et « *Quid estimare poterimus de reliquis tribus planetis, qui longe superiores sunt sole?* »⁶ Les questions qui sont

1 « Ta philosophie croit-elle pouvoir donner la cause et l'origine de ce tonnerre ou plutôt, tremblant avec les autres philosophes, ignore-t-elle la cause si difficile à trouver d'une si grande perturbation ? » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 269.

2 « Rien n'est difficile, sauf quand tu désespères. Espère donc et tu trouveras la solution. Moi j'éluciderai la chose autant que je pourrai. Il faut poser les prémisses à partir d'un fait établi et incontestable. » ; *Id.*

3 *ibid.*, p. 295.

4 « Sauf à falsifier les vérités, je ne peux m'opposer aux vérités » ; *ibid.*, p. 279.

5 Alors si nous voyons ceux-ci dans le soleil et la lune, de quelle façon nous ne croyons pas le même plein pour les planètes restantes avec le calcul ? » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 392.

6 « Quelque chose ait pu être estimé par ce qui reste des trois planètes, comment elles sont plus hautes en distance par rapport au soleil ? » ; *ibid.*, p. 394.

d'ordres rhétoriques sont posés à la troisième personne du pluriel, cela peut à la fois désigner l'auteur et le lecteur, mais aussi l'humanité en général. L'utilisation de cette troisième personne du pluriel signifierait que l'auteur dresse une évidence qu'il faut évoquer, mais ne faisant aucun doute. Cette troisième personne du pluriel est très présente chez Thomas de Cantimpré.

Néanmoins, nous retrouvons aussi cette idée chez Brunetto Latini, car il introduit ses idées et son raisonnement par l'expression « *raison comment* »¹, laquelle peut aussi être utilisée pour conclure². C'est une formule qu'il utilise pour argumenter et cadrer son discours. Cela peut se comprendre dans l'idée que ce dernier est un maître en rhétorique et que même quand il s'agit d'écrire dans une langue qu'il a apprise, il structure son discours.

Nous avons pu voir à travers plusieurs angles et divers exemples, les points de divergences et de convergences entre les œuvres d'oïl et les œuvres latines en tentant de prendre des exemples qui s'attachent à la matière céleste. Même si certains enjeux pourraient s'appliquer pour la totalité des œuvres et non un à cas spécifique aux sciences du ciel. Malgré quelques différences entre les deux langues, la structure et la manière d'articuler le texte ne sont pas si éloignées. Néanmoins, certaines divergences apparaissent notamment la manière d'ordonner les idées et d'argumenter. Ces différences peuvent être imputées au public visé par l'auteur, mais aussi sans doute, à l'essence que l'auteur veut insuffler dans son œuvre. Dorénavant, nous allons nous intéresser à la manière dont les auteurs vont rendre accessible les idées qu'ils développent.

2- La simplification des idées

La simplification des idées peut être dans les encyclopédies un enjeu majeur, car le but est d'être compréhensible par le plus grand nombre. Nous allons voir que la simplification entre les œuvres d'oïl et les œuvres latines passent par les mêmes intermédiaires. Tout d'abord, comme le rappelle Guy Beaujouan, « vulgariser le savoir, c'est non seulement traduire en langue vulgaire, choisir les sujets à aborder, simplifier leur présentation, mais aussi éduquer, c'est-à-dire édifier. Le savoir n'est pas une fin en soi, mais le moyen pour parvenir à la réunification de

1 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 170.

2 *ibid.*, p. 172.

l'homme, corps et âme, dans le salut »³. Cette analyse peut être de fait à la fois portée par les œuvres en langue d'oïl et en langue latine.

Tout d'abord, la simplification des idées passe par des rubriques courtes où seul l'essentiel est donné. Cette tendance semble davantage valable pour les œuvres d'oïl. Par exemple, dans le *Sidrac*, l'auteur à travers le prophète explique en quelques mots et par un exemple simple « *A il autre gens sous nous qui la clarté du jour voient ?* »¹ que la terre est ronde et que le soleil lorsqu'il se couche passe de l'autre côté de la terre donnant ainsi de la lumière à ceux qui habitent en dessous. Dans l'*Image du monde* lorsque le narrateur explique la naissance de la rosée, il écrit :

La rosée qui au main vient
Par legière froidure vient
Meuve chiet sor la verdure
Qui les gouttes tient en froidure
N'engelle pas en tel manière
Pour la froidour qui est legiere (f.128v)²

Cette rubrique a pu être ajoutée dans la version du manuscrit de Montpellier, car elle ne figure pas dans le ms. fr. 2479 de la BnF. Une édition critique de l'œuvre serait nécessaire pour voir s'il s'agit d'un ajout du copiste par rapport au texte originel ou si c'est une omission d'un copiste³. Dans cet exemple, seule la raison du phénomène nous est expliquée, mais rien n'est donné sur la nature de la rosée. Le même phénomène est expliqué avec plus de détail dans le *Livre des propriétés des choses* qui prend sa source chez Barthélemy l'Anglais et montre l'action du soleil dans ce processus⁴.

3 M. TERRASSE, E. POULLE et D. JACQUART, *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen âge: mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, Suisse, France, Librairie Droz, 1994, p. 18.

1 E. RUHE (éd.), *Sidrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 102.

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire. Section médecine, H347, f.128v, 1340-1341.

3 Une édition est en préparation par Chantal Connochie-Bourgne ainsi qu'une édition par Sara Centili et Thomas Städtler pour la seconde rédaction.

4 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999, p. 199.

Cette constatation de longueur des chapitres se retrouve dans certains chapitres des œuvres latines. Le chapitre huit du *De naturis rerum et super ecclesiastem* consacré à la grandeur des planètes est très court. Néanmoins, cette constatation nous semble plus marquée dans les œuvres en langue d'oïl. La brièveté de certaines rubriques et certains chapitres peut aussi être dû au peu d'information à fournir sur le sujet. Par ailleurs, les connaissances de l'auteur sur un sujet peuvent faire varier la longueur des chapitres. Un phénomène qui est traité avec beaucoup de parcimonie est celui du dragon de feu. Il peut montrer un manque de connaissance à son sujet, et ce, autant dans les œuvres d'oïl que latines. Dans le *Sidrac*, le prophète ne donne qu'une explication évasive du phénomène en disant :

« Dragon si n'est nulle chose fors vapor seche et close qui s'assemble en l'air souvent et prent comme elle est prise si s'esmuet et vait tout autressint tost comme feu qui est abaissiez de vent et devient trestout noient. Et ceste chose avient, si est senefiance d'aucunne chose. »¹

À cet égard, Brunetto Latini est encore plus évasif, car il ne finit pas son explication en disant que « *aucunes genz dient que ce est li dragons, ou que ce est une estoile qui chiet.* »². De telle manière, qu'il nous est difficile d'établir avec certitude ce qu'est le dragon de feu, mais cela semble désigner une vapeur sèche de la sphère du feu qui pénètre dans celle de l'air par excès de chaleur.

Ensuite, la simplification se réalise aussi à travers la reprise d'idées. Nous allons prendre le cas de l'*Image du monde* pour illustrer ce phénomène. Lorsque l'auteur parle des planètes, il explique que leur cours est parfait :

« En cel air .vii. estoilles sont
Qu'entour la terre lor cours font
Dont l'une sor l'autre est assise
Et ordenée en itel guise [...] »

1 « Le dragon n'est nulle chose hormis une vapeur sèche et close qui s'assemble souvent dans l'air. Et elle prend comme elle est prise, si elle se met en mouvement et va tout pareillement comme le feu qui est réduit par le vent et devient totalement rien. Et cette chose advient si elle est la manifestation de quelque chose » ; E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichert, 2000, p. 302.

2 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 148.

Et court chescune par miracle
Ou firmament et fait son cercle
L'une grant et l'autre petit
Selonc ce qu'elle plus bas siet
Car tant com plus près fait son cours
De terre tant est il plus cours
Et plus tot a son cours parfait. »¹ (f.134v)

Dans son explication, Gossuin de Metz omet de parler du mouvement irrégulier des planètes avec les phénomènes de stations et de rétrogradations qui sont à la base de la pensée de Ptolémée (puis des astronomes arabes)². Alors que ce dernier vante son mérite et son ingéniosité tout au long de son œuvre. Nous retrouvons pour le même phénomène une explication similaire chez Brunetto Latini³. Ces simplifications peuvent parfois amener à des confusions comme lorsque le prophète Sidrac explique que les planètes sont « *ainçois sont en .ii. firmamens, et le tiers est Dieu* »⁴ alors que le firmament est la sphère qui clôt le monde, le séparant de Dieu.

Dans les encyclopédies latines, nous retrouvons des explications sur le mouvement rétrogrades des planètes telles que dans le *Quaestiones naturales* dans lequel le neveu d'Adélarde le mentionne « *Neque tu quidem depellere potes planetarum anfractus et reditus.* »⁵ pour qu'ensuite Adélarde donne les raisons de l'apparition de celle-ci. On peut se demander si la simplification de certains phénomènes vient d'une volonté de l'auteur de ménager son lecteur en lui donnant seulement ce qu'il considère comme essentiel. Car les sujets qu'il aborde sont complexes ou bien une connaissance partielle sur le sujet qui lui fait donner uniquement ce qu'il a acquis lui-même. Il est difficile de l'établir avec certitude. Néanmoins, nous pouvons

1 GOSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 134v, 1340-1341.

2 B. RIBÉMONT, « Encyclopédies médiévales et nature supralunaire : dire le ciel et calculer le temps », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 198.

3 B. LATINI, *Tresor*, op. cit., p. 154.

4 E. RUHE (éd.), *Sidrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, pp. 139-140.

5 « Et pas même toi tu ne peux faire fi des parcours sinueux rétrogrades des planètes. » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 287.

suggérer que dans certains cas cette simplification est bien le résultat d'une méconnaissance de l'auteur, car il peut sembler difficile pour ces derniers de maîtriser parfaitement tous les sujets dont ils traitent.

Nous avons pu voir que les auteurs mettent en place différents moyens, afin de simplifier leur discours et les sujets qu'ils traitent. Cette simplification se trouve à la fois dans la manière d'aborder les sujets, mais aussi dans leur contenu. Nous pourrions ajouter par la suite une autre manière de simplifier le discours, c'est l'utilisation d'images mentales. Nous le traiterons plus tard¹. Désormais, nous allons nous intéresser à la manière dont les auteurs ont à la fois créé et acquis un vocabulaire savant. Afin que le texte soit adapté pour les besoins de la langue dans laquelle ils écrivent.

3- La création et l'acquisition d'un vocabulaire savant

Nous allons pouvoir à présent nous interroger sur la façon qu'utilisent les encyclopédistes pour diffuser le savoir à la fois par la création mais aussi l'acquisition d'un vocabulaire savant à destination d'un grand nombre de lecteurs. Nous allons ici mettre l'accent sur les œuvres en langue d'oïl, car ce sont ces dernières qui sont les plus touchés par cette réalité. Néanmoins, il nous sera possible aussi de voir certains aspects dans les œuvres en langue latine. Nous serons aussi amenés à regarder, autant que possible les différences entre les œuvres latines et leur traduction en langue d'oïl.

Tout d'abord, il est à noter la difficulté de faire passer des concepts et des idées scientifiques dans une autre langue, car bien souvent, et c'est le cas pour la langue d'oïl, cette dernière ne lui est pas proche. La langue d'oïl est, au moment de l'écriture des encyclopédies, une langue qui n'a pas pour vocation à être scientifique. C'est par l'écriture d'ouvrages scientifiques, qu'ils soient encyclopédiques ou non, que le caractère scientifique d'une langue est instauré. Comme l'écrit Violaine Giacomotto-Charra, « diffuser en langue vulgaire, enfin, c'est améliorer et asseoir progressivement cette langue comme langue ayant valeur d'autorité scientifique ; Jusqu'alors, seuls le latin et le grec constituent des langues de référence, tandis que le vulgaire se caractérise par son imperfection [...] ». ² L'écriture de plusieurs encyclopédies

1 *infra* partie III, p. 138.

2 V. GIACOMOTTO-CHARRA et C. SILVI (éd.), *Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen âge à la Renaissance*, Paris, France, École des chartes, 2014, p. 156.

en langue d'oïl a pu participer à la création de cet état, ou au moins, il peut être la première étape de l'acceptation de la langue tant que langue scientifique. Car le savoir que l'on trouve dans les encyclopédies est un savoir daté, fort d'un héritage latin. L'émancipation de la langue peut se faire que par la création d'un savoir nouveau.

Cet attribut est fortement voulu par Oresme, car pour lui « le français, constate Oresme, est une langue noble et commun a genz de grant engin et bonne prudence. [...] Il faut translater tels livres en françois et bailier en françois les arts et les sciences. »¹ Ce dernier a été de ceux qui a défendu une utilisation de la langue française comme langue scientifique à la fois en traduisant des textes antiques tels que l'*Éthique* d'Aristote, mais aussi en produisant lui-même un savoir nouveau comme le *Traictié de l'origine, nature, droitz et mutations des monnaies*².

Ensuite, les auteurs des encyclopédies eux-mêmes reconnaissent les difficultés à traduire ou à translater des concepts d'une autre langue. L'auteur de Placide et Timéo montre dans le prologue de son texte, la difficulté qu'il a rencontrée à passer du latin au français car il dit : « Grant paine a esté de retraire les mos du latin et de le lirre en trestous les livres as philosophes, mais sans grant paine ne peut nulle bonne cose ne haute estre faite. »³ Ce dernier montre à la fois la difficulté à lire le latin, mais aussi la difficulté de « *retraire* » ce dernier, c'est-à-dire d'enlever les mots latins pour garder une version française. On retrouve aussi l'idée d'une grande quantité d'œuvres latines qu'il faut lire pour arriver à ensuite mettre ces idées dans une autre langue. Néanmoins, on retrouve aussi de l'idée de nécessité de faire ce travail qui demande des efforts, afin de rendre accessible le savoir à ceux qui parle le français. Jean Corbechon dans sa traduction exprime avec beaucoup plus de retenue la difficulté qu'il a pu avoir de translater du latin en français en disant « *je translate le livre devant dit de latin en françoiz, le plus clerement que je pourray* ». Il montre aussi sa difficulté de traduire le terme « *puericia* » « *que nous appellons enfance en françoiz* » car :

« il que il y a plus grant deffaulte de langage en françoiz que en latin car il y a .vii. aages nommés par divers noms, desquelz il n'en y a que troiz en françoiz c'est assavoir

-
- 1 S. LUSIGNAN, « Les traducteurs au XIV^e siècle », dans *Parler vulgairement : les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, 2e éd., Paris, Montréal, Jvrin Presses de l'Université de Montréal, 1987, p. 157.
 - 2 F. RUELLO, « Oresme Nicole D' (1325-1382) », sur *Encyclopaedia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/bibelec.univ-lyon2.fr/encyclopedie/nicole-d-oresme/> [en ligne], s. d.
 - 3 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 2.

enfance, jeunesse et vieillesse, et par ce on puet penser quele paine ce est de translater latin en françois »¹.

On voit bien ici la difficulté qu'a pu éprouver Jean Corbechon à traduire un concept latin plus riche en matière de terme en français.

Dans certains cas, il peut y avoir des variations dans le choix des mots, alors que ces derniers désignent le même concept. Nous pouvons prendre pour exemple, le *Sidrac*, où la question cent quatre-vingt-quatorze, Boctus dit « *le tonnerre et les lampes de quoy viennent* »² alors qu'à la question suivant ce dernier interpelle le prophète en lui disant « *le quel est avant, le tonnerre ou l'espart?* »³. Les termes « *lampes* » et « *espart* » désigne tout le deux le terme éclair et décrit tous les deux le même phénomène, pourtant l'auteur a fait le choix d'utiliser les deux termes différents. Thomas de Cantimpré en fait de même lorsqu'il parle des différents noms associés à la foudre en disant : « *Triplex est nomen fulminis: fulgus, fulgur et fulmen. Fulgus quia tangit, fulgur quia incendit, fulmen quia findit* »⁴. La différence avec ce dernier c'est qu'il explique les raisons qui le poussent à utiliser trois termes différents pour désigner le même phénomène, ainsi dans les trois cas le tonnerre n'a pas les mêmes effets. De fait, l'emploi de plusieurs dénominations dans le *Sidrac* peut-être une volonté de l'auteur de rendre compte des différents termes utilisés par son lectorat.

Dans certains cas, les auteurs en langue d'oïl préfèrent ne pas traduire certains termes, En effet, cela pourrait être soit parce que ces derniers ne voulaient pas trahir le mot latin d'origine ou bien car ils n'ont pas réussi à trouver une translation suffisamment opérante pour la préférer au terme latin d'origine. Dans certains cas, on retrouve chez différents auteurs un choix équivoque entre la traduction et la préservation du terme d'origine. Pour exemple, le terme « *éther* » désigne l'élément supralunaire dans lequel sont baignés les planètes et n'est pas

-
- 1 JEAN CORBECHON, *Livre des propriétés des choses*, BnF, manuscrits, ms. fr. 22531, f.102, dernier quart du xiv^{ème} siècle ; B. RIBÉMONT, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au xiv^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no 6, 15 février 1999, p. 2; Nous avons tenu à garder cette exemple bien qu'il ne face pas référence à un phénomène céleste, car c'est la seule mention de l'auteur sur la difficulté de traduire des concepts.
 - 2 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 194.
 - 3 *ibid.*, p. 105.
 - 4 « Triple est le nom de la foudre : *fulgus, fulgur et fulmen. Fulgus* parce qu'elle touche, *fulgur* parce qu'elle incendit, *fulmen* parce qu'elle fend » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 398.

corrompu comme les autres éléments. Chez Brunetto Latini, il désigne cet élément sous le terme d' « orbis »¹ alors dans l'*Image du monde* Gossuin de Metz emploie le terme de « ether »² en indiquant que c'est le terme latin. Le terme « orbis » a plus tendance à désigner la sphère et pourrait par extension, être ce qui touche au ciel, plutôt que désigner l'éther en tant qu'élément. Brunetto Latini a peut-être voulu utiliser un terme plus simple pour être compris de son lecteur. Nous pouvons aussi prendre le cas des planètes et des signes astrologiques dont certains termes sont traduits alors que d'autres sont laissés dans leur forme latine.

Si l'on prend le cas du soleil, dont la taille est plus imposante que les autres planètes et la régulation des cycles jour nuit, ainsi que son rapprochement avec le Christ, fait qu'il est beaucoup employé. Chez certains comme dans le *Lucidaire de grant sapientie*, il est écrit en langue d'oïl, ainsi à la question posée « *De quoi fu ele corporel [en parlant des anges] ?* » le maître répond :

« De .iiii. elemens, car li hom a char de la terre et de l'iaue sanc et de l'air alaine et del feu chaleur. Li siens chief si est ensemment reons comme le firmament, et si a .ii. oilz cum li cel a dous lumieres, ce est la lune et le soleil »³

Cette utilisation, on va la retrouver dans toutes les encyclopédies en langue d'oïl. Elle est davantage utilisée comme un terme qu'on n'emploie dans le langage courant, et pour cause. Toutefois, lorsque le soleil est au sein des sept planètes, et que ces dernières ont leur orbite autour de la terre, certains auteurs comme celui du *Sidrac* peuvent utiliser le terme latin de « sol », dont la proximité avec l'ancien français, le rend compréhensible. L'auteur du *Sidrac* lorsqu'il parle des vertus et des grandeurs, met toutes les planètes en latin⁴. Il a peut-être pour but de donner un caractère plus scientifique aux idées qu'il avance. C'est peut aussi venir du fait que ce sont des termes simples en latin, très similaire à l'ancien français, demandant peu d'aptitude en latin pour les comprendre.

1 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 103.

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 68v, 1340-1341.

3 « Des quatre éléments, car l'homme a la chair de la terre, le sang de l'eau, le souffle de l'air et la chaleur du feu. Si sa tête est ronde tout comme le firmament et s'il a deux yeux comme le ciel a deux lumières, c'est la lune et le soleil »; M. TÜRK, « *Lucidaire de grant sapientie* » : *Untersuchung und Edition der altfranzösischen Übersetzung 1 des « Elucidarium » von Honorius Augustodunensis*, Tübingen, Allemagne, M. Niemeyer, 2000, p. 341.

4 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, pp. 265-266.

Concernant les signes astrologiques, leur traduction est variable suivant les auteurs et il est difficile d'établir les raisons qui ont poussé les auteurs à faire ces choix. Nous proposons deux exemples afin de les comparer, le *Trésor* et le *Sidrac*. D'une part dans le *Sidrac*, l'auteur utilise les termes latins pour les désigner, mais il fait une exception pour le scorpion, comme on peut le voir, lorsque le prophète parle du firmament « *Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virga, Libra, Escorpion, Sagittario, Capricornu, Aquario, Pisces* »¹. Son choix est difficilement compréhensible, car si sa volonté est de rendre les termes accessibles pour un *illiterati*, le terme de scorpion, se dit « *scorpio* » ce qui est proche du latin. Il peut sembler plus compliqué de comprendre les termes de « *libra* » et de « *aries* » signifiant respectivement balance et bélier. D'autre part, dans le *Trésor*, ce dernier a tendance à les traduire de leur majorité. Par exemple, dans le chapitre consacré au « *cercle des .xii. Signaus* »², il traduit « *Capricorne* », « *Aquaire* », « *Poissons* », « *Cancre* » « *Lion* », « *Virge* », alors qu'il ne traduit pas « *Aries* », « *Taurum* » et « *Geminis* ». Cette fois encore, il est difficile d'établir les raisons de ses choix. Néanmoins, ils pourraient provenir d'un défaut de trouver une bonne traduction des termes chez Brunetto Latini. Cela peut aussi venir d'une volonté de donner une résonance particulière pour ces termes, car ils sont mis ensembles et forment les trois signes par lesquels le soleil passe au début de sa révolution.

De plus, le terme de « *libre* » (balance), employé chez Brunetto Latini et chez Gossuin de Metz semble être une des premières apparitions de ce terme (en tout cas sous une forme écrite). Le dictionnaire Godefroy ne donne que ces derniers en exemple pour le terme³. Nous retrouvons les mêmes enjeux pour la question des vents, qui restent dans beaucoup de cas sous leur forme latine, mais c'est aussi par souci étymologique que cette forme est préservée.

Enfin, toujours chez Gossuin de Metz, nous pouvons voir que tous les signes astrologiques sont traduits. On retrouve par exemple, le « *moton* », le « *toer* » ou la « *crevece* »⁴.

Dans les encyclopédies latines, dans une moindre mesure, les auteurs utilisent des termes grecs dans leurs explications. L'utilisation des termes grecs se cantonne à donner une étymologie du mot, et non par manque de terme adéquate dans la langue qu'ils emploient.

1 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : edition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 266.

2 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 162.

3 « *Libre* » sur Godefroy, <http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy/libre> [en ligne], s. d., p. 773.

4 Ils veulent respectivement dire mouton, taureau et cancer, bien que nous n'ayons pas trouvé de traductions dans les dictionnaires ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 185v-186v, 1340-1341.

Nous trouvons « *jupiter sextus planeta est, qui et Fenon dicitur* » dans le *Liber de natura rerum*¹ ou « *Secundus planeta est Mercurius qui et Stilbon* » dans l'*Imago mundi*². Adélarde de Bath use aussi de termes grecs et notamment pour parler de la pierre de foudre, produit parfois par un coup de foudre « *Quandoque etenim ex tali enisu parturitur lapis qui a Grecis ceraunium dicitur, qui a Latinis fulmen findens nominatur* »³. Ici, Adélarde met les deux versions, latine et grecque, sur le même pied d'égalité.

Enfin, la traduction de Jean Corbechon peut nous permettre d'entrevoir davantage l'appropriation d'un vocabulaire savant par rapport à une œuvre préexistante. Pour ce faire, nous nous appuyons sur le travail très précieux qu'a déjà réalisé Bernard Ribémont dans un article intitulé « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV^{ème} siècle »⁴. Nous allons voir que les étymologies, par lesquelles passent l'auteur, sont traduites dans la majorité des cas. Néanmoins, ce dernier montre une volonté de respecter le matériau à l'origine de sa traduction. Par conséquent, certaines constructions de phrases peuvent être difficiles à comprendre entre le terme employé et l'étymologie servant à le définir. C'est le cas du pieu de ° bois où il écrit « *Le pallis est fait de pault aguisés es deux bous qui en latin sont appellés sudes (...) pour ce que ilz cousent les parties de la haye l'une a l'autre* »⁵ alors que Barthélémy l'Anglais écrit « *Sudes dicitur a sudo* »⁶. Dans cette phrase, il est très difficile de comprendre ce qu'a voulu dire Jean Corbechon et de voir le lien avec celle de Barthélémy l'Anglais. À l'inverse, il arrive à faire des traductions avec une étymologie qui convient comme lorsqu'il écrit « *L'or est denommé de l'air, (...) pour ce qu'il reluist plus fort par la reverberacion de l'air.* »⁷ en reprenant les termes du De

1 « Jupiter est la sixième planète, laquelle est dite Fenon » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 392.

2 « La seconde planète est Mercure, laquelle est Stilbon » ; V. FLINT, « Honorius Augustodunensis. Imago Mundi », dans É. Gilson et G. Théry (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, Paris, France, J. Vrin, 1982, p. 77.

3 t. Et parfois d'un tel jaillissement sort une pierre que les Grecs appellent « céraunie », que les Latins nomment « foudre qui fend » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 275-277.

4 B. RIBÉMONT, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no6, 15 février 1999.

5 « Le pieu est fait de poteaux aiguisés par les deux bouts qui en latin sont appelés sudes (...) pour qu'ils fixent les parties de la clôture ensembles » ; JEAN CORBECHON, *Livre des propriétés des choses*, BnF, manuscrits, ms. fr. 22531, f.314v, dernier quart du XIV^{ème} siècle ; *ibid.*, p. 5.

6 « les poteaux sont nommés à cause de la sueur engrangée » ; *Id.*

7 « L'or est nommée à cause d'un souffle (...) jusqu'à que repoussé, une grande quantité d'air brille » ; JEAN CORBECHON, *Livre des propriétés des choses*, BnF, manuscrits, ms. fr. 22531, f. 226v, dernier quart du XIV^{ème}

proprietatibus rerum : « *Aurum ab aura est dictum (...) eo quod repercusso aere plus refulget* »¹. On peut imaginer que pour l'auteur sa difficulté a été de trouver des termes adéquates pour retranscrire un maximum la pensée de l'auteur originel et que parfois un manque de vocabulaire l'a conduit à faire des étymologies inappropriées ou loin d'exprimer l'idée de base. On peut voir là, une difficulté encore tangible d'un manque de vocabulaire savant pour retranscrire des idées, et d'autant plus lorsqu'il s'agit d'étymologies.

En définitive, nous pouvons dire, à travers les exemples qu'à la fois nous avons vus, que la création et l'acquisition d'un vocabulaire savant n'est pas quelque chose d'uniforme et l'exemple des encyclopédies montrent que la langue d'oïl, comme langue savante, est en période de gestation. Parfois, comme dans *Placides et Timéo* des néologismes ne sont pas créés donnant ainsi des approximations ou des raccourcis, ce qui peut rendre la lecture beaucoup plus chaotique². Néanmoins, la grande majorité des termes sont traduits. Au demeurant, nous voyons déjà des belles tentatives de transfert du savoir dans une langue vulgaire.

Donc nous avons pu voir, en premier lieu, que tout ne sépare pas les œuvres latines et les œuvres d'oïl. Il s'agit davantage de différences dans la proportion, comme nous avons pu le voir. La forme du dialogue, ainsi que celle du traité ont davantage tendance à être structurées et argumentées dans les encyclopédies vulgaires. L'utilisation de la répétition semble plus être utilisée dans les encyclopédies en langue d'oïl. Certains aspects sont propres à une œuvre comme la structuration de l'œuvre dans une logique alphabétique dans le *De proprietatibus rerum*. On remarque aussi une simplification des idées qui s'opèrent dans les œuvres en langue d'oïl. Il reste néanmoins difficile d'en trancher les raisons, autrement dit de savoir si cela vient d'une volonté des auteurs pour leur lecteur ou bien est-ce un manque de connaissances de leur part. Bien entendu, la simplification a dû avoir lieu en amont, aussi bien chez les auteurs d'oïl que latins, vis-à-vis des matériaux qu'ils compilent. Nous n'avons pas pu mener plus de cette recherche à ce sujet. Par ailleurs, nous remarquons aussi que les œuvres en langue d'oïl tentent de s'approprier un vocabulaire savant, de manière plus ou moins réussie et dans une mesure qui est variable selon les auteurs.

siècle ; B. RIBÉMONT, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no 6, 15 février 1999, p. 3

1 « L'or est nommé par rapport au vent (...) au point qu'une grande quantité d'air resplendit avec un éblouissement » ; *Id.*

2 C. THOMASSET, *Commentaire du « Dialogue de Placides et Timéo »*, Genève, Suisse, Droz, 1982, p. 67.

B- Quelles utilisations des auctoritates ?

1- Leur fréquence d'apparition

Pour commencer, nous allons revenir sous le rôle que peuvent jouer les autorités pour ensuite les mettre dans le contexte encyclopédique. Nous verrons par la suite les différentes formes que ces dernières peuvent prendre et si elles sont utilisées de la même manière dans les encyclopédies en langue d'oïl et latines, puis de manière générale si les auteurs s'en servent de la même façon. Tout d'abord, les *auctoritates* font partie intégrante des encyclopédies, car comme nous l'avons vu plus tôt, ce sont avant tout des objets de compilations du savoir. À l'époque médiévale, la création des connaissances et des idées se font par l'utilisation d'autorité plus ou moins anciennes, afin d'appuyer ses propres connaissances. L'ajout de connaissances se produit par la variation d'idée préexistante dont les auteurs revendiquent la filiation¹. Il n'est pas encore temps pour l'innovation par tous les moyens que vient produire la Renaissance (bien que cette vision, notamment en matière astronomique, est à nuancer). À l'époque médiévale, « le progrès n'existe alors que par la découverte de nouvelles autorités (Aristote, les Arabes...) ou de nouvelles idées obtenues à partir des *auctoritates* »².

Le but est de mettre en avant, de façon dissimuler ou non, une autorité, afin de pouvoir se cacher derrière et exprimer ses propres idées. De plus, cela permet de se donner une certaine légitimité auprès du lecteur, de la même manière que nous utilisons des citations et des notes de bas de page. L'*auctoritas* est l'affirmation du sérieux de ce que l'on propose. Dans les encyclopédies, où les œuvres mettent en exergue des sujets variés et complexes, le besoin d'affirmation de la qualité des notions abordées est très présent. Plus encore, introduire ces autorités permet aux lecteurs d'acquérir l'essentiel, ou du moins aux yeux de l'auteur, de ce qu'il y a à connaître sur la pensée de ces autorités. Il est possible que certaines autorités fassent partie intégrante de la formation de l'auteur et que l'auteur introduise leurs citations, sans même y avoir prêté attention. Nous y reviendrons, mais c'est notamment le cas lorsqu'ils citent la Bible.

1 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 46.

2 *ibid.*, p. 47.

À présent, nous allons nous pencher sur les différences de traitement des *auctoritates* entre les encyclopédies latines et les encyclopédies d'oïl. Tout d'abord, un point qu'il nous est possible de faire remarquer, c'est la disproportion dans l'utilisation des *auctoritates* entre les encyclopédies. Nous pouvons voir un très fort usage des *auctoritates* dans les encyclopédies en langue latine par rapport aux encyclopédies en langue d'oïl.

Par ailleurs, nous n'allons pas rentrer dans des considérations quantitatives sur le nombre d'*auctoritates* utilisées dans les différentes œuvres. Il faudrait pour cela faire une étude sur les citations de chaque œuvre. Sachant que la mention de l'auteur en question n'est pas notée de manière systématique, ce qui nous est impossible à réaliser par manque de temps et de compétence. Mais par une vue d'ensemble, nous pouvons affirmer que le nombre d'auteurs cités dans les encyclopédies latines est bien supérieure à leurs homologues d'oïl. Malgré tout, la proportion d'auteurs cités entre les encyclopédies d'une même langue n'est pas la même. De même, la distinction, entre les encyclopédies où les auteurs sont explicitement cités et celles où les auteurs sont cités mais non mentionnés, ne se situe pas entre les œuvres latines et les œuvres d'oïl. Pour exemple, l'*Imago mundi* utilise presque en exclusivité des citations, mais pourtant à aucun moment les auteurs qu'il cite ne sont mentionnés. C'est le fastidieux travail de recherche des auteurs des citations, utilisées par Honorius Augustodunensis, réalisé par Valerie Flint¹ qui nous a permis d'en avoir connaissance. Bien évidemment, il faut souligner que dans notre étude, nous prenons en compte que les *auctoritates* sont mentionnées au sujet des sciences du ciel et non pas dans l'ensemble des œuvres, ce qui pourrait donner des résultats différents ou au moins les nuancer.

Ensuite, nous allons porter un regard sur les œuvres, afin de les confronter sur le plan de l'emploi des *auctoritates*. Tout d'abord, nous pouvons remarquer que dans les œuvres du *Sidrac* et de *Placides et Timéo*, aucune *auctoritas* n'est mentionnée. Nous pouvons émettre plusieurs hypothèses sur les raisons de cette absence. En premier lieu, le *Sidrac* est un dialogue entre Boctus et le prophète Sidrac (personnage de l'ancien testament) et ces derniers se placent bien avant les *auctoritates* qu'on serait en droit d'attendre. Bien que les temporalités dans lesquelles évoluent les personnages et les *auctoritates* peuvent ne pas être totalement intégrées, il se pourrait que l'auteur n'ait pas voulu mettre des anachronismes dans son œuvre. Malgré que ce dernier soit un prophète et qu'il puisse affirmer certains événements qui se produiront dans son

1 V. FLINT, « Honorius Augustodunensis. Imago Mundi », dans É. Gilson et G. Théry (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, Paris, France, J. Vrin, 1982.

futur. C'est le cas de l'arrivée du Christ lorsqu'il explique les trois types d'éclipse et que « *l'autre sera quant le Filz Dieu sera crucefiez et mort en crois* »¹.

Par ailleurs, les auteurs des deux œuvres ont peut-être voulu ne pas ajouter des *auctoritates* afin de ne pas alourdir le texte d'une part permettant de garder une matière fluide synthétique pour le lecteur et, d'autre, pour donner à leurs personnages la figure de savant. Cela serait davantage plausible dans le *Sidrac* de par le statut de prophète du Sidrac. Nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que leur travail est de troisième (voir plus) main. Ce dernier point peut engager la réception des *auctoritates* et induire que le fait pour certaines *auctoritates* leurs sont connues par l'intermédiaire d'autres encyclopédies².

Si nous restons dans les encyclopédies en langue d'oïl, nous voyons que l'auteur de *l'Image du monde* a une utilisation très parcimonieuse, voire maigre de la citation d'*auctoritates*. Nous retrouvons en réalité aucune citation direct d'*auctoritates* de la part de l'auteur, c'est-à-dire une idée qui serait directement associée à un autre auteur. Mais Gossuin de Metz fait référence à des *auctoritates* lorsqu'il dresse une sorte de généalogie de l'astronomie. De manière compacte, il cite indirectement les sources de son œuvre et cela lui permet aussi de montrer l'importance qu'a le septième des arts libéraux pour lui. Par exemple, il montre le grand rôle qu'a joué Platon dans l'acquisition des savoirs astronomiques³. Ce dernier est présenté comme « *Li souverains des philosophes* »⁴. D'autres savants comme Aristote ou Boèce sont aussi cités⁵. Seul Ptolémée a un traitement à part, car il est cité à plusieurs reprises lorsque Gossuin de Metz parle de la taille de la terre. Il fait un éloge de sa personne et il écrit :

« D'astronomie fust soutilz

Tholomeus uns roix gentils

Uns des roix tholomeu d'Égypte⁶

Qui la terre tuit maint jour quite

1 E. RUHE (éd.), *Sidrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichert, 2000, p. 112.

2 Nous le verrons plus en détail dans une sous-partie dédiée. *infra* p. 122.

3 Il avait pour idée (certainement partagée par d'autres auteurs) que le savoir astronomique avait été connu par les premiers personnages de l'ancien testament, mais il a presque disparu après le déluge pour être réacquis par Abraham et perfectionné par les savants antiques ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f.163r-164v, 1340-1341.

4 *Ibid*, f. 164r.

5 *Ibid*, f. 164v ; *Ibid*, f. 165r.

6 À l'époque médiévale, Ptolémée le savant était associé aux rois Ptolémée d'Égypte.

Plusors roix Tholomeus i ot
Mais ce fust cil qui plus en sot
Et des estoilles plus enquit
Que nuls des autres dont il fit » (f. 158r-158v)¹

Cette exception peut être due à la place qu'occupe Ptolémée dans les conceptions du ciel au Moyen Âge.

Le *Trésor* a plus dans son développement le projet de présenter les idées accompagnées d'*auctoritates* pour justifier ces propos. Par exemple, il cite Ptolémée en disant : « *Et sachiez que les estoilles que l'en puet conoistre et cho[i]sir clerement au fermament sont .M. et .XXII., selonc ce que l'en trueve au livres des Almagestes* »². Nous voyons bien qu'ici, Brunetto Latini use d'une *auctoritas* pour appuyer son propos et le rendre plus valide. Les *auctoritates* ne sont pas très nombreuses et se résument à Boèce³, Aristote et Ptolémée, mais elles renvoient systématiquement à une idée que l'auteur développe. De plus, il cite plus largement « *les arrabiens* »⁴ et « *les conteors de sainte Yglise* »⁵. L'utilisation d'*auctoritates* reste très minoritaire dans l'œuvre, mais cela montre qu'il n'a pas écrit à partir de rien et qu'il a peut-être même écrit à partir de sources primaires. Pour cela, il faudrait voir si l'on trouve des similitudes dans les œuvres des auteurs qu'il cite.

Désormais, nous allons nous intéresser aux œuvres latines. Tout d'abord, nous pouvons dire que chez ces dernières, l'utilisation des *auctoritates* est tout aussi variée, si ce n'est plus, que chez les encyclopédies d'oïl. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà vu, nous retrouvons dans l'*Imago mundi* aucune mention d'*auctoritates*. Par contre, ce dernier reprend et compile un nombre incalculable d'auteurs. Nous pouvons ainsi nous demander les raisons qui l'ont poussé à ne pas citer les auteurs qu'il utilise. Cette fois encore, nous pouvons émettre l'hypothèse que c'est par un souci de synthèse et d'allègement du texte que ce dernier a fait ce choix, car les chapitres de l'œuvre sont courts et que cela pourrait rallonger son texte. Ensuite, si nous prenons les *Quaestiones naturales*, nous retrouvons des *auctoritates*, mais en faible

1 *Ibid.*, f.158r-158v.

2 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 156.

3 *Ibid.*, p. 4.

4 *Ibid.*, p. 172.

5 Il s'agit très vraisemblablement des Pères de l'Église ; *Id.*

quantité. Il s'agit de Stace¹, Aristote², Socrate³ et Cléanthe⁴. Stace est celui qui est le plus de fois citée, mais c'est plutôt pour mettre à mal ces théories. Stace n'est pas pour Adélarde une autorité et joue un rôle d'épouvantail lui permettant de critiquer les théories admises en Occident sans risquer de mettre des grandes autorités. Nous pouvons le voir lorsque son neveu dit : « *Staius, non minus quam poeta philosophus* »⁵. Par ces mots, Adélarde met en avant le fait qu'il soit aussi bien poète que philosophe, et ce, afin de montrer le manque de sérieux de ses théories. Le peu d'*auctoritates* chez Adélarde peut aussi s'expliquer par le fait qu'il cherche à montrer le savoir qu'il a acquis auprès des Arabes et à se détacher du savoir déjà acquis en Occident. Cela peut venir aussi du fait que ce dernier est à un moment charnière, où l'apport de connaissance via l'Orient, est sur le point de se produire donc les *auctoritates* sont encore à fournir.

À l'inverse, d'autres encyclopédies latines usent beaucoup d'*auctoritates* pour garantir la qualité et le sérieux de leur démarche. C'est le cas du *Liber de natura rerum* et du *De naturis rerum et super ecclesiastem*. Chez Thomas de Cantimpré, nous retrouvons des *auctoritates* presque tous les chapitres, et même parfois plusieurs par chapitre. Les *auctoritates* sont très variées, particulièrement pour les auteurs antiques tels qu'Aristote dans le chapitre consacré à la terre⁶ ou Pline pour le tonnerre⁷. Nous trouvons aussi des pères de l'Église comme Ambroise sur le soleil⁸ ou Augustin en citant le *De civitate* pour parler de Mercure⁹ et des passages bibliques. Des encyclopédistes du Haut Moyen-Age sont aussi très cités comme Isidore notamment au sujet de lune¹⁰ et Bède¹¹ à propos de l'élément terre. Il peut citer aussi des auteurs qui sont plus proches de lui comme Adam de Saint-Victor toujours au sujet du Soleil¹². On remarque aussi chez lui que certains chapitres demandent davantage d'*auctoritates* comme

1 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 239.

2 *ibid.*, p. 297.

3 *ibid.*, p. 279.

4 Il s'agit d'un philosophe grec stoïcien du iiième siècle av JC; *ibid.*, p. 297.

5 « Stace, qui 'est pas moins philosophe que poète » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 239.

6 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil 1, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 406.

7 *ibid.*, pp. 396-398.

8 *ibid.*, p. 389.

9 *ibid.*, p. 388.

10 *ibid.*, p. 386.

11 *ibid.*, p. 406.

12 *ibid.*, p. 392.

c'est le cas de l'élément terre. En effet, il multiplie les *auctoritates* et fournit une variété car ce sont à la fois des auteurs antiques, des Pères grecs, des encyclopédistes et des auteurs arabes. On peut se demander si ce n'est pas une manière de justifier sa position en montrant que les arguments qu'il porte ne sont pas de lui-même mais de savants avant lui.

Un autre fait intéressant, est celui de Thomas de Cantimpré qui donne au début de son œuvre les *auctoritates* qu'il va s'employer à utiliser, tout en distinguant celles qu'il considère comme essentiel et celles qui ont une importance moindre. Aristote est considéré comme le plus important, puis nous retrouvons Plin, Solin, vient saint Ambroise avec Basile de Césarée et son *Hexameron*. Le cinquième étant Isidore et ses *Étymologies* et le maître Jacques de Vitry¹. Ceux qui sont cités par ordre d'importance ne sont pas spécifiques aux chapitres concernant le ciel. Mais cela montre toutefois l'importance qu'ont les *auctoritates* pour Thomas de Cantimpré.

Nous retrouvons cette même idée dans le *De naturis rerum et super ecclesiam* où Alexandre Neckam multiplie le nombre des *auctoritates* sans doute pour justifier ses positions. De plus, ce dernier utilise plus que les autres encyclopédistes les Écritures pour répondre aux problématiques du ciel alors que les thématiques abordées sont les mêmes. Il les introduit notamment pour parler du firmament où il fait usage comme *auctoritas* du livre de Job et il dit « *Tribulationes igitur super firmamentum ecclesiae esse dicuntur quae ad augmentum coronae sunt, sicut accidit in Job* »². Ici, nous voyons qu'il fait un rapprochement entre le firmament et l'Église, afin de montrer qu'elles sont les limites du monde. De la même manière qu'il utilise dans le même chapitre l'Évangile de Matthieu³. Ce dernier use aussi beaucoup d'autres *auctoritates* tout au long de son développement et emprunte les mêmes types d'*auctoritates* que Thomas de Cantimpré. Nous pouvons voir peut-être dans l'utilisation marquée d'*auctoritates* bibliques et d'auteurs comme Aristote, la volonté d'associer la vision de l'Église avec celle des auteurs antiques, à un moment où l'aristotélisme n'était pas encore partagé, dans le but d'avoir une meilleure représentation du monde.

Nous retrouvons aussi parfois aussi bien dans les encyclopédies d'oïl et latines, même si c'est plus marqué dans les œuvres en langue d'oïl, l'utilisation de la mention des philosophes ou

1 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil 1, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 3.

2 «Donc les souffrances sont dites se tenir sur le firmament de l'Église, qu'elles sont par rapport à l'augmentation des couronnes, comme il est tranché dans Job » ; A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 34.

3 *ibid.*, p. 35.

des anciens. Ces derniers permettent de montrer le sérieux de la théorie qui est exposée sans pour autant avoir besoin de noter spécifiquement l'œuvre ou l'auteur dans laquelle elle est tirée. Nous pouvons voir cela à la fois comme quelque chose de partagé par un grand nombre d'*auctoritates* et dont le besoin de mettre un auteur en particulier est moindre. Cela pourrait venir du fait que les auteurs n'avaient pas l'origine de la source, bien qu'ils aient pris l'idée quelque part. De fait, en mettant sous l'appellation « les philosophes », cela permet de conserver le caractère scientifique de ce qui est développé. Nous retrouvons cela par exemple chez Thomas de Cantimpré où l'on trouve : « *omnes philosophi esse dixerunt* »¹ à propos des sphères célestes.

Cela renforce l'idée que c'est partagé par tous, car il a précédemment utilisé la troisième personne du pluriel pour s'exprimer sur le sujet et se servait de la formule « *ut dicunt philosophi* »². Notamment, chez Brunetto Latini, on retrouve la mention des anciens comme lorsqu'il dit à propos des douze signes pour les douze mois « *fu establi per les ancienes genz saiges* »³. Dans ce cas présent, nous pouvons penser que la mention est utilisée parce que Brunetto Latini n'a pas le nom de celui qui en est à l'initiative. De la même manière qu'il dit « les anciens philosophes »⁴ au sujet de ceux qui ont trouvé la grandeur des sphères des planètes. Cela lui permet de ne pas les citer directement.

Par ailleurs, il nous est aussi possible de voir les différences entre les œuvres latines et leurs traductions en langue d'oïl. Nous allons voir cela à travers l'exemple de l'œuvre de Barthélemy l'Anglais. Le but est de voir si la traduction reste fidèle à son œuvre d'origine en matière d'utilisation des *auctoritates* ou si au contraire, elle a tendance à les délayer. Nous avons vu auparavant que Jean Corbechon a tenté de rester le plus fidèle au matériel d'origine. Nous allons voir qu'en matière d'*auctoritates* c'est encore le cas. Il va même jusqu'à revenir sur la source lui-même lorsque Barthélemy l'Anglais a pu faire des erreurs. Par exemple, lorsque Barthélemy donne à tort Isidore comme source de l'idée que l'âme est immortelle, Jean Corbechon rectifie en l'attribuant à Cassiodore⁵. Cet exemple ne fait pas appel aux sciences du ciel mais permet de montrer la manière dont Jean Corbechon agit sur le texte. Il donne dans sa

1 « Tous les philosophes ont dit être » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 385.

2 *Id.*

3 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 160.

4 *ibid.*, p. 154.

5 B. RIBÉMONT, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no 6, 15 février 1999, p. 11.

traduction de nombreuses *auctoritates* et semble avoir respecté l'usage qu'en a fait Barthélemy l'Anglais¹.

Également, par rapport à l'*Elucidarium*, il semblerait que ses traductions soient beaucoup moins fidèles à leur matériel d'origine au sujet des citations (en ce qui concerne les sciences du ciel) que l'œuvre de Jean Corbechon, car nous n'avons pas trouvé d'*auctoritates* dans les passages que nous avons étudiés alors que Honorius Augustodunensis les emploie. Cette volonté chez Jean Corbechon de rendre compte de l'œuvre originale et de l'améliorer peut se comprendre par la volonté de donner au roi de France la version la plus pure de l'œuvre originale et de lui donner ce qui se fait de meilleur pour son enseignement. Désormais, nous allons voir quels genres d'*auctoritates* sont employés par les auteurs.

2- Les types d'*auctoritates* invoquées

Dorénavant, nous allons nous intéresser au type d'*auctoritates* que les auteurs des encyclopédies utilisent, aussi bien chez les auteurs latins que chez les auteurs en langue d'oïl. Il s'agira d'esquisser une vue d'ensemble des *auctoritates* que l'on peut trouver dans les encyclopédies et d'en voir les proportions. Tout d'abord, les *auctoritates* les plus présentes sont sans étonnement les auteurs antiques, car ce sont les plus respectées. Les auteurs les plus utilisés et que l'on retrouve presque toutes les encyclopédies sont Aristote, Ptolémée et Platon. Ils sont à la source de beaucoup de connaissance sur le ciel. De plus, son autorité est tellement grande que parfois, nous pouvons retrouver Platon sous le pseudonyme de « philosophe »². Pline est aussi un auteur beaucoup cité comme chez Thomas de Cantimpré³. Boèce est aussi cité dans plusieurs encyclopédies tels que dans l'*Image du monde*⁴. Nous retrouvons aussi d'autres *auctoritates* antiques à savoir Martianus Capella que l'on retrouve plusieurs fois chez Thomas de

1 Nous ne pouvons en avoir la certitude, car nous n'avons pas pu avoir accès à une édition de l'œuvre de Barthélemy l'Anglais et nous avons accès qu'à la traduction qu'a faite Bernard Ribémont de la traduction de Jean Corbechon ; BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999.

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 175r, 1340-1341.

3 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 388 ; *ibid.*, p. 394 ; *ibid.*, p. 397 ; *ibid.*, p. 404.

4 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 165r, 1340-1341.

Cantimpré¹ et Cassiodore qui se trouve dans deux chapitres chez Alexandre Neckam². Certaines *auctoritates* ne retrouvent que chez un auteur comme c'est le cas de Stace dont nous avons déjà parlé³, mais aussi d'Euclide que l'on retrouve chez Alexandre Neckam dans un chapitre consacré au soleil et à la lune⁴ et il nous est difficile d'en extraire les raisons.

Nous retrouvons beaucoup de poètes antiques. Leur utilisation n'est pas le même selon les auteurs. Chez Adélarde de Bath, les poètes ne sont pas présentés comme des *auctoritates*, car il ne leur accorde pas le même crédit, alors qu'Alexandre Neckam utilise ces auteurs de la même façon qu'il utilise les autres *auctoritates*. Parmi ces auteurs, nous retrouvons beaucoup Virgile comme chez Neckam⁵ ou chez Gossuin de Metz⁶. Nous retrouvons d'autres poètes comme Lucain que l'on retrouve à plusieurs reprises chez Alexandre Neckam⁷, Ovide⁸, Martial⁹, Horace¹⁰, et Claudianus¹¹. Ces poètes sont chez ce dernier placés ensemble et se retrouvent dans les chapitres « *De sole et luna* » et « *De igne* ». On peut se demander les raisons qui ont poussé l'auteur du *De naturis rerum et super ecclesiatem* a utilisé précisément pour ces chapitres des poètes antiques. Cela pourrait venir du fait que les œuvres dans lesquelles il puise ses sources s'y prêtent uniquement pour ces sujets-là, ou bien il n'a pas trouvé de sources plus « scientifique » pour ces chapitres-là. L'idée qu'il les met dans des chapitres spécifiques, bien qu'il les voie comme de réelles autorités, pourrait indiquer qu'il les perçoit de façon différente vis-à-vis d'autres autorités.

1 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 394 ; *ibid.*, p. 407.

2 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 55 ; *ibid.*, p. 60.

3 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 239-241.

4 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, *op. cit.*, p. 50.

5 *ibid.*, p. 60.

6 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f.165v, 1340-1341.

7 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, *op. cit.*, p. 40 ; *ibid.*, p. 45 ; *ibid.*, p. 47 ; *ibid.*, p. 62.

8 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, *op. cit.*, p. 52 ; *ibid.*, p. 58.

9 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, *op. cit.*, p. 52.

10 *ibid.*, p. 59.

11 *ibid.*, p. 51.

Ensuite, les autorités et les références à la Bible ne manquent pas. Malgré tout, nous les retrouvons en grande majorité dans les œuvres écrites en langue latine. Il est possible que par l'absence d'*auctoritates* définies dans les œuvres nativement d'oïl peut davantage faire penser qu'elles n'y sont pas présentes. En effet, certains auteurs comme Gossuin de Metz semble être des clercs donc on serait en droit d'attendre des références bibliques. Les références que l'on trouve sont donc puisées à la fois dans le nouveau et l'ancien testament. Nous retrouvons bien évidemment la *Genèse* chez Alexandre Neckam¹. Mais aussi le *livre de sagesse* que l'on trouve chez Thomas de Cantimpré², les évangiles comme chez Thomas de Cantimpré³, les actes des apôtres⁴. On retrouve aussi des prophètes de l'ancien testament tel Isaïe⁵ et Ézéchiel⁶. Nous pouvons aussi voir le *Livre de Job*⁷ et celui de *Tobie*⁸. Ils sont utilisés comme des autorités à part entière.

Ensuite, ce sont les pères de l'Église qui sont cités. Ils sont à la fois latins et grecs. On retrouve tout d'abord Saint Augustin qui est cité à plusieurs reprises dans le *Liber de natura rerum*⁹ et dans le *De naturis rerum et super ecclesiasten*¹⁰. Nous pouvons ensuite identifier saint Grégoire et notamment dans le *Livre des propriétés des choses*¹¹. Il y a aussi saint Ambroise que l'on trouve chez Thomas de Cantimpré¹². Saint Jérôme est aussi cité dans le *Liber de natura rerum*¹³. Nous retrouvons aussi des patristiques Grecs tels que Jean Damascène¹⁴. Nous les retrouvons aussi sans préciser duquel il parle sous la plume de Brunetto Latini la mention des

-
- 1 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 392 ; *ibid.*, p. 412.
 - 2 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 384.
 - 3 *ibid.*, p. 383 ; *ibid.*, p. 387.
 - 4 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text, op. cit.*, p. 412.
 - 5 *Id.*
 - 6 *Id.*
 - 7 A. Neckam, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 63 ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text, op. cit.*, p. 413.
 - 8 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae, op. cit.*, p. 55.
 - 9 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text, op. cit.*, p. 384 ; *ibid.*, p. 388 ; *ibid.*, p. 392 ; *ibid.*, p. 394 ; *ibid.*, p. 414.
 - 10 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae, op. cit.*, p. 159.
 - 11 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999, p. 204.
 - 12 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text, op. cit.*, p. 389.
 - 13 *ibid.*, p. 387.
 - 14 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 407.

« les conteurs de sainte Yglise »¹ pour parler du cycle lunaire que nous supposons être les Pères de l'Église. Les encyclopédistes du Haut Moyen Âge sont aussi très présents à savoir Isidore et Bède. Isidore est plusieurs fois cité dans le *Livre des propriétés des choses*. Ce dernier est cité dans plusieurs sujets différents comme dans le chapitre de l'année solaire² ou celui sur l'éther³. Bède est aussi cité dans plusieurs encyclopédies comme dans le *Livre des propriétés des choses* aux chapitres consacrés à la foudre⁴ et au tonnerre⁵.

Nous pouvons rencontrer aussi des autorités arabes et juives, bien qu'elles soient minoritaires. Tout d'abord, dans les autorités arabes, nous retrouvons Alfraganus, astronome persan du IX^{ème} siècle, dans l'œuvre d'Alexandre Neckam⁶. Un autre savant persan du IX^{ème} siècle se trouve dans le *Livre des propriétés des choses*, Abû Ma'shar⁷. Chez Thomas de Cantimpré, nous retrouvons aussi Hunayn ibn Ishaq savant chrétien arabe sous le nom latinisé de Johannitius du IX^{ème} siècle⁸. Pour les auteurs juifs, nous avons Moïse ben Maïmon qui est dans l'œuvre de Barthélemy l'Anglais⁹. Il se peut aussi que ce dernier est cité Sahl ibn Bisr¹⁰, savant chrétien syriaque, sous le nom déformé de Misael¹¹.

Certains auteurs contemporains dont l'œuvre est plus proche que les autres *auctoritates* sont aussi parfois mentionnés. C'est le cas de Platearius que l'on trouve chez Thomas de Cantimpré, mais le but est de contredire son idée, car il dit « quod ladanum gummi arboris est »¹² alors que pour Thomas de Cantimpré le « *ladanum* » est : « *Est autem humor aeris in oriente et nonnumquam in partibus Grecie cum rore vel roris vice descendens. Cum autem descenderit super herbas terre, quibusdam corrigiis herba percutitur, et sic illa pretiosa*

1 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 172.

2 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999, p. 182.

3 *ibid.*, p. 170.

4 *ibid.*, p. 204.

5 *ibid.*, p. 202.

6 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 159.

7 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999, p. 174.

8 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text, op. cit.*, p. 407.

9 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses, op. cit.*, p. 167.

10 *ibid.*, p. 174.

11 I. DRAELANTS et E. FRUNZEANU, « Le savoir astronomique et ses sources dans le *De mundo et corporibus celestibus* de Barthélemy l'Anglais », *Rursus. Poïétique, réception et réécriture des textes antiques*, n° 11, 9 octobre 2017.

12 « que le *ladanum* est la gomme de l'arbre » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text, op. cit.*, p. 382.

humiditas corrigiis conviscatur »¹. La proximité chronologique de Platearius avec Thomas de Cantimpré peut justifier le fait qu'il remet en cause ce qu'il dit. Les *recentiores* sont bien souvent mis de côté aux profits d'*auctoritates* dont le temps à jouer comme valeur de preuve et dont la renommée est plus fameuse². Barthélemy l'Anglais a aussi utilisé Alexandre de Halès, théologien de l'université de Paris de la première moitié du XII^{ème} siècle³ et l'*Hexaëmeron* de Robert Grosseteste⁴.

À travers ces différents exemples, nous pouvons voir que les *auctoritates* invoquées par les encyclopédistes sont diverses et utilisées différemment selon les auteurs. De plus, le nombre de fois où elles sont utilisées n'est pas le même pour tous les types d'*auctoritates* et peuvent dépendre du degré de confiance que l'on accorde à chaque type d'*auctoritas*. Nous pouvons voir que les auteurs privilégient des *auctoritates* dont la légitimité ne fait pas de doute, même si elles ne sont pas forcément aux faits des dernières découvertes en la matière ou d'autres œuvres contemporaines importantes. Par exemple, nous pouvons remarquer que *De Sphera* de Jean de Sacrobosco semble absent des encyclopédies alors qu'une œuvre qui marque profondément le Moyen Âge central jusqu'à l'époque moderne⁵.

Nous avons pu voir précédemment la manière dont les auteurs des encyclopédies utilisaient les *auctoritates*. Cela nous a permis de dégager les différences d'utilisation entre les œuvres latines et les œuvres en langue d'oïl. Ces différences sont plus ou moins marquées en fonction des auteurs allant jusqu'à une absence d'*auctoritates* chez *Placides et Timéo*. Bien sûr, l'analyse que nous présentons ici ne vaut que pour le cadre des sciences du ciel et non l'intégralité des œuvres de notre corpus dont l'utilisation des *auctoritates* pourrait être différente. De plus, même dans les sciences du ciel, nous ne les avons présentés partiellement afin de permettre de dégager des lignes de force sans que cela

1 « Au contraire, l'humeur de l'air est en Orient et parfois descendant dans les parties de la Grèce avec la rosée ou à cause de la rosée. Puis, elle sera descendu sur les pousses de la terre, la pousse est touchée par le soulier de quelqu'un et ainsi cette précieuse humidité est englué dans le soulier » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil I, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 382

2 I. DRAELANTS ET E. FRUNZEANU, « Le savoir astronomique et ses sources dans le *De mundo et corporibus celestibus* de Barthélemy l'Anglais », *op. cit.*, § 17.

3 BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, B. Ribémont (éd.), J. Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999, p. 167.

4 I. DRAELANTS ET E. FRUNZEANU, « Le savoir astronomique et ses sources dans le *De mundo et corporibus celestibus* de Barthélemy l'Anglais », *op. cit.*, § 41.

5 *ibid.*, § 14.

constitue une étude exhaustive sur celles-ci. Pour cela, il serait préférable de regarder les études faites dans certaines éditions critiques ou pour le *De proprietatibus rerum* l'article réalisé par Isabelle Draelants et Eduard Frunzeanu en 2017¹. Nous avons aussi pu entrevoir les différents types d'*auctoritates* que les auteurs des encyclopédies utilisent, afin de montrer la variété de ces derniers. Nous allons dorénavant nous demander si les différents auteurs ont en écrivant leurs œuvres les mêmes ambitions et si par ailleurs ces derniers reprennent certains éléments des autres encyclopédies.

C- Une différence d'intention

1- Un héritage entre les œuvres latines et d'oïl

À présent, nous allons tout d'abord étudier la manière dont les auteurs d'encyclopédie de notre corpus puisent leur savoir chez les autres encyclopédistes de notre corpus. Cela implique notamment de regarder les titres que les auteurs ont adoptés et de dégager quels sont leurs intentions en tant qu'auteur à travers le titre qu'ils ont choisi. Nous allons aussi nous pencher sur le statut de l'auteur afin de tenter de déterminer quels sont leur parcours et si possible leurs connaissances au sujet de l'astronomie. Enfin nous regarderons du point de vue des auteurs le lectorat qu'ils cherchent à solliciter dans leur œuvre. Cela permet de se relier la première partie de notre étude et voir si les œuvres ont touché le public visé.

En premier lieu, le titre a pour ces œuvres une importance considérable, car il peut déterminer de sens de lecture qu'on peut avoir de l'œuvre et le message que l'auteur veut transmettre au lecteur. Il n'est dès lors pas du tout anodin. D'autant plus, nous sommes à un moment où il commence les titres commencent à apparaître dans les œuvres. Le choix du titre peut aussi avoir pour but de s'affirmer dans une lignée d'œuvres ou au contraire de s'en détacher. Tout d'abord, nous pouvons voir que dans une majeure partie des cas les œuvres encyclopédiques qui composent notre corpus peuvent être rangées en trois catégories les miroirs du monde, les livres sur la nature des choses et les livres qui éclairent le monde. Malgré tout, ces œuvres encyclopédiques sont bien souvent appelées dans la langue d'oïl des « livres de clergie ». Cette dénomination de « livres de clergie » trouve son sens dans les différents

1 I. DRAELANTS et E. FRUNZEANU, « Le savoir astronomique et ses sources dans le *De mundo et corporibus celestibus* de Barthélemy l'Anglais », *Rursus. Poïétique, réception et réécriture des textes antiques*, n° 11, 9 octobre 2017

titres des œuvres. Le premier usage de ces œuvres, est celui d'apprendre, de devenir un clerc, dans le sens de celui qui sait, au moins le temps de la lecture : « il s'agit de fournir au laïc une représentation cohérente du fonctionnement du monde »¹.

Nous retrouvons dans la première catégorie plusieurs œuvres à commencer par le *Speculum naturale* qui veut littéralement dire « miroir de la nature » (et l'intégralité de l'œuvre dans lequel il se situe, le *Speculum majus*, signifie le « grand miroir »). De plus, l'*Imago mundi* et son homonyme en langue d'oïl, l'*Image du monde* marque aussi cette dimension de miroir du monde. Ces œuvres ont pour but de renvoyer l'*Image du monde* au lecteur, le livre en est reflet et lui permet d'y parvenir. Et au-delà de l'image d'un monde terrestre et physique, c'est avant tout l'image de Dieu qui est reflétée. Le miroir donne un accès vers l'invisible². Néanmoins, l'image qui est donnée est imparfaite, car elle ne peut rendre compte totalement l'image de Dieu, puisqu'elle est le produit d'un monde physique. D'autre part, c'est aussi l'image du lecteur qui est renvoyée à lui-même dans sa condition d'être humain créé « à l'image de Dieu »³.

Le reflet est aussi celui des connaissances de l'auteur qui les insufflent dans une œuvre en direction du lecteur. L'auteur, œuvre de Dieu, crée à son tour⁴ et rend hommage à son Créateur. Ce dernier rend compte de la manière dont fonctionnent les phénomènes puis en donne l'explication. De plus, comme le rappelle Chantal Connochie-Bourgne, « l'image construite par les mots sonores du clerc ne prend existence que si elle est reçue par l'esprit du lecteur, intériorisée par lui qui devient alors un « espace » réfléchissant »⁵. L'individu qui lit l'œuvre devient lui-même miroir dont les connaissances se reflètent sur le monde. Nous pouvons voir qu'à travers ce titre, les auteurs cherchent à mettre en regard différents reflets dont l'œuvre, et même l'objet-livre joue le rôle de miroir⁶. Nous pouvons considérer que toutes les encyclopédies, même si elles n'en portent par la marque dans leur titre, sont des miroirs du monde.

1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Pourquoi et comment réécrire une encyclopédie ? Deux rédactions de l'*Image du monde* », dans B. Baillaud, J. De Gramont et D. Hüe (éd.), *Encyclopédies Médiévales: Discours et savoirs*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, France, 1998, pp. 146-147.

2 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Miroir ou Image... : Le choix d'un titre pour un texte didactique », dans F. Pomel (éd.), *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2016, § 6.

3 *ibid.*, § 11.

4 M. TERRASSE, E. POULLE et D. JACQUART, *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen âge: mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, Suisse, France, Librairie Droz, 1994, p. 23

5 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Miroir ou Image... », *op. cit.*, § 11.

6 B. RIBÉMONT, *La « renaissance » du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, Paris, Champion, 2002, pp. 83-84.

D'autre part, l'auteur de *l'Image du monde* semble, par ce titre, prendre le même sillage que Honorius Augustodunensis et a tenté de porter le même regard sur le monde. Son œuvre en langue d'oïl permet d'élargir le nombre de personnes pouvant voir, à travers le miroir qu'il crée, le reflet du monde et celui de Dieu.

Ensuite, nous avons les œuvres sur la nature des choses. Dans ces œuvres, nous retrouvons par leur titre, le *Liber de natura rerum*, le *De naturis rerum et super Ecclesiastem*, le *De proprietatibus rerum* (ainsi que sa traduction, le *Livre des propriétés des choses*) et dans une moindre mesure les *Quaestiones naturales*. Les auteurs, au travers du titre, cherchent avant tout à donner une description fidèle de ce qui compose la nature. Les *res* signifient « tout le monde visible », mais aussi la totalité du monde invisible. Les termes *natura* et *proprietas* ont le sens « d'attribut ». L'auteur explique avec ce titre qu'il va s'attacher à décortiquer tous les attributs que compose le monde. Ces derniers veulent donner toutes les armes pour que le lecteur puisse comprendre le monde qui l'entoure. Le but étant de rendre compte le plus possible du monde créé par Dieu et de sa figure. Pour les *Quaestiones naturales*, le terme *naturales* évoque le même univers que le terme *res*, mais il peut davantage renvoyer à une vue d'ensemble et a une dimension de décortilage de la matière moindre. Cette différence dans le choix des termes pour le titre peut aussi venir d'un changement dans la manière d'ordonner la matière. En effet, il semble qu'à partir du milieu du XII^{ème} siècle, on a un changement dans la manière de rendre compte de la nature. Auparavant, sous l'égide des travaux d'Isidore de Séville, c'est par l'étymologie qu'on explique le sens des choses. À partir d'Alexandre Neckam, on commence à adopter une conception où l'étymologie, si elle n'est pas réduite au silence, a une importance bien moindre. C'est l'explication des phénomènes par leur cause qui prend le pas.¹

Nous avons aussi des livres qui permettent, si nous regardons leur titre, « d'éclairer ». Ces livres sont *l'Elucidarium* et ses traductions en d'oïl, le *Lucidaire* et *Lumere as lais*. Ces titres évocateurs permettent d'apporter la lumière de deux façons. Tout d'abord, la lumière est portée sur le monde et permet de le sortir de l'obscurité en révélant la manière dont il se compose. Ensuite, ce titre évoque la lumière apportée au lecteur via les nouvelles connaissances qu'il acquiert avec ce livre et est amené à comprendre mieux le monde qu'il entoure. Cette lumière portée est aussi une façon de faire front aux ténèbres et au diable qu'elles renferment. Le but recherché par l'auteur est qu'en l'éclairant le lecteur, via l'œuvre, il s'élèvera un peu plus vers la lumière et se rapprochera de Dieu. La version en langue d'oïl sous le titre *lumere as lais* montre

1 B. RIBÉMONT, *La « renaissance » du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, Paris, Champion, 2002, pp. 163-198.

encore davantage cette idée. Ici, c'est bien aux laïcs que la lumière est donnée, autrement dit, l'auteur veut que ceux qui n'ont pas la lumière de la connaissance, les non-clercs, puissent aussi en profiter.

D'autres encyclopédies, même si leur titre l'évoque moins à première vue, regroupent aussi les trois types de livres que nous venons de mentionner. Tout d'abord, le titre du *Trésor* évoque l'idée de montrer les bijoux qui sont présents dans le monde. C'est aussi l'idée d'un *Trésor* qui nous a été donné par Dieu et dont il faut se saisir. Cette fois encore, cela renvoie aussi à la dimension de l'objet-livre car ce dernier est aussi celui qui renferme et matérialise le *Trésor*, car il est, lui aussi, le *Trésor*. Le but pour Brunetto Latini est de donner les moyens de « posséder les richesses du savoir afin de mieux conduire sa vie de responsable politique »¹. Ensuite, le *Sidrac* a pour titre complet « *Sydrac ou le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences* ». On est ici face à une image très forte car la fontaine peut évoquer de nombreuses choses. La fontaine peut évoquer la fontaine de Jouvence qui rend immortel celui qui la boit. Cette évocation peut être vouloir dire que le livre ou plutôt ce qu'il renferme est éternel. Ensuite, c'est aussi l'image de la source à laquelle on s'abreuve et qui est source de vie. Cela montre le caractère indispensable de l'œuvre. C'est renforcé par le fait que c'est une fontaine où sont contenues toutes les sciences. De cette fontaine, à savoir le livre, jaillit toutes les sources de la connaissance dont le lecteur peut s'imprégner. Cela se traduit aussi dans l'œuvre par un très grand nombre de questions.

Enfin, le *Dialogue de Placides et Timéo* a comme autre nom « li Secrés as philosophes ». Ce titre invite à la lecture, car l'auteur nous présente par son titre une œuvre secrète. D'une part, il révèle ce qui est caché, d'autre part, ce qui est caché prend de la valeur par ce titre. De plus, l'auteur révèle les secrets appartenant aux philosophes (philosophe désigne ici le terme de « savant »), qui sont des personnages respectables et respectés. Dans le même temps, ce sont aussi des secrets prodigués sur la nature. Nous pouvons émettre l'idée que l'auteur a voulu donner un double-sens à son titre où les philosophes pourraient aussi aux lecteurs qui, à la lecture de l'œuvre pourraient devenir des savants en raison du terme « as » n'est pas très explicite et pourrait signifier « les » ou « aux ».

En définitive, toutes les encyclopédies que nous avons choisies ont un titre exprimant quelque chose de différent mais restant proche. L'idée est d'accroître chez les lecteurs leur

1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Miroir ou Image... : Le choix d'un titre pour un texte didactique », dans F. Pomel (éd.), *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2016, § 5.

connaissance du monde et par extension de Dieu. C'est une façon de devenir pour ces derniers de meilleurs fidèles. L'œuvre encyclopédique a pour visée de fournir un complément aux Écritures. Néanmoins, cette idée est moins manifeste dans les trois derniers titres que nous avons cités, puisque que c'est davantage la connaissance pure qui est mise en avant. C'est aussi l'idée chez chaque auteur de rendre visible chez le lecteur quelque chose qu'il n'a pas d'ordinaire accès. Le seul titre à ne pas être empreint de cette idée est le *Dragmaticon*. Ce titre sous cette forme n'est pas à l'origine celle de l'auteur et semble apparaître dans des manuscrits ultérieurs sous la forme *Dragmaticon Philosophiae* afin de différencier l'œuvre de la précédente *Philosophia mundi* dont les deux portaient le même nom¹. Néanmoins, il reste possible que Guillaume de Conches ait quand même employé ce titre pour parler de son œuvre faisant référence à l'un des trois subdivisions du dialogue médiéval avec le « *pragmaticon* » et le « *didascalicon* »². Ce titre peut faire référence à la forme dialoguée que l'on retrouve dans l'œuvre entre un duc et philosophe. C'est ce que l'on retrouve dans le titre de *Placide et Timéo* où cette fois encore la forme dialoguée est explicitement indiquée dans le titre.

Il est intéressant de voir qu'à partir seulement du titre nous pouvons déterminer sommairement les intentions de l'auteur. Le titre joue ici le rôle de ligne conductrice pour l'auteur qui essaie dans son œuvre de s'y tenir. De plus, les titres, bien qu'ils ne soient pas sur la couverture comme de nos jours, permettent quand même d'inciter à la lecture car ils sont désignés comme tel.

Un autre moment où une tradition entre les encyclopédies peut être perceptible, se trouve dans la reprise d'idées d'autres encyclopédies. Cette reprise serait présente dans les encyclopédies latines et plus encore dans les encyclopédies en langue d'oïl. Ces dernières peuvent servir de modèle dans la forme et une partie de la matière dans le fond. Tout d'abord, Vincent de Beauvais prendrait dans son *Speculum* des éléments de l'œuvre de Thomas de Cantimpré³.

Ensuite, Gossuin de Metz prendrait ses sources à la fois chez Adélarde de Bath, Honorius Augustodunensis, Guillaume de Conches et Alexandre Neckam⁴. Ce dernier reprend, par

1 GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997, p. xv.

2 GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, *op. cit.*, p. i.

3 J. FRIEDMAN, « Thomas de Cantimpré », dans *La Science de la nature: théories et pratiques*, Montréal, Canada, Bellarmin, 1974, pp. 107-154.

4 B. RIBÉMONT, « Encyclopédies médiévales et nature supralunaire : dire le ciel et calculer le temps », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique,

exemple, que le diamètre du Soleil est 585 fois plus grand que celui de la Terre chez Alexandre Neckam (sans le signaler) et non chez Ptolémée qui parle de 605 fois plus grand que le globe terrestre¹. De plus, bien que certains aient vu en cette œuvre la traduction de l'œuvre perdue de Vincent de Beauvais, *Speculum vel Imago Mundi* ou celle de l'*Imago mundi*², nous pouvons écarter la validité, au moins pour l'œuvre d'Honorius Augustodunensis, mais les emprunts dans la matière sont forts possibles et Gossuin a sans doute eu recours à cette dernière pour écrire son œuvre (puisqu'il lui a donné le même titre). C'est d'autant plus probable que Honorius Augustodunensis a dirigé l'école de la cathédrale de Metz en 1120 en 1146³.

Pour *Placides et Timéo*, l'auteur a sans doute puisé dans le *Philosophia mundi* de Guillaume de Conches (la version qui précède le *Dragmaticon*) et lui a inspiré le nom du maître Timéo, proche du *Timée*, dont Guillaume de Conches a fait le commentaire⁴. De plus, ce dernier se serait aussi inspiré de l'*Image du monde* et du *Secret des Secrets*⁵ (œuvre à caractère encyclopédique que nous n'avons pas inséré dans notre corpus, car les sujets célestes ne sont pas centraux).

Dorénavant, nous allons prendre un exemple pour montrer la reprise dans d'autres encyclopédies, celui de la terre percée. Nous reviendrons plus en détail par la suite dans une partie consacrée sur sa composition et son impact⁶, mais c'est un très bon exemple pour expliquer la continuation dans d'autres encyclopédies de certaines matières. L'expérience de la terre percée, où une personne lance une pierre au centre de la terre, semble être pour la première fois évoqué par Adélarde de Bath dans les *Quaestiones naturales*⁷. Cette expérience est par la suite reprise dans un bon nombre d'encyclopédies. Nous la retrouvons dans les encyclopédies en langue d'oïl comme chez Brunetto Latin⁸ ou dans l'*Image du monde*⁹ et dans

Brepols, 2013, p. 198.

1 *Id.*

2 O. H. PRIOR, *L'Image du monde de Maître Gossuin: Rédaction en prose : Texte du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, Fonds Français No. 574, avec corrections d'après d'autres manuscrits : Notes et Introduction : thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, Thèse, Lausanne, Suisse, Impr. Réunies S.A., 1913, pp. 27-28.

3 *ibid.*, p. 28.

4 C.-V. LANGLOIS, *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Âge: d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, France, Hachette, 1927, pp. 286-287.

5 *ibid.*, p. 287.

6 *infra* partie III troisième sous-partie p.128.

7 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, p. 238-241.

8 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 140.

9 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 73r-74v, 1340-1341.

les encyclopédies en langue latine tel que dans le *Dragmaticon* ou dans le *De naturis rerum et super ecclesiatem*¹.

Par contre, les conclusions apportées par les différents auteurs divergent, car par exemple pour Guillaume de Conches la pierre arrivée au centre de la terre, le dépasse mais rebrousse chemin alors que chez Adélard elle se stoppe nette une fois arrivée au centre. Aussi Gossuin rajoute un deuxième trou dans lequel la pierre est lancée². Les auteurs l'ont adapté selon leurs besoins et leur propre démonstration mais ils ont quand même repris une idée d'une encyclopédie qui les précédait, sans doute qu'ils ont vu le potentiel d'une telle expérience mentale.

Nous avons pu voir que les auteurs d'encyclopédies n'hésitaient pas à reprendre chez leurs prédécesseurs ce qu'ils ont trouvé digne d'intérêt et se les approprient en les modifiant si nécessaire. Cette reprise peut même aller jusqu'au titre soit dans une reprise exacte ou approchante soit par une idée proche, car les enjeux pour les auteurs peuvent être les mêmes. Nous allons voir si par leur parcours et leur statut, les auteurs empruntent les mêmes chemins, entraînant l'écriture d'une œuvre encyclopédique.

2- Statut de l'auteur

Nous allons questionner les statuts des auteurs en se demandant si ces derniers étaient issus d'un milieu similaire et si leur instruction était similaire. Bien entendu, selon les auteurs nos connaissances en ce domaine sont très disparates et il s'agira surtout d'exposer ce que nous pouvons savoir sur eux, ainsi que d'établir des ressemblances ou des différences entre ces derniers. Pour ce faire, nous pourrions puiser ces connaissances à la fois dans les dictionnaires sur les auteurs, essentiellement le *Dictionnaire des lettres françaises*³, et les introductions des différentes éditions des textes. Nous pourrions ajouter à ça d'autres études quand il sera nécessaire. Nous allons procéder de manière chronologique par rapport à la vie des auteurs puis nous tenterons en évidence par la comparaison les points qui nous semblent importants.

1 A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 56.

2 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 239.

3 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge*, Paris, France, Fayard, 1994.

Tout d'abord, Adélarde de Bath¹ aurait vécu aux alentours de 1080 et 1160. Sa naissance se fait à Bath. Il fait partie de la *familia* de l'évêque de Wells, Giso puis « dapifer (majordome) du successeur de Giso, John »². Dans sa jeunesse, il rejoint la France pour étudier à Tours à la fois la musique et l'astronomie. Il fait par la suite un voyage en Sicile, ce qui lui a sans doute permis d'avoir un premier contact avec les sciences arabes. Il a aussi un rôle d'enseignant à l'école de Laon que l'on situe soit avant soit après son séjour sicilien. Pendant sept ans, il étudie la science arabe en se déplaçant autour de la méditerranée, semble-t-il avec l'aide financière de John. Et c'est à l'issue de cet apprentissage qu'il écrit les *Quaestiones naturales*. Il a aussi été à la cour d'Henri I³. Il est par ailleurs l'auteur de la traduction à partir du texte arabe des *Éléments* d'Euclide ainsi que de la traduction *De l'astrolabe* une traduction de l'*Arithmétique* d'al-Khuwārizmī⁴. À travers ces différents éléments, nous voyons qu'Adélarde de Bath a une très bonne connaissance en astronomie, d'autant plus qu'il se situe à une période où la résurgence de textes antiques est sur le point d'arriver et qu'il en est même en partie à l'initiative.

Honorius Augustodunensis⁵ est né probablement dans la même décennie qu'Adélarde de Bath (1080) et a sans doute aussi une origine anglaise. Il étudie à l'école de saint Anselme de Cantorbéry. À partir de 1097, il traversa la Manche et vint se fixer comme reclus à Saint-Pierre de Regensburg près de Ratisbonne. Il se nomme dans l'œuvre *De luminaribus Ecclesiae* en disant « Augustodunensis ecclesiae presbyter et scholasticus »⁶ ce qui serait sans doute écolâtre de l'église de Ratisbonne (peut-être l'Église Saint-Jacques). Il meurt peu après 1153.

Guillaume de Conches⁷ semble né à la même période que les deux précédents, en Normandie à Conches-en-Ouche. Ce dernier élève (sans doute celui de Bernard de Chartres) puis maître (notamment de Jean de Salisbery) à l'école de Chartres, possiblement à partir de 1120. Il est parti à cause de l'évêque de Chartres pour aller ensuite à la cour du duc Geoffroy Plantagenêt. C'est auprès du duc qu'il écrit le *Dragmaticon*. Il décède vers 1154.

1 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge*, Paris, France, Fayard, 1994, p. 15.

2 J.-P. BOUDET, *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XI^e - XV^e siècle)*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2006, n. 17 p.164.

3 *Id.*

4 A. CANTIN, « ADÉLARD DE BATH (XII^e s.) », *Encyclopaedia Universalis*, s. d.

5 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge, op. cit.*, p. 686

6 *Id.*

7 *ibid.*, pp. 610-611.

Alexandre Neckam¹ est né en 1154 à St Albans (Hertfordshire). Il étudie d'abord à Oxford puis à Paris. Il est maître à la faculté des arts et membre de l'école d'Adam du Petit-Pont. Il fait un retour en Angleterre et pour devenir semble-t-il le premier théologien scolastique d'Oxford. Ensuite, il est chanoine régulier augustinien à Cirencester dont il devient en 1213 l'abbé. Il meurt en 1220.

Barthélemy l'Anglais² naît vers 1190 en Angleterre. La première partie de sa vie très documenté mais il a sans doute fréquenté Chartres mais aussi Oxford entre 1210 et 1220. Il poursuit ses études à Paris et donna des cours bibliques dont on sait par Fra Salimbene de Adam³. À l'année 1230, il est envoyé par l'Ordre des frères mineurs (nous n'avons pas su à partir de quand il rentre dans ce dernier) au couvent de Magdebourg (Saxe-Anhalt). C'est après 1250 qu'il y meurt. C'est à Magdebourg qu'il finit de rédiger le *De proprietatibus rerum*.

Nous avons peu de chose sur la vie de Vincent de Beauvais⁴. Ce dernier est vraisemblablement né à la fin du XII^{ème} siècle (peut-être dans la décennie 1190). Il semble qu'il étudie à Paris⁵. Il fait partie de la première génération de dominicains à Paris en 1218. Ensuite, il est possible que Vincent de Beauvais ait pu participer à la fondation du couvent dominicain de Beauvais en 1225 pour ensuite en être le sous-prieur⁶. Il semble avoir rempli une fonction d'enseignement dans le couvent. Il est aussi, par l'appel de Louis IX lecteur de Royaumont, abbaye cistercienne fondé en 1228 par saint Louis. Il a peut-être eu une fonction d'enseignant, mais il est impossible de s'en assurer⁷. D'après Pierre Danou, il serait mort en 1264⁸.

Thomas de Cantimpré⁹ est né vers 1201 à Leeuw-Saint-Pierre (Brabant Flamand). Il est issu d'une famille noble résidant à Belleghem (Flandre-Occidentale). Il rentre à l'âge de cinq ans aux écoles de Liège. Vers dix-sept ans, il rentre à l'abbaye de Cantimpré où il est chanoine régulier augustinien et prêtre puis devient confesseur. Aux alentours des années 1230, il demande à partir chez les prêcheurs de Louvain pour étudier ce qu'il obtient. Il suit des cours à

1 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge*, Paris, France, Fayard, 1994, p. 46.

2 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen Âge*, Paris, France, Fayard, 1994, pp. 126-127.

3 *ibid.*, p. 127.

4 *ibid.*, p. 1480.

5 S. LUSIGNAN, *Préface au « Speculum majus » de Vincent de Beauvais : réfraction et diffraction*, Montréal, Canada, Bellarmin, 1979, p. 16.

6 *Id.*

7 *Id.*

8 *ibid.*, p. 17.

9 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen Âge, op. cit.*, pp. 1436-1437.

Cologne auprès d'Albert le Grand. Il réside entre 1237 et 1240 (peut-être plus longtemps) au couvent Saint-Jacques de Paris. Il retourne à Louvain, où il est désigné lecteur puis prédicateur général (sur une région comprenant une partie de la France, de la Belgique et de l'Allemagne). Il meurt aux alentours de 1270-1272.

Brunetto Latini¹ est le seul auteur en langue d'oïl dont on est suffisamment de trace de sa vie et les fonctions qu'il joue font de lui celui dont on connaît le plus d'éléments. Il est né à vers 1220 à Florence. À l'année 1254, il est notaire et « *rogatus* » (difficile de définir précisément quelle fonction cela signifie). En février 1260, il est envoyé auprès d'Alphonse X pour trouver un allié dans la lutte avec le roi de Sicile et fils de Frédéric II, Manfred. À la suite de la défaite des Florentins en septembre de la même année à la bataille de Montaperti, il doit trouver l'exil en France. C'est dans cette période qu'il écrit le *Trésor*. Après la bataille de Bénévent en 1266, il peut faire son retour dans la ville toscane. En 1267, il devient protonotaire des Angevins (lié à Charles d'Anjou) et assume par la suite plusieurs fonctions politiques au sein du conseil de Florence (sans qu'on puisse déterminer avec exactitude son influence). Il est chancelier entre 1272 et 1274. Il meurt en 1294.

Peu d'informations nous sont parvenues sur les autres auteurs en langue d'oïl. Jean Corbechon est un maître en théologie, frère augustin et chapelain de Charles V². On sait que Pierre de Peckham, l'auteur de la *lumere as lais* est un clerc anglais mort vers 1293³. Perrot de Garbelai, auteur du *Divisiones Mundi*, est probablement irlandais⁴. De Gossuin de Metz, nous savons qu'il est un clerc vivant à proximité de Metz au vu du dialecte lorrain qu'il utilise⁵. De plus, il pourrait être issu d'un ordre mendiant, comme certains éléments dans *l'Image du monde* le laisse penser⁶. Pour les auteurs du *Sidrac* et de *Placides et Timéo*, c'est encore plus flou puisque le nom des auteurs nous est inconnu. *Placides et Timéo* a été écrit pour certain par un Jehan Bonnet, maître en théologie à Paris, car c'est son nom que l'on retrouve sur le ms. fr.

1 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen Âge*, Paris, France, Fayard, 1994, pp. 213-214.

2 J. DUCOS (éd.), *Encyclopédie médiévale et langues européennes : réception et diffusion du De proprietatibus rerum de Barthélémy l'Anglais dans les langues vernaculaires*, Paris, France, Champion, 2014, p. 10.

3 G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen Âge, op. cit.*, pp. 1180-1181.

4 *ibid.*, pp. 1132-1133.

5 *ibid.*, p. 555.

6 DION Élisée, *Penser le monde en langue vulgaire et en images : enjeux sociaux et dimensions visuelles de la transmission du savoir dans l'Image du monde (XIII^{ème} - XV^{ème} siècles)*, Thèse de doctorat en histoire médiévale, sous la direction de Isabelle Heullant-Donat et Steffen Patzold, Reims, France, Tübingen, Allemagne, Université de Reims Champagne-Ardenne, Eberhard Karls Universität Tübingen, 2018, p. 280-281.

212¹, mais le manuscrit est daté du xv^{ème} siècle et on ne retrouve pas sa trace dans les manuscrits antérieurs, donc on peut supposer que c'est davantage le copiste de l'œuvre que son auteur. Quant à l'auteur du *Sidrac*, il a écrit pour certains cette œuvre en Orient qui est expliqué par les connaissances de l'auteur sur cette région du monde².

Ainsi, à partir de ces différentes données, il nous est possible de les comparer. Tout d'abord, nous pouvons très rapidement voir que tous les auteurs dont nous avons la trace sont des clercs, à l'exception de Brunetto Latini. Ces œuvres, bien que fournissant un savoir rudimentaire, demande une certaine connaissance théorique pour être prodigué. Nous pouvons voir aussi que les premiers auteurs, à savoir Adélarde de Bath, Honorius Augustodunensis et Guillaume de Conches semblent se démarquer davantage des autres, car ces derniers sont dans une période où l'afflux de savoir n'était pas aussi intense que par la suite. C'est davantage un apport de connaissance qu'ils donnent. Nous pouvons voir que beaucoup ont un rôle d'enseignant. Le passage à l'écriture d'une œuvre complète met en évidence toutes les connaissances du monde (ou tout du moins en ayant cette volonté) et est dans le prolongement de ce rôle, permettant de fournir son enseignement à un plus grand nombre de personnes. Nous voyons aussi que les ordres mineurs et prêcheurs dont sont issus Barthélemy l'Anglais, Vincent de Beauvais et Thomas de Cantimpré au xiii^{ème} leur permettent d'avoir une connaissance accrue et de pouvoir en retour la transmettre.

À l'inverse, d'autres auteurs comme celui de *Placides et Timéo* ont une connaissance davantage partielle. Si l'on prend les sciences du ciel, Claude Thomasset nous explique que ses connaissances astronomiques du monde supralunaire sont partielles voire erronées³, par exemple il dit, que « *le lune est .ix. fois plus grande que toute la terre ou nous sommes* »⁴. Dans des proportions moindres, mais c'est aussi le cas pour les phénomènes météorologiques⁵.

Même si les informations qu'on a sur Gossuin de Metz sont minimes, on peut tout de même dire que Metz est au xiii^{ème} siècle une région de grande effervescence intellectuelle avec

1 *Placides et Timéo*, Paris, BnF, manuscrits, ms. fr. 212 f.17r, fin xv^{ème} siècle.

2 A. THOMAS, « L'anc. franç. pichar et l'étimolojie du franç. Cloporte. Réponse à une question », *Romania*, vol. 56, n° 222, 1930, p. 164.

3 C. THOMASSET, *Commentaire du « Dialogue de Placides et Timéo »*, Genève, Suisse, Droz, 1982, p. 45.

4 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 61.

5 C. THOMASSET, *Commentaire du « Dialogue de Placides et Timéo »*, *op. cit.*, p. 167.

beaucoup de maisons religieuses et des sociétés pour la lecture de la Bible qui peuvent être un terreau pour l'écriture d'une encyclopédie¹. Si son statut de mendiants est avéré, son œuvre a aussi pu être source d'apprentissage pour les frères².

Le cas de Brunetto Latini est intéressant, car il tranche avec celui des autres auteurs d'encyclopédie puisque c'est un laïc, insérer dans la vie politique qui plus est. Nous pouvons dire que son rôle et son statut de notaire est déterminant dans sa rédaction du *Trésor* puisque c'est par celui-ci qui est amené à beaucoup écrire et c'est un métier qui se développe beaucoup dans l'Italie communale. On peut alors se demander comment a-t-il une formation dans les sciences du ciel. C'est sans doute à travers les études qu'il fait à Bologne³ avant ses fonctions politiques et diplomatiques qu'il a pu s'initier à ses thématiques, sans n'est lui-même un grand spécialiste. Ce n'est d'ailleurs pas le fond de son propos, car son but est plus de donner un agrégat de connaissances diverses et encyclopédiques pour ensuite donner une connaissance plus poussée dans la dernière partie consacrée à la rhétorique et à l'art de gouverner une cité. Ce dernier est cité par Giovanni Villani dans sa *Nuova cronica* comme « *il quale fu gran filosafo, e fue sommo maestro in rettorica* »⁴.

Les auteurs qui composent notre corpus sont issus de milieux intellectuels florissants qui ont sans doute dû forger leur esprit synthétique et leur a permis d'écrire des œuvres encyclopédiques. Malgré cela, tous ces auteurs n'ont pas eu la même formation ce qui peut se ressentir dans leurs œuvres. Nous sommes aussi forcés de constater que la plupart des auteurs ne nous sont connus que par des bribes d'éléments qui ne nous permette pas d'établir avec exactitude leur parcours et leur statut. Nous pouvons néanmoins percevoir que certains auteurs ont par leurs fonctions un statut intellectuel d'importance. Nous allons aussi nous intéresser au lectorat que les auteurs ont recherché par leurs écrits.

1 O. H. PRIOR, *L'Image du monde de Maître Gossouin: Rédaction en prose : Texte du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, Fonds Français No. 574, avec corrections d'après d'autres manuscrits : Notes et Introduction : thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, Thèse, Lausanne, Suisse, Impr. Réunies S.A., 1913, p. 2.

2 DION Élisée, *Penser le monde en langue vulgaire et en images : enjeux sociaux et dimensions visuelles de la transmission du savoir dans l'Image du monde (XIII^{ème} - XV^{ème} siècles)*, Thèse de doctorat en histoire médiévale, sous la direction de Isabelle Heullant-Donat et Steffen Patzold, Reims, France, Tübingen, Allemagne, Université de Reims Champagne-Ardenne, Eberhard Karls Universität Tübingen, 2018, p. 281.

3 « LATINI, Brunetto in "Dizionario Biografico" », sur *Treccani* [http://www.treccani.it/enciclopedia/brunetto-latini_\(Dizionario-Biografico\)](http://www.treccani.it/enciclopedia/brunetto-latini_(Dizionario-Biografico)) [en ligne], s. d.

4 G. VILLANI, *Nuova cronica*, G. Porta (éd.), Parme, Italie, Ugo Guanda, 1990, vol. 2/3, p. 27.

3- Recherche d'une écriture adaptée pour un lectorat différent

Nous pouvons nous demander les raisons qui poussent les auteurs à écrire ce type d'œuvres et tenter, dans la mesure du possible, de déterminer les milieux vers lesquels l'auteur avait pour l'intention d'écrire. Il nous est possible de penser que le même type d'œuvre soit réalisé avec les mêmes intentions et qu'ensuite les lecteurs eux-mêmes font leur propre interprétation et utilisation des œuvres. Nous allons voir que les auteurs ont en écrivant une idée plus ou moins précise des personnes qui veulent toucher et avec quelles intentions. Nous avons déjà vu par le titre des œuvres que les auteurs ont certaines intentions, mais nous pouvons aussi voir dans le texte ces intentions et plus encore à qui celui-ci s'adresse. Il nous sera possible de déterminer, si les auteurs s'adressent aux mêmes cercles de lecteurs.

Tout d'abord, nous pouvons distinguer deux types de lectorats recherchés, les clercs et les laïcs. Cette séparation se réalise au niveau de la langue, où les œuvres latines seraient à destination unique des clercs et les œuvres en langue d'oïl pour les seules latines. Nous avons vu dans la première partie que c'est cette tendance là que l'on remarque dans l'utilisation de ces œuvres. Mais il est possible de voir que le destinataire attendu de l'œuvre n'est pas nécessairement celui touchée. De plus, certaines œuvres ont peut-être dans leur volonté un lectorat spécifique, mais la tradition manuscrite qui en découle peut démontrer le contraire ou du moins quelque chose de moins cloisonnée.

En premier lieu, nous pensons que ces œuvres qu'elles soient écrites en langue d'oïl ou en langue latine ont pour but de satisfaire une *curiositas*. Contempler le monde ainsi créé par Dieu, mieux le connaître, pour mieux lui faire honneur.

Nous pouvons penser que les œuvres liées aux dominicains, le *De proprietatibus rerum*, le *Liber de natura rerum* et le *Speculum naturale* ont toutes les trois pour but d'apporter un enseignement suffisant pour ensuite faire œuvre de prédication. Les œuvres ont comme premier intérêt une instruction pure avec une édification et une formation scientifique, cela résulte du concept d'*utilitas*¹. Mais elles ont aussi pour intérêt la moralisation de la société qui

1 I. DREALANTS, « Le « siècle de l'encyclopédisme » : conditions et critères de définition d'un genre », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 97.

passer par les prédicateurs.¹ Thomas de Cantimpré a pour but de donner dans une œuvre synthétique les auteurs qui parlent de la nature².

Au chapitre v, Alexandre Neckam nous livre son intention d'écriture pour ce livre. Il écrit : « *Communia itaque tangimus, et quae in omnium fere notitiam doctrinae beneficio devenerunt, quia, si subtiliora prosequeremur, et difficultate nimia et subtilitate ardua lectorem simplicem offenderemus* »³. Par ces mots, ils ne donnent pas précisément à qui l'œuvre s'adresse mais nous pouvons tout de même supposer qu'il cherche à montrer l'importance de son œuvre aux yeux de tous. Il poursuit après avoir donné certains sujets astronomiques qu'il va traiter par « *profecto aut ostentator scientiolae meae viderer, aut promissum non exsolverem fideliter; qui nec physice, nec philosophice, me tractaturum spondi* »⁴. Ici, il semble montrer qu'il veut avant tout convaincre son lectorat, tout en cherchant à l'instruire. D'autant plus, qu'il fait un grand usage de la première personne du singulier qui pourrait montrer « sa responsabilité » dans les connaissances qu'il donne.

On retrouve la même idée tout au long du *Quaestiones naturales* où c'est avant tout à réussir convaincre qu'Adélarde de Bath a pour but. Ce dernier veut avant tout mettre en avant les connaissances qu'il a acquises, et ce de la connaissance grecque par l'intermédiaire des arabes. Nous pouvons imaginer alors que le lectorat recherché par les deux auteurs est davantage savant. En effet, il lui faut sans doute déjà des connaissances préétablies sur les sujets traités pour les changer, même si on peut imaginer qu'un lecteur qui fait face pour la première fois à ces théories peut aussi les intégrer.

Nous pouvons dire que dans certains cas, les œuvres écrites en langue latine peuvent aussi avoir été écrites aussi pour des laïcs. Nous allons pour cela donner deux exemples. Tout d'abord, le *Speculum naturale* a été écrit par Vincent de Beauvais dans un cadre dominicain

1 I. DREALANTS, « Le « siècle de l'encyclopédisme » : conditions et critères de définition d'un genre », *op. cit.*, p. 98.

2 *ibid.*, p. 99.

3 « Donc, nous saisissons le bien commun, et ils firent recours fermement à la connaissance par le bienfait de l'instruction pour tous, parce que, si nous traiterions de très délicates [choses], nous déplairerions au simple lecteur par une excessive difficulté et une haute subtilité. » ; A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 36.

4 « Soit je montrerais de manière incontestable que je considérerais par ma petite science soit la promesse ne sera pas fidèlement acquittée ; que ni physiquement, ni philosophiquement, je m'engage à traiter » ; A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 36

comme nous avons pu le voir. Mais, d'après l'étude qui a été faite par Oursel, ce dernier était en relation avec le roi de France, Louis IX¹. Tout d'abord, il a attaché à l'abbaye de Royaumont qui a été fondée par le roi. Ensuite, nous pouvons voir dans une lettre adressée à saint Louis, que ce dernier aurait financé l'œuvre de Vincent de Beauvais (tout du moins la partie du *Speculum historiale*). Effectivement, ce dernier lui dit être à la moitié de l'œuvre. Il nous est donc possible de voir dans cet acte, que le roi avait connaissance du *Speculum naturale* et qu'il l'avait en sa possession. Bien sûr, il nous est très difficile de dire que cette dernière avait été faite dans l'intention du roi, car elle est avant tout faite pour la connaissance des frères. Nous pouvons quand même imaginer que pour avoir ces faveurs, Vincent de Beauvais a pu chercher à plaire au roi.

Un exemple plus frappant est celui de Guillaume de Conches. Nous avons dit auparavant qu'il s'est retrouvé à la cour de Geoffroy Plantagenêt, père du futur roi d'Angleterre, Henri II et de deux autres enfants, Geoffroy et Guillaume. Geoffroy a demandé à Guillaume de Conches de s'occuper de l'éducation de ces enfants². C'est donc dans ce contexte qu'est écrit le *Dragmaticon*. Ce dernier fait incarner son mécène, le duc de Normandie « *Quaeris, venerande dux Normannorum et comes Andegavensium, cur magistris nostri temporis minus creditur quam antiquis crederetur* »³. C'est ce duc qui tout au long de l'œuvre a un dialogue avec le philosophe. On peut se demander si c'est le père Geoffroy ou le fils Henri qui reçoit le duché de Normandie et à qui Guillaume de Conches prodiguait ses enseignements, car c'est au vers moment qu'il écrit le *Dragmaticon*, entre l'année 1144 où Geoffroy prend le titre de duc et en 1149 où il le donne à son fils⁴. Ce choix montre que l'œuvre, bien qu'écrite en langue latine, est destinée à un laïc. De plus, c'est une façon à la fois de remercier son mécène et de montrer de lui un personnage cultivé qui s'intéresse à la philosophie de la nature et faisant partie des *litterati*. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il lisait effectivement le latin.

Cette volonté de brosse un portrait élogieux des élites laïques se retrouvent aussi bien évidemment dans les œuvres écrites en langue d'oïl. Tout d'abord, elles ont pour but de

1 C. OURSEL, « Un exemplaire du "Speculum majus" de Vincent de Beauvais provenant de la bibliothèque de Saint-Louis », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 85, 1924, pp. 251-262.

2 GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997, p. XIX.

3 « tu demandes, vénérable duc des normands et comte des angevins, pourquoi est-il moins estimé par les maîtres de notre temps qu'il était estimé par les anciens ? » ; *ibid.*, p. 3.

4 *ibid.*, p. XIX.

participer à aller à l'encontre du célèbre adage énoncé au XII^{ème} siècle par Jean de Salisbury : « *illiteratus rex quasi asinus coronatus* »¹. Bien évidemment, cette idée ne s'applique pas qu'au seul roi, mais peut être destinée à tous ceux qui font partie de l'élite laïque et qui ont des responsabilités. Même si les exemples d'Alphonse X et Charles V, comme on a pu le voir, sont bel et bien dans cette image du roi sage. Nous allons nous pencher sur quelques exemples que nous trouvons dans les encyclopédies pour montrer que c'est à eux que les auteurs s'adressent.

Dans *Placides et Timéo*, nous pouvons tout d'abord mettre en évidence que c'est au fils d'un roi que Timéo donne ses enseignements. Il explique bien à ce dernier pourquoi il l'a choisi, non pas uniquement par son lignage mais par ses qualités intrinsèques, car Timéo l'a fait au détriment du fils d'un empereur, en raison « *ne le vault recevoir piur ce qu'il estoit fol de nature par force de complecion* »². Au contraire, Timéo a reçu d' « *uns plus petit rois bailla a celui Timeo .i. sien fil, bel damoisel et noble et de bonne complecion* »³. En disant cela, l'auteur cherche à montrer qu'il s'adresse à des personnes qui à la fois ont un sang noble, mais en plus que ce sont des personnes dignes de recevoir son enseignement. C'est avant tout une manière de mettre en avant l'ordre des *bellatores* d'autant plus que l'auteur semble dire à travers le personnage du maître qu'il se met au service de dernier : « *s'il vous plaist a entendre, je puis biens estre vostre maistre, car nuls chevaliers ne peut tant savoir d'affaitement comme fait clers qui veut mettre s'entente* »⁴. L'auteur est, d'après Claude Thomasset, un clerc issu des classes inférieures qui n'a reçu que les ordres mineurs et qui cherche à plaire à cette élite pour s'extraire de sa condition⁵. Dans ce contexte, le clerc doit toujours accompagner le chevalier⁶. Il se peut aussi qu'en mettant en avant le fils d'un roi au détriment de celui d'un empereur, c'est aussi pour montrer une certaine « appartenance politique » à l'égard de la royauté. L'œuvre a été écrite au temps de Philippe le Bel à un moment où la royauté française devient la grande puissance européenne face à la papauté et à l'empire.

Ensuite, dans le *Sidrac*, nous retrouvons aussi cette même volonté de s'adresser à une élite laïque. Tout d'abord, on retrouve dans l'œuvre l'esprit d'un miroir au prince où le lecteur

1 « Un roi illettré est presque un âne couronné ».

2 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 4.

3 *ibid.*, p. 40.

4 C. THOMASSET, *Commentaire du « Dialogue de Placides et Timéo »*, Genève, Suisse, Droz, 1982, p. 249.

5 *ibid.*, p. 260.

6 M. TERRASSE, E. POULLE et D. JACQUART, *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen âge: mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, Suisse, France, Librairie Droz, 1994, p. 22.

est mis dans la situation du puissant, c'est-à-dire du roi Boctus¹. Le lecteur devient celui qui par sa stature apprend et intègre les connaissances du prophète Sidrac. Le contenu, quant à lui, est mis à son niveau pour qu'il puisse comprendre et apprendre. De plus, nous retrouvons des questions qui lui sont directement adressées comme « *Comment naissent les hoirs des roys et des seigneurs et tout jours sont les plus roys et seigneurs ?* »². En donnant aux lecteurs des questions qui lui sont destinées, l'auteur s'attire leur sympathie, se sentant plus concernés et attentifs aux autres questions. Cela participe à un discours sur la société en ordre au seul la noblesse est en capacité de diriger, car elle est seule à en être digne.

Dans cette œuvre, l'accent est mis sur l'astrologie, particulièrement l'astrologie superstitieuse qui agit sur les êtres humains. On peut imaginer que l'auteur a pensé que ses lecteurs seraient friands de cette astrologie qui permet de guider leur vie. Lorsqu'il parle du signe du taureau, il dit « *se Thaurus y aura esté, il esté, il sera moult tres durement bel homme de personne et rude. Il aura art de labour de terre, et si sera povre homme, et aura grosse parole [...]* »³. Il fait la même chose pour tous les signes en leur accordant plus ou moins de crédits. De plus, il montre comment pratiquer l'astrologie, et ce de manière pratique :

« Quant tu auras ce fait et dit et tu auras appareilliee la roe de l'astronomie et posé devant toi, tu alumeras la chandoille de la roe et estaindras toutes les autres lumieres de l'ostel ou tu feras cest art, pour veoir apertement la clarté qui descendra de la roe, seur la quelle plannete elle descendra ; Et se tu veuls faire de jor, tu feras l'ostel obscur pour veoir apertement la clarté qui sera descendue de la roe dessus la plannete. Adoncques tu puez alumer a l'ostel, se tu veuls »⁴.

On voit bien qu'ici il veut mettre à disposition un savoir que les laïcs sont capables de réaliser et qu'ils ont certainement tenter de le faire.

-
- 1 D. RUHE, « Stratégies de la transmission du savoir : l'exemple du livre du sydrac », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 406.
 - 2 « Comment naissent les héritiers des rois et des seigneurs et toujours sont les plus [dignes à être] rois et seigneurs ? » : E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 172.
 - 3 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 357.
 - 4 *ibid.*, p. 318.

Dans l'*Image du monde*, on retrouve aussi par plusieurs aspects cette envie de plaire à un public laïc. Tout d'abord, nous retrouvons dans l'œuvre l'idée d' « un modèle de vie »¹ qui faut suivre que nous retrouvons dans le prologue :

« Si lise tout premièrement
Et apres ordeneement
Si qu'il ne lise riens avant
S'il entend ce qui est devant
Ensi porrai le livre entendre
Qu'autrement n'en puet nuls apprendre
Qui vuet entendre à ses commans
Ci puet apprendre en cest romans »²

Il dit bien qu'il faut avoir entièrement lu son œuvre pour comprendre et qu'elle peut servir de base pour les prochaines lectures. De plus, il dit que tout ce dont il a besoin de savoir, se trouve dans ce livre.

Ensuite, il met en avant à plusieurs reprises la figure de Ptolémée, le savant, qui était, au Moyen Âge, assimilée à celle du roi. Cette mise en avant ne pourrait pas être anodine, bien qu'elle ait pour fond un savant dont la pensée astronomique est très importante pour le Moyen Âge, mais cette figure pourrait aussi avoir pour utilité de mettre en avant les lecteurs potentiels de l'œuvre. Cela montre qu'un roi peut aussi avoir le statut d'un savant, donc qu'un laïc peut aussi avoir le statut de clerc, c'est-à-dire de savant. D'autant plus, qu'il est placé à la suite d'autres savants pouvant le rehausser en dignité et le faire passer au-dessus des autres *auctoritates*. Et ainsi qu'amener l'idée qu'il peut en être de même pour l'ordre des *bellatores*. Son statut de roi lui donne davantage de poids, car il devient une figure autocratique et savante.

La première rédaction de l'*Image du monde* répondrait à un contexte bien précis, celui du premier concile de Lyon dont la conclusion se situe à l'année de l'achèvement de la rédaction de la première version, en juin 1245. L'œuvre serait écrite dans les circonstances de la

1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Au temps des sommes », dans Y. Foehr-Janssens et O. Collet (éd.), *Le recueil au Moyen Âge: le Moyen Âge central*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2010, p. 193.

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H 437, f. 31r, 1340-1341.

préparation de la septième croisade, se faisant sous l'égide de saint Louis. L'œuvre aurait alors pour but de combattre l'ignorance à la fois chez les laïcs et dans le clergé¹.

Enfin, si nous prenons le *Tresor* de Brunetto Latini, l'auteur semble s'adresser à une personne en particulier. En effet, il écrit dans son prologue « *il tresor qui ci est ne doit pas estre donés se a home non qui soit soufisable a si haute richesce, la bailleraï [offrir] je a toi biau douz amis* »². On voit bien qu'il écrit pour une personne en particulier. Ce dernier semble être aussi un de ceux qui a dû s'exiler de Florence car il dit « *puis que nos [so]mes ytaliens* »³. Cet ami pourrait être Davizzo Tosinchi⁴. Nous pouvons nous demander si c'est uniquement pour cette personne qu'il a écrite l'œuvre afin qu'elle possède les outils lui permettant ensuite de gouverner au mieux une fois de retour à Florence ou si Brunetto Latini a écrit pour un lectorat plus large. C'est difficile à dire, mais nous pouvons voir dans le *Tesoretto*, version italienne et abrégée qu'il semble avoir écrit pour Charles d'Anjou⁵, car il nous dit souhaiter que cette œuvre ne soit pas divulguée, comme l'a fait son dédicataire pour sa précédente œuvre⁶. Mais cela peut également être une façon de montrer son dévouement à l'angevin et flatter le souverain.

Nous pouvons dire que par les exemples que nous avons exposés, le lectorat recherché par les auteurs d'encyclopédie n'est pas univoque et peut amener à une différence par le choix de la langue. Mais ce choix de la langue n'est pas le seul élément pris en compte par ces derniers pour déterminer leur public. De plus, certaines œuvres ne sont pas forcément en totale adéquation avec le choix d'une langue et le public. On peut voir aussi que le lectorat peut s'avérer plus ou moins large selon les auteurs et leurs intentions.

Donc, nous avons vu que les auteurs peuvent être amenés à adopter une ambition univoque en puisant les uns sur les autres par les titres qu'ils donnent à leur œuvre mais aussi en empruntant certains thèmes chez leurs prédécesseurs. À ce sujet, nous ne trouvons pas une différence notable entre les œuvres d'oïl et les œuvres latines. Pour le choix du lectorat, cette fois encore la différence n'est pas net entre les œuvres d'oïl et les œuvres latines, car ce n'est

1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Pourquoi et comment réécrire une encyclopédie ? Deux rédactions de l'*Image du monde* », dans B. Baillaud, J. De Gramont et D. Hüe (éd.), *Encyclopédies Médiévales: Discours et savoirs*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, France, 1998, p. 153.

2 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 4.

3 *Id.*

4 Il fait partie d'une des grandes familles florentines ; « Tosinchi in "Enciclopedia Dantesca" », [http://www.treccani.it/enciclopedia/tosinchi_\(Enciclopedia-Dantesca\)](http://www.treccani.it/enciclopedia/tosinchi_(Enciclopedia-Dantesca)) [en ligne], s. d. ; G. HASENOHR et al. (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge*, Paris, France, Fayard, 1994, p. 123.

5 B. LATINI, *Le petit Trésor = Il tesoretto*, B. Leverageois (éd.), Paris, France, M. de Maule, 1997, p. 44.

6 *ibid.*, pp. 82-84.

pas la langue qui conditionne leur démarche, ni qui détermine le public visé. C'est davantage le lectorat qui va faire le choix par la langue comme nous l'avons déjà vu mais cette fois encore la frontière n'est pas nette. Enfin, nous pouvons voir par contre que le statut de l'auteur de l'œuvre peut plus influencer une séparation dans les langues, car leur bagage scientifique et culturel peut diverger. Les auteurs de langue d'oïl ont tendance à avoir un bagage moins conséquent, mais cela ne peut pas être appliqué comme valeur de règle absolue et il est possible que certains domaines comme l'astronomie soient moins maîtrisés par rapport à d'autres.

En définitive, Nous avons pu tenter d'établir dans cette partie une comparaison entre les œuvres en prenant en premier lieu, la différence de la langue, mais nous avons vu qu'il nous est possible de fortement décloisonner les œuvres de seul critère. Nous avons pu montrer des différences à la fois dans la manière d'organiser l'œuvre et le discours au sein de celle-ci. Mais c'est aussi dans les structures de l'œuvre, la simplification et la création d'un vocabulaire savant que nous les trouvons. L'utilisation des *auctoritates*, à la fois dans leur nombre et leur type, révèle aussi des contrastes. Enfin, comme nous venons de voir, l'intention des auteurs réside dans leur parcours et leur statut, mais aussi le public qu'ils souhaitent toucher. Enfin, cela se manifeste aussi par la reprise des idées des autres encyclopédistes.

III- L'apport des images :

Dans cette partie, nous allons voir la façon dont les images sont traitées et utilisées dans les encyclopédies. Les images traitées seront de deux types. D'un part, l'image en tant que représentation graphique et d'autre part l'image en tant que représentation mentale. Nous avons décidé de les traiter dans une partie commune, car nous pensons qu'elles ont une valeur proche dans la charge évocatrice qu'elles donnent au lecteur. En effet, elles peuvent créer chez le lecteur un univers qu'il peut s'approprier. Malgré tout, nous ne les aborderons pas de manière forcément conjointe, mais nous dresserons des parallèles à certains moments. Il nous sera impossible de traiter toutes les images présentes dans les différentes encyclopédies ou bien de nous référer à toutes les encyclopédies, tant la masse documentaire est grande. Le but sera de mettre en évidence certaines caractéristiques que nous jugeons pertinentes et que

l'on peut retrouver dans d'autres encyclopédies. Néanmoins, celles-ci ne sont pas obligatoirement des caractéristiques inhérentes à toutes les encyclopédies de notre corpus. Tout d'abord, nous verrons de quelles manières les images peuvent ajouter une dimension pédagogique plus grande en regardant à la fois l'organisation et le placement de ces représentations à l'intérieur de la page, les images mentales qui s'ajoutent aux images et la manière d'utiliser les images entre les œuvres latines et les œuvres en langue d'oïl. Ensuite, nous tenterons de voir si les images apportent un nouveau discours ou si, au contraire, elles véhiculent les mêmes idées que le texte. Enfin, nous verrons un type de représentation, à la fois mentale et graphique : les expériences mentales. Nous regarderons l'apport pédagogique que ces expériences mentales apportent, ainsi que de la manière dont elles sont traitées dans les images. Pour finir, nous nous intéresserons à une expérience mentale en particulier, celle de la « terre trouée ».

A- Un rôle didactique des images au cœur de la démarche de diffusion

1- Organisation et positionnement des images au sein du texte

Pour commencer, nous allons nous intéresser à la manière dont les images sont intégrées au corps du texte. Le placement des images dans la page peut marquer une démarche différente de l'auteur pour l'utilisation de celles-ci. Tout d'abord, dans certaines œuvres, les images ne se sont présentes qu'au début d'un nouveau chapitre et relatent le sujet de celui-ci¹. C'est le cas du *Livres des propriétés des choses*. En effet, nous pouvons voir au début de chaque chapitre une image qui préfigure ce qui suit. Nous pouvons prendre comme exemple le très beau ms. fr. 9140 de la BnF où au folio 203v [Illustration 1] se trouve le treizième chapitre du onzième livre qui « parle du vent de Orient et de ceulx qui sont adioustes »². Suit une enluminure où l'on situe au centre la terre en vert où sont divisés les trois continents, l'Asie dans la partie supérieure, l'Europe (à gauche) et l'Afrique (à droite) dans la partie inférieure. Sur les quatre côtés de l'enluminure, il se trouve des séries de trois têtes de personnages. Ces trois têtes soufflent en direction de la terre. La tête au centre de chaque série est le vent principal de

1 E. H. AUBERT *et al.*, *Les images dans l'Occident médiéval*, J. A. Baschet et P.-O. Dittmar (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2015, p. 389.

2 JEAN CORBECHON, *Le livre des propriétés des choses*, BnF, Paris, département des manuscrits, ms. fr. 9140, f.203v, 1480.

chaque point cardinal, tandis que les têtes qui l'accompagnent sont les vents collatéraux. Le ciel est bleu avec du blanc à proximité de la terre. L'enluminure se situe dans le coin supérieur droit de la page à la suite du chapitre rubriqué. La représentation n'est en aucun cas réaliste, même pour la représentation terrestre, mais anticipe la matière qui est traitée. Elle a davantage pour but de renseigner le lecteur sur ce qui va suivre, afin de le faire rentrer plus facilement dans la lecture, en captant son regard. Elle pourrait aussi être un outil qui aide à la lecture en permettant au lecteur de se rappeler l'endroit de sa lecture précédente. L'image ici est très simple, car elle donne peu d'informations sur le contenu du texte qui suit.

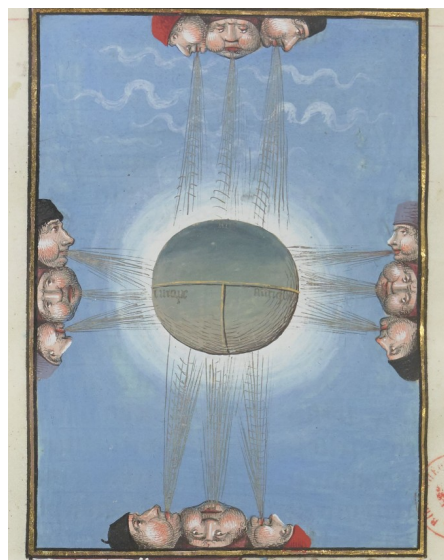


Illustration 1: « Les quatre vents », JEAN CORBECHON, *Le livre des propriétés des choses*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 9140, f.203v, 1480.

© Gallica

Ensuite, nous retrouvons des œuvres qui placent une image à la suite d'une idée. De plus, certains auteurs citent explicitement l'image qui fait suite au texte. C'est le cas de l'*Image du monde* où l'auteur, non seulement, cite dans son texte les images qu'il traite,

mais il annonce également dès le prologue qu'il va les utiliser au fil du texte. Cela montre l'importance qu'il leur donne. Nous pouvons voir dans le ms. fr. 24428 de la BnF [Illustration 2], il est écrit avant l'image « et en cestes figures-ci le poez veoir tout ensi »¹. Il s'agit ensuite d'un schéma sur le cycle jour/nuit. Dans la figure de gauche, nous pouvons voir au centre la terre en marron avec un cercle concentrique bleu où il est écrit « li eclyses dou soleil ». Sur le côté supérieur gauche, nous voyons un demi-cercle doré où il est écrit « sol ». La face opposée de cet hémisphère

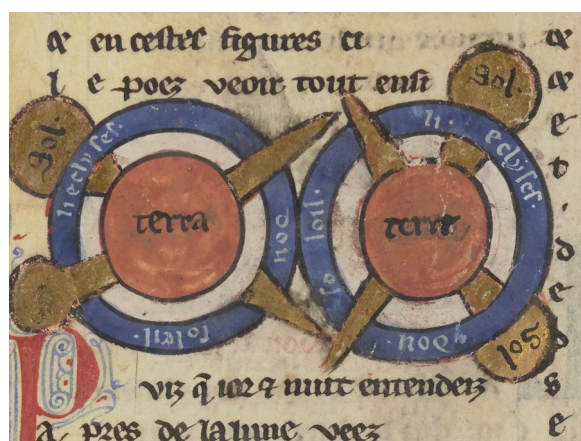


Illustration 2: « Le cycle jour/nuit », GOSSUIN DE METZ, *L'Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 24428, f.31v, XIII^{ème} siècle. © Gallica

se prolonge pour traverser la terre et est discontinuée à l'antipode de celle-ci pour se terminer dans une forme triangulaire partant du cercle concentrique bleu. Sur le côté inférieur gauche,

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 24428, f.31v, XIII^{ème} siècle.

un cercle doré se prolonge de façon continue jusqu'au côté supérieur droit de la figure. La figure de droite est de même nature, si ce n'est qu'elle est en miroir avec la première et que les deux demi-cercles sont continus.

Cette image a pour but d'expliquer à la suite du texte la raison pour laquelle il n'est pas possible de voir le soleil, la nuit. Il est très difficile de comprendre l'image sans avoir lu auparavant le texte. En effet, le texte nous apprend que la raison pour laquelle nous ne pouvons voir le soleil, la nuit, c'est que la terre est obscure et ne prend pas les rayons de la terre, qu'au contraire si elle était claire, elle prendrait les rayons du soleil et nous verrions le soleil de jour comme de nuit. Les figures montrent les rotations que fait le soleil autour de la terre, mais la représentation peine à être logique en comparaison à d'autres manuscrits comme celle du ms. 947 de la bibliothèque de Tours¹. Nous pouvons suggérer que l'enlumineur a peut-être voulu davantage mettre l'accent sur la représentation que sur le sens qu'elle devait produire. Néanmoins, on peut voir que le schéma est inséré dans la page de façon à ne prendre que peu de place, c'est peut-être en raison du manque d'espace laissé par le copiste. Par contre, les couleurs ont pu être choisies pour attirer le regard du lecteur.

Nous retrouvons aussi une phrase préfigurant l'image dans le *De natura rerum*. Nous l'avons lorsque l'auteur parle des vents et de leur direction, et qu'il écrit « *Et hec, que dicta sunt de ventis per subscriptam figuram melius poterunt patere* »² Nous voyons bien ici que l'auteur met en avant la manière dont l'image permet davantage de comprendre le texte. Nous n'avons malheureusement pas pu trouver de manuscrit où l'image est effectivement présente. Enfin, nous pouvons aussi avoir cette idée dans le *Dragmaticon*. Nous l'avons par exemple dans le dialogue lorsqu'ils parlent des éclipses solaires et que le philosophe dit « *ut potes videre in hac figura* »³. Cette phrase est intéressante, car ici, c'est le philosophe qui semble montrer au duc l'image qu'il doit voir et qui est dans le même temps montrée au lecteur. Cela renforce la connivence entre le duc et le lecteur. Nous en avons un exemple dans le ms. res. 0028 de la bibliothèque nationale d'Espagne⁴ [Illustration 3]. Dans ce folio, nous pouvons voir une image éclatée au profit d'une symétrie de la composition, mais l'image ne semble pas compréhensible

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.57r, XIII^{ème} siècle.

2 « Et celles-ci, sont appelées au sujet des vents, elles peuvent être mieux exposées par la figure souscrite » ; THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil 1, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, H. Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973, p. 400.

3 « Comme tu peux voir sur cette figure » ; GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997, p. 118.

4 GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res. 00028, f.31r, XIV^{ème} siècle.

sans l'appui du texte. Nous pouvons voir, si nous regardons dans le sens de la page, trois rangées successives. Tout d'abord, se font face deux soleils, puis deux lunes affrontées et enfin

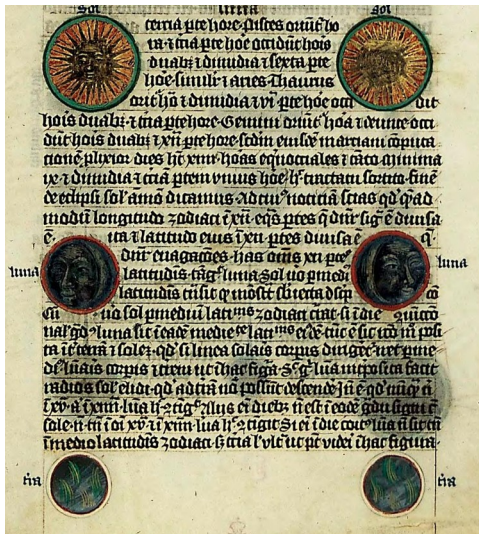


Illustration 3 : « Les éclipses solaires et les cycles lunaires dans le zodiaques », GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, bibliothèque nationale d'Espagne, ms. res. 00028, f.31r, XIV^{ème} siècle. © Biblioteca Nacional de España

deux terres. Le soleil et la lune sont des représentations anthropomorphiques. Nous pouvons voir aussi que les représentations sont petites, mais mises à différents endroits de la page, ce qui fait prendre un grand espace.

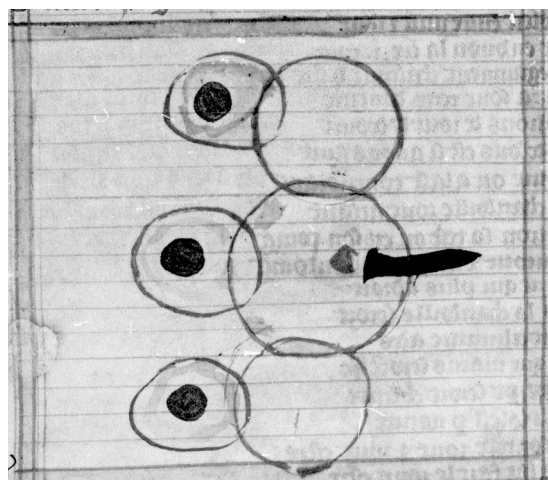
D'autres œuvres ont des images, mais ne les citent pas. C'est le cas du *Trésor*. Cela s'explique par le fait que peu de manuscrits dans la tradition manuscrite en langue d'oïl (contrairement à la version italienne) présentent des images. Nous pouvons tout de même noter comme contre-exemple le ms. 566 de la BnF où de nombreuses images astronomiques apparaissent. Cela semble dire que les images n'étaient pas un enjeu didactique pour Brunetto Latini, mais qu'il a semblé nécessaire à certains de les ajouter. Les images peuvent être intégrées dans le corps du texte ou placées dans les marges. Nous

trouvons chez Brunetto Latini dans le ms. 2676 de la bibliothèque de l'arsenal un élément intéressant. Les figures sont mises à l'intérieur-même du sommaire et elles sont associés, soit en dessous, soit à côté, aux chapitres dans lesquels les sujets des figures sont traités. C'est un moment très pédagogique pour montrer ce dont le livre va traiter, et familiariser le lecteur avec ces sujets. De plus, cela montre que même au sein d'une œuvre dont la part consacrée à l'astronomie n'est pas majeure, elle avait de l'importance chez certains.

À partir de cela, nous pouvons nous demander la place qu'occupent les images dans les encyclopédies. Leur place est extrêmement variable, pouvant différer d'une œuvre à l'autre, et d'un manuscrit à un autre. Les intentions de l'auteur de l'œuvre jouent pour beaucoup dans leur nombre, car cela s'inscrit dans une démarche volontaire qui fait partie intégrante des œuvres, et non un ajout a posteriori. Nous pouvons prendre le cas de *l'Image du monde* où les images sont omniprésentes et nous accompagnent tout au long de l'œuvre¹. C'est même le cas dans

1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Ordonner les éléments du savoir : l'exemple des premiers "livres de clergie" », dans *Encyclopédire: formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013, p. 346.

des œuvres où la richesse et la qualité des dessins sont bien moindres comme le ms. fr. 2177 de la BnF [Illustration 4] dont l'enjeu principal n'était pas la qualité des images, mais davantage d'offrir un outil pédagogique où le lecteur peut s'imprégner des images et des concepts. Malgré tout, cet outil est quelque peu mis à mal par la qualité très approximative de certaines images dans certains manuscrits. C'est le cas dans le ms. fr. 2177 de la



BnF¹ où nous pouvons voir trois séries superposées de deux cercles enchâssés. Les cercles de gauche doivent représenter le soleil et ceux de droite la terre. L'image a pour but de montrer la variation de

Illustration 4: « L'ombre sur la terre », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 2177, f.42v, XIV^{ème} siècle. © Gallica

l'ombre sur la terre dans le côté opposé au soleil suivant la taille de cette dernière. Mais il est difficile de percevoir ces enjeux tant il manque certains éléments et d'autres ne sont pas bien représentés (la variation de la taille de la terre est difficilement perceptible). L'idée est beaucoup plus convaincante dans le ms. 25344 de la BnF² où les différentes variations de la terre sont respectées permettant de comprendre le concept évoqué, même sans avoir lu le texte. Sur certains manuscrits les images ne sont pas figurées, mais une place est laissée pour celles-ci, comme le ms. nouv. acq. fr 6883 de la BnF³. Les raisons pour qu'elles ne soient pas dessinées sont difficiles à établir, et demanderaient une étude de chaque manuscrit, mais nous pouvons imaginer que c'est par manque de temps ou bien par manque de moyens (mais cela reste cependant possible de les rajouter ensuite).

Nous avons pu repérer un cas où les images sont volontairement absentes. Il s'agit du ms. Palais des Arts 78 de la bibliothèque municipale de Lyon⁴. Le manuscrit est composé de deux œuvres : l'*Image du monde* et le *Bestiaire* d'un certain Guillaume. Pour sa part, le *Bestiaire* est richement enluminé avec de nombreuses dorures. Il est difficile de statuer sur la raison qui a poussé à enluminer une partie, et non l'autre, mais cela ne répond vraisemblablement pas à

- 1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 2177, f.42v, XIV^{ème} siècle.
- 2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 25344, f.87r, vers 1340-1350.
- 3 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms. nouv. acq. fr 6883, XIII^{ème} siècle.
- 4 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Bibliothèque municipale, Lyon, Palais des Arts 78, sans date.

une logique économique. Cela pourrait être davantage lié à un goût prononcé pour les bestiaires et particulièrement les représentations d'animaux qui ont poussé à ne garder des images que pour celle-ci¹. Il n'empêche qu'il eut été possible de ne pas faire uniquement des schémas simples, comme c'est le cas dans d'autres manuscrits.

Par ailleurs, les dimensions des images à caractère céleste au sein des manuscrits

sont aussi irrégulières, mais nous pouvons remarquer que leur place n'est pas relayée au second plan. Les dimensions peuvent varier selon la nécessité des images et des mentions écrites s'il y en a, mais aussi du caractère symbolique de l'image. Nous pouvons citer un schéma qui se trouve à la fin des manuscrits de *l'Image du monde* en prenant celui que l'on trouve dans le ms. fr. 14965² [Illustration 5]. Nous retrouvons dans ce folio la représentation complète de l'univers partant des enfers pour aller progressivement vers le monde de Dieu. La représentation mesure 17 cm sur 13,40 cm³. Chaque cercle concentrique représente les éléments, puis les astres, le firmament et enfin les cieux s'approchant de Dieu. Dieu lui est dans un demi-cercle sur la partie supérieure afin de la séparer du reste. Nous trouvons aussi sur la partie supérieure gauche un buste d'un personnage coiffé de ce qui pourrait être le couvre-chef du savant et barbu. Il regarde en direction de la représentation de l'univers dont lui-même semble provenir.

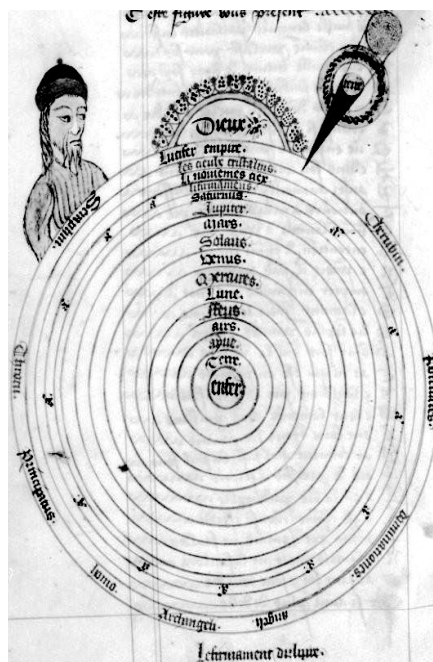


Illustration 5 : « L'ordonnement du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 14965, f.98v, xv^{ème} siècle. © Gallica

Nous pouvons interpréter cela comme la figure du savant (pouvant signifier l'auteur) qui regarde *l'Image du monde*. Sur la partie supérieure droite, nous pouvons voir la terre surplombée par le soleil, et l'ombre créée par la terre pointe et pénètre légèrement la représentation de l'univers.

Il est difficile de donner une réponse sur sa place ici. L'image dans sa globalité est une vision totalisante de *l'Image du monde*. Sa place à la fin de l'œuvre et la taille qu'elle prend sur la page évoquent bien que l'œuvre et la représentation sont un miroir du monde sur lequel

- 1 C. CONNOCHIE-BOURGNE, « Au temps des sommes », dans Y. Foehr-Janssens et O. Collet (éd.), *Le recueil au Moyen Âge: le Moyen Âge central*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2010, p. 187.
- 2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 14965, f.98v, xv^{ème} siècle.
- 3 Le manuscrit mesure 22 cm sur 148 cm.

lecteur doit prendre appui. C'est accentué dans ce manuscrit par l'image du savant qui contemple le monde qui se dresse sous ses yeux. De plus, l'image résume en une seule figure la totalité de l'œuvre de façon synthétique et fixe une image chez son lecteur.

Nous pouvons voir que les images à caractère encyclopédique peuvent tenir une place importante dans les encyclopédies et qu'elles sont intégrés de manière différente, selon ces dernières et la façon dont l'auteur perçoit les images dans son œuvre. La manière dont sont intégrées les images dans les œuvres peut jouer sur l'apprentissage qui est donné au lecteur. Dorénavant, nous allons voir la manière dont les images mentales peuvent s'ajouter aux images dans la délivrance d'un discours pédagogique. Ces images ont aussi pour rôle d'inciser le texte, créant des espaces de repos dans la lecture.

2- Les images mentales se mêlant aux images

Lorsque nous parlons d'images mentales, nous entendons des représentations imagées qui peuvent fournir une base didactique par leur facilité de compréhension. Le but est que ces images peuvent facilement ancrées dans la tête des lecteurs. Ces images mentales sont des analogies avec des éléments que le lecteur peut retrouver dans un quotidien plus ou moins proche. Elles sont vraiment très nombreuses dans les encyclopédies et sont l'un des premiers moyens utilisés par les auteurs pour faciliter la compréhension et l'acquisition de connaissances. Leur force est de créer un imaginaire accessible chez le lecteur.

Pour commencer, nous allons rendre compte de l'image mentale sans doute la plus utilisée par les différents auteurs, l'œuf cosmique. L'œuf cosmique est une manière très simple d'associer un œuf et la superposition de ses couches avec celles de la quintessence. À chaque couche de l'œuf est associée une couche parmi les cinq éléments. Les modalités et les associations peuvent par contre varier selon les auteurs. Nous pouvons prendre appui sur le *Sidrac* qui donne les différentes couches :

« L'escore de l'uef si est le firmament qui tout avironne. Le blanc de l'uef si est l'aigue qui est entre le firmament qui avironne le terre. Le jaune de l'uef si est la terre qi est avironnee et assise sus l'yaue, aussint comme le jaune est avironné du blanc et de l'uef la semence est au jaune. »¹

Nous pouvons voir que dans son cas, l'auteur du *Sidrac* ne mentionne que deux éléments, l'eau et la terre, en ne gardant que l'albumen et le jaune de l'œuf. De plus, la coquille qui entoure l'œuf est assimilée au firmament qui clôt le monde. Si nous prenons dorénavant l'exemple chez Brunetto Latini, nous pouvons voir qu'il n'utilise l'œuf que pour la coquille en l'assimilant à l'éther qui enserme les autres éléments². Enfin, si nous regardons dans *Placides et Timéo*, nous pouvons voir qu'ici tous les éléments sont mentionnés :

« L'escaille de l'oeuf par dehors segnefie le firmament. Après l'escaille est une petit pel blanche, en menniere de toie, qui est froide et seque et senefie la terre, car le terre de sa nature si est froide et seche. Et dessous celle pel si est l'aubun, qui est frois et moistes, qui segnefie l'iaue qui est sur le terre, si est froide et moiste. Et après l'aubun si est une petite pel et ilec sont transposés a le raison du monde ycelle autre pel et le moyeu, car le moyeus segnefie l'air, qui est cauls et clerks et moistes - et aussi li airs si est cauls, clers et moistes - et ycelle pel segnefie le fu, qui est au dessus de tout, qui est caus et ses. Et dedens l'oeuf est le germeillon ». Aussi sont les creatures vevans dedans les elemens [...] »³

Ce dernier nous donne une vision presque complète du macrocosme, à l'exception de l'éther. Par contre, il donne une vision du monde inversé par rapport à celui de l'œuf, l'élément de la terre se retrouve sur la couche extérieure, alors que le feu est désigné comme la partie intérieure. Il ne faut bien sûr pas voir ça comme une vision erronée de l'auteur, mais davantage une prise de partie de ce dernier qui a préféré mettre l'accent sur les similarités d'aspect et de couleur plutôt que sur la disposition. Nous pouvons d'autant plus le remarquer avec la comparaison entre le « *germeillon* » désignant la partie rouge à l'extrémité du jaune d'œuf qui devient ensuite l'embryon et les « *creatures vevans dedans les elemens* ». Cela placerait les créatures à proximité du feu si la disposition était respectée.

1 E. RUHE (éd.), *Sidrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : edition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichert, 2000, p. 102.

2 B. LATINI, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007, p. 136.

3 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 22.

À l'inverse, nous avons pu voir que les auteurs du *Sidrac* et du *Trésor* ont préféré mettre l'accent sur la disposition. L'image de l'œuf est très forte, car, non seulement, elle permet au lecteur de se rendre compte par une image simple de la composition du monde, mais également de faire un parallèle entre la création du monde et celui de l'œuf. « *L'image de la coquille d'œuf est aussi celle d'une matrice, à l'intérieur de laquelle s'est opérée la grande mise en ordre du chaos primordial* »¹. De plus, la forme du macrocosme est semblable par la superposition concentrique de couche. Par cette image, le lecteur peut avoir une première vision du monde, qui, par la suite, est davantage complexifiée. C'est une image que l'on retrouve depuis longtemps comme souligne l'auteur de *Placides et Timéo* lorsqu'il dit auparavant : « *ainsi en misent les anchiens exemple et disent que li mondes est autretel comme .i. oeuf* »².

Cette image mentale peut aussi être mise en relation avec les différentes représentations graphiques que l'on trouve dans les encyclopédies. En effet, l'œuf cosmique peut être accompagné d'une image montrant la superposition des quatre ou des cinq éléments. Ce couple d'images permet une fois de plus de mieux rentrer dans les concepts qui sont abordés et de façon à ce que le lecteur puisse visualiser les idées qui lui sont présentées. C'est le cas du ms. 437 de la bibliothèque interuniversitaire de Montpellier³ [Illustration 6] où les différentes couches de la quintessence sont représentées par des cercles concentriques de différentes couleurs. Ce sont le marron pour la terre, le vert pour l'« eau », le bleu pour l'« air », le rouge pour le « feu » (si c'est bien la couleur d'origine et non une sous-couche) et le bleu pour le « pur air ». Nous pouvons voir que mettre des couleurs qui



Illustration 6 : « Les quatre éléments », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.71, 1340-1341. © 2013. Institut de recherche et d'histoire des textes

différentes couches de la quintessence sont représentées par des cercles concentriques de différentes couleurs. Ce sont le marron pour la terre, le vert pour l'« eau », le bleu pour l'« air », le rouge pour le « feu » (si c'est bien la couleur d'origine et non une sous-couche) et le bleu pour le « pur air ». Nous pouvons voir que mettre des couleurs qui

1 C. DELUZ, « Un ciel mieux étudié que la terre, d'après quelques textes sur le monde (XII^{ème}-XIV^{ème} siècles) », dans *Le Soleil, la Lune et les étoiles au Moyen-Âge*, Aix-en-Provence, France, Université de Provence, CUERMA, 1983, § 16

2 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, op. cit., p. 22.

3 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.71,1340-1341.

évoquent l'expérience visuelle directe est préféré, plutôt que de se référer aux couleurs de l'œuf, sans doute pour que le lecteur voit une similitude avec son environnement.¹

Ensuite, la seconde image mentale que nous retrouvons beaucoup dans les encyclopédies est celle de la pomme. La pomme est une image encore plus simple vu qu'elle fait appel à l'expérience visuelle directe et que c'est un aliment que tout le monde peut identifier. Cette dernière a pour but de montrer la sphéricité de la terre. Cela permet aussi de montrer que la terre, et à plus large échelle, l'univers emprunte ce choix simple mais logique. D'autres arguments sont ensuite utilisés pour étayer cette thèse, comme démontrer que la sphère est la forme la plus parfaite, car elle n'a, ni début ni fin, ce qui la met à l'image de Dieu. Mais cette image reste celle qui peut apparaître au lecteur comme la plus éclairante et qui ne nécessite pas dans l'obligation de donner plus d'explication sur sa nature. Nous la retrouvons par exemple dans le *Sidrac* à deux reprises. Une première fois par rapport au monde pour montrer que la « grossece et comme sa largesce »² du monde sont équivalentes car « *il est tout aussint roont comme une pomme* »³. Et une seconde fois pour montrer que les éclipses de lune et de soleil arrivent dans certains endroits, alors que dans un autre endroit, les personnes ne les voient pas, « *quar tout le monde est roont comme une pomme* »⁴.

Dans *Placides et Timéo* l'utilisation de la pomme est un peu différente. Elle est dans le chapitre qui concerne les dimensions du soleil et de la lune et Timéo dit à son disciple :

« Il est voirs - et vous bien le savés- que qui met .i. grant pommel⁵ que ce soit le plus gros que on puist faire, sur une tres grande tour, se la tour est auques hautes, il est avis a ceuls qui sont aval que le pommel est petit, et ce est pour ce qu'il est hault en l'air et pour aucunes raisons que je vous di, quant je vous di que li airs avoit corps. Et le lune, qui est toute au deseure de l'air et tout au dessous du fu, dont il y a autant outre comme ces deux choses sont hault, pert de si loings, dont il apparissant a ame qui riens entent, que la lune est trop plus grande que nuls ne porroit penser. »⁶

1 Il est à noter que la symbolique dans le choix des couleurs n'est pas la même qu'aujourd'hui si l'on regarde les choix de l'air en bleu et de l'eau en vert dont on aurait tendance à l'associer à l'eau pour le premier (préférant le transparent, le blanc ou le bleu clair du ciel) et à la végétation pour le second (préférant le bleu).

2 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichet, 2000, p. 103.

3 E. RUHE (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences, op. cit.*, p. 103.

4 *ibid.*, p. 263.

5 Le terme « pommel » qui est en forme de pomme, peut aussi désigner le terme de pommeau, peut-être une adaptation à son lectorat ; cf DMF 2015.

Timéo met en avant que comme lorsqu'un observateur regarde sur une tour une grande pomme, il la voit beaucoup plus petite qu'elle ne l'est vraiment, il en va de même pour la lune. Et c'est la raison pour laquelle pour lui la lune est neuf fois plus grande que la terre¹. Nous pouvons nous demander la raison pour laquelle il utilise une pomme et non un autre objet pour faire sa démonstration. Nous pensons que c'est à la fois pour prendre un objet que tout le monde peut identifier, mais aussi pour ancrer encore davantage l'idée de sphéricité du monde.

Nous trouvons aussi la pomme chez Gossuin de Metz, mais cette fois encore avec une utilisation qui diffère. La pomme est aussi utilisée à plusieurs reprises dans son œuvre. Elle est utilisée pour prouver la sphéricité de la terre en montrant que si on monte suffisamment en l'air, chaque élément sur la terre serait comme « *.i. soul poil d'ome / Sor son chief ou sor une pome* »² signifiant que toute la terre serait perçue comme lisse et ronde, et que cette sphéricité permet « *que plus de gens i puissent estre* »³. Dans le cas présent, c'est plus la façon, dont la pomme est lisse qui est utilisée, mais elle est quand même utilisée pour montrer la sphéricité terrestre. Ensuite, nous avons un exemple plus marqué encore de l'utilisation de la pomme. En effet, Gossuin de Metz s'en sert non pas seulement pour sa forme, mais aussi pour la manière couper. Il écrit :

« Et pour ce la deviseron
En .iiii. pars tout environ
Dont par une pome poes
Rendre exemple se vous voles
Qui parmi partie seroit
En .iiii. quartiers tout a droit
De lonc et de lei par moitiés
Et un quartier en pelessiés
Et estandissiés la pelure

6 C. THOMASSET, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980, p. 61.

1 La taille plus grande de la lune vis-à-vis de la terre est un élément qu'il est le seul à mettre en avant alors que d'autres auteurs voit la lune plus petite que la terre, par contre le soleil plus grand ; *Id.*

2 « un seul cheveu, sur sa tête ou sur une pomme » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.74v, 1340-1341.

3 *Id.*

Pour miex entendre la faicture
Tout entière parmi .i. plain
Ou en milieu de vostre main
Tant est de la terre habitée »¹

L'utilisation de la pomme pour découper la terre en quatre quartiers permet d'utiliser un objet dont la forme est semblable, et dont la découpe est habituelle. De plus, cela permet de montrer que seul un quart est habité par les hommes. De plus, la « *pelure* » de la pomme est aussi utilisée pour montrer la disposition du monde entre Orient et Occident. Cette représentation mentale, le lecteur peut la réaliser en prenant la peau dans sa main après l'avoir découpée ou du moins il peut s'imaginer le faire. Cela implique le lecteur un peu plus dans l'œuvre et permet une compréhension plus profonde et instinctive. Cette représentation mentale amène aussi à une représentation graphique qui fait suite aux explications.

Nous pouvons pour cela prendre un exemple dans le ms. fr. 2174 de la BnF² [Illustration 7]. L'image est découpée en deux figures. Sur celle de gauche, nous avons un cercle crucifère où il est inscrit « la pomme fendue en quatre ». Sur celle de droite, nous avons deux mandorles. Sur celle de gauche, il est inscrit « *La releure du quartier estendue* ». Celle de droite est séparée en deux par le centre, où est écrit « *la droite ligne du monde* » et dans la partie supérieure, il est écrit « orient ».



Illustration 7 : « La pomme coupée en quart », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 2174, f.42r, dernier quart du XIII^{ème} siècle. © Gallica

L'Occident semble avoir été omis dans ce manuscrit, mais il est inscrit dans d'autres. Nous voyons bien que, dans le cas présent, l'image reprend ce qui a été dit auparavant pour mieux le représenter au lecteur.

- 1 « Et pour cela, nous la diviserons, en quatre parts égales, dont vous pouvez prendre exemple avec une pomme, si vous voulez, qui serait par le milieu coupée en quatre quartiers égaux en long et en large, et un quartier, vous enlèverez la peau et étendrez celle-ci, pour mieux comprendre la forme, toute entière au milieu d'un plat ou de votre main, tel est la terre habitée » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.79r, 1340-1341.
- 2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 2174, f.42r, dernier quart du XIII^{ème} siècle.

Nous avons pu identifier de nombreuses autres images mentales faisant appel à des éléments du quotidien sans avoir en parallèle une représentation qui lui est associée. Nous ne pouvons pas revenir sur chacune d'entre elles. Mais certaines nous semblent intéressantes par l'impact qu'elles peuvent avoir sur le lecteur.

Nous pouvons tout d'abord évoquer l'image mentale qui est utilisée dans le *Livre des propriétés des choses*. Elle s'inscrit dans un chapitre sur le tonnerre et où il est écrit :

« De ce son qui est si fort nul ne le doit merveilloir comme ainsi soit que une vessie de porc ou de beuf quant elle est plaine de vent et ou la rompt face moult grant noise¹ avec le tonnoire est fait l'escler mais nous le veons plus tost que nous n'oyons le tonnoire car le sens de veoir est plus subtil que n'est le sens d'oyr pour ce l'oeil voit avant l'escler que l'oreille oye le tonnoire combien qu'il se face tout ensemble. Ainsi comme nous voyons le coup d'un home qui coupe un arbre avant que nous l'oyons [...]. »²

Dans cet exemple, l'auteur utilise deux images pour expliquer le bruit du tonnerre et son lien avec l'éclair. Tout d'abord, il compare le bruit que fait une vessie d'un animal quand elle explose au bruit assourdissant du tonnerre quand il se produit. L'auteur compare deux phénomènes qui sont impressionnants et tente de trouver un bruit qui se rapproche le plus du tonnerre. On peut se demander si les lecteurs pour le coup ont plus l'habitude d'entendre le bruit d'une vessie qui éclate que le tonnerre. Dans ce cas, il est possible que ce soit davantage l'effet que l'image provoque qui permet au lecteur d'intégrer le concept. Ensuite, l'auteur veut montrer que l'éclair se produit avant le tonnerre. Pour cela, il compare un bûcheron dont nous allons voir qu'il coupe l'arbre avant que nous allons l'entendre. C'est une image très simple pour montrer la priorité de l'éclair par rapport au tonnerre. On peut se demander si l'auteur a conscience que son exemple, bien qu'il soit convaincant, ne fonctionne pas, car la différence n'est pas perceptible par l'être humain. Nous pouvons penser que c'est davantage pour faire comprendre au lecteur que lui donner une expérience visuelle et sonore qui fonctionne.

Nous trouvons une variante de l'image mentale pour le même phénomène dans le *Quaestiones naturales*. Adélard dit à son neveu : « *ut si quis ab altissima montis specula in ima valle percussorem notet, prius actum rei visu quam auditu arguet, quod item quandoque nec*

1 « bruit » DMF 2015.

2 CORBECHON JEAN, *Livre des propriétés des choses*, Paris, BnF, département des manuscrits, fr. 09140, f.209r, 1480.

consequenter aliquos audimus fragores, id ex intervenientibus conficitur. »¹. Il y a toujours l'idée que la vue précède le son, mais par une image qui est encore plus marquante que la précédente, comme elle met en scène un assassin. D'ailleurs, Adélarde dit auparavant à son neveu : « *adiecta similitudinis dulcedine que minus pro vectis semper blanditur* »². Cela montre qu'il a conscience du rôle que jouent ces images auprès de son lecteur.

Nous avons pu voir que les deux types d'images que nous avons rencontrées peuvent faciliter la représentation du monde chez le lecteur, car d'une part, elles le plongent dans un univers qui lui est familier, et d'autre part, elles lui permettent de mieux se représenter les concepts en vue de les intégrer. Cela lui permet aussi de mieux appréhender certaines idées qui peuvent parfois se montrer complexes dans des domaines comme ceux liés au ciel. De plus, les deux types d'image sont complémentaires puisque l'une permet de rendre visible au lecteur ce que l'autre peut lui faire imaginer. Certaines images mentales ne se prêtent pas à une représentation graphique comme celles de la vessie et de l'assassin, car ce sont des images très fortes qui parlent d'elles-mêmes et dont la représentation graphique n'est que difficilement possible, puisqu'elle fait appel aux sens. L'image mentale pourrait permettre de combler un manque visuel chez le lecteur à cause de l'incapacité de représentation. Bien entendu, les deux types d'images peuvent fonctionner de façon disjointe et de nombreux exemples que nous ne présenterons pas ici en sont la preuve. Nous allons maintenant nous demander si les images, en tant que représentation graphique, peuvent diverger entre les œuvres latines et les œuvres en langue d'oïl.

3- Les œuvres latines et les œuvres d'oïl dans le traitement des images

Tout d'abord, nous avons tenu à faire une comparaison entre les œuvres latines et les œuvres d'oïl sur les images pour donner un pendant iconographique à l'analyse que nous avons pu faire sur le texte dans la seconde partie. Nous allons voir que certaines images

1 « si quelqu'un remarquait, du haut sommet d'une montagne, un assassin dans le fond de la vallée, il sera témoin de l'acte d'abord par la vision avant de l'être par l'audition » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 278-279.

2 « j'ajoute un exemple amusant qui plaît toujours à des élèves moins avancés » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 278-279.

peuvent être plus complexes dans les encyclopédies latines par rapport aux encyclopédies en langue d'oïl. Bien entendu, il ne s'agit pas là d'une hypothèse concernant l'ensemble des images, mais plutôt d'une tentative de montrer qu'une plus grande complexité peut être recherchée chez les auteurs latins. À l'inverse certaines images sont traitées de la même manière dans les deux langues. De plus, ces observations peuvent plus s'appliquer au traitement des images dans certains manuscrits et non à l'ensemble des œuvres. Nous allons aussi regarder la manière dont les images sont réalisées afin de déceler des différences ou des ressemblances entre les œuvres latines et d'oïl.



Illustration 8 : « Le cercle zodiacale », HONORIUS AUGUSTODUNENSIS, *Imago mundi*, Paris, BnF, Département des manuscrits, ms lat. 11130, f.74r, 1101-1200. © Gallica

Pour commencer, nous pouvons nous intéresser à la façon de traiter les images en prenant appui sur une œuvre en latin et une autre en langue d'oïl afin de les comparer. Pour cela, nous allons tout d'abord prendre le ms. lat. 11130 de la BnF contenant l'*Imago mundi*¹. Sur le folio 74 [Illustration 8], il est dessiné le schéma du cosmos. Tout d'abord, le schéma s'inscrit à l'intérieur d'un cercle. Dans ce cercle, nous avons des rayons allant jusqu'à un cercle plus petit, créant des compartiments.

Dans ces compartiments, sont inscrits les douze signes du zodiaque. De plus, des cercles irréguliers traversant les compartiments sont représentés. Les noms des planètes sont inscrits à côté d'eux. Au centre du schéma, un cercle, où il est écrit « terra ». Cette figure a pour but de montrer le parcours des planètes à travers les différents signes zodiacaux. De plus, cela permet de montrer que les planètes n'ont pas le même cours, car leurs équants sont différents. La rétrogradation des planètes est aussi figurée, car nous pouvons voir des irrégularités dans le tracé des cercles. Dans ce schéma, il peut avoir une volonté de figurer plusieurs phénomènes astronomiques dans la même image afin de donner au lecteur une vision globale des phénomènes.

1 HONORIUS AUGUSTODUNENSIS, *Imago mundi*, Paris, BnF, Département des manuscrits, ms lat. 11130, f.74r, 1101-1200

Nous pouvons ensuite prendre le ms. fr. 25344 de la BnF [Illustration 9], contenant l'*Image du monde*¹. Dans le folio 86, est aussi représenté le cosmos. C'est un ensemble de



de cercles concentriques partant du cercle au centre où il est écrit « terre » allant jusqu'au dernier cercle où sont dessinées à égale distance des étoiles sur un fond bleu, et où il est écrit dans un rectangle « planetes ». À l'intérieur, les différents astres sont figurés et ils sont inscrits pour chacun à des points différents. Il y a une alternance de rouge et de jaune entre les cercles, hormis pour le cercle de la « lune » qui est en bleu marine, celui du « solaus » qui est doré et celui des étoiles qui est bleu clair. Cette

Illustration 9 : « Les sphères des planètes », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 25344, f.86r, XIV^{ème} siècle.

© Gallica

différence de traitement dans la couleur peut s'expliquer par la place qu'ont la lune et le soleil en tant que planètes. Pour le cercle extérieur, cela peut être à la fois pour faire ressortir le bord de la figure et dans le même temps pour signifier le bord du monde. Dans ce schéma, le but est de montrer l'ordre des planètes, bien que les points différents donnés aux écritures des

planètes puissent indiquer aussi un mouvement différent. À la différence du ms. 593 de la bibliothèque municipale de Rennes² où les planètes sont à la même hauteur. Bien que les noms des planètes aient été omis, une place a été laissée pour les écrire.

Nous pouvons voir que dans la démonstration du même phénomène par l'image sa représentation est différente entre les deux œuvres. Cette différence se fait parce que les buts ne sont pas les mêmes, l'un voulant montrer les mouvements épicycles et les équants, tandis que l'autre s'intéresse uniquement à la place des planètes. Mais nous pouvons remarquer que s'opère dans l'*Imago mundi* une plus grande complexité dans la vision des astres qui est donnée à son lecteur qu'elle l'est dans l'*Image du monde*. Dans l'*Image du monde*, nous pouvons voir que l'image se fonde directement sur le texte comme un miroir alors que dans l'*Imago mundi*, l'image peut montrer davantage que le texte, car il n'est pas fait référence à cet endroit du texte des équants et des épicycles. Nous pouvons voir dans l'œuvre d'Honorius Augustodunensis, l'idée de se rapprocher davantage de la vision astronomique, alors que dans l'*Image du monde*,

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 25344, f.86r, XIV^{ème} siècle

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Rennes, bibliothèque municipale de Rennes, ms. 593, f.74v, 1303-1304

nous faisons face à une image simplifiée pour être le plus synthétique et mieux compris par le lecteur.

Ensuite, nous pouvons prendre un second exemple dans une encyclopédie latine sans qu'il soit possible pour cette fois de prendre dans une encyclopédie d'oïl, car nous n'avons pas

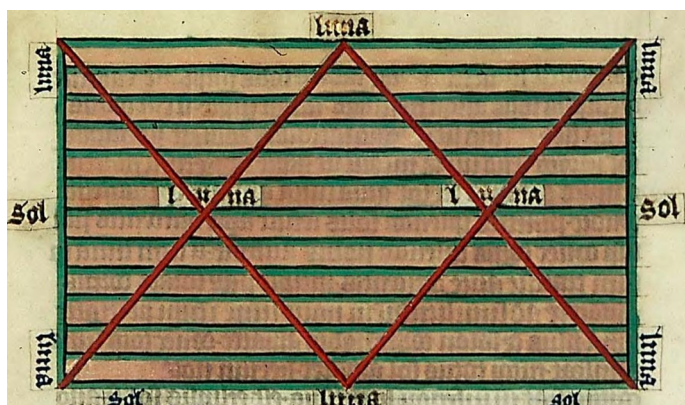


Illustration 3 : « les éclipses solaires et les cycles lunaires dans le zodiaques », GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, bibliothèque nationale d'Espagne, ms. res. 00028, f.31r, XIV^{ème} siècle. © Biblioteca Nacional de España

trouvé d'équivalent. Nous allons nous tourner vers le *Dragmaticon*. Nous prendrons appui sur le ms. res 00028 de la bibliothèque nationale d'Espagne¹ [Illustration 3]. Dans le folio 31 que nous avons déjà étudié précédemment pour sa partie inférieure, nous avons un schéma dans la partie supérieure représentant les cours du soleil et de la lune à travers signes zodiacaux. Nous avons un rectangle sur lequel onze lignes horizontales vertes sont tracées.

Ensuite, quatre lignes diagonales rouges allant des angles du rectangle vers le milieu de la longueur de celui-ci sont tracées. Enfin, sont écrits aux extrémités des lignes et à l'intersection de celles-ci le terme « luna » et au milieu de la largeur du rectangle le terme « sol ». Il manque dans le schéma du manuscrit des éléments pour comprendre et nous les retrouvons dans l'édition de l'œuvre².

Il s'agit de lignes verticales où sont écrits à l'extrémité supérieure de celles-ci, les douze signes zodiacaux. De plus, sont aussi omis deux soleils affrontés sur la partie centrale du schéma, l'un sur la partie supérieure du rectangle et l'autre sur la partie inférieure. Enfin, la largeur du rectangle désigne la latitude tandis que la longueur désigne la longitude. Avec toutes les indications, nous pouvons comprendre qu'il s'agit du cours du soleil et de la lune dans le ciel aux différentes de la journée et de l'année. Malgré cela, il est nécessaire d'avoir le texte qui l'accompagne pour mieux la comprendre.

1 GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res. 00028, f.31r, XIV^{ème} siècle

2 GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997, p. 117.

Dans le paragraphe qui précède, il est écrit : « *quemadmodum longitudo zodiaci in duodecim aequas partes, quae dicuntur signa, est divisa, ita et latitudo eiusdem divisa est in duodecim aequas partes, quae dicuntur evagationes. Has omnes duodecim partes latitudinis tangit luna. Sol vero per medium latitudinis transit* »¹. Il est fait mention des lignes longitudinales et des lignes latitudinales qui découpent le ciel et sont parcourues par le soleil et la lune. Dans le paragraphe qui succède à l'image, l'auteur ajoute :

« Cum igitur sol per medium latitudinis zodiaci semper currat, si in die coniunctionalis gradus luna sit in aedem medietae latitudinis eisdem, tunc est sic recto modo posito inter terram et solem, quod si lineae a medio solaris corporis dirigeretur, iret per medium lunaris corporis corporis et terreni »²

Nous pouvons comprendre que la figure évoque aussi les éclipses solaires et au centre de celle-ci se trouve la terre, qui n'est pas mentionnée. Il n'empêche que la figure reste complexe, même en regard avec le texte, mais semble avoir sa place pour Guillaume de Conches. C'est peut-être aussi la transposition en deux dimensions d'un phénomène en trois dimensions qui peut davantage renforcer ce sentiment. Il nous semble que c'est le type de figure que nous ne trouvons pas dans les œuvres en langue d'oïl à cause de sa complexité.

Enfin, nous pouvons aussi nous pencher sur la manière de réaliser les images dans les deux langues, afin de voir si leur traitement est le même. Pour tenter de dégager des tendances, nous n'allons pas traiter cela de façon détaillée par des exemples précis, mais plus de façon globale. Une fois encore, nous ne pourrions pas traiter le sujet de façon exhaustive, tant la masse documentaire est riche. Il sera aussi intéressant d'interroger le cas des œuvres latines traduites. Tout d'abord, nous pouvons rappeler qu'il existe une disparité entre les manuscrits d'une même œuvre. De même, des évolutions chronologiques dans la manière de représenter les images peuvent s'opérer.

1 « de la même manière que la longitude du zodiaque en douze parties égales, qui sont appelées des signes, est divisée, de même, la latitude est divisée en douze égales, qui sont appelées vagabondes. Celles-ci, Les douze parties latitudinales touche la lune. Le soleil traverse en vrai par la latitude médiane » ; GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997, p. 116.

2 « Donc, si la phase de la lune dans un jour soit conjoint dans la même latitude médiane avec le soleil qui court toujours par la latitude médiane du zodiaque, alors elle est située de tel manière seulement de manière directe entre la terre et le soleil, que si la ligne est tracée de la médiane du corps solaire, elle fût sur la médiane du corps lunaire et des hommes » ; *ibid.*, p. 117.

Nous pouvons prendre pour commencer le cas de *l'Image du monde* dont, nous pouvons le rappeler, le nombre d'images liées au ciel est le plus important. Dans cette dernière, les images sont traitées de manière simple, nous l'avons déjà évoqué, mais nous pouvons aussi voir que pour beaucoup de manuscrits les images sont mises en valeur par des couleurs afin d'attirer plus encore l'œil du lecteur. Dans certains manuscrits comme le ms. 593 de Rennes¹, les images sont encadrées par des bandes colorées permettant de mettre davantage en valeur l'image présentée. De plus, dans ce manuscrit, la majorité des couleurs sont réparties par des alternances entre le bleu et le rouge qui sont les couleurs qui attirent le plus le regard. Nous pouvons voir qu'une recherche esthétique peut être entreprise. À l'inverse, dans d'autres manuscrits, seuls les schémas ont été tracés, sans que des couleurs apparaissent. Bien évidemment, ces différences peuvent provenir de choix faits par le commanditaire lors du processus de confection du manuscrit. Mais il reste que dans cette œuvre le choix est fait d'avoir une forte présence de schémas.

Dans d'autres œuvres d'oil, nous sommes davantage face à des enluminures présentant des personnages ou des paysages que face à des schémas. Nous pouvons prendre le cas du *Sidrac* où nous trouvons, si nous prenons l'exemple du ms. 948 de la bibliothèque municipale de Lyon, les personnages du prophète et du roi. Nous pouvons tout de même nuancer notre propos en regardant le folio 146 où nous trouvons une roue avec les signes zodiacaux et un personnage barbu et chevelu au centre de celle-ci. De plus, nous trouvons dans le ms. 4361 de la British Library deux schémas. Au folio 86v, nous trouvons un cercle avec la superposition des planètes dans des cercles concentriques et dans le dernier cercle, les signes du zodiaque. Au folio suivant, nous trouvons un autre schéma qui semble incomplet, mais prend la moitié de la page. Cela peut permettre de présumer de son importance. Il s'agit de deux cercles symétriques où à l'intérieur nous trouvons deux cercles légèrement décalés. Il est difficile d'en trouver la signification, même en se référant au texte qui l'accompagne².

Si nous regardons dorénavant les œuvres latines, nous pouvons tout d'abord remarquer que les images sont aussi présentes que dans les œuvres d'oil. La quantité varie selon les œuvres. Ensuite, les images restent en majorité simples, afin de donner au lecteur, l'essentiel de l'idée qui est présentée. Nous retrouvons dans ces œuvres beaucoup de schémas. Nous pouvons pour cela prendre le cas du *Dragmaticon*. Dans ce dernier, les schémas sont très

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Rennes, bibliothèque municipale de Rennes, ms. 593, 1303-1304.

2 Il faut ajouter que le manuscrit est parsemé de nombreuses drôleries.

nombreux. Tout comme dans les œuvres d'oïl, leur traitement peut varier et nous trouvons dans certains manuscrits comme le ms. arundel 377 de la British Library¹ une austérité dans le traitement des images où seule, ce que l'image contient semble compter. Mais d'autres manuscrits tels que le ms. res 28 de la bibliothèque nationale d'Espagne² possèdent une très grande richesse dans le traitement et les couleurs est données aux images.

Enfin, nous allons comparer le traitement des images pour les traductions par rapport à l'œuvre traduite. Pour cela, nous allons essentiellement nous tourner vers le *Livre des propriétés des choses*. Nous trouvons dans cette œuvre de nombreuses images, qui sont placées au début de chaque chapitre. Ces images sont à la fois des paysages, des scènes avec des personnages et des schémas. Nous remarquons qu'une grande attention leur est apportée.

Nous pouvons prendre pour exemple le ms. fr. 134 de la BnF et plus particulièrement le folio 169r. Il se situe au début d'un livre sur les mouvements du ciel et ses proportions. Nous pouvons voir dans un cadre doré une scène où des personnages regarde une représentation sphérique de la terre et de ces environs. Au premier plan, nous voyons quatre personnages, ils sont coiffés du couvre-chef du savant, bien qu'ils soient différents. Ils sont habillés de longs manteaux, dont l'un a ses plis qui touchent le sol. Ils marchent sur un sol qui couvrent la partie inférieure et qui est recouvert d'herbes et de fleurs. Leur regard est tourné vers la sphère et le personnage le plus au premier plan pointe en direction de celle-ci. La partie supérieure autour de la sphère est composée de motifs floraux dorés sur un fond noir. Dans la sphère se trouve au centre la terre qui est jonchée de nombreux bâtiments à toit bleu et d'arbres. Le ciel est composé dans la partie supérieure de nuages et du soleil sur un fond bleu clair et dans la partie inférieure d'étoiles et de la lune sur un fond bleu foncé. Une partie plus orangée au milieu marque la séparation. La partie inférieure de la terre est plus foncée pour marquer l'obscurité nocturne. De cet exemple, nous pouvons voir la manière dont sont traitées les images dans l'œuvre et l'importance qu'elles revêtent. Elles ont avant tout le rôle d'attirer le regard et de faire plonger le lecteur dans ce qui va suivre.

En revanche, dans le *De proprietatibus rerum*, nous n'avons pas trouvé d'image dans les manuscrits que nous avons consultés. Cela marque une réelle différence entre l'œuvre traduite et sa traduction. Nous pouvons voir là une différence du point de vue dans la démarche de

1 GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Londres, British Library, ms. Arundel 377, 1196-1205.

2 GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res. 00028, XIV^{ème} siècle.

l'auteur. C'est aussi en raison du commanditaire que le contraste peut venir. Jean Corbechon pourrait avoir un lectorat qui est à la recherche d'images accompagnant le texte.

Pour finir, nous avons pu voir de quelle manière les images servent de support pédagogique. Tout d'abord, nous nous sommes intéressés à la façon dont les images sont disposées à l'intérieur du texte. Nous avons pu voir que leur disposition pouvait se montrer variable suivant les œuvres, mais qu'elles étaient bien souvent incorporées au texte. Cela nous a permis de voir que certains auteurs font directement référence à ces dernières, preuve qu'elles sont un élément de la démarche de diffusion du savoir. Ensuite, nous avons aussi pu montrer les liens qui pouvaient être faits entre les images mentales et les images. Elles participent toutes les deux à représenter mentalement aux lecteurs les phénomènes traités. Enfin, nous avons réalisé une comparaison entre les œuvres latines et les œuvres d'oïl. Nous avons pu voir qu'une complexité supplémentaire pouvait se jouer sur certaines images des encyclopédies latines. Nous avons aussi pu montrer qu'il n'y avait pas de différences notables entre les œuvres latines et d'oïl dans la façon de représenter les images, hormis pour le cas du *De proprietatibus rerum* et sa traduction. Dans la suite de notre développement, nous allons nous demander si les images apportent un nouveau discours par rapport au texte, ou bien si elles ne sont qu'une reproduction en image de ce dernier.

B- Un nouveau discours ?

1- Une complémentarité au texte

Nous allons dorénavant nous intéresser à ce que les images peuvent apporter au texte. Pour cela, nous verrons dans un premier temps la complémentarité des images vis-vis du texte. Ensuite, cela nous amènera à considérer certaines idées nouvelles que les images peuvent véhiculer par rapport au texte.

Tout d'abord, nous allons nous intéresser à la façon dont les images sont complémentaires au texte. Nous serons aussi amenés à voir les difficultés de représentations des images pour être proche du texte. Nous allons pour cela nous restreindre à regarder les images dans l'*Image du monde* et le *Dragmaticon*. Pour commencer, nous pouvons dire que les images dans les encyclopédies ont pour premier objectif de correspondre au texte. Elles jouent



Illustration 10 : « Le cycle lunaire », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library

le rôle de miroir au texte. Cette symétrie a pour but de permettre au lecteur de mieux comprendre le texte. Nous pouvons l'illustrer en prenant un exemple dans le ms. Gg 1.1 de la bibliothèque universitaire de Cambridge. Au folio 377v¹ [Illustration 10], nous avons un schéma du cycle lunaire. Nous avons deux cercles. Dans le petit cercle supérieur gauche se trouve un soleil jaune sur un fond orange. Et dans le grand cercle, nous avons au centre un cercle bleu représentant la terre et autour différents cercles allant du noir pour progressivement aller vers le doré.

Ces variations de couleurs représentent la lune dans ses différentes phases, le cercle entièrement noir signifie la nouvelle lune et le cercle entièrement doré signifie la pleine lune. L'orange peut jouer le rôle de liant entre les différents éléments du schéma. Nous pouvons ensuite mettre ce schéma avec le texte qui le précède :

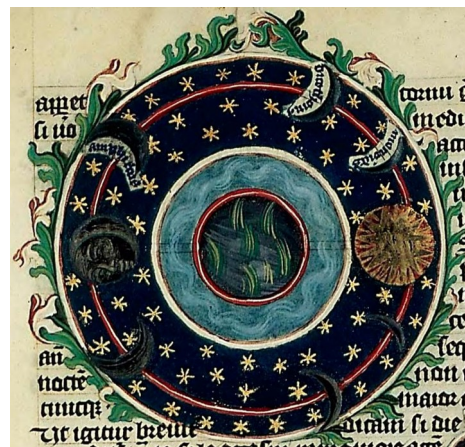
« Des lors dou soleil approchant
 Et sa clartei amenuisant
 Tant qu'elle nous rapert demie
 Si com a la quarte partie
 Car lor a elle .iiii. quartiers
 De son cercle ales entiers
 Et est dou soleil si prochainne
 Com à la quarte premerainne
 Mais ades s'en approche plus
 Tant que cornue apert ca jus
 Par d'autre part si com devant
 Ensi sen vait tout defaillant

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle.

Tant con n'i voit point d'apareil » (f.144v-f.145r)¹

Nous pouvons voir que dans le texte, il est question du même contenu que dans l'image. Mais l'image, elle, apporte une synthèse au texte. L'image agit comme une conclusion par rapport à ce qui a été dit avant. De plus, le choix des formes est simple. L'image arrive à faire abstraction des problèmes de représentation d'un monde en trois dimensions qu'il faut rendre en deux dimensions, en s'y soustrayant pour ne garder que le nécessaire pour comprendre le texte.

Ensuite, nous pouvons ensuite voir un exemple similaire dans le *Dragmaticon* en reprenant l'exemple des cycles lunaires. Nous pouvons pour cela nous référer au folio 34 du ms. res 28² [Illustration 11]. Dans ce schéma, nous avons un cercle parcouru par des motifs floraux. À l'intérieur, nous avons au centre un cercle gris parcouru de



traits ondulés verts, s'agissant de l'élément de la terre. Puis un cercle concentrique autour, avec des ondulations de bleu, il s'agit de l'élément de l'eau. Vient ensuite un cercle concentrique rouge et blanc avec un fond bleu marine et parcouru d'étoiles dorées. Sur le cercle, se trouve à droite un étoile dorée circonscrit par un cercle. Il s'agit du soleil. Ensuite, nous avons sur ce même cercle des croissants noirs. Ce sont les croissants de lune.

Illustration 11 : « Le cycle lunaire », GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, bibliothèque nationale d'Espagne, ms. res 28, f.34, XIV^{ème} siècle. © Biblioteca Nacional de España

Enfin, un cercle avec la lune anthropomorphique se trouve sur la gauche du cercle. Sur les trois croissants de la partie supérieure, sont écrits, de gauche à droite « *amphicyrtos* », « *dichotomos* » et « *menoides* ». Ce schéma suit ceci : « *Inde incipit soli propinquare, unde umbra descendit et splendor ascendit, et fit primum descendo amphicyrtos, deinde dichotomos, ad ultimum menoides. Haec omnia aperta erunt tali figura posita ante oculos* »³.

1 « Dès le moment du soleil approchant et sa clarté s'amenuisant, tant qu'elle nous paraît à moitié. Si comme elle [la lune] a quatre parties, car elle a ses trois quartiers de son cercle entièrement parcouru et est si proche du soleil, comme au premier quart, mais toujours s'en approche plus, tellement qu'elle apparaît cornue ici bas, par d'autres lieux, comme si devant elle s'en va absente de cette manière, tellement qu'on n'y voit rien de semblable » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.144v-f.145r, 1340-1341 ; Nous n'avons mis que la fin du chapitre pour montrer la correspondance entre le texte et l'image.

2 GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res 00028, f.34, XIV^{ème} siècle.

Nous pouvons voir que cette fois encore l'image suit le texte. Nous pouvons quand même noter que dans la représentation le peintre prend une liberté, car il ne dessine pas l'astre lunaire lorsqu'il est dans la nouvelle lune et met à sa place le soleil¹. Cette absence pourrait s'expliquer par deux raisons, d'une part afin de circonscrire la représentation dans le cercle et, d'autre part, car la nouvelle lune est obscure puisque le soleil éclaire sa face cachée. De plus, on peut se demander pourquoi le peintre a choisi de représenter la face illuminée de la lune en noir alors qu'il serait attendu que ce soit l'inverse. Peut-être que c'est pour faire un contraste avec le soleil et montrer que c'est un astre nocturne. Nous pouvons aussi voir que le peintre a écrit les noms des phases de la lune où ces dernières se situent afin que le lecteur puisse comprendre où elles se situent. Par contre, ce dernier a commis une erreur dans la représentation, car « *dichotomos* » représente le premier ou le dernier quartier et ici elle ne fait qu'une moitié de lune. Il a aussi omis d'écrire « *panselenos* » pour la pleine-lune (nous retrouvons cette information dans d'autres manuscrits). Néanmoins, l'image permet de mettre dans une représentation plusieurs moments du cycle lunaire.

En outre, les images que nous avons vues permettent de mettre en évidence la complémentarité de l'image avec le texte. Elle est le support visuel de celui-ci, mais demeure indispensable, car elle joue le rôle de synthèse arrivant à la fin du texte permettant de mettre un point final à celui-ci. De plus, ces images permettent au lecteur de garder une représentation claire des informations en ne gardant que l'essentiel. Nous pensons que ce type d'images ne peut être lisible et compréhensible que pour celui qui a eu le texte auparavant, sauf s'il a déjà une connaissance préalable des sujets traités, auquel cas, l'image peut servir de rappel. Les images peuvent aussi être utiles lors d'une prochaine lecture, car faisant la synthèse du texte, elles peuvent amener une réminiscence au lecteur. Nous pouvons aussi que dans certains cas, les images peuvent aussi apporter des informations supplémentaires ou autre discours par rapport au texte.

3 « De là, elle commence à s'approcher du soleil, où l'ombre descendit et l'éclat monte et est nommé le premier décroissant *amphicyrtos*, ensuite *dichotomos*, jusqu'à la dernière partie *menoide*. Celles-ci seront toutes manifestes, semblables à la figure placée devant les yeux » ; *ibid.*, p. 128

1 Elle n'est pas dans notre extrait, mais est citée avant.

2- L'ajout de nouvelles idées

Nous allons à présent voir que les images, bien qu'elles soient complémentaires au texte, peuvent aussi apporter de nouvelles idées ou encore donner un éclairage supplémentaire vis-à-vis du texte. Nous allons pour cela prendre certains exemples dans l'*Image du monde* et dans l'*Imago mundi*.

Pour débiter, nous allons nous tourner vers le ms. Gg 1.1 de la bibliothèque universitaire de Cambridge. Nous allons regarder au folio 390



[**Illustration 12**] qui se situe à la fin de l'œuvre¹. L'image représente le cosmos. C'est une succession de cercles concentriques. Dans le cercle concentrique, le plus au centre, est dessiné un personnage à l'envers par rapport au sens de la page. Il est vêtu d'une tunique orange et entouré de deux arbustes. Il tient dans ces mains une pelle et creuse en appuyant avec son pied droit. Le cercle concentrique qui l'entoure est vert et des différentes espèces de poissons sont dessinées pour signifier la sphère de l'eau. Autour, en rouge, il s'agit d'un cercle avec la lune. Ensuite, nous avons deux cercles

Illustration 12 : « L'ordonnement du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1 f.390r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library

avec des étoiles blanches, sur fond bleu, puis rouge représentant des planètes. Puis nous avons le soleil doré sur un cercle noir. Les trois derniers cercles sont roses, marrons et bleus et agrémentés d'étoiles blanches. Enfin, au-dessus du cercle, le Christ nimbé trônant dans une mandorle. Il est vêtu de draperies marron, orange et jaunes pâles. La draperie est tenu par une fibule verte. Il tient dans sa main gauche le globe terrestre (suivant les représentations des cartes TO). Il reprend les mêmes couleurs que les draperies orange et jaune et la fibule verte. Le Christ fait dans sa main droite le signe d'*auctoritas*. Le fond de la mandorle est bleu avec des points trilobés blancs.

Nous avons déjà vu auparavant cette image dans un autre manuscrit. Mais un élément diffère des autres manuscrits, le personnage au cercle. Tout d'abord, ce dernier fait écho à un

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1 f.390r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle.

autre personnage qui se trouve au folio 358v. Ce dernier au centre de quatre cercles concentriques surmontés de deux anges qui se font face. Le personnage tient une pelle, mais il est à l'endroit par rapport au sens de la page. Ce dernier a une posture d'attente. Nous pouvons penser que le personnage qui creuse pourrait signifier qui se situe dans le péché par son inversion vis-à-vis du Christ, mais en creusant il cherche à se rapprocher de ce dernier. Il veut en somme dépasser sa condition de pêcheur. Cela est rendu possible par la lecture de l'œuvre.

Par conséquent, nous pouvons voir qu'il est développé dans l'image un discours s'ajoutant à celui présent dans le texte. En effet, nous pouvons voir là une progression dans les images entre celle du folio 358v et celle du folio 390 où l'homme ayant pris conscience du monde qui l'entoure cherche à être plus proche de Dieu. Ces dernières se répondent alors que le texte n'y fait pas référence. De plus, habituellement, dans les autres manuscrits de l'*Image du monde*, au centre de cette l'image, c'est l'enfer qui est représenté. Cela permet de montrer que ce n'est non pas, une représentation synthétique mais fidèle de la réalité, plutôt un discours sur la manière de se servir de l'œuvre et d'agir en conséquence.

Ensuite, nous pouvons prendre un autre exemple permettant de montrer que l'image peut dans certains apporter plus d'informations que le texte. Pour cela, nous allons nous servir du ms. lat. 11130, contenant l'*Imago Mundi*. Nous allons reprendre le folio 74 [Illustration 8]. Il se trouve que les mouvements de la théorie des épicycles, ne sont pas exprimés dans le texte. Il est écrit :

« Zodiacus ut signifer circulus est obliquus .xii. signis constans per quem errantes stelle feruntur nec aliud habitatur in terris quam quod illi subjacet reliqua a polis squalent, ut presens deminuat figura ; Veneris tunc stella excedit eum vuus partibus Luna quos pertotam latitudinem ejus vagatur si omnino non excedens eum ab his mercurii stella laxissime. »¹

Ce dernier parle du mouvement des planètes parcourant les douze signes zodiacaux en stipulant que leur éloignement vis-à-vis de la terre n'est pas le même pour toutes les planètes,

1 « Le zodiaque, ou bien cercle étoilé, est transversale et immuable avec douze signes par lequel des étoiles errantes avancement, et non un autre se trouve sur terre autant que le reste demeure là-bas aux pôles recouvrant un couche rugueuse, de manière à ce qu'il [le zodiaque] se réduise à la présente figure . Alors, l'étoile de Venus s'éloigne en deux parties semblable, la lune erre par toute la largeur de celui-ci ne s'éloignant pas totalement par rapport à celle de mercure, la plus ample » ; HONORIUS AUGUSTODUNENSIS, *Imago mundi*, Paris, BnF, département des manuscrits, lat. 11130, f.74r-74v, XII^{ème} siècle.

exprimant ainsi à minima la théorie des équants, sans que les épicycles ne soient pas abordés. Nous pouvons alors nous demander l'intérêt de montrer ces épicycles dans l'image s'ils ne sont pas issus du texte lui-même. Nous pourrions voir cela comme une manière de se rapprocher du réel en montrant la complexité des mouvements des astres. Néanmoins, par la seule lecture du schéma, sans avoir une connaissance du phénomène, il est difficile de le comprendre.

Enfin, nous pouvons nous intéresser au discours qui peut être développé par les images dans leur manière d'exprimer l'ordre social. En effet, nous pouvons trouver dans ces dernières, certains éléments qui permettent de penser qu'un discours encadre celui qui lit. Nous pouvons pour cela prendre le ms. 593 de la bibliothèque de Rennes. Dans ce manuscrit, la place de chaque personnage dans les images est bien définie. Tout d'abord, nous avons les maîtres ayant des toques à plumet, se trouvant soit assis les jambes croisées sur une chaire permettant de les surélever, soit debout¹. Ils peuvent avoir l'index levé à la verticale, qui est le signe de l'autorité, ici c'est la fonction d'enseignement². Ensuite, nous trouvons leur disciple, face à eux, plus petits, tonsurés. Par leurs gestes, une main sur la poitrine et l'autre ouverte vers le maître, ils écoutent et acceptent ce que leur maître leur dit³. Puis, nous trouvons les personnes de rang princier. Elles peuvent être à égalité avec les maître, car elles peuvent aussi être assises sur un trône ou debout. Comme les maîtres, elles ont leur index qui pointent vers le haut, afin aussi de montrer leur autorité. Elles ont aussi des couronnes à trois fleurons⁴. Dans certains cas, le maître peut aussi être à la hauteur du disciple ayant des gestes différents de ce dernier pour montrer une argumentation entre les deux⁵, comme cela peut être le cas pour les personnes princières.

Néanmoins, dans certains cas, nous pouvons voir des images ne rentrant pas dans ce code comme c'est le cas du folio 47 où se situe l'*Image du monde*. Nous avons dans un cadre rouge, un personnage tonsuré, vêtu d'un vêtement ample rouge. Il fait avec son index le signe de l'autorité. Dans l'angle supérieur droit nous avons, le soleil et la lune enserrés par deux bandes blanches parallèles. Nous pouvons interpréter la présence du personnage tonsuré comme ayant atteint le septième art libéral, l'astronomie et étant arrivé à la fin de son enseignement. Donc il n'a plus besoin du maître, car il en devient un soi-même.

1 S. BROUQUET, *L'Image du monde : un Trésor enluminé de la bibliothèque de Rennes*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes : Bibliothèque de Rennes Métropole, 2003, p. 115.

2 F. GARNIER, *Le Langage de l'image au Moyen Âge : signification et symbolique*, Paris, 1982, p. 167.

3 *ibid.*, p. 184 .

4 S. BROUQUET, *L'Image du monde*, *op. cit.*, p. 115.

5 F. GARNIER, *Le Langage de l'image au Moyen Âge : signification et symbolique*, Paris, 1982, p. 209.

À cela, nous pouvons dire que les gestes et les postures des personnages sont une manière de représenter la société où seul l'élite paraît. Il n'est pas fait mention dans ce manuscrit des paysans ou des bourgeois. De plus, une hiérarchie se développe au sein de l'œuvre avec à égalité le sage et le roi et en dessous d'eux, ne pouvant réellement s'affirmer, le disciple. Ce discours est apporté par les images mais n'est pas explicitement exprimé par le texte. Nous pouvons bien sûr mettre cela en relation avec le commanditaire de l'œuvre dont on a certainement voulu mettre en avant le statut. Bien que nous ayons pris l'exemple du ms. 593 de la bibliothèque de Rennes, nous retrouvons les mêmes gestes et postures dans d'autres manuscrits. Cela pourrait montrer que ce sont des manières d'exposer une représentation de la société qui était partagée.

Nous pouvons prendre un autre exemple dans le *De natura rerum* en regardant le ms. 320 de la bibliothèque municipale de Valenciennes. Pour cela, nous pouvons regarder le folio 192¹ [Illustration 13]. Dans cette enluminure,

nous trouvons une personne qui examine le ciel. Nous avons au premier plan au centre un personnage assis sur une chaire, tonsuré et nimbé. Il est vêtu d'un habit marron ample et pieds nus. Il fait le geste d'autorité de la main droite et il tient dans la main gauche une tige surmontée de cercles entremêlés. Cela



représente des sphères armillaires. En arrière-plan, à droite et à gauche, nous avons des arbres verts. Enfin dans l'angle supérieure droit, nous avons deux séries d'ondes bleu et blanc. À hauteur de celle proche de l'angle, nous avons le

Illustration 13 : « Savant regardant le ciel », THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum*, Valenciennes, bibliothèque municipale, ms. 0320, f.192r, sans date. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes

soleil et la lune. L'habit porté par le personnage et ses pieds nus indique qu'il est un frère mineur. D'autant plus que l'enluminure fait la longueur de deux colonnes du texte, la rendant plus grande que les autres enluminures du manuscrit et montrant son importance. Elle est aussi placée vers la fin de l'œuvre. Nous pouvons voir cela comme un regard très positif porté à l'égard de l'ordre et montrer la sagesse et le savoir de ses frères. Nous pouvons imaginer que le

1 THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum*, Valenciennes, bibliothèque municipale, ms. 0320, f.192r, sans date.

manuscrit a été commandé par l'ordre. C'est bel et bien un autre discours qui est donné à l'image dont le texte ne fait pas mention.

En définitive, nous pouvons dire que les images dans les encyclopédies peuvent apporter dans certains cas, un nouvel éclairage au texte. Cet éclairage s'exprime à la fois dans l'apport de nouvelles informations par rapport au texte, mais aussi un propos qui n'est pas soulevé par le texte lui-même. Ces différences vis-à-vis du texte ne sont pas visibles dans tous les manuscrits, car les images, bien plus que le texte, peuvent être plus soumises aux changements de modes, ainsi qu'aux demandes du commanditaire. De même que la personne en charge du manuscrit pourrait aussi apporter ses propres modifications. C'est pourquoi nous ne pouvons pas généraliser ces principes à l'ensemble des manuscrits et encore moins à l'ensemble des œuvres.

Pour conclure, nous pouvons dire que le premier enjeu des images dans les encyclopédies est de fournir une instruction. Le caractère didactique de ces dernières est indéniable. C'est d'abord la proximité entre le texte et l'image qui permet l'apprentissage. Cette proximité passe par une synthèse du concept développé par le texte et cette synthèse passe par des stéréotypes aussi bien dans les schémas que dans les personnages¹. Le but est de donner au lecteur la possibilité « d'identifier rapidement la scène qu'il a sous les yeux »². Malgré cela, les peintres font parfois d'un réel goût pour représenter des scènes. Cela peut aussi participer à l'apprentissage du lecteur qui peut mieux retenir en admirant la scène présentée. Ces éléments participent à la complémentarité vis-à-vis du texte. Mais nous avons vu aussi des cas où l'image s'affranchit en partie du texte qu'elle accompagne à la fois pour porter un nouveau regard, mais aussi pour donner aux lecteurs des informations qui ne sont pas présentes dans le texte. L'image fait corps avec le texte, mais peu se soustraire à lui quand le besoin se fait ressentir. Nous allons voir dorénavant un moyen particulièrement exploité par les encyclopédistes pour mieux faire comprendre un concept à leurs lecteurs, les expériences mentales.

1 S. BROUQUET, *L'Image du monde : un Trésor enluminé de la bibliothèque de Rennes*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes : Bibliothèque de Rennes Métropole, 2003, p. 116.

2 *ibid.*, p. 114.

C- *L'apport des expériences mentales*

1- **Les expériences mentales comme moyen d'édification**

Pour commencer, nous allons nous intéresser à ce que sont les expériences mentales et ce que cela recouvre. Nous allons aussi demander ce que ces expériences peuvent produire chez les lecteurs. Ensuite, nous nous pencherons sur la manière dont ces dernières sont traitées dans les images. Enfin, nous reviendrons plus en détail sur une expérience qui a fait verser beaucoup d'encre par sa force évocatrice, l'expérience de la « terre trouée ».

Tout d'abord, il nous faut définir les expériences mentales. Les expériences mentales sont des expériences qu'on fait imaginer dans la tête du lecteur sans en avoir fait véritablement la démonstration. Ces expériences ne sont pas réellement pratiquées pour deux raisons, tout d'abord de façon pratique elles sont trop compliquées, voire impossibles à mettre en place, car elles mettent en jeu des espaces trop grands ou inaccessibles. Et ensuite, car on considère depuis Aristote que si une expérience est imaginable, elle pourrait fonctionner¹. Le but de ces images est de fournir au lecteur un exemple grandiloquent afin qu'il puisse comprendre et intégrer le concept. Dans ce cadre, une expérience réelle n'est pas d'intérêt, car c'est avant tout la démonstration que l'on fait de l'expérience, plus que la fiabilité de l'expérience, qui est importante. Nous pouvons prendre pour cela prendre une expérience, celle du tour du monde. Dans *l'Image du monde*, il est écrit :

« Si com par .i. cercle environ
Et à la premier estature
Ou il fust ensi par nature
Que .ii. homes se desseuessent.
Li un de l'autre et s'en alessent
Li uns ades vers Orient
Et li autres vers Occident.
Si quandui egalement alessent,

1 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 247.

Il converroit qu'il s'encontressent
Desous le lieu dont il se murent
Et sus la ou premerain furent.
Si reverroient par devant
Ambedui ensi com devant,
Car lors auroit chescun .i. tour
Fait par la terre tout entour. » (f.72r-72v)¹

L'expérience consiste comme nous pouvons le voir à ce que deux personnes partent dans un sens opposé, l'un vers l'Orient et l'autre vers l'Occident, pour arriver au même point à l'autre pôle. Le but de cette expérience mentale est de démontrer la sphéricité de la terre. Il n'était pas envisagé de réaliser l'expérience en réalité, car les savants pensaient d'une part que le diamètre de la terre était trop grand pour être parcouru² et d'autre part que seule la partie où se trouvent les trois continents (Asie, Afrique et Europe) est émergée dans l'hémisphère Nord. L'hémisphère Sud est parcouru par un immense océan avec un climat n'est pas favorable aux êtres humains aux abords d'une zone torride et d'une zone glaciale, entrecoupées par une zone tempérée³. Nous pouvons voir à travers cette expérience le caractère édifiant qu'elle peut avoir auprès du lecteur. En effet, il s'agit de lui offrir quelque chose qu'il peut imaginer, mais dont il sait qu'il ne peut réaliser. De plus, cela permet de mettre cela en relation avec le rayon de cette dernière, dont il est question plus tard⁴.

Ensuite, nous avons une autre expérience mentale qui suit la précédente dans l'*Image du monde*. Cette fois, à l'inverse de la précédente, elle met en avant une possibilité où nous avons d'une part une forme sphérique et d'autre par une terre cubique. Dans le cas où elles

1 « Si à peu près comme dans une sphère et à la dimension d'origine, où il fût à cette condition le monde, que deux hommes se séparent l'un de l'autre et s'en vont l'un, sans cesse, vers l'Orient et l'autre vers l'Occident. S'ils vont à l'allure égale, il surviendrait qu'ils se rencontrent dessous le lieu dont ils se murent et par-dessus là où ils furent initialement. S'ils revirent précédemment, les deux comme auparavant, car ils auraient chacun fait un tour tout autour de la terre » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.72r, 1340-1341.

2 La circonférence de la terre est évaluée à 39690 km par Ératosthène ; R. ARNALDEZ et J. BEAUJEU, *La science antique et médiévale : des origines à 1450, Tome 1*, Presse universitaire de France, Paris, France, 1957, p. 366.

3 DION Élisée, *Penser le monde en langue vulgaire et en images : enjeux sociaux et dimensions visuelles de la transmission du savoir dans l'Image du monde (XIII^{ème} - XV^{ème} siècles)*, Thèse de doctorat en histoire médiévale, sous la direction de Isabelle Heullant-Donat et Steffen Patzold, Reims, France, Tübingen, Allemagne, Université de Reims Champagne-Ardenne, Eberhard Karls Universität Tübingen, 2018, p. 441.

4 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.77r, 1340-1341.

sont mues par Dieu, les anges ne vont aller que sur celle qui est sphérique¹. Cela permet d'expliquer l'exposé qui précède qui dit qu'à la fois la sphère est la meilleure forme pour accueillir le plus d'espace et aussi que seul une forme sphérique peut se mouvoir avec chaque composant qui puisse faire une révolution. C'est une façon intéressante d'amener à faire comprendre une idée en montrant le contraste avec une autre, en montrant que cette dernière n'est pas possible. Cela peut aussi faire imaginer au lecteur un monde avec une forme carré afin de lui faire ressentir l'anomalie de la représentation. Cela reste difficile de savoir quelles représentations peut avoir le lecteur avant d'avoir lu le livre et s'il a déjà une image de la terre et du monde comme sphérique ou s'il envisage comme modèle. En tout cas, cela lui permet d'être dans un schéma de pensée par l'expérience.

L'auteur fait de même pour montrer que les planètes sont très éloignées car :

« Que sune pierre estoit lesus,
Si haut, com les estoille sunt
La plus pesans de tout le mont
Et fust de plont ou de metal
Et presist a cheoir aval
Cest chose provee et seue
Qu'elle ne seroit pas cheue
Jusqu'à terre dedens .c. ans
Tant est esloing et si est grans» (f.77r)².

La pierre si elle est lancée à la hauteur des étoiles mettra un temps considérable à retomber sur terre. Cela permet, outre que de montrer que les planètes sont très loin de la terre, qu'un objet plus lourd, tel qu'un objet métallique, mettra moins de temps à retomber, mais que ce temps restera très long. Encore une fois l'expérience bien qu'irréaliste au possible, demeure spectaculaire et nous pouvons imaginer l'effet que cela peut produire.

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.75v-76r, 1340-1341.

2 « Que si une pierre était lancée, si haut comme les étoiles sont, la plus pesante [pierre] de tout le monde et était [constituée] de plomb ou de métal et prit à tomber vers le bas. Cette chose est prouvée et sue qu'elle ne serait tombée jusqu'à avant cent ans, tant c'est loin et si grand » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.77r, 1340-1341.

De plus, cela nous permet de voir que les expériences mentales sont un excellent moyen de vulgarisation, car cela permet de faire mieux appréhender le réel en utilisant des exemples irréels. De plus, elles sont bien souvent là pour expliquer des concepts assez complexes ou pour rendre compte de phénomènes difficilement concevables. Nous pouvons voir qu'aussi ses expériences sont seulement suggérées, mais qu'il n'est jamais fait mention des conditions dans lesquelles ces dernières peuvent être réalisées. La raison est que ce n'est pas le but voulu par l'auteur. L'expérience pour qu'elle soit pleinement comprise doit rester simple. De plus, l'expérience mentale permet de davantage convaincre le lecteur du bien-fondé de la théorie, car cela lui donne le résultat du principe qui précède.

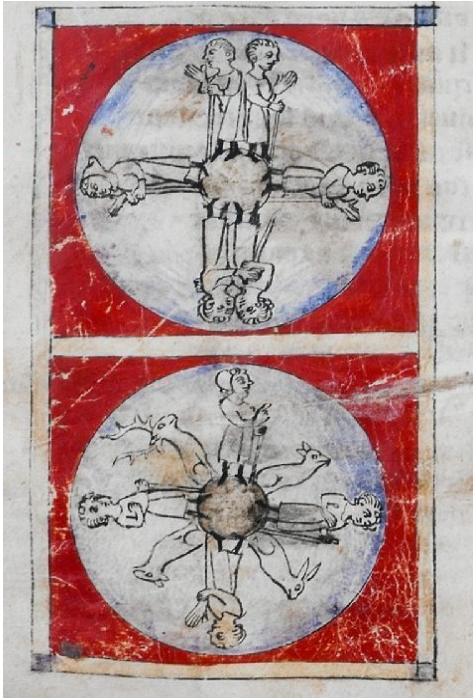
Donc, nous pouvons dire que les expériences mentales sont un formidable moyen d'instruire le lecteur, car cela simplifie une notion en mettant une image simple dans la tête du lecteur qu'il peut aisément se représenter. Nous allons voir que ses expériences mentales sont aussi possibles à représenter en image, permettant encore plus de fixer l'idée dans l'imaginaire du lecteur. C'est ce que nous allons voir dans la prochaine sous-partie.

2- Le traitement des expériences mentales par les images

Nous allons à présent nous intéresser aux représentations des images de ces expériences mentales. Nous prendrons cette fois encore pour exemple, *l'Image du monde*, car c'est dans cette dernière que les images d'expériences mentales sont les plus présentes. De plus nous pourrons comparer leur traitement entre différents manuscrits, afin de voir la manière dont celles-ci sont représentées et tenter de voir ce qu'elles peuvent apporter à la lecture.

Pour commencer, nous pouvons regarder les images qui accompagnent l'expérience autour du monde. Pour cela, nous choisirons les manuscrits qui nous semblent pertinents, car ils ont suffisamment de différences dans leur traitement de la même expérience. Tout d'abord, nous allons nous intéresser au folio 72v du ms. H437 de la bibliothèque de Montpellier¹ [**Illustration 14**]. Il s'agit d'une enluminure composée d'un rectangle verticale dans lequel sont inscrits deux carrés. Dans le carré supérieur, nous avons à l'intérieur un cercle bleu. Au centre de celui-ci, un cercle marron. Sur ce dernier, se dressent des personnages. Dans la partie supérieure du cercle, deux personnages opposés, vêtus d'une draperie, chaussés, tenant dans leur main droite un bâton et avec leur main gauche, il indique une direction. Au centre du

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, Bibliothèque interuniversitaire. Section médecine, ms. H437, f.72v, 1340-1341.



cercle, toujours deux personnages symétriques, similaires au deux précédemment hormis que celui de gauche est encapuchonné. Enfin, dans la partie inférieure du cercle, deux personnages affrontés et enlacés. Dans le carré inférieur, la scène est similaire ; hormis pour les personnages. Tout d'abord, nous avons un personnage dans la partie supérieur du cercle, pointant de son index droit le ciel. Ensuite, au centre, deux personnages en miroirs, leur main droite est proche d'eux. Dans la partie inférieure du cercle, un personnage ayant sa main gauche vers lui et sa main droite pointant une direction. Enfin entre les personnages, des animaux, dont celui dans le côté supérieur gauche a des bois.

Illustration 14 : « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.72v, 1340-1341. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes

Nous pouvons remarquer que le peintre a retranscrit de façon fidèle le texte. De plus, il a tenu à séparer cela en deux figures, peut-être pour ne pas surcharger de trop. Nous pouvons voir qu'il a contourné le problème du mouvement des personnages qui doivent se retrouver de l'autre côté de la sphère en mettant dans

l'image plusieurs personnages. De plus, pour la figure inférieure, tous les personnages et les animaux regardent dans le même sens. Cela renforce l'idée d'un mouvement circulaire. Et le bâton que les personnages montrent qu'ils marchent. Bien que nous soyons dans un cercle conceptuel, le peintre a tenu à ce que la sphère soit marron sans doute pour rappeler que c'est avant tout pour la terre que cette expérience fonctionne.

Ensuite, nous pouvons nous tourner vers le folio 41r du ms. fr. 2174¹ [Illustration 15]. L'enluminure est composée d'un carré rouge avec des globules dorés. À l'intérieur de celui-ci, un cercle vert. Il est écrit dans la partie supérieure de celui-ci, « Li cieus ». Au centre de ce dernier, un cercle marron où est écrit « Terre ». Autour du cercle marron, trois bustes et un animal. Le buste dans la partie supérieure est imberbe et blond, celui et de la partie inférieure est barbu avec des cheveux blonds ébouriffés. Ils ont les épaules nues. Celui au centre-gauche porte un

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 2174, f.41r, 1275-1300.



Illustration 15: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 2174, f.41r, 1275-1300. © Gallica

capuchon bleu et blanc. Enfin, l'animal dans la partie centrale droite a un pelage blanc.

Tout d'abord, dans cette image, c'est la seconde partie de l'expérience mentale qui est représentée. En effet, suite à l'expérience que nous avons précédemment décrite, Gossuin de Metz dit ceci : « *Ausi verriez bestes gens / Entor la terre aller tos tens* »¹. C'est ce que le peintre a préféré garder. Il se peut qu'il ait davantage voulu garder l'idée d'un mouvement

que l'on peut comprendre en observant que les personnages placent leur regard dans la même direction, comme la possibilité de rejoindre l'autre côté de la sphère. Malgré tout, s'il y a mouvement possible autour de celle-ci, il est possible, de rejoindre tous les points de celle-ci. Cette fois, le peintre a préféré indiquer qu'il s'agit bel et bien de la terre au centre dont il s'agit. On peut aussi s'interroger sur la façon de représenter les personnages uniquement par leur buste. Cela pourrait venir d'une volonté de fournir plus de détails physiques et mettre en évidence la dernière affirmation de Gossuin de Metz « *aller tos tens* » où nous pouvons voir des personnages à différents stades de la vie, si nous exceptons l'animal. Nous avons la même représentation dans le ms. 947 de la bibliothèque municipale de Tours² qui a sans doute repris de modèle sur ce dernier ou sur un manuscrit entre les deux.

Enfin, nous pouvons regarder le folio 29r du ms. fr. 14965³ [Illustration 16]. Nous avons cette fois-ci une façon totalement différente de représenter l'expérience mentale. Nous avons deux figures à hauteur égale. Elles sont totalement similaires. Nous avons, tout d'abord, un cercle dans lequel se trouve un autre cercle de moindre taille. Et entre ces deux cercles, se trouve des vagues enlacées et

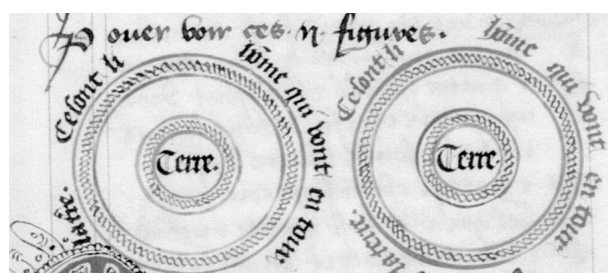


Illustration 16 : « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr 14965, f.29r, xv^{ème} siècle. © Gallica

1 *ibid.*

2 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, fin xiv^{ème} siècle.

3 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr 14965, f.29r, xv^{ème} siècle.

régulières. Au centre, un cercle dans lequel il est écrit «terre » et autour de ce dernier un autre cercle avec le même motif qu'auparavant. Enfin, il est écrit autour du grand cercle, « *Ce sont li homme qui vont entour la terre* ». Aucun personnage n'est présent dans l'image. Il est difficile de comprendre les raisons de ce choix. Nous pourrions émettre l'hypothèse que ces derniers n'ont pas été intégrés, mais qu'ils étaient prévus, mais nous pensons que les figures sont trop petites pour qu'elles puissent apparaître. De plus, dans ce cas, une phrase pour expliquer n'aurait pas été nécessaire, comme nous avons pu le voir dans les précédentes images. Il est possible que ce soit par le manque de place entre les deux paragraphes que le peintre a procédé, mais cela rend l'image difficilement compréhensible.

Ensuite, nous pouvons aussi prendre l'exemple de l'expérience où on imagine un monde carré. Nous allons prendre pour cela le folio 377v du ms. Gg 1.1¹ [Illustration 17]. Nous pouvons



voir dans cette image un cercle bleu. Dans ce dernier, nous avons un carré rouge incliné devant un carré rose droit. L'image est très simple. Le peintre a voulu représenter dans la même image, la sphère et le cube. De plus, la superposition des carrées permet de contourner la représentation en deux dimensions et de voir une rotation du cube. Cela montre par la difficulté de représentation

par rapport au cercle, la « supériorité » de la sphère sur le cube dans l'ordonnement de monde. Les représentations de cette expérience mentale sont très similaires dans les autres manuscrits que nous avons consultés. C'est vraisemblablement car il n'y a que des formes à reproduire. Par contre, elle a été omise dans certains manuscrits comme le ms. 593 de la bibliothèque de Rennes. Il est possible que ce soit à cause du peu d'intérêt porté à cette dernière où on a jugé que le texte était suffisant ou alors une difficulté de rendre quelque chose de cohérent.

© Cambridge University Library

Par ailleurs, les autres expériences mentales que nous avons vues à présent, n'ont pas eu droit à une représentation en image. Il est possible que Gossuin de Metz et les copistes qui l'ont suivi

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1^{er} quart du xiv^{ème} siècle.

n'ont pas jugé nécessaire d'ajouter une image pour faire correspondre au texte ou que ces dernières étaient trop contraignantes dans leur traitement pour les mettre en images.

Néanmoins, nous pouvons voir l'intérêt de ces images pour mieux comprendre les expériences mentales. En effet, la présence permet au lecteur de n'avoir plus de doute quant à la composition de celle-ci. Cela permet aussi au lecteur de se conformer à la véracité de cette dernière en lui permettant de voir comment l'expérience mentale serait réalisée. De plus, images peuvent, une fois encore, renforcer la possibilité de s'immiscer dans l'imaginaire du lecteur et lui créer un univers mental. Bien qu'il puisse avoir plusieurs façons de représenter la même image, elles participent à donner une vue du monde analogue.

En définitive, nous avons vu que des représentations des expériences mentales sont réalisées dans *l'Image du monde*, sans être le cas pour toutes, et que la façon de représenter peut différer dans les manuscrits, sans toutefois modifier le message porté. De plus, nous pouvons voir que les images sont un réel support des expériences mentales permettant de figurer l'expérience pour qu'elle puisse sembler faisable aux yeux du lecteur. Nous allons dorénavant nous intéresser à une expérience mentale en particulier à cause de sa renommée et sa force évocatrice, l'expérience de la « terre trouée »

3- L'expérience de la « terre trouée »

Désormais, nous allons nous concentrer sur une expérience en particulier, la « terre trouée ». Nous la distinguons des autres, d'une part, car cette dernière a fait beaucoup d'émules et d'autre part elle porte un plus grand degré de sophistication. Nous allons tout d'abord la présenter pour ensuite en donner les différentes affirmations présentées par les auteurs garanties par celle-ci. Nous regarderons ensuite les représentations qui ont été faites de cette dernière, afin d'observer leurs vertus vis-à-vis du texte et de la diffusion du savoir.

Tout d'abord, l'expérience de la « terre trouée » consiste à créer un trou faisant le diamètre de la terre, puis la pierre doit être lancée par un homme dans ce trou. La pierre doit descendre jusqu'au centre de la terre pour s'y fixer. La répétition de la même expérience doit amener aux mêmes conclusions. La terre est au centre de l'univers et chaque élément de sa nature est attiré par elle. C'est une expérience qui semble avoir été pour la première fois

introduite par Adélarde de Bath dans les *Quaestiones naturales*¹. Mais cette dernière a ensuite été reprise par de nombreux savants pour arriver dans les écrits des encyclopédistes. Tous les auteurs n'ont pas eu les mêmes explications des causes du phénomène.

Tout d'abord, pour Adélarde de Bath, lorsque la pierre arriverait à la hauteur du centre de la terre, elle s'y figerait directement. Son neveu dit : « *si enim ipse terre globus perforatus sit ut ab uno celo in aliud pateat transitus, iniecta mole lapidis quorsum ei futurus sit causus ?* »² et Adélarde répond « *Quod terrene moli statum prebet, hoc lapideo casui quietem faciet.* »³. Il en donne la raison que la grande masse terrestre est en partie la raison de l'arrêt de la pierre. De plus, les éléments sont attirés par ce qui leur est semblable et repoussés par ce qui leur est contraire. La pierre est attirée par son semblable la terre et repoussée par son contraire l'air, des deux côtés du trou, ce qui immobilise la pierre⁴. De la même façon qu'il place la terre au centre de l'univers sans en donner la raison⁵. Ensuite, nous trouvons une position légèrement différente chez Guillaume de Conches⁶. La pierre lancée fait le même mouvement, mais continue son chemin après avoir dépassé le centre, puis elle revient en arrière. Mais ce dernier ne donne pas la profondeur du trou⁷. Alexandre Neckam reprend cette variante en disant « *Si enim plumbum illud centrum transiret, non jam descenderet, sed ascenderet* »⁸. C'est le plomb qui est employé par ce dernier afin de montrer à la fois qu'un poids plus lourd peut passer le centre de la terre, mais qu'il est soumis aux mêmes lois physiques qu'un poids plus léger. L'expérience se trouve aussi chez Vincent de Beauvais⁹

1 B. RIBÉMONT, *De natura rerum: études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 227.

2 « à supposer que le globe terrestre soit percé de manière à ouvrir un passage d'une ciel à l'autre, si on y jetait une pierre, de quel côté tomberait-elle ? » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 238-240.

3 « Ce qui fournit à la masse de la terre sa position arrêtera la chute de la pierre. » ; ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 238-240

4 ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, C. Burnett, I. Ronca et P. Mantas España (éd.), M. Lejbowicz, É. Ndiaye et C. Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016, pp. 238-240.

5 *ibid.*, pp. 238-241.

6 GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, I. Ronca, L. Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997, p. 53.

7 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 235.

8 « Si ce même plomb traversât le centre, désormais qu'il ne descendît pas, mais qu'il montât » ; A. NECKAM, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinae sapientiae*, T. Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863, p. 55

9 B. RIBÉMONT, *De natura rerum, op. cit.*, p. 238.

Gossuin de Metz va reprendre l'expérience en reprenant la pierre d'Adélard, mais en incorporant le poids postulé par Neckam¹. De plus, il ajoute que :

« A l'autre ensi com une croix
Et .iiii. home feussent drois
Ad .iiii. chies des .ii. pertuis
Li uns desous l'autre desus
Si getast chescuns sa pierre ens
Ou ploinee petite ou grans
Chescune veuroit tres qu'en mi
Sens jamais remonoir d'en qui
Sa force nes en traioit on
Et s'entouroit tout environ » (f.73v)²

Cela montre encore davantage la sphéricité et la centralité de la terre, car de n'importe quel point sur la terre le résultat reste le même. De plus, il introduit des pierres de différents poids, où ces dernières seront toutes stoppées au centre.

Nous pouvons voir que cette expérience, bien que les raisonnements soient différents selon les auteurs et n'impliquent pas les mêmes prémices, est très forte d'un point de vue pédagogique. Elle permet d'expliquer, de façon plus ou moins claire, plusieurs concepts astronomiques et physiques. De plus, elle permet de garder ces concepts en mémoire, car l'expérience mentale peut être surprenante aux yeux du lecteur. Elle l'est d'autant plus lorsque la pierre revient en arrière³, car cela pourrait sembler contre-intuitif pour un lecteur au Moyen Âge.

1 *ibid.*, p. 239.

2 « À l'autre, de cette manière comme une croix et que quatre hommes fussent droits aux quatre entrées des deux trous. Les uns dessous, les autres dessus, que si chacun jetât sa pierre ou un plomb petit ou grand à l'intérieur, chacun le vît qu'elle se dirige au milieu sans jamais rester ici. Sa force se dirigerait complètement en tel lieu et s'enterrerait tout environ » ; GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.73v, 1340-1341.

3 B. RIBÉMONT, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995, p. 236.



Illustration 18 : « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, 359r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle.

© Cambridge University Library

Ensuite, nous pouvons examiner les images de l'expérience mentale qui se trouvent dans l'*Image du monde*, car c'est la seule encyclopédie où elles sont représentées. Nous allons pour cela regarder plusieurs représentations de cette expérience afin de les comparer. Tout d'abord, nous allons regarder les folios 359r et 359v du ms. Gg 1.1 de la bibliothèque de l'université de Cambridge¹. Pour commencer, dans le folio 359r [Illustration 18],

nous avons dans la partie inférieure droite de la page, un cercle rouge. Dans ce dernier, un cercle concentrique vert crucifère. La croix est noire au centre de laquelle se trouve un rond blanc. Autour de celui-ci, un personnage portant une tunique jaune, courbé, tient dans ces mains un cercle blanc, en direction de la croix. Nous avons trois images au sien du folio 359v [Illustration 19]. Ce sont trois cercles de

tailles égales. Celui dans la partie droite inférieure est un cercle bleu au centre duquel on peut voir un cercle rouge crucifère. La croix est noire où sont inscrits des ronds blancs équidistants. Autour du cercle, quatre personnages portent une tunique orange et un couvre-chef. Ils ont une posture courbée vers la croix et tiennent un rond à proximité de la croix. Excepté le personnage dans la partie supérieure, qui tient le rond derrière sa tête. Les deux autres figures sont semblables, hormis dans le choix des couleurs. La figure dans la partie supérieure droite a une croix avec plus de cercles blancs.

Nous pouvons voir que les images sont fidèles aux concepts et au texte que nous avons vu précédemment. De plus, le choix a été fait d'utiliser des

couleurs ne renvoyant pas à une réalité physique. Nous pouvons émettre l'hypothèse que c'est



Illustration 19 : « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, f.359r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, f. 359r-359v, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle.

à la fois pour différencier les figures, mais aussi pour mettre le lecteur dans une « perceptive expérimentale » qui se soustraie à la physique. Nous pouvons voir aussi que le personnage portant le rond derrière sa tête pourrait être un autre matériau que la pierre, car sa couleur semble différente. Cela aurait pour but d'indiquer un poids plus important, car c'est corroboré avec la position différente du personnage. Par contre, nous pouvons nous demander la raison pour laquelle il a été fait le choix d'avoir trois figures. D'autant plus que le texte montre que la variation du poids diffère la vitesse d'arrivée du solide au centre. Nous pouvons voir l'incapacité qu'a eue le peintre à l'exprimer.

Ensuite, nous pouvons prendre le folio 64 du ms. 593 de la bibliothèque municipale de Rennes¹ [Illustration 20]. Nous avons deux

figures dans la partie supérieure de la page (une troisième est présente, mais ne concerne pas l'expérience mentale). Sur celle à gauche, nous avons un cercle bleu, encadré en bleu, avec un liseré blanc, afin de donner de la profondeur. À l'intérieur, un cercle concentrique bleu où apparaît les mêmes jeux de profondeur. Autour de celui-ci, à droite, un personnage, vêtu d'une draperie grise se tient sur une surface marron. Il a le bras droit tendu et tient un cercle blanc.



Illustration 20 : « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Rennes, bibliothèque municipale de Rennes, ms. 593, f.64r, 1303-1304. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes

Ensuite dans celle à droite, le même cercle hormis qu'il soit rouge. Ensuite, nous avons au centre un cercle rouge crucifère. La croix est rouge avec des ronds blancs équidistants. À chaque extrémité, un personnage. Les personnages à droite et à gauche sont vêtus d'une draperie rouge. Ils tiennent du bout des doigts un cercle blanc. La position de leurs mains est inversée. Les personnages en bas et en haut ont une position perpendiculaire aux deux autres. Ils sont vêtus d'une draperie grise. Ils ont les mêmes positionnements des mains que les précédents.

Dans ce manuscrit, il a été fait le choix de n'avoir que deux figures pour évoquer cette expérience mentale. Il n'est pas question de montrer, ni la distinction de la vitesse par le poids, ni la multiple répétition du phénomène comme dans la dernière figure du manuscrit précédent.

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Rennes, bibliothèque municipale de Rennes, ms. 593, f.64r, 1303-1304.

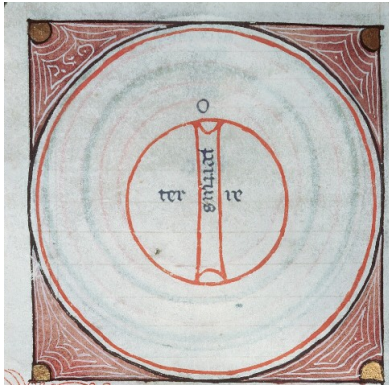


Illustration 21 : « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, XIII^{ème} siècle. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes

Il est probable que c'est davantage une volonté de montrer avant, lors du lancer, et après, quand la pierre se dirige au centre, qui a été préféré. Par contre, il est intéressant de noter la position des personnages qui ne se tiennent pas sur le cercle, mais à côté. Il nous est possible de voir cela comme une façon de montrer le caractère imaginé de l'expérience mentale. C'est accentué par la taille supérieure des personnages par rapport au cercle, ainsi que du liseré blanc qui entourent les personnages en haut et en bas de la figure de droite.

Enfin, nous allons nous intéresser aux folios 36v et 37 du ms. 947 de la bibliothèque municipale de Tours¹. Tout d'abord, nous avons au folio 36v [Illustration 21] une figure dans laquelle il y a un cercle. À l'intérieur de ce dernier, un cercle concentrique, tracé à l'encre rouge, où il est écrit « terre ». Il est

parcouru par un cylindre, représenté en deux dimensions où il est écrit « pertuis ». Au-dessus du cercle, un petit cercle bleu. Ensuite, le folio 37 [Illustration 22] comporte trois figures assemblées. Sur celle de gauche, nous avons un cercle crucifère tracé à l'encre rouge. Aux extrémités de la croix, se trouvent des ronds bleus comme au centre. Sur celle au centre, nous avons la même chose hormis que les ronds bleus centraux semblent plus agglomérés. Enfin, sur la figure de droite, nous avons le même cercle crucifère. La croix est verte et comporte de nombreux points bleus.

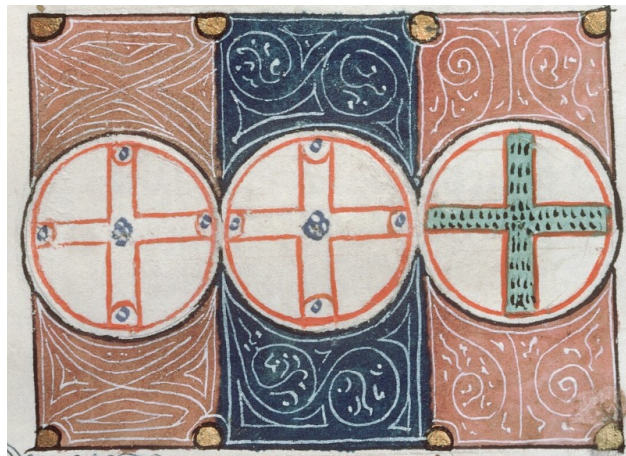


Illustration 22 : « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, XIII^{ème} siècle. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes

Nous avons dans ce manuscrit l'absence de personnage comparée aux manuscrits précédents. Nous pouvons l'expliquer par une intention de prendre le moins de place sur la page. C'est la même raison qui expliquerait les

1 GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v-37r, XIII^{ème} siècle

trois figures assemblées. Cela signifie aussi qu'on a jugé important de toutes les retenir. Par ailleurs, nous pouvons observer la volonté de garder que l'essentiel pour expliquer l'expérience mentale et les concepts qui en découlent. Seules les pierres sont nécessaires pour comprendre l'expérience. Par contre, nous avons dans ce manuscrit cette fois encore tenu à exprimer les éléments qui composent l'image par les termes « terre » et « *pertuis* ». Nous pouvons voir aussi qu'afin de mieux montrer que les trous sont totalement remplis, du vert est utilisé, tranchant avec les figures précédentes. Cela permet de voir une réelle progression entre ces dernières.

En définitive, nous pouvons dire que l'expérience de la « terre trouée » se révèle être une démonstration pédagogique dans les encyclopédies à la fois par le texte, mais aussi par les images. Cette seule expérience permet de comprendre très facilement plusieurs concepts astronomiques et physiques et rendre compte par un moyen qui n'est pas reproductible, l'image de l'univers. Même si cette dernière peut expliquer des notions proches, distinctes selon les auteurs. De plus, nous avons vu que les images apparentées à cette expérience permettent de visualiser davantage le contenu de celle-ci. Il n'empêche que dans certains manuscrits l'expérience a pu sembler plus impressionnant comme dans le ms. 593 de la bibliothèque de Rennes, car les personnages flottants dans l'air pouvaient renforcer l'impact auprès des lecteurs. Il faut ajouter que tous les manuscrits ne comportent pas des images pour cette expérience mentale, comme c'est le cas du ms. fr. 25344 de la BnF¹. Il est possible que le copiste ait jugé le texte suffisant.

Donc, nous pouvons dire que les expériences mentales sont un formidable moyen de faire bénéficier au lecteur d'un autre outil d'éducation pour lui permettre de comprendre davantage les concepts enseignés. Cela lui permet de les imaginer, et ainsi de mieux les garder en mémoire. De plus, les images qui accompagnent le texte permettent de mieux se représenter ces notions pour la mémorisation. Et nous avons pu voir que l'expérience de la « terre trouée » met bien en avant ces intentions.

Ainsi, nous avons pu voir que les images ont une dimension très importante dans les encyclopédies, aussi bien latines que d'oïl, car elles revêtent un rôle didactique significatif. Bien qu'elles ne soient pas présentes dans toutes les encyclopédies de notre corpus. Nous avons aussi vu que ces dernières n'étaient pas reléguées au second plan, mais qu'elles sont bien

1 GOSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements manuscrits, ms. fr. 25344, f. 39v, 1340-1350.

souvent mises en avant. De plus, les images ont pour beaucoup le même rôle dans les encyclopédies latines et les encyclopédies d'oïl, même s'il peut apparaître une plus grande complexité dans les premières. Nous avons aussi pu remarquer que certaines images mentales ainsi que des expériences mentales reflètent aussi une volonté d'accompagner le lecteur dans la compréhension et l'apprentissage des notions. Ces dernières peuvent être liées à des images pour garantir une plus forte pénétration dans l'esprit du lecteur. Enfin les images sont pour beaucoup une aide supplémentaire, voire nécessaire, à la bonne compréhension du texte. Néanmoins, il peut arriver que certaines idées dans les images s'ajoutent par rapport au texte donnant une nouvelle lecture de ce dernier.

Conclusion

Pour conclure, nous avons pu mettre en évidence deux versants dans la diffusion des connaissances à travers les encyclopédies, d'une part la création des œuvres et d'autre part la réception de celles-ci. Nous avons, tout d'abord, pu montrer l'évolution chronologique dans la production des encyclopédies. Cette dernière, nous l'avons vu s'est faite croissante, pour arriver à un pic pour les ^{xiv}^{ème} siècle et ^{xv}^{ème} siècle. Ce pic survient à cause de plusieurs facteurs, à la fois une plus grande proposition d'œuvres, mais aussi un intérêt plus important envers ces dernières. Le siècle suivant marque une profonde disparité dans le nombre de copies. Néanmoins, cette dernière n'implique pas nécessairement un désintérêt du lectorat, car la production d'imprimés, qui n'est pas négligeable, peut en être l'une des causes. Mais, la production d'autres œuvres encyclopédiques et l'apparition de nouvelles conceptions peuvent en être aussi la cause. Nous avons aussi pu voir qu'une grande disparité existe entre les œuvres, bien que la plupart ont une tradition manuscrite importante. La disparité est présente aussi dans l'effervescence envers celles-ci qui n'est pas la même pour toutes les œuvres.

Nous nous sommes aussi attachés à montrer l'évolution dans la production sur une échelle plus réduite de vingt années, afin de déterminer les moments où la copie d'œuvres a été la plus forte. C'est la première vingtaine du ^{xiv}^{ème} siècle qui semble la plus fructueuse. Dans le même temps, nous avons pu voir, sur un ensemble de six œuvres, trois en langue d'oïl et trois en langue latine, la diffusion géographique des encyclopédies. Cela nous a permis de dégager, à travers ces dernières, une plus grande diffusion géographique des œuvres écrites en langue latine, que nous pouvons imputer à deux causes, le choix de la langue permettant à un public plus large d'y avoir accès et d'autre part, la grande présence dans les ordres monastiques permettant un plus grand maillage du territoire. Néanmoins, on remarque que pour des œuvres d'oïl tel que le *Trésor* une diffusion au-delà de l'espace linguistique de l'œuvre est possible.

Nous avons pu par la suite déterminer quels sont les utilisateurs des encyclopédies, via les marques de possession, en tentant de les classer dans des « corps sociaux », bien qu'il soit difficile de leur trouver une catégorie propre. L'élément le plus facilement perceptible à la lumière des données, c'est la dichotomie qui existe entre les œuvres latines à la destination des clercs et les œuvres d'oïl à la destination des laïcs. Bien sûr, cette séparation reste perméable, mais constitue la grande majorité des cas. Ensuite, nous avons pu dresser, pour les clercs et les

laïcs, les œuvres qu'ils ont possédées. Cela a aussi été l'occasion d'exposer les raisons possibles de leur possession. Chez les clercs, les institutions monastiques sont, sans nul doute, celles avec le plus grand nombre de possessions. Cela s'explique en partie par l'apparence de ces auteurs au sein de celles-ci et par la demande de ces dernières de réaliser ce type d'œuvres pour leur ordre. Mais nous retrouvons aussi ces ouvrages dans les institutions séculières telles que les collèges. Nous avons aussi pu voir des cas où des individus possèdent ces œuvres comme des médecins, des maîtres ou de simples prêtres.

Nous avons aussi pu regarder dans le détail les œuvres possédées par les laïcs en regardant d'abord les souverains laïcs ou ceux proches de ces derniers. Cela nous a permis de présenter la figure de Charles V à travers sa très grande collection d'encyclopédies et son attachement prononcé pour l'astronomie. À partir de cet exemple fameux, nous avons pu dresser les possessions d'encyclopédies des personnes qui l'entourait ou ceux qui le suivront. Nous avons aussi pu montrer que des classes sociales plus « basses » ont aussi pu avoir recours aux encyclopédies. Nous avons à la fois des personnes proches de la couronne par leurs fonctions, pouvant en partie expliquer leur intérêt pour les encyclopédies. Beaucoup de personnages ont été proches du duché de Bourgogne. Mais aussi, nous retrouvons des petits seigneurs et dans une proportion moindre des catégories sociales non-nobles tel que des marchands. Nous avons pu aussi mettre en évidence le cas d'un meunier possédant l'*Image du monde*, preuve en est de la diffusion des encyclopédies et qu'elles pénètrent des strates plus larges qu'on pourrait l'imaginer.

Nous avons aussi fait le choix de traiter séparément les femmes, afin de montrer la place occupée par ces dernières dans l'acquisition des encyclopédies. Bien que leur nombre soit bien inférieur à celui des hommes, il n'est néanmoins pas négligeable. Par contre, les cas de possessions restent dans les milieux d'élites. Nous avons aussi pu souligner un élément important pour ces dernières, les marques de possessions plus faibles, n'impliquent que celle où elle est différenciée de leur mari. Il est tout à fait possible que ces dernières aient pu lire ces ouvrages via la possession d'un autre membre de leur famille. La marque de possession ne met en évidence que celui qui a possédé l'ouvrage et non ceux qui l'ont lu. Nous avons aussi pu dénombrer le nombre d'encyclopédies possédées par des couvents féminins, dont leur nombre est le plus important pour les femmes. D'autre part, nous avons pu mettre en évidence un cas très intéressant de manuscrits, compilant l'intégralité des œuvres d'oïl de notre corpus, le ms.

593. Il est d'autant plus exceptionnel qu'il a pu être possédé par une femme, Clémence de Hongrie. De plus, le possesseur de ce dernier, nous l'avons vu, avait un goût prononcé pour les sciences du ciel.

Par la suite, nous nous sommes intéressés à l'élaboration des encyclopédies. Nous avons beaucoup mis l'accent sur le prisme de la vulgarisation, afin de montrer, au moyen d'outils facilitant la compréhension, l'importance de ces œuvres dans la diffusion des connaissances liées au ciel. Nous avons tout d'abord effectué une comparaison textuelle entre les œuvres latines et les œuvres d'oïl. En premier lieu, nous avons déterminé les différences dans les façons d'agencer le discours et de le structurer, notamment dans les dialogues. Nous avons aussi vu des divergences sur la manière d'organiser et d'introduire les idées. Ensuite, nous avons pu développer la simplification des idées. Cela passe dans un premier temps par la réduction de certains chapitres, ne laissant que l'essentiel. Parfois, la méconnaissance de l'auteur sur le sujet peut aussi être mise en cause. Ensuite, nous avons remarqué que certains auteurs, parfois, omettent certains éléments d'un phénomène, voire que des confusions sont possibles. Ces remarques nous semblent plus importantes dans les encyclopédies d'oïl. Il est difficile de déceler la part de méconnaissance de l'auteur et de celle intentionnelle de simplification, mais cette dernière nous semble bien réelle.

Nous avons aussi eu l'occasion de nous pencher sur la création d'un vocabulaire savant. Ce vocabulaire est sans doute le plus difficile pour les auteurs, car il s'agit de faire comprendre au lecteur par un terme dont il n'a pas connaissance. Nous avons vu que les traductions ne sont pas systématiques et que certains termes sont laissés en la langue latine. Certains termes ont aussi pu être traduits à cause d'une utilisation plus courante en langue d'oïl. Malgré cela, il n'est pas toujours aisé de déterminer les raisons qui les ont poussés à traduire tel terme et à conserver tel autre. Nous avons aussi pu voir que dans les œuvres latines certains termes étaient laissés dans leur forme grecque, mais il s'agit davantage de donner l'origine d'un mot via son étymologie.

Ensuite, nous avons questionné l'utilisation des *auctoritates*, sous deux aspects, d'une part, leur fréquence en tant qu'*auctoritates*, et d'autre part, à quelle catégorie d'auteurs ils appartiennent. Le but était de montrer des différences entre les œuvres d'oïl et les œuvres latines. Nous avons pu remarquer qu'une plus grande disparité s'opère entre les deux langues dans la fréquence d'utilisation de ces *auctoritates*. Néanmoins, il est possible de nuancer cette

disparité, car certains auteurs latins ont très peu recours à des autorités, tels qu'Adélarde de Bath. De plus, nous avons pu voir que les auteurs n'emploient pas les mêmes autorités et la manière de les utiliser peut différer selon les auteurs. Il est aussi possible de voir que, dans la majorité des cas, ce sont des auteurs dont l'autorité est éprouvée qui sont employés comme les auteurs antiques. Cela permet aussi de montrer que les auteurs ont, en utilisant des *auctoritates* différentes, des intentions qui nous ne sont pas toujours les mêmes.

À l'inverse, nous avons pu voir que les auteurs peuvent puiser leurs sources dans d'autres encyclopédies de celles de notre corpus. Nous avons déjà pu voir que les auteurs, à travers les titres qu'ils donnent à leur œuvre, cherchent à rendre compte du même état du monde. L'œuvre est avant tout une description de la nature et du divin. C'est dans la manière de rendre visible cela que les auteurs marquent dans leur titre une différence. Nous avons aussi pu voir que les auteurs ont usé parfois des idées des autres encyclopédies pour les reprendre à leur compte. Nous avons aussi questionné le statut de l'auteur, afin de comprendre comment celui-ci peut expliquer les intentions des auteurs. Cela nous a permis de détailler la vie des auteurs et de comparer ces dernières. Nous pouvons à cela poser Brunetto Latini comme une exception par le parcours, étant le seul laïc à avoir composé une encyclopédie, mais son passage par les universités n'y est sans doute pas étranger.

Les auteurs des encyclopédies n'écrivent pas pour le même public et cela se perçoit dans leur intention d'écriture que nous retrouvons au début des œuvres. Dans les œuvres d'oïl, on peut percevoir un dialogue entre l'auteur et l'élite laïc où l'auteur cherche avant tout à lui plaire. Cela se traduit aussi par l'exploitation de certaines thématiques appréciées par cette élite. Le *Trésor* semble vouloir donner une connaissance solide dans un maximum de thèmes pour exercer ensuite le pouvoir. Les sciences du ciel n'y font pas exception. Cette idée est sans doute aussi dans l'esprit des autres auteurs d'oïl. Pour les auteurs latins, c'est plus une œuvre pour garantir un apprentissage dans tous les domaines de connaissances pour, d'une part, amener chez le lecteur une réflexion et, d'autre part, avoir une érudition pour la prédication. Néanmoins, cela se traduit pour les deux langues par une accessibilité consciente du savoir à l'égard du lecteur. Nous pouvons dire que même si des disparités existent, le choix de la langue et du lectorat ne constitue pas la seule raison de ses disparités, et beaucoup de similarités sont aussi perceptibles. Par ailleurs, il n'existe aucune étanchéité entre les deux langues, car les auteurs peuvent avoir recours aux mêmes mécanismes pour construire leur œuvre. Le but,

même si des variations apparaissent, reste le même : vulgariser la connaissance, et en particulier, nous l'avons vu, pour les sciences du ciel.

Enfin, nous avons aussi voulu percevoir la vulgarisation à l'œuvre dans les encyclopédies sous l'angle iconographique. Tout d'abord, nous avons pu voir que les images dans les encyclopédies sont un élément très important, et cela se remarque en premier lieu par la place qu'occupent ces dernières dans la page. De plus, dans certaines encyclopédies, les auteurs font directement référence à celles-ci. Cela permet d'instaurer un échange entre l'image et le texte dont le lecteur peut se servir pour comprendre. La comparaison iconographique entre les œuvres d'oïl et latines semblent révéler que les images peuvent être plus complexes dans les œuvres latines. Nous avons aussi vu que les images sont aussi bien utilisées dans les œuvres d'oïl que latines, même si nous avons vu que le *Livre des propriétés des choses* ajoute des images par rapport à son matériau original. Nous avons vu qu'une complémentarité s'opère entre le texte et l'image, l'un se faisant le miroir de l'autre. L'image a pour objectif de rendre plus visibles les éléments apportés par le texte. De plus, cela permet de fixer par une représentation un ensemble de concepts et de synthétiser ceux-ci. Par ailleurs, nous avons aussi vu que dans certains cas, l'image rajoutait un discours ou une idée par rapport au texte. Cela permet de fournir une clé de lecture supplémentaire au lecteur ou d'aller plus loin dans sa réflexion. Nous avons aussi vu que les images, en tant que représentation graphique, pouvaient être associées à des images mentales, en tant que représentation mentale. Ces images mentales permettent au lecteur, par des images simples qu'il peut se représenter, et dont il a l'habitude, d'intégrer des concepts plus complexes. L'œuf cosmique en est le meilleur exemple. Nous avons vu que les images mentales n'étaient pas constamment associées à des images, sans doute par des difficultés de représentations. Nous avons aussi vu le cas des expériences mentales qui ont pour but par leur force évocatrice de donner un exemple édifiant pour le lecteur afin qu'il garde davantage en mémoire le concept associé. Ces expériences mentales donnent aussi lieu à des représentations rendant plus significatives encore ces dernières. De plus, elles permettent de tarir les doutes quant à sa réalisation hypothétique. L'expérience de la « terre trouée » est très révélatrice de cette force évocatrice.

Au final, nous pouvons dire que les encyclopédies permettent à un public plus large d'avoir accès à des connaissances sur les sciences du ciel et que ces dernières sont

parvenues, par plusieurs outils, à toucher leur public. Les encyclopédies sont une porte d'entrée vers un univers difficilement perceptible par le lecteur, rendant visible l'invisible, et un peu plus pénétrable l'image du Seigneur.

Annexes

Graphiques :

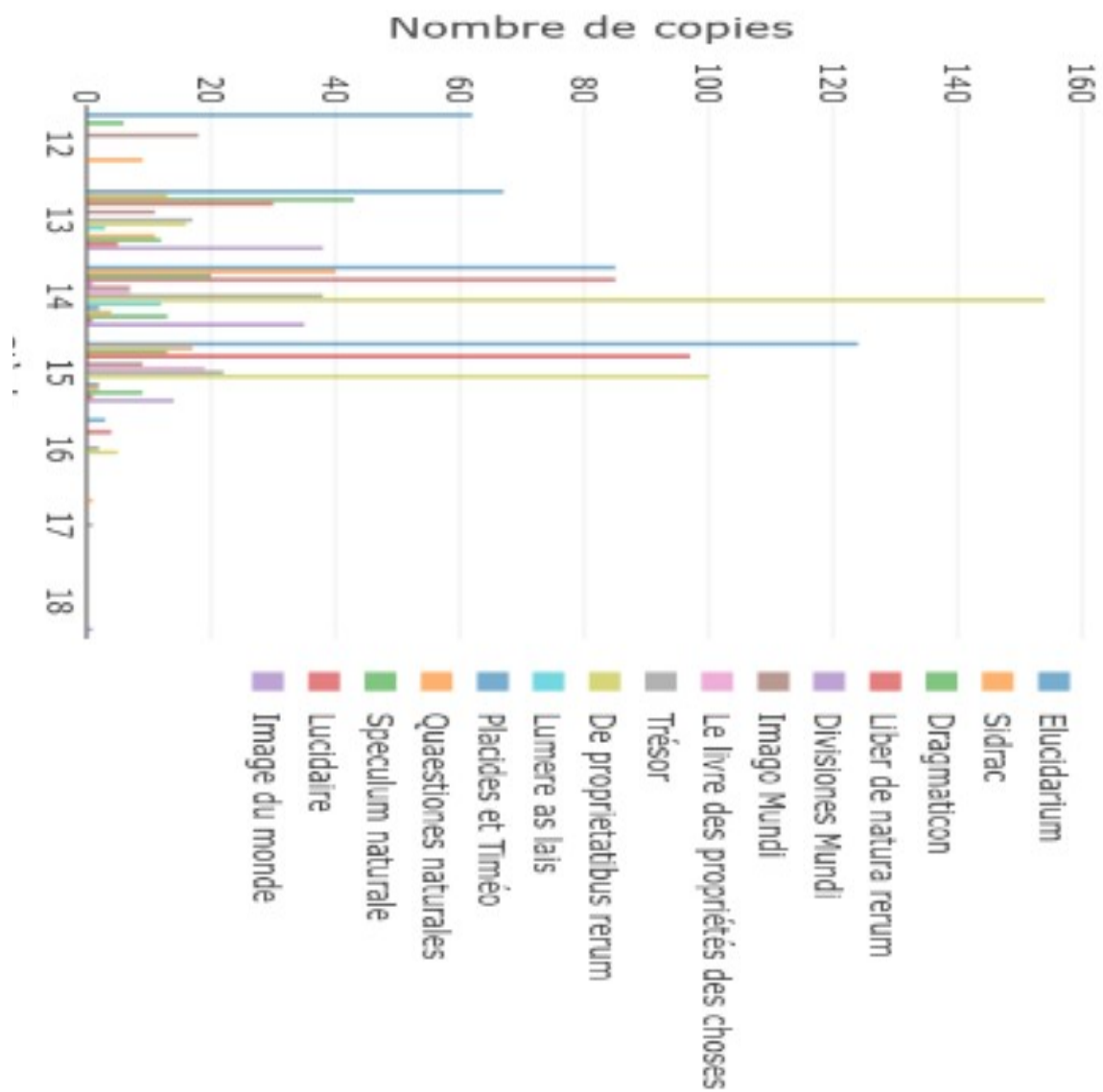


Tableau 1: Nombre de copies par siècle et par œuvre [retour p.28]

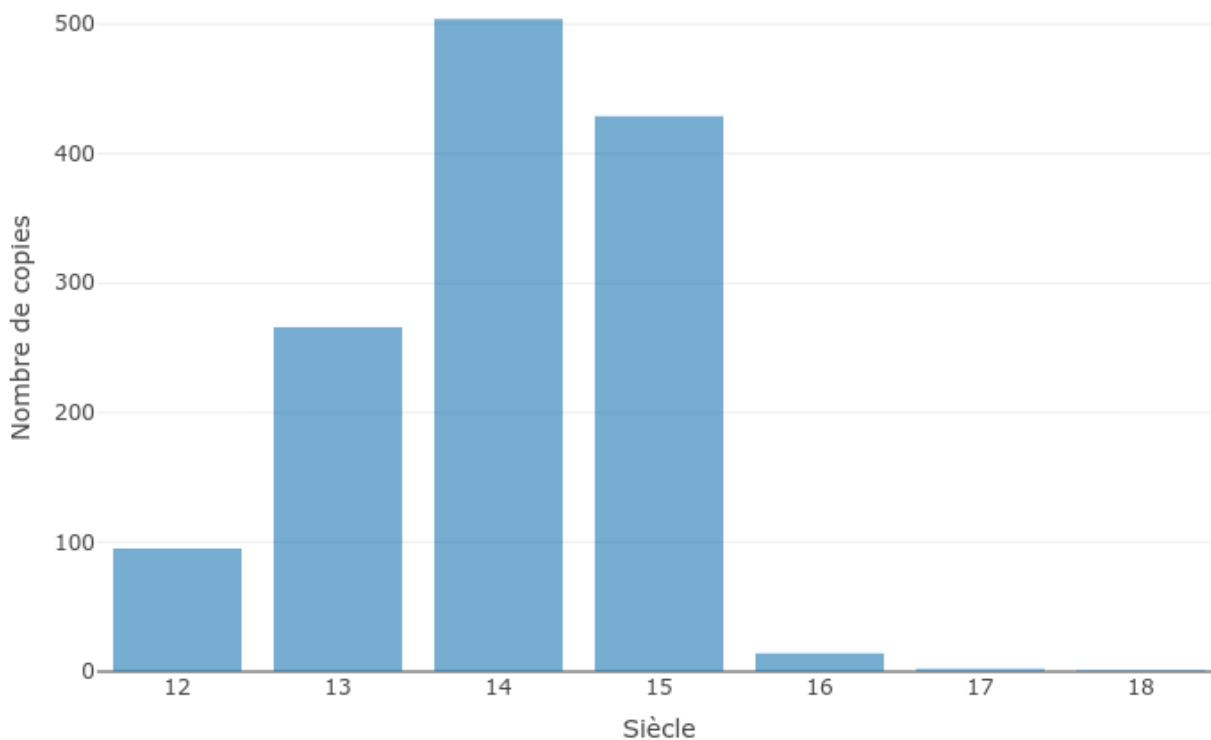


Tableau 2: Nombre de copies par siècle [retour p.29]

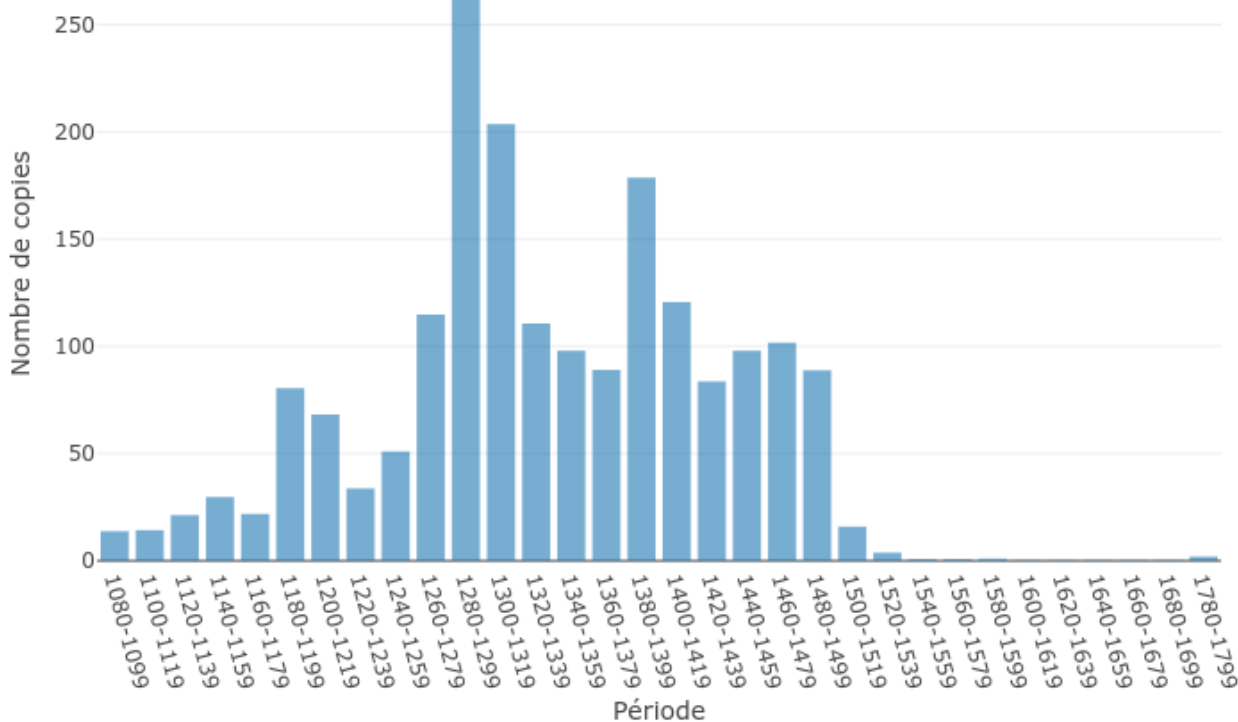


Tableau 3: Nombre de copies par tranche de vingt années [retour p.30]

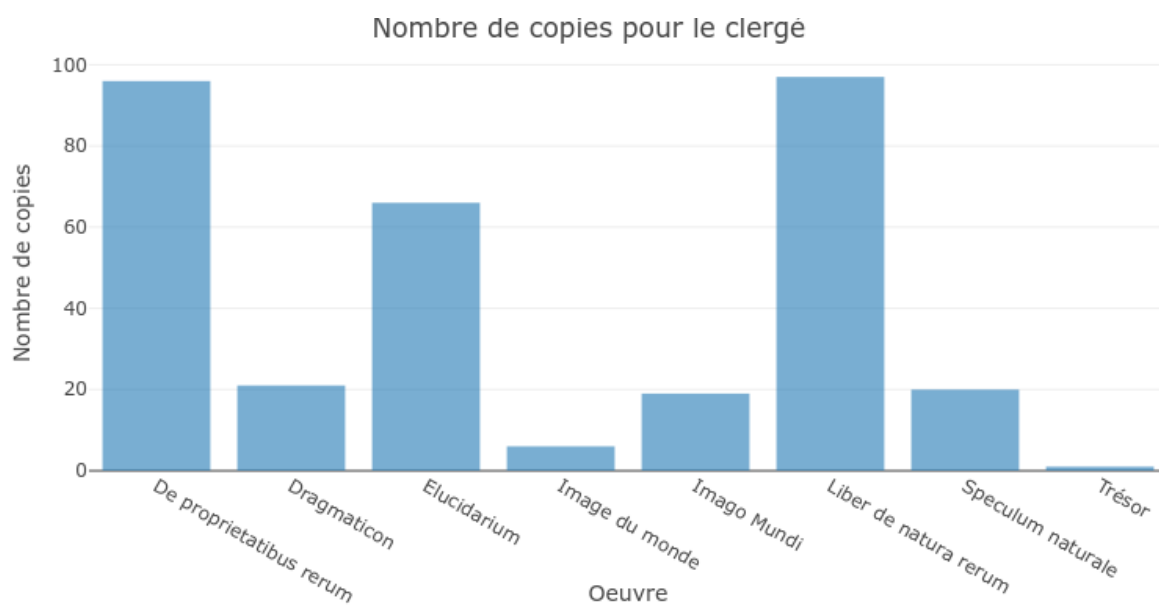


Tableau 4: Nombre de copies pour le clergé [[renvoi p.41](#)]

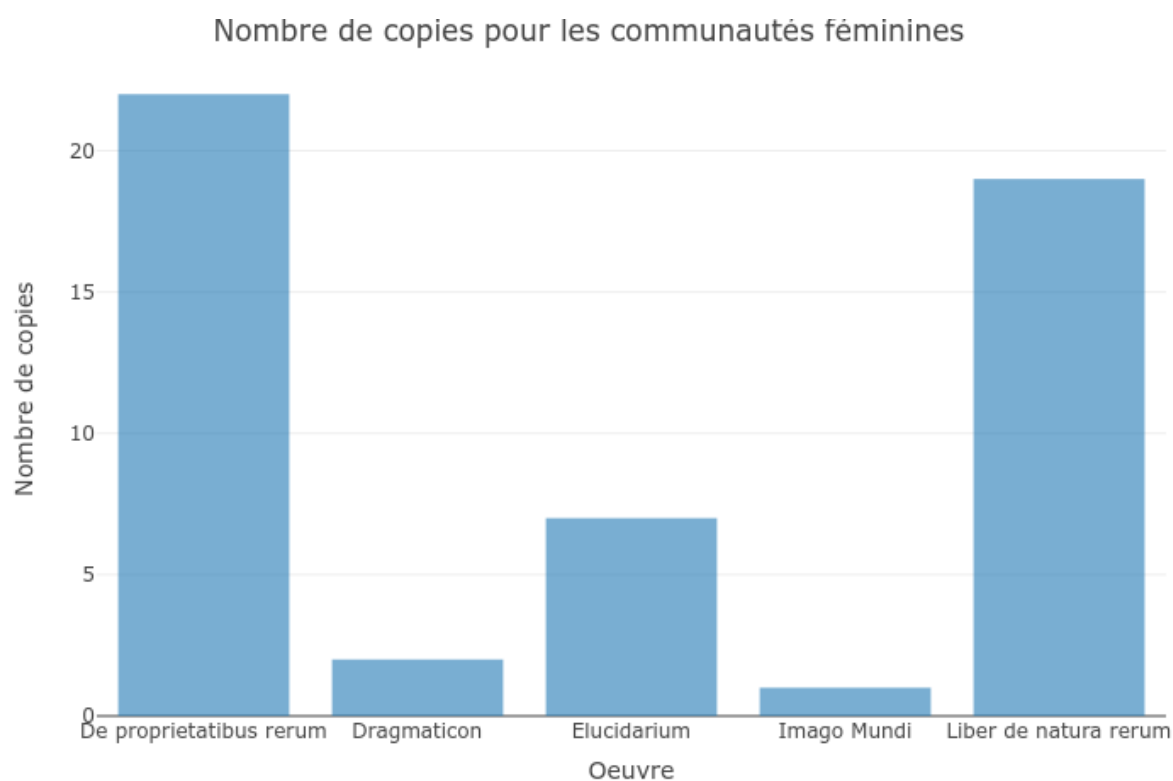


Tableau 5: Nombre de copies pour les communautés féminines [[retour p.74](#)]

Illustrations :

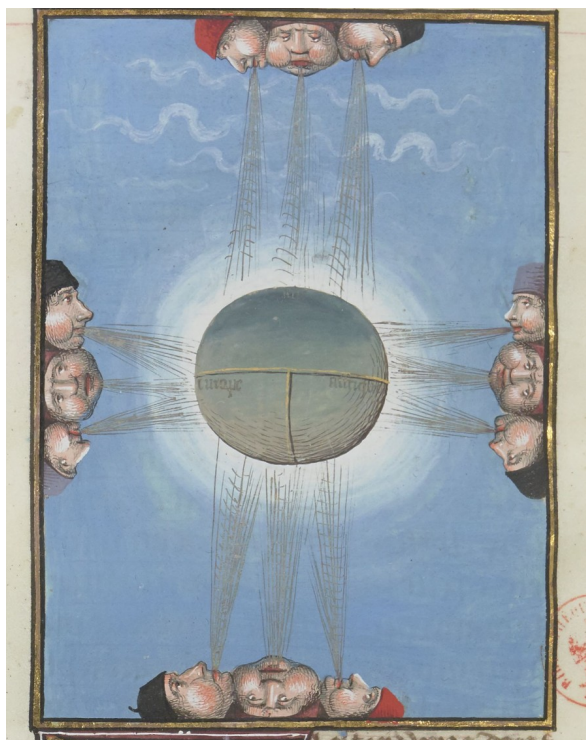


Illustration 1: « Les quatre vents », JEAN CORBECHON, *Le livre des propriétés des choses*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 9140, f.203v, 1480. © Gallica [retour p.133]



Illustration 2: « Le cycle jour/nuit », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms. fr. 24428, f.31v, XIII^{ème} siècle. © Gallica [retour p.134]

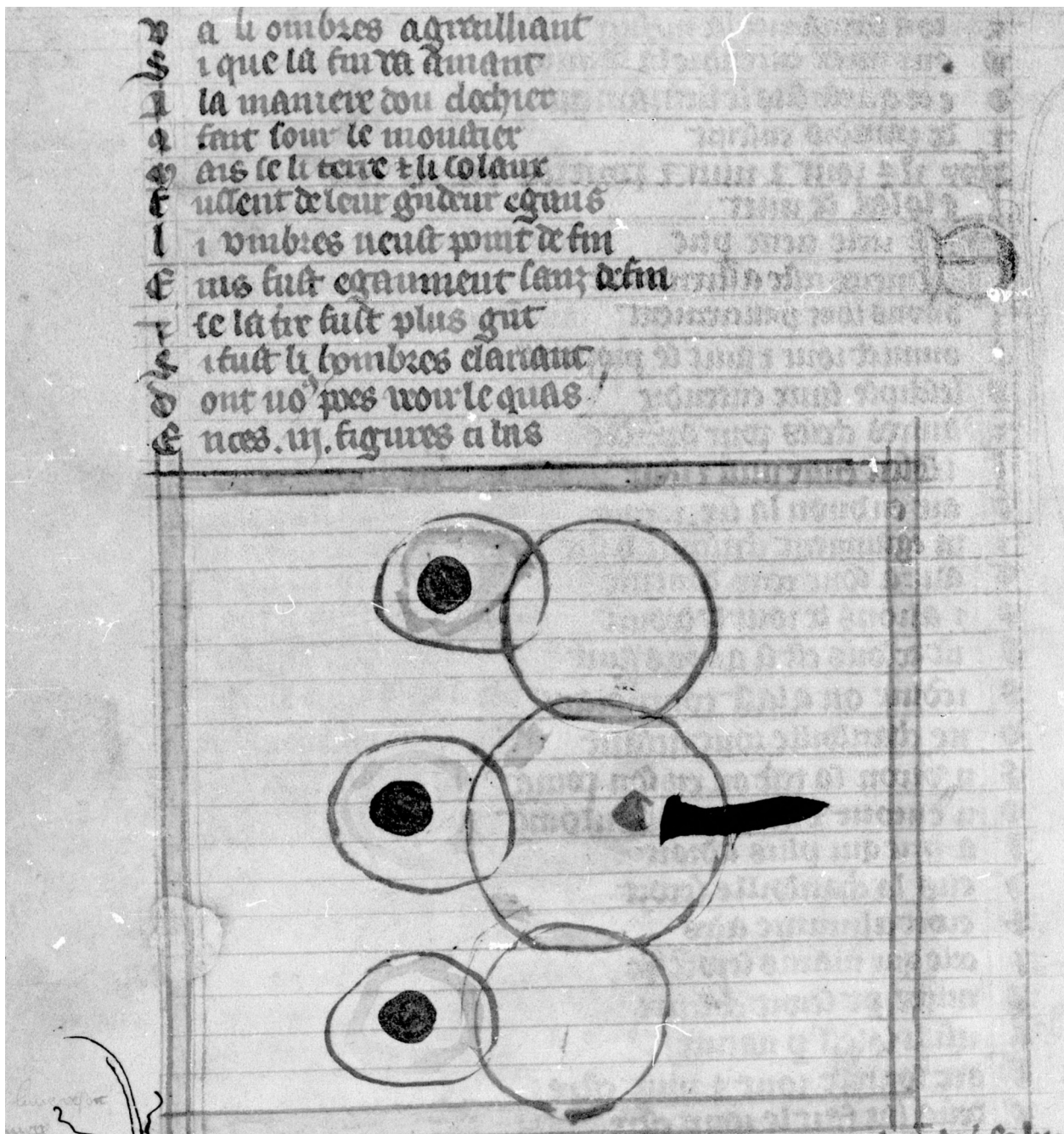


Illustration 4: « L'ombre sur la terre », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 2177, f.42v, xiv^{ème} siècle. © Gallica [retour p.137]

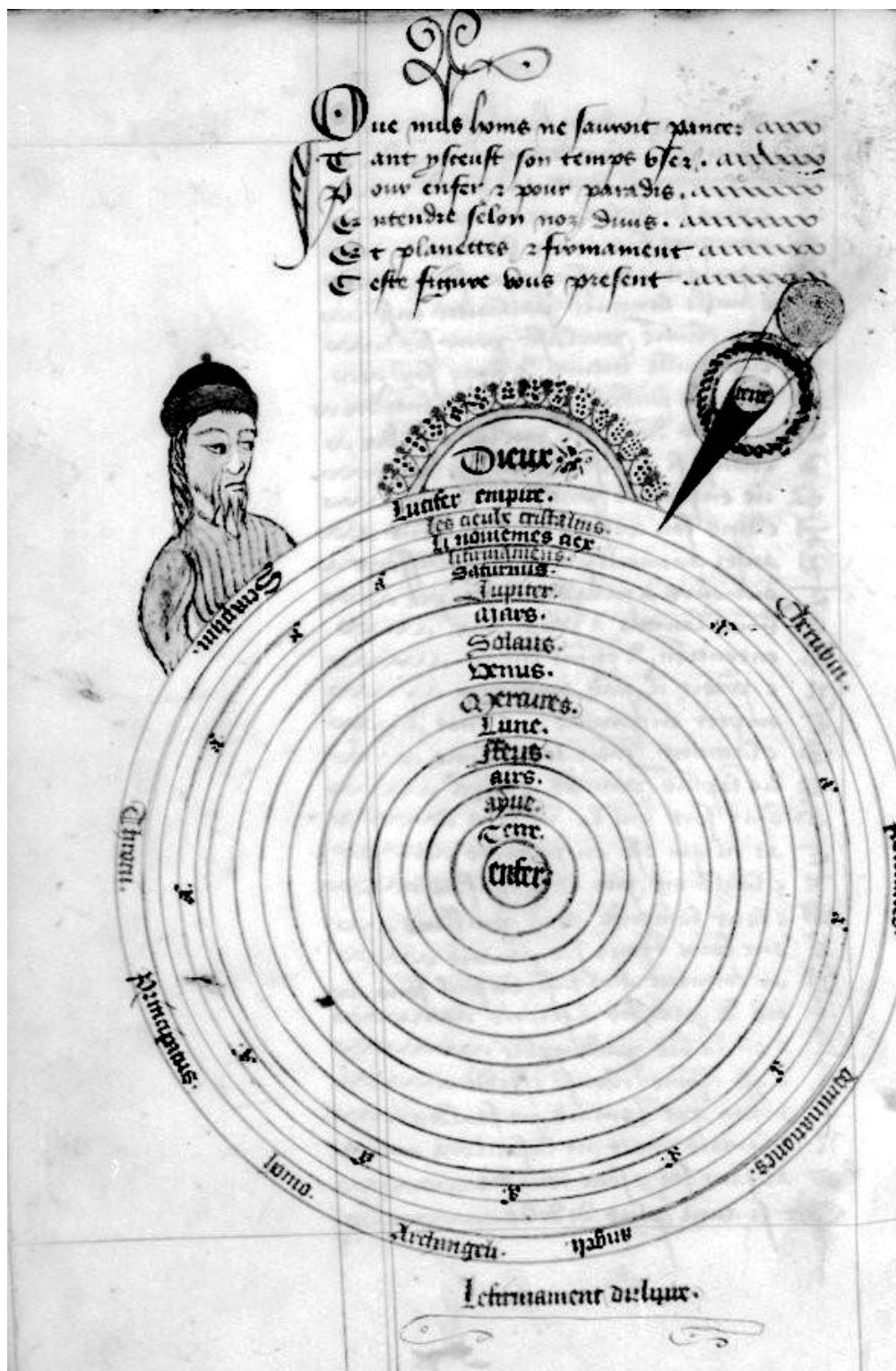


Illustration 5: « L'ordonnancement du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 14965, f.98v, xv^{ème} siècle. © Gallica [retour p.138]



Illustration 6: « Les quatre éléments », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.71,1340-1341. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes [retour p.141]

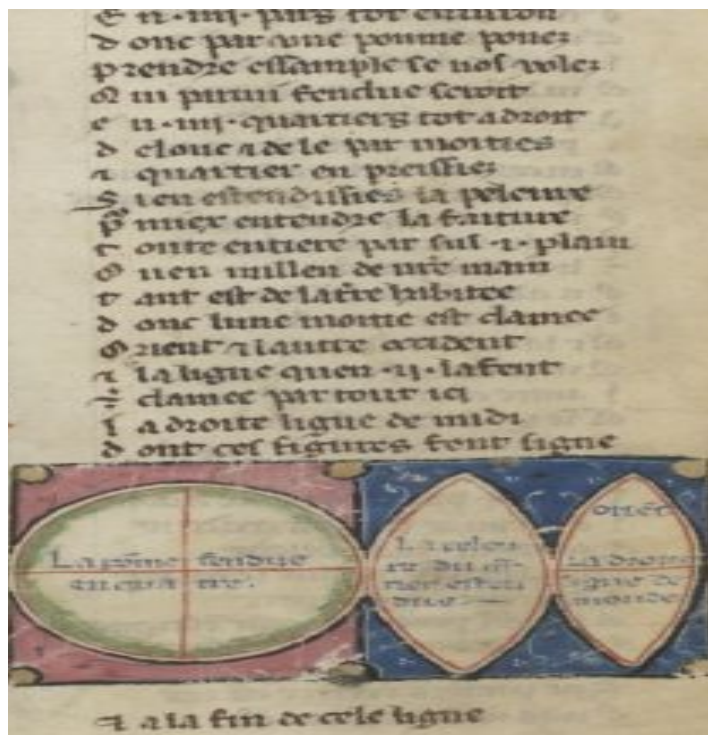


Illustration 7: « La pomme coupée en quart », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 2174, f.42r, dernier quart du XIII^{ème} siècle. © Gallica [retour p.144]



Illustration 9: « Les sphères des planètes », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 25344, f.86r, XIV^{ème} siècle. © Gallica [retour p.148]



Illustration 10: « Le cycle lunaire », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library [retour p.154]



Illustration 11: « Le cycle lunaire », GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res 00028, f.34, XIV^{ème} siècle. © Biblioteca Nacional de España [retour p.155]



Illustration 12: « L'ordonnement du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1 f.390r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library [retour p.157]



Illustration 13: « Savant regardant le ciel », THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum*, Valenciennes, bibliothèque municipale de Valenciennes, ms. 0320, f.192r, sans date. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes [retour p.160]

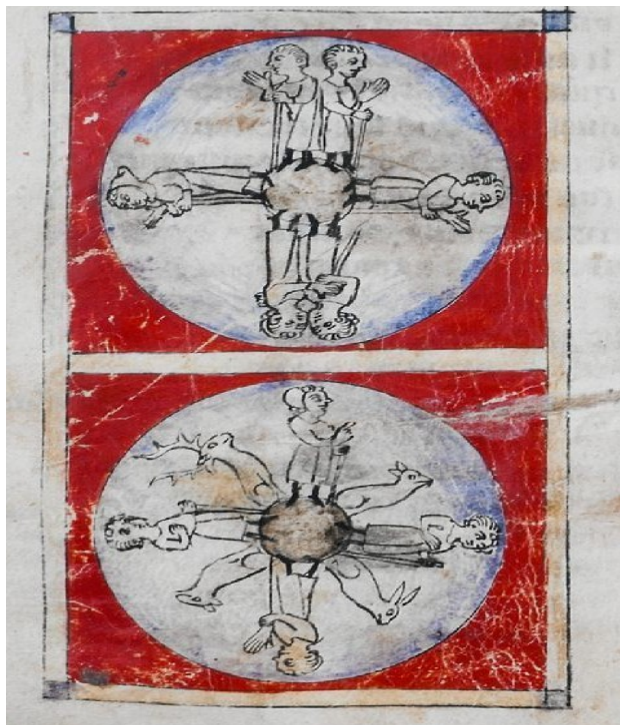


Illustration 14: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.72v, 1340-1341. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes [retour p.165]



Illustration 15: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 2174, f.41r, 1275-1300. © Gallica [retour p.166]

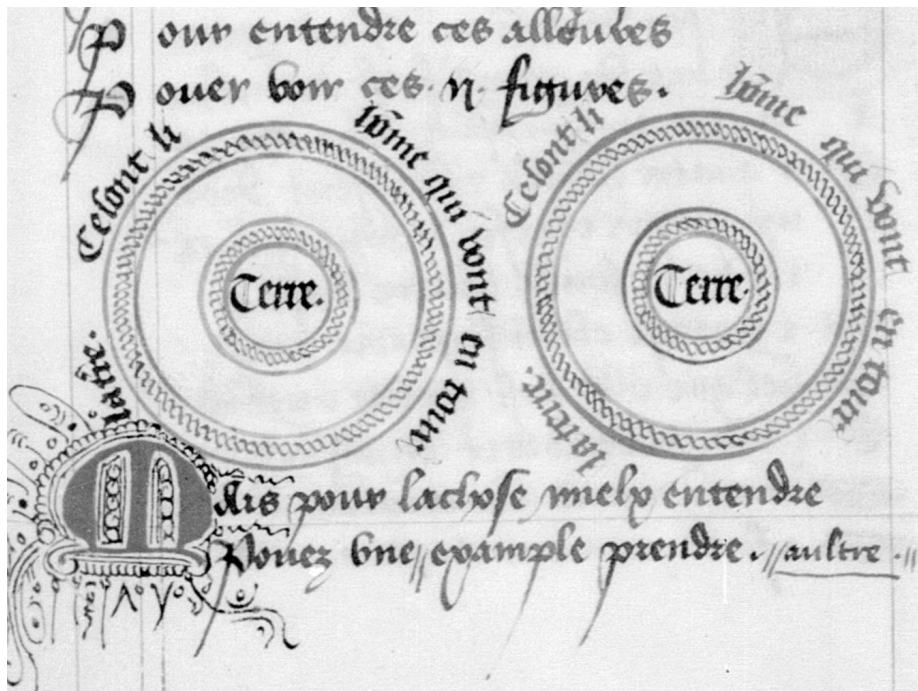


Illustration 16: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr 14965, f.29r, xv^{ème} siècle.

© Gallica [retour p.167]



Illustration 17: « L'expérience de la terre cubique », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1^{er} quart du xiv^{ème} siècle. © Cambridge University Library [retour p.168]



Illustration 18: « L'expérience de la terre percée », Gossuin de Metz, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, 359r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library [retour p.172]



Illustration 19: « L'expérience de la terre percée », Gossuin DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, 359r, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle. © Cambridge University Library [retour p.172]



Illustration 20: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Rennes, bibliothèque municipale de Rennes, ms. 593, f.64, 1303-1304. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes [retour p.173]

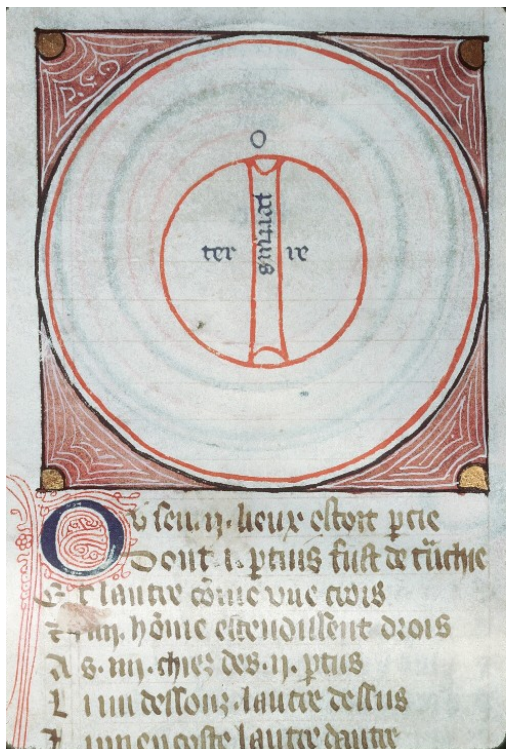


Illustration 21: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, XIII^{ème} siècle. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes [retour p.174]

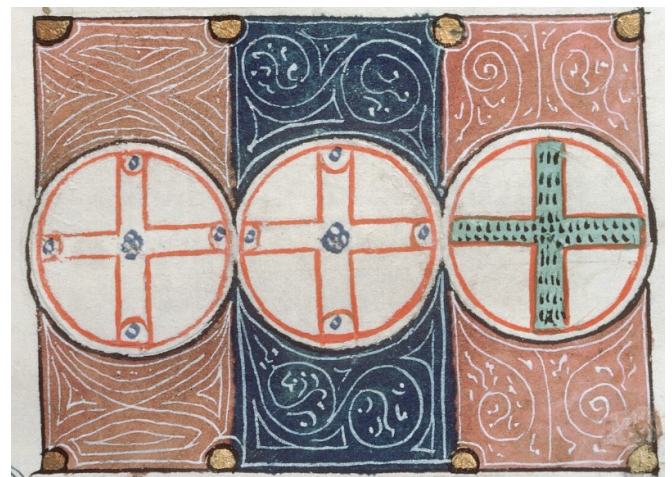


Illustration 22: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, XIII^{ème} siècle. © 2013 Institut de recherche et d'histoire des textes [retour p.174]

Index des tableaux

Tableau 1: Nombre de copies par siècle et par œuvre.....	183
Tableau 2: Nombre de copies par siècle.....	184
Tableau 3: Nombre de copies par tranche de vingt années.....	184
Tableau 4: Nombre de copies pour le clergé.....	185
Tableau 5: Nombre de copies pour les communautés féminines.....	185

Index des illustrations

Illustration 1: « Les quatre vents », JEAN CORBECHON, <i>Le livre des propriétés des choses</i> , Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 9140, f.203v, 1480.....	186
Illustration 2: « Le cycle jour/nuit », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 24428, f.31v, XIII ^{ème} siècle.....	186
Illustration 3: « Les éclipses solaires et les cycles lunaires dans le zodiaques », GUILLAUME DE CONCHES, <i>Dragmaticon</i> , Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res. 00028, f.31r, XIV ^{ème} siècle.....	187
Illustration 4: « L'ombre sur la terre », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 2177, f.42v, XIV ^{ème} siècle.....	188
Illustration 5: « L'ordonnancement du monde », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , BnF, Paris, départements des manuscrits, ms fr. 14965, f.98v, XV ^{ème} siècle.....	189
Illustration 6: « Les quatre éléments », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section de Médecine, H437, f.71,1340-1341.....	190
Illustration 7: « La pomme coupée en quart », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 2174, f.42r, dernier quart du XIII ^{ème} siècle.....	190
Illustration 8: « Le cercle zodiacale », Honorius Augustodunensis, <i>Imago mundi</i> , Paris, BnF, Département des manuscrits, ms lat. 11130, f.74r, XII ^{ème} siècle.....	191
Illustration 9: « Les sphères des planètes », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Paris, BnF, départements des manuscrits, ms fr. 25344, f.86r, XIV ^{ème} siècle.....	192
Illustration 10: « Le cycle lunaire », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1 ^{er} quart du XIV ^{ème} siècle.....	192

Illustration 11: « Le cycle lunaire », GUILLAUME DE CONCHES, <i>Dragmaticon</i> , Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. res 00028, f.34, XIV ^{ème} siècle.....	193
Illustration 12: « L'ordonnancement du monde », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1 f.390r, 1 ^{er} quart du XIV ^{ème} siècle.....	194
Illustration 13: « Savant regardant le ciel », THOMAS DE CANTIMPRÉ, <i>Liber de natura rerum</i> , Valencienne, bibliothèque municipale de Valencienne, ms. 0320, f.192r, sans date.....	195
Illustration 14: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Montpellier, bibliothèque interuniversitaire. Section Médecine, ms. H437, f.72v, 1340-1341. .	196
Illustration 15: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr. 2174, f.41r, 1275-1300.....	196
Illustration 16: « L'expérience autour du monde », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Paris, BnF, département des manuscrits, ms. fr 14965, f.29r, xv ^{ème} siècle.....	197
Illustration 17: « L'expérience de la terre cubique », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Cambridge, Cambridge University Library, Gg 1.1, f.377v, 1 ^{er} quart du XIV ^{ème} siècle.....	197
Illustration 18: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, 359r, 1 ^{er} quart du XIV ^{ème} siècle.....	198
Illustration 19: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Cambridge, Cambridge University Library, ms. Gg 1.1, 359r, 1 ^{er} quart du XIV ^{ème} siècle.....	198
Illustration 20: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Rennes, bibliothèque municipale de Rennes, ms. 593, f.64, 1303-1304.....	199
Illustration 21: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, XIII ^{ème} siècle.....	199
Illustration 22: « L'expérience de la terre percée », GOSSUIN DE METZ, <i>Image du monde</i> , Tours, bibliothèque municipale de Tours, ms. 947, f.36v, XIII ^{ème} siècle.....	199

Bibliographie

Outils de recherche :

Dictionnaires:

- BOUYER Christian, *Dictionnaire des reines de France*, Paris, France, Perrin, 1991.
- HASENOHR Geneviève, Michel ZINK, Robert BOSSUAT, Louis PICHARD et Guy RAYNAUD DE LAGE (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises., Le Moyen âge*, Paris, France, Fayard, 1994.

Sitographie:

- IRHT, « JONAS », <http://jonas.irht.cnrs.fr/>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Archive et Manuscrits », sur *Archive et Manuscrits*, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/>, sans date, consulté le 31 mai 2018.
- « Arlima », <https://www.arlima.net/>, sans date, consulté le 9 mai 2018.
- « BAV - Vatican Library », <https://www.vaticanlibrary.va/>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Biblioteca Digital Hispánica », <http://bdh-rd.bne.es/>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Britannica academic », <https://academic-eb-com.rproxy.univ-psl.fr/levels/collegiate>, sans date, consulté le 21 mai 2018.
- « BVMM », <http://bvmm.irht.cnrs.fr/>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « CCFr | Catalogue Collectif de France », <http://ccfr.bnf.fr/portailccfr/jsp/public/index.jsp?failure=%2Fjsp%2Fpublic%2Ffailure.jsp&success=%2Fjsp%2Fpublic%2Findex.jsp&profile=public>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales », <http://www.cnrtl.fr/>, sans date, consulté le 1^{er} novembre 2017.
- « CRISCO - Dictionnaire des synonymes », <http://www.crisco.unicaen.fr/des/synonymes/destinataire>, sans date, consulté le 28 mai 2018.

- « Database of Latin Dictionaries », <http://clt.brepolis.net.acces.bibliotheque-diderot.fr/dld/pages/QuickSearch.aspx>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « DMF 2015 », <http://www.atilf.fr/dmf/>, sans date, consulté le 1^{er} novembre 2017.
- « Encyclopædia Universalis », <http://www.universalis-edu.com.bibelec.univ-lyon2.fr/>, sans date, consulté le 21 mai 2018.
- « Enigma », <http://enigma.huma-num.fr/?l=fr>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « FAMA - Œuvres latines médiévales à succès », <http://fama.irht.cnrs.fr//fr/>, sans date, consulté le 28 mars 2018.
- « Gallica », <http://gallica.bnf.fr/accueil/?mode=desktop>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Goethe-Universität — Welcome to Goethe University Frankfurt », <http://www.goethe-university-frankfurt.de/en?locale=en>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Menestrel », <http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1262&lang=fr>, sans date, consulté le 13 mai 2018.
- « Numelyo - bibliothèque numérique de Lyon », <http://numelyo.bm-lyon.fr/index.php>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « SourcEncyMe », <http://sourcencyme.irht.cnrs.fr/>, sans date, consulté le 8 mai 2018.
- « The British Library - The British Library », <https://www.bl.uk/>, sans date, consulté le 28 mai 2018.
- « Treccani », <http://www.treccani.it/index.html>, sans date, consulté le 21 mai 2018.
- « Vincent of Beauvais », <http://www.vincentiusbelvacensis.eu/index.html>, sans date, consulté le 31 mai 2018.

Études :

Ouvrages :

- AHMED DJEBBAR, *Une histoire de la science arabe : Entretiens avec Jean Rosmorduc*, Points Seuil, Paris, France, Édition du Seuil, 2001.
- ARNALDEZ Roger et Jean BEAUJEU, *La science antique et médiévale : des origines à 1450, Tome 1*, Presse universitaire de France, Paris, France, 1957.

- AUBERT Eduardo Henrik, Gil BARTHOLEYNS, Jean-Claude SCHMITT, Aline DEBERT et Nicole GOUIRIC, *Les images dans l'Occident médiéval*, Jérôme Auteur Baschet et Pierre-Olivier Dittmar (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2015.
- BARTHES Roland, *Critique et vérité*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1999.
- BEYER DE RYKE Benoît, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 81, n° 4, 2003, pp. 1243-1275.
- BOUDET Jean-Patrice, *Entre science et nigromance : astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e - XV^e siècle)*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2006.
- BOUDET Jean-Patrice, « La bibliothèque de Clémence de Hongrie », dans Murielle Gaude-Ferragu, Bruno Laurioux et Jacques Paviot (éd.), *La cour du prince : cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, Paris, France, Champion, 2011.
- BROUQUET Sophie, *L'Image du monde : un Trésor enluminé de la bibliothèque de Rennes*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes : Bibliothèque de Rennes Métropole, 2003.
- CENTILI Sara, « L'Image du monde face à son public », dans Stephen Dörr et Raymund Wilhelm (éd.), *Transfert des savoirs au Moyen Âge = Wissenstransfer im Mittelalter: actes de l'Atelier franco-allemand, Heidelberg, 15-18 janvier 2008* [non consulté], Heidelberg, Allemagne, Universitätsverlag Winter, 2008.
- CHARTIER Roger, Michel ZINK et Antoine COMPAGNON, *Auctor et auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale : actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999*, Michel Zimmermann (éd.), Paris, France, École des Chartes, 2001.
- COLEMAN Joyce, *Public reading and the reading public in late medieval England and France*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Cambridge University Press, 1996.
- CONNOCHIE-BOURGNE Chantal, « Au temps des sommes », dans Yasmina Foehr-Janssens et Olivier Collet (éd.), *Le recueil au Moyen Âge: le Moyen Âge central*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2010.
- CONNOCHIE-BOURGNE Chantal, « Pourquoi et comment réécrire une encyclopédie ? Deux rédactions de l'Image du monde », dans Bernard Baillaud, Jérôme De Gramont et Denis

Hüe (éd.), *Encyclopédies Médiévales: Discours et savoirs*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, France, coll. « Cahier Diderot », n° 10, 1998.

- CONNOCHIE-BOURGNE Chantal, *L'Image du monde, une encyclopédie du XIII^e siècle : édition critique et commentaire de la première version* [non consulté], Paris, France, Université Paris-Sorbonne, 2000.
- CONNOCHIE-BOURGNE Chantal, « Miroir ou Image... : Le choix d'un titre pour un texte didactique », dans Fabienne Pomel (éd.), *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2016, pp. 29-38.
- DELISLE Léopold, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale ; étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure, et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie*, Paris, France, ABG-1805, Paris Impr. impériale, 1868.
- DELUZ Christiane, « Un ciel mieux étudié que la terre, d'après quelques textes sur le monde (XII^e-XIV^e siècles) », dans *Le Soleil, la Lune et les étoiles au Moyen-âge*, Aix-en-Provence, France, Université de Provence, CUERMA, 1983, pp. 91-109.
- DEUFFIC Jean-Luc, « L'évêque et le soldat Jean et Tanguy [IV] du Chastel, à propos des reliques de saint Pelade... et de leurs manuscrits », dans Joëlle Quaghebeur et Sylvain Soleil (éd.), *Le pouvoir et la foi au Moyen âge en Bretagne et dans l'Europe de l'Ouest: mélanges en mémoire du professeur Hubert Guillotel*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- DION Élisée, *Penser le monde en langue vulgaire et en images : enjeux sociaux et dimensions visuelles de la transmission du savoir dans l'Image du monde (XIII^{ème} - XV^{ème} siècles)*, Thèse de doctorat en histoire médiévale, sous la direction de Isabelle Heullant-Donat et Steffen Patzold, Reims, France, Tübingen, Allemagne, Université de Reims Champagne-Ardenne, Eberhard Karls Universität Tübingen, 2018.
- DOR Juliette, Marie-Elisabeth HENNEAU et Bernard RIBÉMONT, *Christine de Pizan : une femme de science, une femme de lettres*, Paris, France, H. Champion, coll. « Études christiniennes », n° 10, 2008.
- DREALANTS Isabelle, « Introduction à l'étude d'Arnoldus Saxo et aux sources du *'De floribus rerum naturalium'* », dans Christel Meier (éd.), *Die Enzyklopädie im Wandel vom*

- Hochmittelalter bis zur frühen Neuzeit: Akten des Kolloquiums des Projekts D im Sonderforschungsbereich 231 (29.11.-1.12.1996)*, Munich, Allemagne, W. Fink, 2002.
- DUBY Georges, *La France de Philippe Auguste: le temps des mutations : actes du colloque international organisé par le CNRS (Paris, 29 septembre-4 octobre 1980)*, Robert-Henri Bautier (éd.), Paris, France, Éditions du CNRS, 1982.
 - DUCOS Joëlle, *La météorologie en français au Moyen Age (XIII^e-XIV^e siècles)*, Paris, France, Champion, coll. « Sciences, Techniques et civilisations du Moyen Âge à l'aube des Lumières », n^o 2, 1998.
 - FRIEDMAN John, « Thomas de Cantimpré », dans *La Science de la nature: théories et pratiques.*, Montréal, Canada, Bellarmin, coll. « Cahiers d'études médiévales », n^o 2, 1974, pp. 107-154.
 - GALDERISI Claudio, « Le maître et le juge: l'exil de Brunet Latin », dans Jean-René Valette, François Zufferey, Gaston Paris et Paul Meyer (éd.), *Romania*, Paris, France, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, Droz, 2013.
 - GANDILLAC Maurice de, Jacques FONTAINE, Jean CHÂTILLON, Pierre MICHAUD-QUANTIN, Johannes GRÜNDEL et Michel LEMOINE, *La pensée encyclopédique au Moyen Âge*, Neuchâtel, Suisse, La Baconnière, 1966.
 - GARNIER François, *Le Langage de l'image au Moyen Âge : signification et symbolique*, Paris, France, Léopard d'or, 1982.
 - HASKINS Charles Homer, *Studies in the history of mediaeval Science*, Cambridge, Etats-Unis d'Amérique, Harvard University Press, 1927.
 - HENRI BRESCH, « Frédéric II et l'islam », dans Anne-Marie Flambard Héricher (éd.), *Frédéric II (1194-1250) et l'héritage normand de Sicile: colloque de Cerisy-la-Salle, 25-28 septembre 1997*, Caen, France, Presses universitaires de Caen, 2001, pp. 79-92.
 - JACQUART Danielle, *Dictionnaire Biographique Des Médecins en France Au Moyen Âge*, Paris, France, Droz, 1979.
 - KRYNEN Jacques et Bernard GUENÉE, « La formation Intellectuelle », dans *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen âge: 1380-1440 : étude de la littérature politique du temps*, Paris, France, A. et J. Picard, 1981, pp. 97-108.
 - LANGLOIS Charles-Victor, *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Âge: d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, France, Hachette, 1927.

- LE GOFF Jacques, « Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été un siècle d'encyclopédisme? », dans Michelangelo Picone (éd.), *L'enciclopedia medievale : [atti del convegno "L'enciclopedia medievale", San Gimignano 8-10 ottobre 1992]*, Ravenna, Italie, Longo, 1994, pp. 24-40.
- LIBERA Alain de, *Penser au Moyen Âge*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1991.
- LUSIGNAN Serge, « Les traducteurs au XIV^e siècle », dans *Parler vulgairement : les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, 2e éd., Paris, Montréal, Jvrin Presses de l'Université de Montréal, coll. « Études médiévales », 1987.
- MANDOSIO Jean-Marc, « Encyclopédies en latin et encyclopédies en langue vulgaire XIII-XVIII^e siècle », dans Emmanuel Bury (éd.), « *Tous vos gens à latin* » : *le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècles)*, Genève, Suisse, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », CDV, 2005, pp. 113-136.
- MARSHALL Jennifer, *The Manuscript Tradition of Brunetto Latini's Tresor and its Italian versions*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Royal Holloway, University of London, 2001.
- OBRIST Barbara, *La cosmologie médiévale: textes et images. 1, Les fondements antiques*, Florence, Italie, SISMEL-Ed. del Galluzzo, 2004.
- PAULMIER-FOUCART Monique et Marie-Christine DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004.
- RIBÉMONT Bernard, *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, France, Paradigme, 1995.
- RIBÉMONT Bernard, « L'établissement du genre encyclopédique au Moyen Age », dans Jean Bouffartigue et Françoise Mélonio (éd.), *L'entreprise encyclopédique*, Nanterre, France, Centre des sciences de la littérature, Université Paris X, 1997, pp. 189-206.
- RIBÉMONT Bernard, *La « renaissance » du XII^e siècle et l'encyclopédisme*, Paris, France, Champion, 2002.
- RIBÉMONT Bernard, Sylvie LEFÈVRE et Max LEJBOWICZ, *Le Moyen âge et la science : approche de quelques disciplines et personnalités scientifiques médiévales*, Centre d'études médiévales (éd.), Paris, France, Klincksieck, 1991.
- ROUSE Richard H. et Mary A. ROUSE, *Manuscripts and their makers : Commercial book producers in medieval Paris, 1200-1500*, Turnhout, Belgique, H. Miller publ., 2000, 2 vol.

- ROUX Brigitte, *Mondes en miniatures : l'iconographie du « Livre du Trésor » de Brunetto Latini*, Genève, Suisse, Droz, 2009.
- ROUX Brigitte, « L'encyclopédiste à l'oeuvre : images de la compilation », dans Yasmina Foehr-Janssens et Olivier Collet (éd.), *Le recueil au Moyen Âge: le Moyen Âge central*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2010, pp. 157-179.
- STONES Alison, *Gothic manuscripts, 1260-1320. Part two* [non consulté], Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, H. Miller, 2014.
- STONES Alison et François AVRIL, *Gothic manuscripts, 1260-1320. Part one* [non consulté], Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Turnhout, Belgique, H. Miller, 2013.
- TERRASSE Michel, Emmanuel POULLE et Danielle JACQUART, *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen âge: mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève, Suisse, France, Librairie Droz, 1994.
- THOMASSET Claude, *Commentaire du « Dialogue de Placides et Timéo »*, Genève, Suisse, 1982.
- THOMASSET Claude et Joëlle DUCOS, *Le temps qu'il fait au Moyen-Âge : Phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, France, 1998.
- VAN DEN ABEELE Baudouin, « Diffusion et avatars d'une encyclopédie : le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré », dans *Héritages et ouvertures dans les encyclopédies d'Orient et d'Occident au Moyen Age*, Turnhout, Belgique, Brepols, coll. « Réminiscences », 2005, pp. 141-176.
- VILLARROEL FERNANDEZ Irène, « "Prospero de Aquitania en el Speculum Maius" [non consulté] », dans *Revue d'histoire des textes*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2016, pp. 215-237.
- VOORBIJ Johannes Benedictus, *Het « Speculum historiale » van Vincent van Beauvais : een studie van zijn ontstaansgeschiedenis* [non consulté], Groningue, Pays-Bas, Université de Groningue, 1991.
- ZUCKER Arnaud, *Encyclopédire : formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2013.
- ZUMTHOR Paul, *Essai de poétique médiévale*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1972.

- MEYER Paul (éd.), *Documents linguistiques du midi de la France* [non consulté], Paris, France, H. Champion, 1909.
- *Encyclopédies et civilisations = Encyclopaedias and civilizations = Encyclopedias y civilizaciones* [non consulté], Neuchatel, Suisse, Editions de la Baconnière, 1966.
- *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Genève, Suisse, Slatkine, 1972.
- BECQ Annie (éd.), *L'encyclopédisme : actes du colloque de Caen, 12-16 janvier 1987*, Paris, France, Aux amateurs de livres, 1991.
- RIBÉMONT Bernard (éd.), *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen Age : actes du colloque d'Orléans, 22-23 avril 1989*, Paris, France, Klincksieck, 1991.
- BRUNNER Horst (éd.), *Wissensliteratur im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit: Bedingungen, Typen, Publikum, Sprache* [non consulté], Wiesbaden, Allemagne, L. Reichert, 1993.
- PICONE Michelangelo (éd.), *L'enciclopedia medievale*, Ravenna, Italie, Longo, 1994.
- CARERI Maria, Françoise FERY-HUE, Françoise GASPARRI et (ET AL.) (éd.), *Album de manuscrits français du XIII^e siècle*, Rome, Italie, Viella, 2001.
- LEGARÉ Anne-Marie (éd.), *Livres et lectures de femmes en Europe entre Moyen-Âge et Renaissance*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2007.
- DUCOS Joëlle (éd.), *Encyclopédie médiévale et langues européennes : réception et diffusion du De proprietatibus rerum de Barthélémy l'Anglais dans les langues vernaculaires*, Paris, France, Champion, 2014.
- GIACOMOTTO-CHARRA Violaine et Christine SILVI (éd.), *Lire, choisir, écrire : la vulgarisation des savoirs du Moyen âge à la Renaissance*, Paris, France, École des chartes, coll. « études et rencontres de l'école des chartes », n^o 43, 2014.

Articles :

- D'ALVERNY Marie-Thérèse., « Le cosmos symbolique du XII^e siècle », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, vol. 20, 1953, pp. 31-81.
- BEYER DE RYKE Benoît, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, vol. 81, n^o 4, 2003, pp. 1243-1275.

- CIPRIANI Mattia, « Un aspect de l'encyclopédisme de Thomas de Cantimpré. La section De lapidibus pretiosis du *Liber de natura rerum* », *Médiévales*, 20 juillet 2017, pp. 155-174.
- DRAELANTS Isabelle et Eduard FRUNZEANU, « Le savoir astronomique et ses sources dans le De mundo et corporibus celestibus de Barthélemy l'Anglais », *Rursus. Poïétique, réception et réécriture des textes antiques*, n° 11, 9 octobre 2017.
- DURRIEU Paul, « Le maître des heures du maréchal de Boucicaut », *La Revue de l'art ancien et moderne*, n° 20, 10 juillet 1906, pp. 21-35.
- LE ROUX DE LINCY Antoine, « La bibliothèque de Charles d'Orléans à son château de Blois en 1427. », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 5, n° 1, 1844, pp. 59-82.
- LINDGREN Lauri, « Analyse de la langue de « l'Image du monde » de Gossouin de Metz », *Neuphilologische Mitteilungen*, vol. 73, 1/3, 1972, pp. 499-544.
- MEYER Paul, « L'Image du monde, rédaction du ms. Harley 4333 », *Romania*, vol. 21, n° 84, 1892, pp. 481-505.
- OURSEL Ch., « Un exemplaire du "Speculum majus" de Vincent de Beauvais provenant de la bibliothèque de Saint-Louis », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 85, 1924, pp. 251-262.
- PINCHBECK C., « A Mediaeval self-educator », *Medium Ævum*, vol. 17, 1948, pp. 1-14.
- RIBÉMONT Bernard, « Jean Corbechon, un traducteur encyclopédiste au XIV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, no 6, 15 février 1999.
- RIBÉMONT Bernard, « Les encyclopédies médiévales et les bons anges », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, n° 21, 10 mai 2011, pp. 285-309.
- RIBÉMONT Bernard, « Les choix encyclopédiques de Brunetto Latini », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes. Journal of medieval and humanistic studies*, n° 23, 30 juin 2012, pp. 191-206.
- SILVI Christine, « Les « petites encyclopédies » du XIII^e siècle en langue vulgaire. Bibliographie sélective (1980-2000) », *Le Moyen Age*, Tome CIX, n° 2, 2003, pp. 345-361.
- THOMAS Antoine, « L'anc. franç. pichar et l'étimolojje du franç. Cloporte. Réponse à une question », *Romania*, vol. 56, n° 222, 1930, pp. 161-177.

- WALSTRA G. J. J., « Thomas de Cantimpré, De naturis rerum : Etat de la question », *Vivarium*, vol. 5, n° 2, 1967, pp. 146-171.

Sources :

Encyclopédies :

- ADÉLARD DE BATH, *L'Un et le divers ; Questions sur la nature ; avec le pseudépigraphe Comme l'atteste Ergaphalau*, Charles Burnett, Italo Ronca et Pedro Mantas España (éd.), Max Lejbowicz, Émilie Ndiaye et Christiane Dussourt (trad.), Paris, France, Les belles lettres, 2016.
- BARTHÉLÉMY L'Anglais, *De Proprietatibus Rerum 1582 : Batman vppon Bartholme His Booke*, Jürgen Schäfer (éd.), Darmstadt, Allemagne, Georg Olms Verlag, coll. « Anglistica & Americana », n° 161, 1976.
- BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le livre des propriétés des choses : une encyclopédie au XIV^e siècle*, Bernard Ribémont (éd.), Jean Corbechon (trad.), Paris, France, Stock, 1999.
- BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum. Volume I*, Baudouin Van Den Abeele (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2007.
- BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum. Volume VI, Liber XVII*, Iolanda Ventura (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 2007.
- FLINT V., « Honorius Augustodunensis. Imago Mundi », dans Étienne Gilson et Gabriel Théry (éd.), *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen âge*, Paris, France, J. Vrin, 1982.
- GUILLAUME DE CONCHES, *Guillelmi de Conchis Dragmaticon philosophiae*, Italo Ronca, Lola Badia Pàmies et J. Pujol (éd.), Turnhout, Belgique, Brepols, 1997.
- HAMILTON George L., *Encore un plagiat médiéval : « La Mappemonde » de Pierre de Beauvais et les « Divisiones mundi » de Perot de Garbelai*, Paris, France, Droz, 1928.
- LANGLOIS Charles-Victor, *La connaissance de la nature et du monde au Moyen Âge: d'après quelques écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, France, Hachette, 1927.
- LATINI Brunetto, « Li tresors », dans Albert Pauphilet (éd.), *Jeux et sapience du Moyen Age*, Paris, France, Gallimard, 1951.
- LATINI Brunetto, *Li livres dou tresor*, Francis James Carmody (éd.), Genève, Suisse, Slatkine, 1975.

- LATINI Brunetto, *Tresor*, Turin, Italie, G. Einaudi, 2007.
- LEFÈVRE Yves, *L'Elucidarium et les lucidaires : contribution, par l'histoire d'un texte, à l'histoire des croyances religieuses en France au moyen âge*, Paris, France, E. de Boccard, 1954.
- LUSIGNAN Serge, *Préface au « Speculum majus » de Vincent de Beauvais : réfraction et diffraction*, Montréal, Canada, Bellarmin, 1979.
- NECKAM Alexander, *De naturis rerum libri duo ; with the poem of the same author, De laudibus divinæ sapientiae*, Thomas Wright (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Longman, Green, Roberts, 1863.
- PAULMIER-FOUCART Monique et Marie-Christine DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004.
- PEROT DE GARBELAI, « Divisiones mundi », dans Elisabeth, Oliver Herbert Prior, J. P. Strachey et Henry John Chaytor (éd.), *Poem on the Assumption*, Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, The University Press, 1924.
- PIERRE DE PECKHAM, *La lumere as lais*, Glynn Hesketh (éd.), Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Anglo-Norman text society, 1996.
- PRIOR Oliver Herbert, *L'Image du monde de Maître Gossouin: Rédaction en prose : Texte du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, Fonds Français No. 574, avec corrections d'après d'autres manuscrits : Notes et Introduction : thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, Thèse, Lausanne, Suisse, Impr. Réunies S.A., 1913.
- ROGUET Yves, *Une encyclopédie médiévale inédite : le Roman de Sydrach. Études , textes et notes d'après le Manuscrit 948 de la B.M de Lyon*, Lyon, Faculté de lettre de Lyon, 1966.
- STEINER Sylvie-Marie, *Le livre de Sidrach: un témoignage de la diffusion encyclopédique au XIII^e siècle éd. critique d'après les manuscrits de Paris et de Rome premier prologue, catalogue des questions, second prologue*, Melun, Association Mémoires, 1994.
- THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum. Teil 1, Text : editio princeps secundum codices manuscriptos*, Helmut Boese (éd.), Walter de Gruyter, Berlin, Allemagne, 1973.
- THOMASSET Claude, *Placides et Timéo ou li Secrés as philosophes*, Genève [Paris], Droz [diffusion Champion] [diffusion Minard], 1980.

- TÜRK Monika, « *Lucidaire de grant sapientie* » : *Untersuchung und Edition der altfranzösischen Übersetzung 1 des « Elucidarium » von Honorius Augustodunensis*, Tübingen, Allemagne, M. Niemeyer, 2000.
- RUHE Ernstpeter (éd.), *Sydrac le philosophe, Le livre de la fontaine de toutes sciences : édition des enzyklopädischen Lehrdialogs aus dem XIII. Jahrhundert*, Wiesbaden, Allemagne, L. Reichert, 2000.

Inventaires :

- AVRIL François, Jean LAFAURIE, Marcel THOMAS et Etienne DENNERY, *La Librairie de Charles v : Bibliothèque nationale 1968*, Paris, France, Bibliothèque nationale, 1968.
- BARROIS Joseph, *Bibliothèque protypographique : ou librairies des fils du roi Jean, Charles v, Jean de Berri, Philippe de Bourgogne et les siens*, Paris, France, chez Treuttel et Würtz, 1830.
- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (FRANCE). DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS, *Catalogue général des manuscrits français : Anciens petits fonds français*, sans lieu, E. Leroux, 1902.
- BONOST Jean, Jacques de TEMPLEUVE et Georges DOUTREPONT, *Inventaire de la librairie de Philippe le Bon : 1420*, Genève, Suisse, Slatkine, 1977.
- DELISLE Léopold, *Recherches sur la librairie de Charles v*, Paris, France, Champion, 1907, vol. Tome 2.
- DOUËT-D'ARCQ Louis, *Nouveau recueil de comptes de l'argenterie des rois de France / publ. pour la Société de l'histoire de France*, Paris, Renouard, 1874.
- MAROLLES Michel de, *Inventaire des titres de Nevers de l'abbé de Marolles, suivi d'extraits des titres de Bourgogne et de Nivernois, d'extraits des inventaires des archives de l'église de Nevers et de l'inventaire des archives des Bordes / publ. et annoté par le Cte. de Soultrait*, Nevers, France, PFay, 1873.

Sources secondaires :

- CHRISTINE DE PISAN, *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles v*, Joël Éditeur scientifique Blanchard et Michel Quereuil (trad.), Paris, France, Pocket, 2013.
- DANTE ALIGHIERI, « Chant xv », René de Ceccatty (trad.), dans *La divine comédie*, Paris, France, Éditions Points, 2017.

- Gerson Jean, Jean de Gerson et l'éducation des dauphins de France : étude critique : suivie du texte de deux de ses opuscules et de documents inédits sur Jean Majoris précepteur de Louis XI, Antoine Thomas (éd.), Paris, France, Droz, 1930.
- ISIDORE DE SÉVILLE, *Etimologie. Libro XIII, De mundo et partibus*, Giovanni Gasparotto (trad.), Paris, France, Les Belles Lettres, 2004.
- ISIDORE DE SÉVILLE, *Étymologies. Livre III, De mathematica*, Giovanni Gasparotto (éd.), Jean-Yves Guillaumin (trad.), Paris, France, Les Belles Lettres, 2009.
- JEAN DE SACRO BOSCO, *The Sphere of Sacrobosco and its commentators*, Lynn Thorndike (éd.), Chicago, Etats-Unis d'Amérique, The University of Chicago Press, 1949.
- LATINI Brunetto, *Le petit Trésor = Il tesoretto*, Bertrand Levergeois (éd.), Paris, France, M. de Maule, 1997.
- LUSIGNAN Serge, *Préface au « Speculum majus » de Vincent de Beauvais : réfraction et diffraction*, Montréal, Canada, Bellarmin, 1979.
- PAULMIER-FOUCART Monique et Marie-Christine DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout, Belgique, Brepols, 2004.
- VILLANI Giovanni, *Nuova cronica*, Giuseppe Porta (éd.), Parme, Italie, Ugo Guanda, 1990, vol. 2/3.
- PAUPERT Anne (éd.), *Les fileuses et le clerc : une étude des « Évangiles des quenouilles »*, Paris, France, Champion, 1990.

Manuscrits :

- ADÉLARD DE BATH, *Quaestiones naturales*, Paris, France, BnF, lat. 06415, 1200-1151.
- BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *De proprietatibus rerum*, Paris, France, Sainte-Geneviève, 1029, XIV^{ème} siècle.
- CORBECHON Jean, *Livre des propriétés des choses*, Paris, France, BnF, fr. 00134, vers 1465-1475.
- CORBECHON Jean, *Livre des propriétés des choses*, Paris, France, BnF, fr. 09140, 1480.
- Corbechon Jean, *Livre des propriétés des choses*, Paris, France, BnF, fr. 16993, dernier tiers du XIV^{ème} siècle.
- Corbechon Jean, *Livre des propriétés des choses*, Paris, France, BnF, fr. 22531, dernier tiers du XIV^{ème} siècle.

- CORBECHON Jean, *Livre des propriétés des choses*, Paris, France, BnF, fr. 22532, xv^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Cambridge, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, University Library, Gg. 01.01, 1^{er} quart du xiv^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British Library, Harley MS 4333, 2^{ème} moitié du xiii^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British Library, Royal MS 19.A.IX,1464.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Lyon, France, Bibliothèque municipale de Lyon, Palais des Arts 078, sans date.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Montpellier, France, Bibliothèque interuniversitaire. Section médecine, H 437, 1341-1340.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 01822, fin xiii^{ème} siècle - début xiv^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 02173, 3^{ème} quart du xiii^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 02174, début du xiv^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 02177, xiv^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, lat. 10769, vers 1310.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 14964, 2^{ème} moitié du xiii^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr.14965, xv^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 24428, xiii^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 25344, sans date.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, fr. 25407, dernier quart du xiii^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Paris, France, BnF, nouv. acq. fr. 6883, xiii^{ème} siècle.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Philadelphie, États-Unis, University of Pennsylvania Library, Schoenberg Collection, LJS 055, 1299-1275.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Rennes, France, Bibliothèque municipale de Rennes, 593, 1304-1303.
- GOSSUIN DE METZ, *Image du monde*, Tours, France, Bibliothèque municipale de Tours, 947, fin xiv^{ème} siècle.

- GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Paris, France, BnF, lat. 06683, XIV^{ème} siècle.
- GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Cologne, Suisse, Fondation Martin Bodmer, Cod. Bodmer 188, vers 1230.
- GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British Library, Arundel MS 377, 1205-1196.
- GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Madrid, Espagne, Biblioteca nacional de España, res. 00028, XIV^{ème} siècle.
- GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Paris, France, BnF, lat. 06415, 1200-1151.
- GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, Paris, France, BnF, lat. 06560, 1155-1146.
- HONORIUS AUGUSTODUNENSIS, *Imago Mundi*, Paris, France, BnF, lat. 11130, XII^{ème} siècle.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British Library, Addit. 30024, vers 1300.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Lyon, France, Bibliothèque municipale de Lyon, 0781 (0697), sans date.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, Bibliothèque de l'arsenal, 2678, XV^{ème} siècle.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, BnF, fr. 00566, fin XIII^{ème} siècle.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, BnF, fr. 00567, 1290-1285.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, BnF, fr. 00568, sans date.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, BnF, fr. 00571 1326-1325.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, BnF, fr. 09142, 1480-1450.
- LATINI Brunetto, *Trésor*, Paris, France, BnF, fr.19088, 1510.
- PIERRE DE PECKHAM, *Iumere as lais*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British, Royal MS 15.D.II, 1^{er} quart du XIV^{ème} siècle.
- THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British Library, Harley MS 3717, 1270-1201.
- THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum*, Munich, Allemagne, Staatsbibliothek, Clm 2655, 1308-1295.
- THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum*, Valenciennes, France, Bibliothèque municipale, 320, XIII^{ème} siècle.
- VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum naturale*, Paris, France, BnF, lat. 14387, XIII^{ème} siècle.
- *Le livre de Sydrac*, Londres, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, British Library, Harley MS 04361, XIV^{ème} siècle.

- *Le livre de Sydrac*, Paris, France, BnF, fr. 00762, 1340.
- *Le livre de Sydrac*, Paris, France, BnF, fr. 01159, fin XIII^{ème} siècle.
- *Le livre de Sydrac*, Paris, France, BnF, fr. 01161, fin XIII^{ème} siècle.
- *Le livre de Sydrac*, Paris, France, BnF, fr. 24395, fin XIII^{ème} siècle - début XIV^{ème} siècle.
- *Le livre de Sydrac*, Lyon, France, Bibliothèque municipale de Lyon, 948 (0851) 1320-1300.
- *Placides et Timéo*, Paris, France, BnF, fr. 19958, 1^{ère} moitié du XIII^{ème} siècle.
- *Placides et Timéo*, Rennes, France, Bibliothèque municipale de Rennes, 0593, 1304-1303.

Résumé

Ce mémoire a pour but d'apporter un éclairage nouveau sur l'acquisition des connaissances par les classes non-savantes de la société à travers un objet d'étude particulier, les encyclopédies. Cette étude se focalise sur les domaines de l'astronomie, l'astrologie et la météorologie, domaines théoriques demandant des connaissances préalables afin de les étudier. Elle a pour objet de comprendre les mécanismes de vulgarisation mis en place par les auteurs dans la facilitation de la compréhension des sujets abordés. Ces mécanismes, à la fois, textuelles et iconographiques, sont étudiées. Elle tente aussi de comparer les auteurs d'oïl et latins, afin de déceler des différences ou des ressemblances dans le traitement des sujets, ainsi que les raisons qui les poussent à entreprendre un tel ouvrage. De plus, elle vise à mettre en évidence de façon quantitative et qualitative la proportion et la population des lecteurs possédant des encyclopédies qui touchent aux sciences du ciel.

Mots-clés : Encyclopédie, astronomie, astrologie, météorologie, vulgarisation.

This dissertation seeks to give a new vision on the learning by the non-expert categories of the society with a specific emphasis on the encyclopedias. This study focuses on the areas of astronomy, astrology and meteorology, theoretic areas that require prior knowledge to study them. Its purpose is to understand the popularization mechanisms established by the authors to facilitate the comprehension of the broached subjects. These mechanisms, both textual and iconographic ones, are studied. It also tries to compare the oïl and the Latin authors, in order to find some differences or similarities in ways the subjects are approached, and the reasons which motivated them to initiate their work. Furthermore, it highlights in quantitative and qualitative ways the amount and the profile of the readers who possess encyclopedias about sky sciences.

Key-words: Encyclopedias, astronomy, astrology, meteorology, popularization.